

U d'of OTTAWA



39003007387334

653 - 1A - 129^①

674 *gum*

CHEFS-D'OEUVRE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

*Tous les exemplaires non revêtus de la griffe ci-dessous
seront réputés contrefaits.*

A. D. Carpy et C. Baudin

CHEFS-D'OEUVRE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

OU

EXTRAITS DE NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS EN PROSE,

AVEC DES NOTICES ET DES EXPLICATIONS

PAR MM. AURÉLIEN DE COURSON

ET VALLERY RADOT,

CONSERVATEUR ET BIBLIOTHÉCAIRE À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DU LOUVRE.



Aimez donc leurs écrits, mais l'amour sincère,
C'est voir profiter que de savoir s'y plaire.
(Voltaire, poétique, chant III.)

CLASSES SUPÉRIEURES.

PARIS,

PLON FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1855

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ

1852

.C62C

1855

TABLE DES MATIÈRES.

BALZAC (1594-1654). — Notice.	1
Méditation devant un tableau de la Nativité.	<i>Ib.</i>
Les commencements du christianisme.	3
L'homme s'agite et Dieu le mène.	7
Tibère.	8
Démosthène.	10
Dieu protège la France.	12
Balzac à la campagne.	18
Lettres.	22
DESCARTES (1596-1650). — Notice.	32
Idée de Dieu.	33
Il y a une grande importance à prouver par la raison l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme.	34
Existence de Dieu démontrée par cela seul que son idée est en nous.	35
De la certitude de l'existence de Dieu dépend nécessairement la certitude des autres choses.	36
Descartes justifie sa méthode contre ses calomniateurs.	38
La méthode cartésienne ne peut être employée que par le petit nombre.	40
Office de la raison à l'égard des vérités révélées.	41
Différence entre les vérités acquises et les vérités révélées.	<i>Ib.</i>
Il y aurait trop de présomption à vouloir connaître toutes les fins que Dieu s'est proposées en créant le monde.	42
La génération future doit quelquefois obtenir la préférence sur la génération présente.	44
+ La justice, fondement des Etats.	<i>Ib.</i>
Opinion qu'on peut avoir de soi-même.	<i>Ib.</i>
Sur l'enseignement de la philosophie au collège de la Flèche	45
Lettres à Balzac.	46
VOITURE (1598-1648). — Notice.	50
Lettres.	51
MÉZERAU (1610-1683). — Notice.	68
La Pucelle d'Orléans sur le bûcher.	69
Matignon au connétable de Bourbon.	70
Réception du duc d'Anjou dans les Etats de l'électeur palatin.	72
Le maréchal de Biron dissuade Henri IV de se réfugier en Angle- terre.	74

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680). — Notice	79
Maximes	80
De l'amour-propre.	91
RÉFLEXIONS DIVERSES. — I. De la confiance.	94
II. De la société.	96
III. De la conversation.	99
IV. De l'air et des manières.	101
RETZ (1614-1679). — Notice.	104
Les causes de la Fronde.	105
Portraits historiques.	112
PASCAL (1623-1662). — Notice.	118
Prolégomènes.	122
THÉODICÉE de Pascal.	128
PREMIÈRE PARTIE. — Misère de l'homme sans Dieu.	134
Grandeur et faiblesse de l'homme.	138
Entretien de Pascal avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne.	147
DEUXIÈME PARTIE. — Félicité de l'homme avec Dieu.	157
Jésus-Christ considéré en sa personne divine.	158
Mystère de Jésus.	160
RHÉTORIQUE de Pascal. — L'art de persuader	162
Règles pour les définitions, les axiomes et les démonstrations.	163
Pensées sur la littérature.	165
Pensées diverses.	168
NICOLE (1625-1695). — Notice.	172
Abrégé du TRAITÉ DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX AVEC LES HOMMES.	173
I. La raison et la foi s'accordent à nous faire un devoir de con- server la paix avec les hommes.	174
II. Règle générale pour conserver la paix : Ne blesser personne et ne se blesser de rien. Deux manières de choquer les autres : Contredire leurs opinions ; s'opposer à leurs passions.	175
III. Attachement des hommes à leurs opinions.	176
IV. L'impatience qui nous porte à contredire les autres est un défaut considérable	177
V. Précautions à prendre quand on contredit les autres.	178
VI. Il ne faut pas s'opposer sans discrétion aux passions des hommes.	181
VII. Il y a des passions indifférentes, et même des passions qu'on peut appeler justes.	182
VIII. Il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Il faut nous corriger nous-mêmes, sans nous plaindre de per- sonne	183
IX. Vanité et complaisance que nous prenons dans les jugements avantageux qu'on porte de nous.	187

X. Nous ne devons pas nous offenser des jugemens désavantageux qu'on fait de nous.	189
XI. L'amour des hommes n'est point une chose qui nous soit due, ni même qu'il faille désirer.	191
XII. Le dépit que nous ressentons contre ceux qui manquent de reconnaissance envers nous est injuste.	194
XIII. Il est injuste d'exiger la confiance des autres, et c'est un grand bien qu'on n'en ait pas pour nous.	195
XIV. Il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres.	196
XV. Il faut souffrir les humeurs incommodes.	197
XVI. Conclusion	200
SÉVIGNÉ (1626-1696). — Notice.	202
Lettres.	203
BOSSUET (1627-1704). — Notice.	247
ANTIQUITÉ SACRÉE. — Moïse, la loi écrite.	254
David, Salomon, les prophètes.	257
Création de l'Église.	265
ANTIQUITÉ PROFANE. — Les révolutions ont des causes particulières que les princes doivent étudier.	272
Les Égyptiens.	273
Il faut tout rapporter à la Providence.	280
DIEU. — L'HOMME. — L'âme connaît, par l'imperfection de son intelligence, qu'il y a ailleurs une intelligence parfaite.	281
L'âme qui connaît Dieu et se sent capable de l'aimer sent dès là qu'elle est faite pour lui et qu'elle tient tout de lui.	283
L'âme connaît sa nature en connaissant qu'elle est faite à l'image de Dieu.	284
Efficace et liberté du commandement divin.	286
Acte de foi.	287
De la science humaine, ou qui sont les mages ?	288
De la mort : bassesse et dignité de notre nature.	290
De la raison humaine : son orgueil, sa faiblesse.	295
Il faut aller à la liberté par la dépendance.	303
Abrégé du TRAITÉ DE LA CONSCIENCE.	307
I. D'où vient en nous la chair de péché.	308
II. De la concupiscence des yeux.	310
III. De l'orgueil de la vie.	312
IV. Effet de l'orgueil.	314
V. Un bel esprit, un philosophe.	315
VI. Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.	318
De la vaine gloire.	323
Brièveté de la vie.	327
Panegyrique de saint Paul.	328
Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.	333

Oraison funèbre de la princesse palatine.	341
Oraison funèbre du grand Condé.	346
Maximes tirées de Bossuet.	355
FLÉCHIER (1632-1710). — Notice.	361
Oraison funèbre de Turenne.	362
BOURDALOUE (1632-1704). — Notice	374
Sermon sur la Passion.	376
Oraison funèbre du grand Condé.	387
MADAME DE MAINTENON (1635-1719). — Notice.	396
Lettres.	397
Instruction pour madame la duchesse de Bourgogne.	409
MALEBRANCHE (1638-1715). — Notice.	413
Prière.	414
Fragment des méditations chrétiennes.	415
De l'imagination.	419
RACINE (1639-1699). — Notice.	424
Première campagne de Louis XIV en Hollande.	426
Discours à l'Académie française.	430
Lettres.	438
LA BRUYÈRE (1646-1696). — Notice.	440
Portraits.	441
Pensées.	447
Fragment du discours prononcé dans l'Académie française le jour de sa réception.	454
FÉNELON (1651-1715). — Notice.	457
Dieu révélé par la nature.	462
Discours prononcé au sacre de l'électeur de Cologne.	477
Des deux raisons qui sont en nous.	487
Sur les moyens et la facilité donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion.	489
A un jeune militaire.	494
Lettre de Fénelon au marquis de Fénelon, son neveu.	499
L'éloquence n'est pas un art frivole.	500
MASSILLON (1663-1742). — Notice.	506
Sermon pour le jour de Noël.	508
SAINT-SIMON (1675-1755). — Notice.	517
Portrait de la duchesse de Bourgogne.	518
Portrait de Fénelon.	521

AVERTISSEMENT.

Nous changeons si souvent en France qu'il n'est pas étonnant que nous nous retrouvions quelquefois dans la vérité. Aujourd'hui le public revient évidemment à sa vieille admiration pour nos immortels écrivains du dix-septième siècle, et c'est en même temps, la chose est remarquable, que se manifeste partout un retour au christianisme. Il importe de seconder ce bon mouvement des esprits, de le rendre plus général, et durable, s'il est possible. Pour y contribuer, selon notre faible pouvoir, nous avons réuni dans un même recueil, dans un même volume, tous les grands prosateurs du siècle de Louis XIV, du moins la fleur de leurs ouvrages et ce qui nous a paru le plus parfait dans l'excellent.

Il ne faut rien exagérer. On a dit, on répète encore que la langue française a été *fixée* au dix-septième siècle. C'est une expression qui manque de justesse. Les langues ne se *fixent* point. Soumises aux lois qui président à notre propre destinée, ainsi que nous sorties d'une source première où se montre la main divine, elles naissent les unes des autres, elles se développent, se perfectionnent, puis s'altèrent; elles ont des années de santé florissante; elles sont exposées à des maladies passagères; elles sont condamnées à vieillir comme nous, comme nous aussi à mourir. Disons donc seulement, et nous resterons dans le vrai, qu'au dix-septième siècle la langue française est parvenue à l'apogée des qualités qui la distinguent; langue amie du bon sens et de la vérité, héritière privilégiée de l'élégance grecque et de la noblesse latine, réfléchissant comme un miroir

fidèle toutes les nuances de la pensée, également propre aux spéculations de la haute philosophie et aux amusements de la conversation familière, d'une clarté, parlons-en mieux, d'une honnêteté si parfaite, que les nations étrangères lui confient la rédaction des traités qui les lient entre elles. Tel est l'admirable instrument que nous ont légué les écrivains du grand siècle. Quelques critiques s'imaginent que nous l'avons perfectionné. Nous ne répondrons pas nous-mêmes : nous laisserons parler deux hommes très-capables d'en décider, et qu'on n'accusera pas d'un respect superstitieux pour le passé. L'un et l'autre ont laissé des lettres où leur pensée se montre plus à découvert que dans leurs livres : c'est là que nous irons chercher leur témoignage.

Commençons par l'oracle du dix-huitième siècle. Voltaire, qui avait le goût si fin et le sens si droit quand ses passions n'étaient pas en jeu, Voltaire fut consulté par une jeune femme sur les livres qu'elle devait lire. Voici sa réponse :

« Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade (la lettre est du 20 juin 1756; il avait donc 62 ans), et il faut que mon état soit bien douloureux pour que je n'aie pas répondu plus tôt à la lettre dont vous m'honorez... Puisque vous daignez me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec justesse. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que *nos maîtres*.... Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons

écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; *il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela.* »

Nous allons citer maintenant un homme de ce siècle-ci. C'est Paul-Louis Courier, juge si compétent en pareille matière, plus compétent même que Voltaire, mais qui n'a pas mis, il faut l'avouer, dans l'expression de son sentiment, une mesure aussi parfaite.

« Courage, monsieur, écrivait-il à M. Boissonnade, occupé alors d'un travail sur la littérature française ; venez au secours de notre pauvre langue qui reçoit tous les jours tant d'outrages... Surtout gardez-vous bien de croire que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV. La moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage, que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, contemporains et postérieurs. Ceux-ci sont tous ânes bâtés *sous le rapport* de la langue, pour user d'une de leurs phrases. Vous ne devez pas seulement savoir qu'ils aient existé. »

Courier va un peu loin, et son culte exclusif pour les écrivains du dix-septième siècle ne saurait excuser une *aménité* qui rappelle le style de quelques savants du seizième. Il est inutile de dire que nous lui en laissons toute la responsabilité.

Ce qui est fait pour étonner, c'est de voir deux hommes de tant d'esprit, qui adoptaient, qui propageaient avec une si vive ardeur les opinions de leur temps, regretter l'un et l'autre le langage d'un siècle dont ils répudiaient les idées, et ne jamais se demander s'il n'y a pas quelque lien entre la pensée d'une époque et son style. Mais si le style était indépendant de la pensée, ne serait-il pas puéril d'y attacher tant d'importance ?

Joseph de Maistre faisait preuve de plus de sagacité lorsqu'il écrivait ces lignes qu'on ne saurait trop méditer :

« Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. Comment l'homme pourrait-il perdre une idée ou seulement la rectitude d'une idée, sans perdre la parole ou la justesse de la parole qui l'exprime? Et comment au contraire pourrait-il penser ou plus ou mieux sans le manifester sur-le-champ par le langage? »

Dix-huit cents ans avant de Maistre, Sénèque avait su faire une observation qui l'honore. *Ubi cumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque a recto descivisse non erit dubium.* « Partout où vous verrez qu'on aime une éloquence corrompue, concluez hardiment que là aussi les mœurs sont sorties de la droite ligne. » — « Le langage d'un peuple porte l'empreinte de ses mœurs. » *Genus dicendi imitatur publicos mores.* C'est toujours Sénèque qui parle; et cet axiome de M. de Bonald, qui a eu un si grand succès : *La littérature est l'expression de la société*, ne renferme pas une autre idée. Mais Joseph de Maistre a dit plus en montrant l'action réciproque des mœurs sur le langage et du langage sur les mœurs. Et voilà pourquoi le langage est d'une si haute importance.

Les nations n'ont d'existence et de rang sur la terre qu'à deux conditions : un langage qui leur soit propre et un sol qui leur appartienne. La langue d'un peuple ne doit donc pas lui être moins précieuse que son territoire : car l'une est à sa vie morale ce qu'est l'autre à sa vie matérielle; l'une est en quelque sorte la patrie des esprits et l'autre la patrie des corps. Et les peuples nous font bien voir qu'ils ont le sentiment de cette vérité, puisque les plus civilisés accordent une gloire égale à leurs grands capitaines et à leurs grands écrivains.

Rien n'est indifférent dans l'économie d'une langue.

Les mots dont elle se compose sont comme autant d'êtres vivants, multitude sans cesse agitée et sur laquelle on doit par conséquent veiller sans cesse. Les bons, les mauvais sont mêlés; il faut savoir les distinguer et empêcher les mauvais de prévaloir sur les bons. Il y a des mots anciennement et honorablement connus, qui sont pour ainsi dire de vieux serviteurs du pays. Les esprits bien faits ont pour eux une préférence marquée. Ils se défient au contraire de ces mots nouveaux qui apparaissent tout à coup sans que l'on sache d'où ils viennent et qui, favorisés par la légèreté et l'ignorance du public, s'insinuent, s'introduisent, se répandent bientôt partout : ils s'en défient avec raison; car pour un de ces parvenus qu'il est juste d'accueillir, parce qu'il a un vrai mérite, il y en a cent autres qu'il faut sévèrement écarter. Ils se gardent aussi de recevoir trop facilement les mots d'origine étrangère dont on ne connaît pas bien l'histoire ni le caractère, et ils attendent prudemment qu'un séjour prolongé ou d'incontestables services leur aient acquis des droits à une adoption régulière. Quant à ceux de race indigène, ils apportent une scrupuleuse attention à leur donner toujours l'emploi qui leur convient le mieux. Employer au hasard et capricieusement les mots en altère bientôt la valeur; et altérer la valeur des mots, c'est falsifier la monnaie en usage dans le commerce des esprits. Il en peut résulter des désastres incalculables. C'est presque toujours au moyen de mots nouveaux ou étrangers, ou artificieusement détournés de leur ancienne acception, qu'on abuse les peuples et qu'on les précipite dans des folies sanglantes. Notre histoire, et surtout notre histoire contemporaine, en fournit des preuves sans nombre. Quand on commence à dire *insurgés* au lieu de *rebelles*, le jour n'est pas loin où l'on proclamera que *l'insurrection est le plus saint des devoirs*. Et pour ne pas toucher le sol encore brûlant de nos dissensions civiles, pour n'aborder qu'un ordre d'idées

où tout le monde doit être d'accord, lorsque nous voyons aujourd'hui prodiguer le mot *drame* dans les récits d'assassinats, nous ne pouvons nous empêcher de signaler là un triste symptôme. Sans multiplier les exemples qui se pressent en foule sous notre plume, contentons-nous de répéter que le moindre changement dans la langue est une chose grave, puisqu'il en indique un déjà fait ou prêt à se faire dans la conscience publique.

Comme il est impossible, nous l'avons reconnu nous-mêmes, que la langue d'un peuple échappe à la mobilité, qui est le caractère de toutes les choses humaines, observons et tâchons de diriger dans un bon sens tous les mouvements de la nôtre. Si nous reconnaissons que la langue française a été portée à son plus haut degré de perfection par les grands écrivains du siècle de Louis XIV, étudions-la donc chez eux, prenons leur style pour modèle, et ayons constamment cette époque devant les yeux comme un point fixe et lumineux qui règle et guide notre marche. Il ne s'agit pas, on le comprend, de copier servilement telles ou telles formes de phrases. Ce qu'il faut imiter surtout dans nos classiques, c'est leur bon sens, leur bon esprit et leur excellente méthode. Soyons bien convaincus que là est le génie français, et que si nous nous éloignons de la route que nous ont tracée ces grands hommes, nous nous perdrons.

Telles sont les idées qui nous ont conduits au travail que nous publions aujourd'hui. Ce recueil est destiné particulièrement à la jeunesse studieuse; mais il convient à tous les âges, et il n'y a personne, sans excepter les plus instruits et les plus sages, qui ne puisse en tirer profit. Ce ne sont pas là seulement des leçons de littérature, des leçons de style et de goût. Le beau y est toujours accompagné du bon. La plupart de ces pages, qui sont si admirables au point de vue de l'art, le sont encore plus au point de vue moral. Le sentiment

chrétien, qui manque trop souvent aux poètes classiques, encore infatués des vieilles fictions de la mythologie, le sentiment chrétien abonde dans presque tous les prosateurs de la même époque et domine dans les plus grands. Car, encore une chose dont le dix-huitième siècle ne s'est pas seulement douté, et qui pourra même surprendre bien des hommes du dix-neuvième, c'est que Bossuet et Fénelon n'auraient jamais été de si grands écrivains s'ils n'avaient pas été de profonds théologiens. Et Nicole, que nous plaçons assurément bien au-dessous d'eux, quoique nous le placions très-haut dans notre estime, à quoi doit-il le rang si honorable qu'il occupe parmi les écrivains moralistes, sinon à la théologie, où il a quelquefois erré, mais où il possédait, on ne peut le nier, des connaissances très-étendues?

Voilà pourquoi sans doute un des esprits les plus élevés de notre temps recommande si fortement d'appliquer la jeunesse à l'étude de nos classiques, *seuls capables*, dit-il, *de servir efficacement à son éducation religieuse*. Les classiques grecs et latins ont une utilité incontestable : ils nous font voir la route qu'a parcourue l'esprit humain ; ils nous donnent le goût de la belle simplicité. Mais nourris au sein du paganisme et d'une civilisation si différente de la nôtre, ils seraient dangereux si on les mettait seuls entre les mains des jeunes gens. Il faut rectifier, il faut purifier ces classiques grecs et latins par l'étude simultanée des classiques français qui se sont inspirés du génie de l'antiquité, mais qui l'ont couronné par le christianisme.

C'est là le vœu qu'exprime, au nom du comité de l'enseignement libre, M. l'abbé de Valroger, que nous nous plaçons à citer, parce que sa pensée a exercé une influence considérable sur la composition de notre ouvrage. « Il y a, dit-il, plusieurs de nos grands écrivains du dix-septième siècle dont les chefs-d'œuvre devraient être l'objet d'une étude continuelle dans nos écoles et dans nos familles, parce qu'ils sont également propres

à former le goût et la conscience, à développer la raison et la foi. Je veux parler de Bossuet et de Fénelon, de Bourdaloue et de Massillon, de Pascal et de Nicole. Tel bachelier qui a traduit le *De officiis* et maint fragment des *Tusculanes* n'a jamais lu les *Pensées* de Pascal. Tel qui a su par cœur les *Catilinaires* n'a pas même feuilleté les *Sermons* de Bossuet. » Il ajoute ceci : « Parmi les recueils publiés pour initier la jeunesse à l'étude de ces écrivains immortels, je n'en connais aucun qui me semble approprié au but essentiel de l'enseignement, qui est de *développer l'esprit chrétien en développant l'esprit littéraire*. Le moyen, continuait-il, de restituer à Bossuet, à Fénelon, à Pascal, à Nicole, à Bourdaloue, à Massillon, la place qui leur appartient au foyer des familles, c'est de leur restituer d'abord la place qu'ils doivent avoir dans les études classiques. Quand la jeunesse aura connu intimement ces grands hommes, quand elle aura appris à les admirer, à les aimer, elle mettra son bonheur et sa gloire à conserver avec eux des relations persévérantes. »

Nous avons essayé de répondre à un appel si conforme à nos propres vues. *Ce livre qui manquait, ce livre approprié au but essentiel de l'éducation*, nous avons tâché de le faire ; heureux si nous réussissions à rendre aux jeunes gens et par suite aux familles le goût des classiques chrétiens, qui devraient toujours être nos précepteurs d'abord, puis nos amis, nos guides et les protecteurs vénérés de notre foyer domestique.

Le cortège tout entier des grands écrivains du grand siècle paraîtra dans notre recueil. Si tous n'offrent pas à l'esprit une doctrine également forte, tous ont laissé des monuments de style que la jeunesse doit connaître. C'est dans la langue qu'il faut étudier la langue. Les ouvrages théoriques ont leur utilité sans doute, mais les exemples instruisent bien mieux que les préceptes : cela n'est pas moins vrai en littérature qu'en morale. Les grammaires peuvent nous apprendre à éviter les

fautes de langage ; elles ne nous apprendront jamais ni à écrire ni à penser. La rhétorique et la logique nous donnent de très-bonnes règles , mais c'est en action surtout qu'il faut les voir. Nos meilleurs maîtres de grammaire, de rhétorique et de logique, ce sont nos grands écrivains. L'étude en est indispensable, même pour le progrès des sciences. L'assertion pourra paraître singulière à plus d'un lecteur ; elle n'en est pas moins fondée. Tous les jours on entend des hommes livrés uniquement à la culture des sciences exprimer un certain dédain pour la littérature. Si ce sentiment ne s'adresse qu'à des écrivains sans portée, sans solidité, à de vains artisans de phrases, nous passons condamnation. Mais s'ils confondent dans le même dédain tous les livres qui ne traitent pas du seul objet de leur estime, en disant : *Qu'est-ce que cela prouve ?* les hommes qui pensent ainsi ne compteront jamais parmi les savants du premier ordre.

« Il est, a dit Cuvier, plus nécessaire qu'on ne croit, pour apprendre à bien raisonner, de se nourrir des ouvrages qui ne passent d'ordinaire que pour être bien écrits. En effet, les premiers éléments des sciences n'exercent pas assez la logique, précisément parce qu'ils sont trop évidents, et *c'est en s'occupant des matières délicates de la morale et du goût qu'on acquiert cette finesse de tact qui conduit seule aux hautes découvertes.* »

Nous n'avions pas le droit et nous n'aurions pas eu le talent de le dire aussi nettement. C'était aussi la pensée de Pascal. Voyez ce qu'il a écrit sur *l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse*. On y retrouve jusqu'à l'expression de Cuvier.

Oui, l'éducation littéraire est un élément indispensable de l'éducation scientifique. Elle en doit même être la base ; car c'est l'éducation littéraire qui seule forme la raison, ce support de l'intelligence ; et si, par un engouement excessif pour la science, danger qu'on voit

poindre déjà, la littérature venait à être tout à fait négligée, la science elle-même, qui maintenant marche si vite, verrait ses progrès arrêtés.

On trouvera dans notre recueil les pages les plus belles de *ces ouvrages bien écrits* dont Cuvier veut qu'on se nourrisse. En suivant l'ordre chronologique, le plus simple après tout et le plus naturel, nous partons de Balzac pour aller jusqu'à Saint-Simon.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle circonspection ont été choisis nos extraits. Présentés méthodiquement et de la façon la plus propre à faire ressortir le génie particulier de l'auteur, ces extraits sont accompagnés de tous les éclaircissements, de toutes les observations qui peuvent en rendre la lecture plus facile et plus profitable. Pour éviter l'inconvénient d'attirer trop souvent les yeux hors du texte par la multiplicité des notes critiques, nous avons consacré à chaque auteur une notice où nous réunissons, pour ainsi parler, en faisceau nos remarques sur son style. Ces courtes notices contiennent tout ce qu'il est nécessaire de savoir non-seulement sur l'écrivain, mais encore sur l'homme lui-même, quand sa vie peut jeter quelque lumière sur ses écrits. Elles formeraient presque à elles seules une histoire littéraire du dix-septième siècle.

Nous avons disposé la publication de notre travail de manière à le proportionner à deux époques de la jeunesse : c'est-à-dire que nous publions deux volumes : l'un, plus considérable, contenant des extraits plus étendus, plus sérieux, est destiné aux jeunes gens qui sont déjà avancés dans leurs études; l'autre s'adresse à des intelligences plus tendres; nous en avons écarté les pages trop graves; nous y avons abrégé les plus longues de nos notices, abrégé aussi nos extraits : on trouvera enfin dans ce petit volume un certain nombre de fragments qui ne sont point entrés dans le volume principal.

Les juges éclairés et bienveillants qui prendront la peine d'examiner notre travail reconnaîtront le soin minutieux, le zèle, nous pouvons dire religieux, que nous y avons apporté. Nous ne nous flattons pas assurément d'avoir fait ce qu'il y avait de mieux à faire, mais, ce que nous pouvons consciencieusement affirmer, c'est que nous avons fait de notre mieux. On nous adressera certainement des critiques méritées et dont nous profiterons si ce recueil est appelé à des éditions nouvelles. Peut-être aussi nous fera-t-on des objections que nous nous sommes faites à nous-mêmes, et sur lesquelles pourtant de mûres réflexions nous ont engagés à passer. On ne nous reprochera pas sans doute d'avoir donné à Bossuet une si grande place dans notre principal recueil : évidemment Bossuet devait y être dominant. Mais des esprits austères pourront être surpris de voir que madame de Sévigné, par exemple, y occupe plus de place que tel grand orateur sacré. Nous les supplions de considérer que ce recueil est déjà bien sérieux pour la jeunesse, que, dans un volume de plus de cinq cents pages, tout n'est pas destiné à être appris par cœur et qu'il n'y a pas de mal d'offrir à de jeunes esprits, même dans un livre d'études, quelques pages qui les récréent, surtout quand au plaisir peut se joindre l'utilité. Sur mille jeunes gens entre les mains desquels on pourra mettre notre ouvrage, combien peu sont appelés à devenir un jour des auteurs ou des orateurs ! Mais tous ils écriront des lettres, tous ils en écrivent déjà. Il nous a paru bon d'en multiplier les modèles plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici dans les recueils du même genre. En étudiant nos devanciers, nous avons tour à tour imité ou innové, selon notre jugement et notre but.

Parmi ces devanciers que nous avons dû consulter, il en est deux au moins qui méritent ici une mention particulière. Nous ne dirons rien des *Leçons de littérature* de MM. Noël et Chapsal. Les livres ont leur

destinée : ces *Leçons de littérature*, sans critique et sans goût, ont eu un succès incroyable. Nous parlerons seulement de M. Vinet et de M. Feugère. M. Vinet, dont le souvenir est toujours vivant à Lausanne, publia, il y a une vingtaine d'années, sous le titre de *Chrestomathie*, plusieurs volumes de morceaux choisis dans les écrivains français des trois derniers siècles. M. Vinet était certainement un esprit très-éclairé, très-élevé, et on ne saurait trop lui savoir gré de la manière dont il parle, lui protestant, de Bossuet. Sa critique est savante, même un peu allemande ; mais son goût, chose singulière, ne paraît pas toujours à la hauteur de sa critique. Il prétend, par exemple, lui qui a lu Pascal, Bossuet, Fénelon, que la prose française n'est arrivée à sa perfection qu'au dix-huitième siècle. On a dit *le style réfugié* ; on pourrait dire aussi *le goût réfugié*. A côté de fragments tirés de nos plus grands maîtres, il place des morceaux puisés dans les revues et dans les journaux de la veille, et tout cela est donné pêle-mêle comme autant de modèles. Mais l'introduction, les discours préliminaires, les réflexions, les observations semées dans le recueil donnent à ce travail une haute valeur.

Professeur distingué au lycée Louis le Grand, M. Feugère, avec une critique moins forte, a fait un choix mieux entendu, un ouvrage mieux composé. Nous nous sommes réglés en plusieurs points sur son exemple. Ce qui nous sépare de lui tient à la différence de nos vues.

M. Feugère a intitulé son livre *Chefs-d'œuvre de l'éloquence française*. Ce titre indique parfaitement le livre qu'il a voulu faire. Professeur de rhétorique, il a voulu former des rhétoriciens. Il remonte à Balzac, et nous avons fait comme lui ; mais il va jusqu'à Mirabeau, et nous n'avons eu garde de le suivre dans cette voie. Du reste, il est tout simple que, conduisant son ouvrage à travers le dix-huitième siècle, M. Feu-

gère soit arrivé à l'orateur révolutionnaire : son chemin aboutissait là. Que Mirabeau soit éloquent, et qu'à ce titre il ait place dans les *Chefs-d'œuvre de l'éloquence française*, nous n'avons rien à contester; mais nous ne mettons pas l'éloquence en première ligne. Notre but, placé plus haut, est de *développer l'esprit chrétien en développant le goût littéraire*. C'est pour cela que, tout en donnant des écrivains très-éloquents, nous n'inscrivons pas le mot d'éloquence au frontispice de notre livre. C'est pour cela que nous ne sortons pas du dix-septième siècle, où la religion a inspiré et vivifié l'éloquence. Les classiques du dix-septième siècle, voilà la véritable étude, voilà la saine nourriture qu'il faut offrir aux jeunes gens. Les écrivains du dix-huitième, imbus d'une fausse philosophie, sans perfectionner leur style, peuvent égayer leur pensée. Même dans les meilleurs ou dans les moins mauvais, on sent l'erreur, on sent le vice de l'époque. Imaginez deux jeunes gens doués de facultés égales, et qui emploieraient les années où la raison se développe à lire continuellement, l'un Bossuet, l'autre Rousseau : doutez-vous un instant de l'immense supériorité que l'un acquerrait sur l'autre? Ah! s'il était permis de faire une pareille expérience, les deux siècles seraient jugés! Tenons-nous-en donc à celui qui serait encore le premier, quand il n'aurait produit que Bossuet et Fénelon. Fénelon, Bossuet! On croit qu'on les connaît pour en avoir lu quelques pages, et toujours les mêmes. On ne les connaît pas; on ne soupçonne pas la moitié des trésors accumulés dans leurs ouvrages. Tout le suc de la double antiquité s'y trouve : Homère, Virgile, la Bible, les Pères, et l'Evangile par-dessus tout.

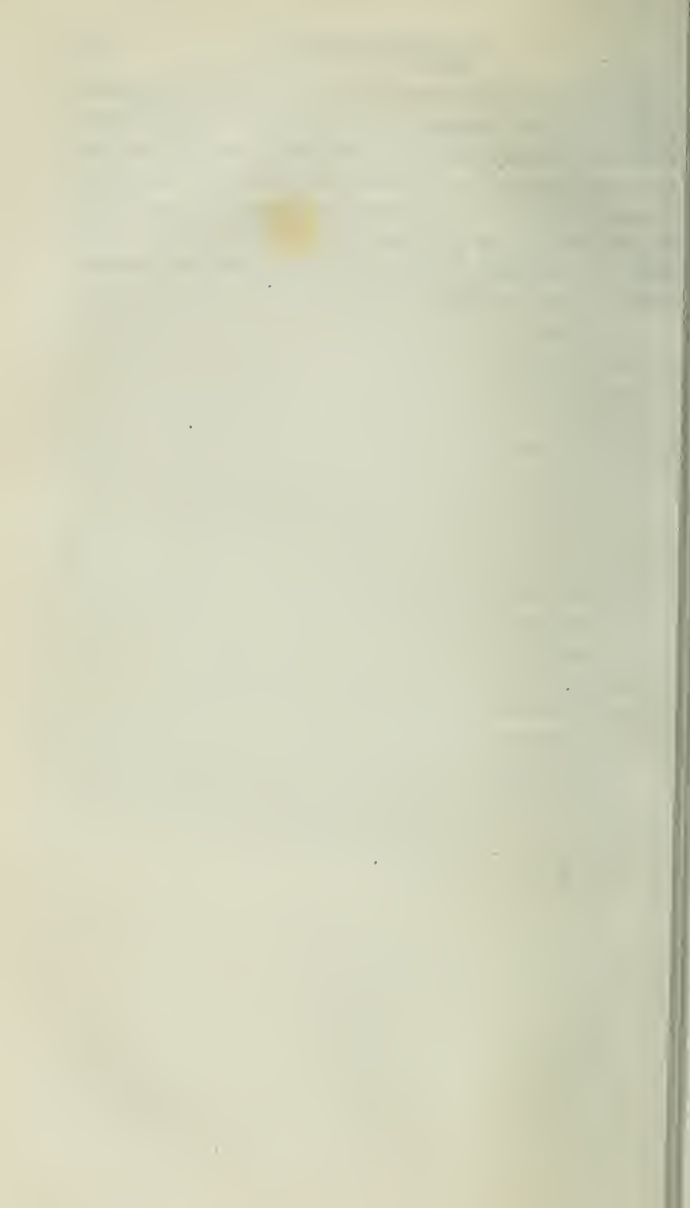
Ramener à l'étude, ramener à l'amour de ces hommes incomparables, telle est la constante pensée qui a dirigé nos efforts. Si Dieu les a bénis, ce recueil, destiné principalement aux écoles, peut étendre encore au delà son influence bienfaisante. Dans nos anciennes mœurs,

il y avait le soir comme un prélude à la prière. La famille était rassemblée; les enfants attentifs se groupaient autour de leur mère : le père alors faisait une lecture à haute voix, lecture instructive et pieuse, entremêlée d'explications et de réflexions dont tout le monde profitait. Ainsi se formait un fonds commun de sentiments et d'idées, un véritable esprit de famille, sous les auspices de nos meilleurs et de nos plus religieux écrivains. Ne reviendrons-nous pas à une si louable et si salutaire coutume? Nous y gagnerions en sagesse, nous y gagnerions en bonheur. Le dernier coup serait porté à une littérature exagérée, fausse et malsaine dont on voit enfin le danger. Il y a une règle pour juger des bons livres, et c'est Fénelou qui la donne : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Écoutons-le lui-même, écoutons Bossuet, Pascal et tous nos classiques chrétiens. Il est temps d'appeler tous ces grands médecins au secours de la société malade. Nos révolutions successives ont tout bouleversé autour de nous et en nous-mêmes. Rétabli à l'extérieur, l'ordre ne peut être durable s'il n'existe pas dans les âmes. Pour le rétablir là nous ne connaissons qu'un moyen : c'est d'y relever la foi et la raison en même temps ; la foi et la raison, dont l'union féconde nous a donné un si grand siècle et de si parfaits écrivains.

A. de C. — V. R.

P. S. Nous apprenons que le savant Père Cahours publie en même temps que nous un livre destiné à faire connaître à la jeunesse les plus belles inspirations de nos orateurs sacrés. Ces deux ouvrages, qui vont paraître simultanément, sont appelés, par tout ce qu'ils ont de semblable et de différent, de semblable dans la doctrine, de différent dans le sujet, à se prêter un mutuel appui et à se compléter l'un l'autre.





BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ DE).

1594-1654.

Né à la fin du seizième siècle, mort au milieu du dix-septième, Balzac fut le Malherbe de la prose française. Il la disciplina, l'épura, l'ennoblit, et lui fit contracter d'heureuses habitudes de dignité et d'harmonie. Un long cri d'admiration salua l'apparition de ses lettres. Ses dissertations, ses traités furent aussitôt comparés, préférés aux chefs-d'œuvre de l'éloquence antique.

Répertoire de beau langage et aussi de belles pensées, les nombreux écrits de Balzac peuvent jusqu'à un certain point justifier l'enthousiasme de ses contemporains. La postérité, disons-le, lui a été plus que sévère. Il y a, sans doute, trop d'art et d'apprêt; il n'y a pas assez de vérité et de naturel dans son style, mais que de qualités éminentes, quelle gravité, quelle noblesse, souvent quelle magnificence de parole! et comme sa pensée tend toujours au grand et au beau! Qu'on lise par exemple le *Socrate chrétien*, que Balzac écrivait il y a deux siècles, et l'on avouera que ceux qui parlent dédaigneusement d'un tel homme ou ne le connaissent pas, ou ne sont pas faits pour apprécier les grands esprits.

Un malheur de Balzac, c'est d'avoir eu pour successeurs, pour successeurs immédiats, des écrivains incomparables. Leur gloire éblouissante a plongé la sienne dans l'ombre. Mais il avait lui-même contribué à les former; mais il a laissé telle page que Bossuet aurait signée. Trop admiré d'abord, il fut ensuite trop oublié. Balzac peut, de nos jours encore, être étudié avec fruit, comme un maître dans l'art d'écrire : il tient une place importante dans l'histoire de notre langue; il ouvre avec éclat, il inaugure avec honneur notre grand siècle littéraire. V. R.

Les quatre morceaux suivants, extraits du *Socrate chrétien*, sont également remarquables par la grandeur des idées et par la magnificence de l'expression.

Méditation devant un tableau de la Nativité.

Une étable, une crèche, un bœuf et un âne! Quel palais, bon Dieu, et quel équipage! Cela ne s'appelle pas naître dans la pourpre¹, et il n'y a rien ici qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople...

Ne soyons point honteux de l'objet de notre adoration : nous adorons un enfant; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouva à la naissance des choses : il eut part à la structure de l'univers; et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessin jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique.

¹ Allusion au nom de *porphyrogénète* (né dans la pourpre) qu'on donnait aux enfants des empereurs de Constantinople, parce qu'on les recevait dans un drap de pourpre au moment de leur naissance.

Cet enfant fit taire les oracles avant qu'il commençât à parler. Il ferma la bouche aux démons étant encore entre les bras de sa mère. Son berceau a été fatal aux temples et aux autels, a ébranlé les fondements de l'idolâtrie, a renversé le trône du prince de ce monde. Cet homme promis à la nature, demandé par les prophètes, attendu des nations, cet homme, enfin, descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre...

Il ne s'est pas contenté de ruiner l'idolâtrie et d'imposer silence aux démons, il a de plus confondu la sagesse humaine; il a ôté la parole aux philosophes. Leurs sectes ont fait place à son Église et leurs dogmes à ses commandements; toute l'éloquence d'Athènes lui a cédé. C'est lui qui a humilié l'orgueil du Portique, qui a décrédité le Lycée et les autres écoles de la Grèce. Il a fait voir qu'il y avait de l'imposture partout, qu'il y avait des fables dans la philosophie, et que les philosophes n'étaient pas moins extravagants que les poètes, mais que leur extravagance était plus grave et plus composée. Il a fait avouer aux spéculatifs qu'ils avaient rêvé lorsqu'ils avaient voulu méditer. Il leur a montré que de cent cinquante et tant d'opinions qui visaient au souverain bien, il n'y en avait pas une qui eût touché au but : vous pouvez voir et compter ces opinions dans les livres de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin. Jésus-Christ a ainsi traité les sages du monde : de cette sorte il a pacifié leurs querelles et leurs guerres. En les réfutant tous, il les a tous accordés.

Avant lui, on se doutait bien de quelque chose. On donnait de légères atteintes à la vérité; on avait quelques soupçons et quelques conjectures de ce qui est. Mais les plus intelligents étaient les plus retenus et les plus timides à se faire entendre; ils n'osaient se déclarer sur quoi que ce soit; ils ne parlaient qu'en tremblant et en hésitant des affaires de l'autre vie; ils consultaient et délibéraient toujours, sans jamais se résoudre ni prendre parti...

Il fallait que la vérité se fît chair afin de se rendre sensible, afin de devenir familière aux hommes, afin de se faire voir et toucher.

Cette vérité n'est autre que Jésus-Christ : et c'est ce Jésus-Christ qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie, qui a même assuré le pyrrhonisme. Il est venu

arrêter les pensées vagues de l'esprit humain, et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et des ports à une mer qui n'avait ni fond ni rive.

Les commencements du christianisme.

Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poètes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort... Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde en apparence avait ruiné l'Église; mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Chose étrange, et digne d'une longue considération ! Reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur de notre zèle. En ce temps-là il y avait de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme : c'étaient les appâts et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient et qui avaient faveur à la cour avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution : ils allaient s'accuser eux-mêmes, s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchainées s'appelait en la langue de la primitive Église *la place où l'on donne les couronnes*.

Voilà le style de ces grandes âmes, qui méprisaient la mort, comme si elles eussent eu des corps de louage et une vie empruntée... C'était dans les joies et dans les plaisirs qu'ils disaient à Dieu *c'est assez*, et qu'ils lui demandaient des trêves et du relâche, et non pas dans les supplices et les tourments. O mon âme, que d'honneur et de gloire !... Que de délices et de douceurs ! s'écriaient-ils au milieu des

flammes. En cet état-là, pour parler encore le langage de la primitive Église, ils étaient pleins, ils étaient possédés de Jésus-Christ. Jésus-Christ avait pris la place de leur esprit et de leur raison; ils n'étaient plus animés que de Jésus-Christ; ils ne songeaient plus qu'à lui, ils ne se souvenaient plus que de lui; il leur tenait lieu de toutes choses. Ce n'était plus amour ni constance, c'était une aliénation de sens, une maladie surnaturelle, une sainte, une divine fureur.

Aussi les païens s'en étonnaient-ils et en faisaient des proverbes. Vous le pouvez voir dans les propos d'Épictète, recueillis par Arrien. Ils parlaient des chrétiens comme de personnes travaillées d'une mélancolie incurable; personnes tentées par le désespoir, ennemies du jour et de la lumière. A leur dire, c'étaient des gens qui voulaient périr, qui s'ennuyaient en ce monde (ce sont les différents termes dont ils se servaient), qui se dévotaient, qui se précipitaient à la mort.

Nous sommes descendus de ces gens-là, quoique apparemment ils ne dussent point laisser de postérité, quoiqu'ils fissent tout ce qu'il faut faire pour ne pas durer. De leurs cendres et de leurs ruines s'est élevée la grandeur et la souveraineté de notre Église. Le corps s'est trouvé entier dans la dissipation de ses membres.

Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été le victorien ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort et lui eussent fait naître des partisans; si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale et plusieurs autres batailles décisives de l'Empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome à l'exclusion des héritiers de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus; qu'une cause si souvent perdue eût été toujours suivie. Au moins me semblerait-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à

l'Empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit décréditée et que le gain aille au malheureux.

Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier, et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs voulant éteindre la lumière qui naissait, et étouffer l'Église au herceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise. Et bien qu'il y ait encore en la nature des choses des inscriptions qu'ils ont laissées *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'Empire*, l'expérience nous fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui les monuments de leur vanité, et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ, et à la honte de leur Dioclétien, *les tyrans passent, mais la vérité demeure.....*

J'ai lu l'original des inscriptions dont je vous parle.....

Diocletianus Jovius et Maximianus Herculeus, Cæsares, Augusti, amplificato per orientem et occidentem imperio romano, et nomine christianorum deleti qui rempublicam evertebant, etc.

Diocletianus, Cæsar, Augustus, Galerio in oriente adoptato, superstitione christianorum ubique deletâ et cultu deorum propagato, etc....

Cette superstition abolie est maintenant la religion dominante. Non-seulement elle a survécu à ses bourreaux, mais elle règne sur le trône de ses ennemis, et la ville éternelle obéit aux successeurs de saint Pierre, et non pas à ceux de Jules César. Dioclétien et Maximien ne sont plus de grands et de redoutables princes : ce sont de fabuleux et ridicules histrions ; ce sont des fanfarons sur du marbre. Nos pères ont méprisé leurs édits et leurs arrêts ; moquons-nous de leurs bravades et de leurs romans. Ainsi pouvons-nous ap-

peler ces inscriptions menteuses, consacrées à leur mémoire par leur propre vanité.

Mais il n'y aura point de mal d'ajouter encore un mot à l'histoire du christianisme sous l'empire de Dioclétien. Cet ennemi du peuple de Dieu, ce Pharaon de son siècle n'employa pas toujours le fer et le feu contre les fidèles, non plus que le premier Pharaon. Il s'avisa de faire périr d'une autre façon les chrétiens de Rome : il les traita comme des bêtes de charge, qu'on tue à force de les faire travailler... Il en consuma une multitude infinie à la structure de certaines étuves dont la place se nomme encore aujourd'hui les *Thermes Dioclétiennes*, et dont les ruines sont si grandes qu'elles étonnent la vue, et font peur à l'imagination de ceux qui les considèrent.

Dioclétien se fût-il imaginé que ces ruines dussent être un jour sanctifiées par la religion qu'il persécutait ; qu'elles dussent être dédiées au culte du Dieu qu'il avait proscrit, de ce Dieu dont il haïssait si fort le nom, la doctrine et les partisans ? Eût-il cru que dans les *Thermes Dioclétiennes* on eût chanté jour et nuit des hymnes à Jésus-Christ, qu'on lui eût rendu des vœux, qu'on lui eût présenté des sacrifices jusqu'à la fin du monde ? Il ne l'eût pas cru, non pas même sur la parole de tous ses devins.

Quand il faisait travailler les pauvres chrétiens à ses étuves, ce n'était pas son dessein de bâtir des églises à leurs successeurs ¹. Il ne pensait pas être fondateur comme il l'a été d'un monastère de Pères chartreux et d'un autre de Pères feuillants. Car, à prendre la chose dans son principe, c'est lui qui a jeté les fondements de ces deux maisons religieuses, et qui a fourni les matériaux dont on s'est servi pour leur fabrique. C'est aux dépens de Dioclétien, de ses pierres et de son ciment qu'on a fait des autels et des chapelles à Jésus-Christ, des dortoirs et des réfectoires à ses serviteurs. La providence de Dieu se joue de cette sorte des pensées des hommes, et les événements sont bien éloignés des intentions quand la terre a un dessein et le ciel un autre.

¹ Bossuet ne s'est-il pas souvenu de cette page de Balzac en écrivant l'admirable conclusion de son Discours sur l'histoire universelle : *Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines*, etc. Voyez plus loin les extraits de Bossuet.

L'homme s'agite et Dieu le mène.

C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Croyez-moi, et ne vous laissez pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent... Il y a en des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints et qu'ils n'eussent point dessein de l'être : le ciel bénissait toutes leurs fautes ; le ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr cet homme fatal¹... il devait périr dès le premier jour de sa conduite, par une telle ou une telle entreprise ; mais Dieu se voulait servir de lui pour punir le genre humain et pour tourmenter le monde ; la justice de Dieu se voulait venger, et elle avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances. Il fallait donc qu'il fût, quelque malade, quelque moribond qu'il fût, ce que Dieu avait résolu qu'il ferait avant sa mort. La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues ; mais il est demeuré longtemps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu : il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère et qui n'était pas de lui, une force qui appuie la faiblesse, qui anime la lâcheté, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour produire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence : il pensait exercer ses passions et il exécutait les arrêts du ciel. Avant que de se perdre, il a eu loisir de perdre les peuples et les Etats, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits et par les exemples qu'il a laissés.

Ces exemples sont contagieux et leur venin passe jusqu'à la postérité... Le dictateur a été le pédagogue des triumvirs, bien qu'il y ait eu quarante-six ans entre lui et eux... *Sylla l'a bien pu, pourquoi ne le pourrais-je pas ?*

Voilà la politique des mauvais princes qui réussit admirablement, pourvu qu'elle ne trouve point d'opposition et que l'audace du palais agisse sur la timidité du peuple. *Un peu*

¹ Quel est cet homme fatal ? Quelques mots de l'alinéa suivant indiquent Sylla. Mais il faut avouer que l'auteur a tellement idéalisé son personnage qu'on a peine à le reconnaître.

d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès et quelquefois non, selon l'humeur du siècle, plus ou moins porté à endurer, selon la disposition des esprits plus farouches ou plus apprivoisés. Mais il faut toujours en venir là : il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, qu'il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions et ces humeurs dont nous venons de parler, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

Dieu lui-même dit de ces gens-là *qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur*. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre. Les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas donne les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu.

Tibère.

Que les princes se glorifient tant qu'il leur plaira de ne voir rien que le ciel qui soit plus élevé que leur trône ; qu'ils parlent tant qu'ils voudront de l'indépendance de leurs couronnes ; il y a deux tribunaux dont ils ne peuvent décliner la juridiction, et devant lesquels il faut tôt ou tard qu'ils se présentent : c'est au dehors le tribunal de la renommée, et celui de la conscience au dedans. Quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils sont du ressort de ces deux juges : ils ne sauraient s'empêcher de comparaître devant

l'un et l'autre tribunal et d'y rendre compte de leurs actions.

Tibère a humilié toutes les âmes ; il a dompté tous les courages ; il a mis sous ses pieds toutes les têtes : il s'est élevé au-dessus de la raison, de la justice et des lois. Il pense avoir ôté à Rome jusqu'à la liberté de la voix et de la respiration : ou les pauvres Romains sont muets, ou ils n'ouvrent la bouche que pour flatter le tyran. Mais un homme possédera-t-il sans trouble la gloire d'être plus craint que les dieux ? (On parlait ainsi en ce temps-là.) Goûtera-t-il sans contradiction le fruit de cette victoire inhumaine qu'il a remportée sur les esprits ? Jouira-t-il paisiblement des avantages de sa cruauté, de la peur et du silence de ses sujets, de la lâcheté et des mensonges de ses courtisans ? La vérité qu'on retient captive ne sortira-t-elle point par quelque endroit ? Ne paraîtra-t-elle point dans quelque lieu, à la honte et à la confusion de Tibère ? Oui certes, et d'une étrange sorte.

Des extrémités de l'Orient, il lui vient une grande lettre qui délivre la vérité opprimée, qui la venge des espions et délateurs, qui efface les odes et les panégyriques de la flatterie. Cette lettre injurieuse est écrite de la main du roi des Parthes, et il n'y a pas moyen de la supprimer.

Ce n'est point un cartel d'ennemi à ennemi ; c'est une satire ; c'est un pasquin ; c'est quelque chose de pis : ou plutôt ce sont les premières pièces d'un procès criminel intenté par le genre humain que les vices de Tibère avaient offensé. Au nom de toute la terre, un roi se déclare partie et prend la parole contre un empereur.

Après lui avoir reproché sa mauvaise haleine, sa tête pe-lée, son visage pétri de boue et de sang, les monstres et les prodiges de ses débauches, en un mot les plus visibles défauts de sa personne et les crimes les plus connus de sa vie, cette grande lettre, cette lettre injurieuse lui conseille, pour conclusion, de mettre fin par une mort volontaire à tant de maux qu'il souffre et qu'il fait souffrir, l'exhorte de donner par là à toute la terre la seule satisfaction qu'elle pouvait recevoir de lui.

Vous voyez comme la renommée condamne Tibère par la bouche des étrangers ; mais la conscience souscrit à cet arrêt par le propre témoignage de Tibère, car, environ ce temps-

là, il écrit lui-même une autre lettre au sénat dans laquelle il maudit sa malheureuse grandeur avec des paroles de désespoir. Il découvre à nu les inquiétudes et les peines d'une âme ennuyée de tout et mal satisfaite de soi-même, abandonnée de Dieu et des hommes, qui a perdu jusqu'à ses propres désirs, qui ne peut ni vivre ni mourir. Il semble qu'il veuille faire pitié à ceux à qui il faisait encore peur.

Quid scribam vobis, patres conscripti, aut quomodo scribam, aut quid omnino non scribam hoc tempore? Dii me Deaque pejus perdant quàm perire quotidie sentio, si scio. L'histoire ajoute : *Adeò facinora atque flagitia sua ipsi quoque in supplicium verterant.*

Les saintes Ecritures et les saints Pères qui les expliquent sont partout de l'opinion de l'histoire, et ne trouvent point de pareil supplice à celui de sa conscience. Si nous les en croyons, la mauvaise chose que c'est quand le bourreau est la même personne que le criminel ! La justice divine paraît quelquefois avec éclat et fait des exemples qui sont vus de tout le monde : quelquefois aussi elle s'exerce secrètement et abandonne les méchants à leurs propres cœurs et à leurs propres pensées. Cette impunité apparente n'est ni grâce ni faveur. L'entrée du palais ne montre rien de funeste et tout rit par le dehors : mais le lieu du supplice, c'est le cabinet, c'est l'intérieur de l'homme, c'est le plus profond de l'âme. Et là dedans il y a une solitude affreuse et terrible, qui est plus à craindre que les spectateurs et que l'échafaud, parce qu'elle n'a ni qui la console, ni qui la plaigne. Sans parler de ce qui se doit faire en l'autre monde, Dieu a divers moyens de se venger de ses ennemis en celui-ci : mais il ne saurait mieux les punir qu'en laissant leur peine à leur discrétion. (*Extrait du Socrate chrétien, 1^{er}, 3^e, 4^e, 8^e et 9^e discours*).

Démosthène.

La souveraine éloquence gouverna longtemps la plus fine partie du genre humain et présida aux affaires de la Grèce... Elle tenait lieu de grandeur et de majesté à des seigneuries aussi petites que sont celles de Lucques et de Genève. Elle ne souffrait rien de servile dans l'esprit même des artisans ; elle élevait les pensées d'un particulier au-dessus du trône et de la tiare du roi de Perse ; et, pour passer du précieux

à l'inutile, elle réunissait les Grecs divisés et formait des lignes contre les barbares; elle était la liaison du sénat avec le peuple, et la barrière entre Philippe et la liberté.

Philippe ne le dissimulait pas : il reconnaissait que Démosthène pouvait plus que lui, et avait coutume de dire que les harangues de cet orateur renversaient les entreprises des rois et que sa rhétorique était l'arsenal et le magasin d'Athènes. Il disait qu'en vain on députait des ambassadeurs pour résister à Démosthène aux assemblées où il se trouvait, vu qu'ils n'y pouvaient servir leurs maîtres qu'en s'accommodant à ses opinions; que la valeur pouvait combattre la force et avoir de l'avantage sur le nombre; mais qu'il était également impossible au nombre, à la force et à la valeur d'ériger des trophées contre l'éloquence de Démosthène.

Pour avoir ce Démosthène en son pouvoir, ce Philippe offrit aux Athéniens la ville d'Amphipolis; et il ne faut point s'en étonner, puisque, par cet échange, il mettait en danger celle d'Athènes, et qu'il assurait toutes celles de son royaume. Il estimait un homme plus que vingt mille hommes, parce qu'il savait qu'un homme est quelquefois l'esprit et la force d'un Etat; et que celui-ci, selon la relation que lui en avait faite Antipater, tout nu et désarmé qu'il était, sans vaisseaux, sans soldats et sans argent, combattant seulement avec des lois, des ordonnances et des paroles, attaquait la Macédoine de tous côtés, investissait ses meilleures places et rendait inutiles ses plus puissantes armées.

Un homme de ce mérite n'était pas le bouffon et le bateleur d'Athènes, comme notre Apulée¹ de ceux de Carthage, quand il leur récitait ses *Florides*. C'était leur magistrat naturel, c'était un maître qui s'accordait avec la liberté, qui se faisait obéir, quoiqu'il ne leur fit point de commandement absolu, quoiqu'il n'eût ni archers, ni hallebardes; quoiqu'il ne les haranguât point de dessus les bastions d'une citadelle; ce n'était point le flatteur et le parasite du peuple,

¹ Né dans le deuxième siècle à Madaure, en Afrique, Apulée a composé, soit en grec, soit en latin, un grand nombre d'ouvrages dont nous ne possédons qu'une faible partie. Son ouvrage le plus célèbre est la *Métamorphose* ou l'*Ane*, emphatiquement appelé l'*Ane d'or*. C'est encore un titre emphatique que celui de *Florides*. Les *Florides* sont tout simplement des harangues ou plutôt des fragments de harangues prononcées par Apulée.

c'était son censeur et son pédagogue, qui le tançait quelquefois de cette façon :

« Ne secourons plus de nos fautes notre ennemi; ce sont ses principales forces et sa plus grande puissance. Que ne la ruinons-nous en nous corrigeant? Mais, au lieu de faire ce qu'il faut, vous ne faites rien que vous enquérir de ce qu'on dit, et toute votre vie se passe à demander des nouvelles. A quoi bon cette vaine curiosité? Voulez-vous savoir quelque chose de bien nouveau et de bien étrange? Je vais vous le dire : *Un homme de la Macédoine se rend maître de la Grèce et commence par les Athéniens.* Mais le bruit court, me répondrez-vous, que cet homme est mort ou pour le moins qu'il est bien malade. Quand cela serait, je ne vois pas que vous en puissiez tirer aucun avantage. Si vous ne changez de procédé, vous ne manquerez jamais de Philippe, et quand la fièvre ou la guerre vous défera aujourd'hui de celui-ci, vous en ferez demain un autre par votre mauvaise conduite. »

Que ces grâces austères me plaisent ! que cette sévérité est attrayante ! que cette amertume me semble bien de meilleur goût que toutes les douceurs fades et tout le sucre des beaux parleurs ! Les paroles que notre flatterie a nommées puissantes et pathétiques n'étaient que de la cendre et des charbons morts, au prix d'un feu si pur et si vif.

Semblables éclairs sortaient de la bouche de Démosthène, et n'échauffaient pas moins qu'ils éblouissaient. Ils faisaient passer la vérité en un instant d'un bout de la Grèce à l'autre et découvraient le tyran qui se cachait. Parmi les ténèbres, et dans la confusion des plus mauvais temps, les citoyens et les alliés ont reconnu, à la lueur de pareils éclairs, leur devoir, leur intérêt et leur honneur qu'on leur déguisait avec artifice, et dont on ne leur montrait que de fausses apparences. Les enfants mêmes ont été éclaircis par là de l'état des choses ; ils ont su ce que l'on voulait que leurs pères ignorassent. (Extrait de *la Grande éloquence.*)

Dieu protège la France.

On ne nous reprochera pas, nous l'espérons, d'avoir donné ici cette éloquente mais sévère appréciation de la conduite et du caractère des Français. Nous ne sommes pas tellement corrigés que nous

ne puissions encore faire d'utiles retours sur nous-mêmes en lisant les pages suivantes :

Nous avons beau nous flatter et corrompre la fidélité de notre histoire : jusqu'ici nous devons notre conservation plutôt à toute autre chose qu'à nous-mêmes ; et si, depuis la naissance de l'Etat, on excepte seulement la vie de deux princes ¹ et quelques années de celles des autres, il se peut dire que la fortune a gouverné parmi nous souverainement, et qu'en la conduite de nos affaires elle n'a laissé que fort peu de part au sens et à la raison. On a mis en proverbe notre légèreté, notre inconstance et notre folie. On a dit que la France était un vaisseau à qui la tempête servait de pilote ². Nos pères ont conduit leurs guerres sans discipline et leurs négociations sans secret. Leur façon d'agir était aussi peu réglée que s'ils eussent eu dessein de perdre en tous les traités ; leur vaillance aussi étourdie que s'ils se fussent bandé les yeux pour combattre. Ils nous ont pourtant laissé ce qu'ils gouvernaient si mal, et leur Etat est venu jusques à nous dans cette confusion et dans ce désordre. Toutes les maximes reçues universellement pour véritables se sont trouvées fausses en ce qui nous regarde ; tous les signes d'une mort certaine ont été vains quand ils ont paru pour nous ; toute la sagesse étrangère s'est trompée au jugement qu'elle a fait de la durée de notre monarchie.

Après la prison de Jean et de François, qui furent l'une et l'autre des fruits de leur imprudence, il y avait toutes les apparences du monde que ce royaume changerait de maître et ne serait plus qu'une province de nos ennemis : toutefois le voici encore sous la puissance de l'héritier légitime de ces braves prisonniers. Les rois d'Angleterre, qui ont régné et qui ont été couronnés à Paris, n'y avaient hier qu'un ambassadeur et n'y ont plus aujourd'hui personne. Il ne leur reste de toutes les conquêtes qu'ils ont faites qu'un nom inutile que nous leur laissons pour embellir leurs titres et pour se consoler de leurs pertes : et, après tant de ba-

¹ Sans doute Henri IV et Louis XIII. Il n'est pas nécessaire de rappeler que Balzac écrivait sous Louis XIII.

² Remarquez que ceci a été écrit il y a plus de deux cents ans, et que la pensée est plus ancienne encore, puisque Balzac ne fait que la reproduire : *On a dit*, etc.

tailles gagnées, je ne sais quoi les a fait fuir et les a chassés d'un pays où ils croyaient être chez eux et où il n'y avait plus que trois ou quatre villes qui fussent françaises.

L'Espagne, ayant quasi eu les mêmes avantages, s'est vue trompée par le même événement. Nous lui avions ouvert toutes nos portes, nous avions reçu ses garnisons dans nos villes et ses ministres dans notre conseil. La plupart de nos gens, s'ils eussent été nés à Madrid ou à Tolède, ne pouvaient pas être meilleurs Espagnols qu'ils étaient, et tout le monde courait en foule et les yeux fermés à la servitude. Néanmoins cette disposition au changement et ces avances de la victoire n'ont de rien servi à Philippe ni à son infante. Nous n'avons pu perdre ce que nous avions donné. Nous n'avons pu tomber sous une domination étrangère, quoique cette chute fût notre dessein. Les chaînes que nous demandions nous ont été refusées et notre patrie nous a demeuré après l'avoir livrée à notre ennemi.

Ailleurs, il ne faut qu'une guerre civile pour mettre un Etat en pièces et abolir le gouvernement monarchique. Mais qu'avons-nous vu autre chose que des guerres civiles depuis la mort de Henri second? Et n'ont-elles pas été si fréquentes qu'on a pu longtemps compter les années par les traités de paix qu'il fallait faire? Nos rois signèrent l'arrêt de leur mort, ou au moins de leur déposition, quand ils signèrent la Ligue et que, pressés entre les deux factions qui déchiraient leur royaume, ils donnèrent à celle-ci leurs armes et leur autorité, afin de demeurer désarmés et découverts contre les entreprises de l'une et de l'autre. S'ils se fussent gouvernés par la raison, ils n'eussent jamais fait une telle faute; et s'il y eût eu de la prudence en ce temps-là, il n'y eût eu ni Ligue, ni huguenots. Ce dernier parti qu'il fallait étouffer au berceau, lorsqu'il n'était qu'à demi formé, et que les plus débiles mains le pouvaient défaire, a crû aussi par l'indulgence du souverain, a pris sa première vigueur du mépris qu'on faisait de sa faiblesse et est monté enfin à une si prodigieuse grandeur qu'il a souvent balancé les forces royales, et qu'il a fallu que sa ruine ait été le chef-d'œuvre de Louis le Juste...

Nous avons toujours été les ouvriers et les artisans de nos malheurs. Nos ennemis ont élevé leurs remparts et bâti leurs forts à l'ombre de nos paix et de nos traités. Ils se sont

agrandis et maintenus sous notre protection. Ils se sont échauffés et nourris en notre sein. La faiblesse et la timidité des maîtres a été cause de l'audace et des entreprises des serviteurs... Du mépris que le prince faisait de sa charge est venu celui qu'on a fait de son autorité. Il eût été obéi s'il eût su régner.

Parmi nous la peine ni la récompense n'ont presque jamais été connues. Les grands ont toujours offensé impunément les petits ; les faibles ont toujours été la proie des plus forts ; on a toujours marché sur ceux qui se sont humiliés ; on a toujours méprisé les gens de bien, pour ce qu'on n'a point de peine à les conserver, ni de crainte de les perdre¹. Aristophon se glorifiait, à Athènes, d'avoir été accusé soixante et quinze fois, et d'avoir autant de fois corrompu ses juges. Ici les méchants ont bien plus heureusement réussi. Ils n'ont pas seulement joui de l'impunité, on leur a donné des récompenses². Ils ont été recherchés avec beaucoup de soin et traités avec toute sorte de faveur. Ils ont gagné perpétuellement à l'exercice du mal : ils ont profité de toutes leurs fautes. Celles qui méritaient le plus sévère châtimement ont été le plus chèrement payées ; et nous avons vu un vieux pécheur qui montrait trois maisons qu'il avait acquises de l'argent que le roi lui avait donné pour avoir été de trois conjurations contre son service. Tellement que lui et ses compagnons n'avaient garde de se repentir d'un si bon crime, ni de trouver que la rébellion fût une chose mauvaise, puisqu'ils en tiraient de si notables commodités, et qu'elle était si libéralement récompensée.

Ce n'était pas régner, ce n'était pas vaincre, ce n'était pas triompher ce qu'on faisait en ce temps-là : c'était vivre seulement et aller d'un jour à un autre. L'état des affaires n'était ni paix, ni guerre, ni trêve : c'était un repos d'assoupissement qu'on procurait au peuple par artifice, et le somme des criminels n'est pas plus agité ni plus inquiet que cette trompeuse tranquillité. On ne savait point guérir, on savait seulement farder les malades et leur faire le visage bon. Ceux

¹ Ne faut-il pas lire « de crainte à les perdre ? »

² On lit dans la *Satire Ménippée* :

On guerdanne l'offense.

Qui n'a point fait de mal n'a point de récompense.

qui gouvernaient voulaient apprivoiser la rébellion en la caressant. Ils la saoulaient de bienfaits et de gratifications. Mais par là ils la rendaient plus puissante et non pas meilleure; ils augmentaient sa force et ne diminuaient point sa maladie. Aucunes fois ils lui ôtaient quelques hommes qui étaient à vendre et des avantages qui ne lui servaient de rien, et ne voyaient pas que c'était cultiver le désordre que de toucher ainsi légèrement à ses branches et à ses rejetons, et ne point mettre le fer à son tronc et à sa racine.

Toutes les hautes entreprises les épouvantaient. Toutes les grandes choses leur paraissaient monstrueuses. Tout ce qui n'était pas aisé, ils l'appelaient impossible; et, la peur grossissant les objets et leur multipliant presque à l'infini chaque individu, quand trois malcontents se retiraient de la cour avec leur train, ils se figuraient une armée de rebelles à la campagne, qui entraînait les villes et les communautés après elle sans trouver de résistance. Ensuite de quoi ils ne se mettaient point en devoir de les châtier, mais ils tâchaient de les adoucir, et, au lieu de les aller visiter avec des canons et des soldats, ils leur envoyaient des gens de robe longue, chargés d'offres et de conditions, et leur promettaient beaucoup plus qu'ils ne pouvaient espérer de la victoire.

Ainsi la bonté du prince était une rente et un revenu certain aux méchants. Il épuisait ses coffres pour sonder les armées de ses ennemis et payait tous les jours une chose qu'il n'acquerrait jamais. A la moindre rumeur il descendait de son trône pour traiter avec ses sujets... Les coupables montaient sur le tribunal et délibéraient de leur propre fait avec le juge: ils nommaient le lieu de la conférence et on l'acceptait, ils choisissaient pour conférer les personnes en qui ils avaient plus de confiance, et on leur donnait ces personnes agréables. Et là il ne se parlait ni de grâce ni de pardon, ces termes eussent été trop rudes et leur eussent fait mal aux oreilles; mais le maître offensé déclarait solennellement que tout avait été fait pour le bien de son service, et savait bon gré à ses serviteurs infidèles des affronts qu'il avait reçus d'eux.

Finalement, le dessein du cabinet n'étant que de séparer les alliés et de détourner l'orage présent, on leur accordait plus qu'ils ne demandaient; on était prodigue de la foi pu-

blique; on ne ménageait point le nom du roi; et de cette sorte, il se trouvait sur le bord de deux extrémités également dangereuses; car, soit qu'il voulût tenir sa parole en ruinant ses affaires, soit qu'il les remît en la violant, il était toujours réduit à une déplorable élection, ou de hasarder son Etat pour être fidèle, ou de manquer à son honneur pour demeurer roi.

Ces désordres et autres semblables ne devaient-ils pas perdre la France? et beaucoup d'Etats n'ont-ils pas péri à moins que cela? Elle a pourtant fait mentir tous les devins; elle a réfuté tous les politiques; elle a mis des exceptions à toutes les règles générales, et il n'y aurait pas tant de quoi s'étonner qu'un corps dont le tempérament fût mauvais et la constitution dérégulée, fût parvenu à une extrême vieillesse par des blessures, par des excès et par des débauches, que de considérer douze cents ans que cet Etat a duré contre toutes les apparences humaines... C'est notre fortune qui a corrigé tous les défauts de notre conduite, c'est le hasard qui nous a sauvés; ou pour nommer notre bonheur plus chrétiennement et quitter les termes de l'usage corrompu qui sentent encore le paganisme, c'est Dieu qui a pris un soin particulier de la France abandonnée, et a voulu être son curateur dans la confusion de ses affaires; c'est sa providence qui a perpétuellement combattu contre l'imprudence des hommes; c'est le ciel qui a fait autant de miracles qu'ils faisaient de fautes.

Il ne faut pas néanmoins aimer le péril ni persévérer dans le mal sur l'espérance d'un secours miraculeux. Ce n'est pas à dire que Dieu se soit obligé par serment de rendre heureuses toutes nos chutes, ni qu'il veuille bénir toutes nos folies, ni qu'il ne s'ennuie point de donner de bons événements à de mauvais conseils¹. Il permet à la fin que les effets suivent leurs causes, et que ce qui a troublé longtemps l'ordre du monde et violé la loi générale rentre dans le cours ordinaire dont il est sorti, et obéisse à la commune nécessité qu'il a imposée aux actions de ses créatures.

Mais en l'état où nous sommes aujourd'hui... nous pouvons nous passer de cette assistance extraordinaire que nous ne pouvions pas toujours nous promettre. Nous ne tente-

¹ Desseins.

rons plus Dieu par une téméraire confiance, ni ne dormions dans le danger en nous attendant aux coups du ciel; et quand il n'y aurait plus d'impunité pour nos fautes, nous n'avons rien à craindre, étant assurés de ne plus faillir. Encore n'a-t-il pas été inconvenient¹ que les choses n'arrivassent pas tout d'un coup à la plus haute élévation où elles pouvaient jamais monter. Il fallait venir par beaucoup de degrés à Louis le Juste, à ce prince qui, possédant la raison en un degré souverainement excellent, devrait régner de droit naturel, selon l'opinion d'Aristote, quand il ne régnerait pas de droit divin, selon les principes de notre foi. Il était raisonnable de demander plus d'une fois au ciel un si nécessaire réformateur qui, par une adresse pleine de force, a détourné les affaires du mauvais cours qu'elles avaient pris, et vaincu la longue accoutumance que nous avions au désordre; qui a porté l'autorité royale jusques où elle peut aller sans tyrannie; qui a puni et récompensé avec le choix et la discrétion requise pour ne tomber ni dans la cruauté, ni dans la faiblesse; qui a apporté la discipline à la guerre et le secret au conseil; qui a remis notre foi en bonne odeur parmi les nations étrangères, et fait que ceux qui résisteraient à nos forces se rendent souvent à sa prudence; qui a changé les petites finesses dont nous nous servons pour attraper des inférieurs et des sujets en ses grandes et courageuses maximes qui donnent la loi aux rois et aux républiques; qui finalement... vient d'achever sur le bord de l'Océan un ouvrage dont la seule figure et la seule proposition nous faisait peur², et a su prendre ses mesures si justes et le temps si propre au dessein qu'il méditait, que plus tôt ou plus tard l'exécution n'en eût pas été possible³. (*Le Prince, chapitre XV.*)

Balzac à la campagne.

On fait honneur à Jean-Jacques Rousseau d'avoir le premier dans la littérature française peint avec amour la campagne. En lisant les

¹ Latinisme.

² La prise de la Rochelle.

³ On trouvera peut-être exagéré un tel éloge de Louis XIII; mais Balzac rapporte au roi l'honneur des actes de son grand ministre.

pages suivantes, sans s'arrêter à deux ou trois expressions vieilles, on verra que Balzac, longtemps avant lui, en avait bien senti et bien rendu le charme.

J'ai été assez longtemps dans le monde, mais je n'ai vécu qu'autant que dura l'automne passé; et pour ce qu'il n'est pas possible de faire revenir ces jours bienheureux et qui me furent si chers, je tâche le plus que je puis de les regoûter par le souvenir et par le discours. La liberté en laquelle je me trouvais, après une captivité de trois ans, j'appelle ainsi le séjour que j'avais fait à la ville; la pureté de l'air que je commençais à respirer, et que je recevais avidement comme une nourriture qui m'était nouvelle, et la face riante de la campagne qui montrait encore sur soi une partie de ses biens, et se parait des derniers présents qu'elle devait faire aux hommes, me donnaient des pensées si douces et si tranquilles que, sans être agité de l'émotion qu'excite la joie, j'avais tout le plaisir qu'elle cause.

Les autres maladies de l'âme plus importunes qui tourmentent les cours et les assemblées n'approchaient point de notre village. Je ne savais que c'était de craindre ni d'espérer, et ne connaissais plus le soupçon, la défiance ni la jalousie. Toutes mes passions se reposaient, et celles d'autrui ne parvenaient point jusques à moi. L'envie et la haine, qui se sont si cruellement attachées à une petite ombre de bien que quelques-uns ont cru voir parmi mes défauts, m'attaquant où je n'étais pas, ne me faisaient point de mal que je sentisse; et les objets présents remplissaient mon esprit de telle sorte, et y effaçaient si nettement l'impression du passé, que, comme ils n'y laissaient point de lieu aux appréhensions de l'avenir, il n'y demeurait rien de fâcheux qui me pût travailler la mémoire.

En cet état bien différent du tumulte d'où j'étais sorti, et sous la sérénité d'un ciel si bénin, il me semblait visiblement de renaître et d'assister au renouvellement de toutes les choses. Et à la vérité, quand nous aurions eu durant cette saison la direction du monde, et que nous eussions fait nous-mêmes les jours, nous n'en pouvions pas avoir de plus beaux, ni dispenser l'ombre et la lumière, le froid et le chaud avec une plus égale mesure. Il s'élevait bien quelquefois une petite vapeur de la rivière voisine qui l'enve-

loppait comme dans un rets, et s'épandait sur la superficie de la terre; mais outre qu'elle n'attendait pas toujours le soleil pour se défaire, et qu'elle n'en pouvait soutenir les premiers rayons, elle n'avait jamais tant de force qu'elle montât à la hauteur de nos plus basses fenêtres, et nous jouissions d'un calme très-net et d'une clarté extrêmement vive, pendant qu'il y avait un peu de trouble et de fumée au-dessous de nous.

Avant que nous fussions habillés et que nous eussions fait nos prières, cette humidité qui n'avait mouillé que la pointe des herbes était entièrement essuyée, et la fraîcheur du matin n'avait plus rien de moite ni de piquant. Si bien qu'il me restait un juste intervalle pour me promener jusqu'à midi, et pour faire de l'exercice qui dénouât le corps sans le travailler, et réveillât modérément l'appétit sans le porter à une faim déréglée, qui suit d'ordinaire les mouvements violents, et tient quelque chose de la maladie.

La première partie de l'après-dînée se passait en une conversation familière d'où nous avions banni les affaires d'État... Personne ne réformait les royaumes ni ne voulait changer leur gouvernement... Nous ne parlions que de la bonté de nos melons, de la récolte de nos blés et de l'espérance de nos vendanges. Après cela, la compagnie s'étant séparée, et de quatre que nous étions, l'un prenant possession du bois, l'autre du jardin, et le troisième d'une galerie où il y a des cartes et des tableaux, pour moi, je me retirais en ma chambre, et essayais de m'endormir sur un livre aussi peu sérieux que notre conversation l'avait été. Mais le déclin du jour s'approchant, et ce qui restait de sa chaleur n'étant pas plus difficile à supporter que la vapeur d'un bain tiède, je montais ordinairement à cheval et sortais du logis par une longue allée de mûriers blancs, qui me conduisait à la rivière.

Il ne se peut rien voir de plus clair ni de plus agréable que son cours; et Ronsard a grand tort de la dériver de l'Achéron ¹, et de penser que ce soit une branche de ce funeste lac dont les eaux nous sont représentées si noires et

¹ La rivière dont il s'agit ici est la Charente, dans le voisinage de laquelle était situé le château de Balzac. C'est sur la ressemblance de son qui existe entre la Charente et l'Achéron que Ronsard avait fondé cette puérile étymologie.

si boueuses. C'est plutôt une fontaine continuée depuis sa naissance jusques à la mer, où elle entre aussi fraîche et aussi pure après avoir couru trente lieues que si elle ne faisait que sortir de son origine. Elle cultive généralement tout ce qu'elle arrose ; elle laisse l'abondance partout où elle passe ; et, si le même pays est extrêmement maigre et extrêmement fertile, ce sont des effets de son éloignement et de sa présence.

Au lieu où je m'arrêtais principalement, elle coule au-dessous de plusieurs collines qui sont vertes de haut en bas d'une forêt qu'elles portent ; et, la pente en étant fort droite, vous diriez que les arbres n'y sont pas plantés, mais qu'on les y a attachés ou qu'ils y grimpent, tant ils y ont apparemment peu de prise. En certains endroits elle est assez large ; ailleurs son canal se resserre tellement que les peupliers qui la bordent de part et d'autre semblent se baiser et joignent leurs branches avec une si belle justesse que le berceau ne serait pas mieux fait si l'art et la contrainte les avaient pliés.

Là, ne pouvant faire ce que faisaient Scipion et Lælius au rivage de la mer, où ils ne faisaient pourtant que compter les vagues et amasser des coquilles, j'avais le plaisir de regarder au fond de l'eau les choses qui se passaient dans l'air, et de voir nager tout ce qui volait. C'était l'amusement qui m'entretenait en attendant le coucher du soleil, où je ne manquais jamais de me trouver au milieu de la prairie, afin de considérer à mon aise cette riche effusion de couleurs qu'il verse en se retirant, et dans laquelle il semble qu'il tempère ses rayons pour les rendre supportables, et qu'il adoucit sa lumière pour ménager notre vue.

Mais n'ayant à jouir que fort peu de temps du contentement que je recevais à l'aller admirer tous les soirs, et à regarder les précieuses traces qu'il laisse dans le ciel quand il se couche et les diverses couleurs qui se forment de la dissolution de ses rayons, il n'y avait point moyen de me ramener au logis que la nuit ne fût venue, et n'eût mis fin à la magnificence du spectacle qui me retenait dehors. Parce qu'une saison si heureuse ne pouvait pas être longue, j'en voulais posséder tous les instants, et j'étais si bon ménager des moindres parties de sa durée que j'aimais mieux prendre le serein que de perdre les restes du jour. Et ne

plus ne moins que nous redoublons nos caresses aux personnes que nous aimons quand nous nous en devons bientôt séparer, et que les vieillards désirent plus ardemment la vie à laquelle ils n'ont quasi plus de part¹; ainsi j'avais de violentes passions pour un bien qui s'enfuyait de moi, et que le voisinage de l'hiver me menaçait à toute heure de me ravir.
(Extrait du préambule du *Prince*.)

LETTRES DE BALZAC.

*A monsieur Chapelain*².

Monsieur,

Le *Discours du gentilhomme français* m'a surpris, et je vous avoue que je ne l'ai reconnu qu'après avoir rappelé de bien loin la mémoire des choses passées. Si j'avais fait un sacrilège ou quelque autre plus grand péché, s'il y en a quelque autre de plus grand, je ne vous le cacherais pas; et partant je n'ai garde de vous nier celui-ci, qui est plus rémissible et de moindre conséquence. Il est vrai que je suis l'auteur du *Discours* qui ne craint pas assez les foudres de Rome, et qui traite la sainte Inquisition avec trop peu de respect. Mais il est vrai aussi que je le composai en Hollande, sans dessein de le rendre public par l'impression, et dans la chaleur d'un âge qui excuse bien de plus grandes fautes. Puis donc que vingt-cinq ans entiers ont passé sur celle-ci, il me semble qu'il y a prescription légitime contre toutes sortes d'accusateurs. Depuis ce temps-là la chrétienté a changé plusieurs fois de face; toute la terre s'est renouvelée; le monde d'alors n'était pas le monde d'aujourd'hui; et en vérité le grand Heinsius devrait avoir honte de s'acharner si cruellement sur la personne du petit Balzac; de vouloir triompher en cheveux gris d'un garçon de dix-sept ans, et qui n'avait point encore de barbe. Son action a été blâmée de l'un et de l'autre parti; et, bien que cette

¹ Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

(LA FONTAINE. *La Mort et le Mourant*.)

² Né à Paris en 1595, mort en 1674, Chapelain, dont le nom ne rappelle plus aujourd'hui que les sarcasmes de Boileau, était, sinon un bon poëte, du moins un savant très-estimable. Il écrivait bien en prose, mais il *s'est tué à rimer*.

perpétuité d'antithèses que je viens de voir dans le *Discours du gentilhomme français* pût être supportable dans la composition d'un écolier, tel que j'étais en ce temps-là, et que les poupées dont je me jouais ne doivent point faire de tort aux armes dont je me suis servi depuis, je ne veux point me mettre en peine de plaider la cause de mon enfance. J'ai fait une folie étant jeune, et le bonhomme Heinsius l'a publiée vingt-cinq ans après que je l'ai eu faite. Qui est le plus coupable de cette folie, de lui ou de moi ? J'ai tâché d'abolir et de supprimer le mal, et il veut le renouveler et le perpétuer s'il lui est possible... O malheureux ! qui désenterre¹ les morts ! Je suis, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 15 octobre 1637.

A monsieur Chapelain.

Monsieur,

Votre nouvel ami est trop délicat, et ce qui l'a choqué n'a rien de rude ni de raboteux. Pourquoi trouve-t-il étrange que je dise que si j'étais né Suisse je ne voudrais point d'autre gouvernement que celui de mon pays ; puisque c'est une supposition que je fais, qui va à l'avantage du gouvernement du pays où je suis né?... Pour ce que je dis, qu'il est dangereux de changer même les mauvaises choses, s'il considère bien les paroles précédentes, cela ne se peut entendre de la religion. Je parle de choses purement civiles et politiques. Et n'est-il pas vrai que dans les États il y a des pièces si caduques et si ébranlées que si on les touche on les renverse ? Il y a des corps qui ne peuvent plus souffrir les remèdes et qui ne sont plus capables de guérison. Il faut les laisser en l'état où on les trouve, de peur de les briser en les remuant. Un petit effort, un mouvement même sans violence, le passage d'un lit à un autre, est quelquefois mortel à ces mauvais corps. Ils ne laissent pas pourtant de durer, pourvu qu'on ne les tourmente pas et qu'on les remette aux soins et à la conduite de la nature. Ils se conservent dans un repos de corruption, et parmi des maux connus et accoutumés. Et si on voulait les réveiller, si on les tournait seulement d'un autre côté qu'ils ne sont, leur vie étant en-

¹ On dirait aujourd'hui : *qui déterre*.

fermée dans leur assoupissement, ce réveil, ce changement leur serait fatal. Voilà comme quoi il y a des changements dangereux; et quand notre jeune ami aura autant vécu que nous, il n'aura pas meilleure opinion que nous de ceux qui veulent réformer le monde. Qu'il lise les histoires de tous les siècles, il verra que ce zèle de réformation a toujours fait naître de nouveaux désordres au lieu de faire cesser les anciens. Je suis, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 30 janvier 1638.

A monsieur Chapelain.

Rapprochez cette gracieuse lettre du morceau que nous avons intitulé *Balzac à la campagne*.

Monsieur,

Pour les nouvelles du grand monde que vous m'avez fait savoir, en voici de notre village. Jamais les blés ne furent plus verts ni les arbres mieux fleuris. Le soleil n'agit pas de toute sa force, comme il fit dès le mois d'avril de l'année passée, quand il brûla les herbes naissantes. Sa chaleur est douce et innocente, supportable aux têtes les plus malades. La fraîcheur et les rosées de la nuit viennent ensuite, et réjouissent ce qui languirait sur la terre sans leur secours; mais, ayant plutôt abattu la poussière que fait de la boue, il faut avouer qu'elles ne contribuent pas peu aux belles matinées dont nous jouissons. Je n'en perds par le moindre moment; et, les commençant justement à quatre heures et demie, je les fais durer jusqu'à midi. Durant ce temps-là, je me promène sans me lasser, et en des lieux où je puis m'asseoir quand je suis las. Je lis des livres qui ne m'obligent point à méditer, et je n'apporte à ma lecture qu'une médiocre attention. Car en même temps je ne laisse pas de donner audience à un nombre infini de rossignols, dont tous nos buissons sont animés. Je juge de leur mérite, comme vous faites de celui des poètes au lieu où vous êtes. Et en effet, si vous ne le savez pas, je vous apprends qu'il y a autant de différence de rossignol à rossignol que de poète à poète. Il y en a de la première et de la dernière classe. Nous avons quantité de Maillets et de ***; mais nous

avons aussi quelques Chapelains ¹ et quelques Malherbes. Le reste à une autre fois. Je suis, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 12 mai 1638.

A monsieur Chapelain.

Monsieur,

Je ne m'étonne de rien, mais véritablement je ne m'attendais pas à la subite retraite de M. Lemaistre ². Je ne vous fais point de questions là-dessus ni ne vous demande pas s'il a été inspiré immédiatement du Saint-Esprit. Les causes secondes n'ont aucune part en cette conversion... Sa piété n'est point un dégoût ni une lassitude d'esprit, un abattement de courage ou faute de force. D'ordinaire on se dégoûte des choses dont on s'est rempli trop avidement. On se lasse d'une profession qu'on a embrassée d'abord avec trop de violence. Les forces manquent quand on ne les a pas bien ménagées, et le courage s'en va avec les forces. Mais ici il n'y a rien eu de semblable à craindre. La continuation d'un métier si pénible pouvait faire peur à quelque autre, voire même à un homme courageux. Mais celui-ci était confirmé dans sa belle réputation et avait au delà de ce qu'il faut pour répondre à ces grandes actions qui avaient étonné tout le barreau ³. Une si étrange résolution pourra être diversement interprétée. Pour moi, je n'en saurais juger que favorablement. Je veux croire qu'il n'a pu résister à la violence de la grâce qui l'a enlevé du monde, et que Dieu a été le vainqueur dans le combat qui s'est fait entre lui et l'homme. Mais pourquoi parle-t-il tant de ses infidélités et de ses crimes dans la lettre qu'il a écrite à M. le chancelier ⁴? Je sais bien que c'était le style de saint François, mais ce

¹ Chapelain n'avait pas encore publié sa *Pucelle* et passait pour un grand poète.

² Antoine Lemaistre, né en 1608, quitta tout à coup le monde, où il avait de grands succès, pour se livrer dans la solitude aux exercices d'une piété austère.

³ C'est-à-dire pour se maintenir à la hauteur de ces grands plaidoyers, etc.

⁴ Le chancelier Séguier, auquel Lemaistre écrivit en lui envoyant sa démission de conseiller d'Etat.

style ne peut pas être tiré en exemple, et nous savons vous et moi qu'il n'a jamais fait d'excès qu'à étudier, et que toutes ses débauches ont été honnêtes et vertueuses.

Je suis, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 10 septembre 1638.

A monsieur Chapelain.

Monsieur,

J'ai renoncé solennellement à l'hyperbole. C'est un écueil que je ne regarde qu'en tremblant et que je crains plus que Scylle et Charybde. Vous pensez toutefois que je prenne plaisir à m'y laisser choir et que je sois plus que jamais le docteur hyperbolique¹. Je vois bien que c'est², monsieur ; j'aurai à combattre toute ma vie votre perpétuelle humilité, et il faudra un procès pour vous faire prendre ce qui vous est dû. Je ne laisserai pas de vous le présenter en la meilleure monnaie qu'il me sera possible ; et je n'ai garde de retenir au plus fidèle de mes amis la justice que j'ai rendue au plus enragé de mes adversaires. M. Costar recevra sans doute avec transport de joie l'excellent présent que vous lui faites, et ne manquera pas de vous en remercier. Je le saurai pourtant de vous plus tôt que de lui, parce qu'il n'y a point de commerce d'ici à Niort, et que les quinze lieues qui nous séparent sont moins favorables à nos entretiens que les cent qui m'éloignent de vous. Toutes vos craintes ne me font guères moins de peine qu'à vous-même ; mais j'espère que le Dieu des armées sera de notre côté jusqu'à la fin de cette campagne³. Peut-être que les beaux hymnes le persuaderont ; et, cela étant, je ne doute pas que le Prince de M. Chapelain n'en obtienne de plus grandes faveurs que celui de M. Faret⁴. D'ailleurs les batailles ne se donnent pas toutes les fois qu'elles se doivent donner, et j'ai remarqué dans l'histoire de tous les siècles

¹ On donnait ce nom à Balzac.

² On parlait ainsi à cette époque.

³ La France était alors en guerre avec l'Espagne.

⁴ C'est celui dont Boileau fait cette mention dédaigneuse :

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

que ces grands événements qui décident les grandes affaires arrivent moins par dessein que par occasion. On se moque là-haut de toutes les entreprises d'ici-bas, et nous ne sommes que les machines et les acteurs des pièces qui sont composées dans le ciel : *Homo histrio, Deus vero poeta est*. Au reste, monsieur, c'est un poète souverain, et vous ne pouvez pas refuser le rôle qu'il vous baillera à jouer. Il faut trouver bon tout ce qu'il veut faire de vous et se soumettre à l'ordre de sa providence. J'oserai néanmoins vous promettre que cette fois vous n'aurez pas besoin de votre suprême vertu, et le cœur me dit que vos muses chanteront longtemps les triomphes de M. de Longueville. Ce sont les vœux que fait pour lui et pour vous, monsieur, votre, etc.

A Balzac, le 1^{er} juillet 1640.

A monsieur de Priézac.

Monsieur,

La demoiselle qui vous rendra cette lettre m'a assuré que je suis votre favori, et se promet de grandes choses de ma faveur si je vous recommande son procès. Pour moi, je crois volontiers ce que je désire extrêmement, et il ne faut pas beaucoup d'éloquence à me persuader que vous me faites l'honneur de m'aimer. Si cela est, monsieur, je vous supplie de témoigner à cette pauvre plaideuse que votre amitié n'est pas un bien inutile, et que ma recommandation ne gâte pas non plus une bonne cause. Elle est tourmentée par le plus fameux chicaneur de notre province, et je ne pense pas que la Normandie en ait jamais porté un si redoutable. Son nom seul fait trembler les veuves et met en fuite les orphelins. Il n'y a pièce de pré ni de vigne à trois lienes de lui qui soit assurée à celui qui la possède. Il pense faire grâce aux enfants quand il se contente de vouloir partager avec eux la succession de leur père. Il habite les parquets et les autres lieux destinés à l'exercice de la discorde ; et, s'il vous plaît que je me serve des termes de notre hon Plaute, on le voit en ces lieux-là plus souvent que le préteur. Voulez-vous que j'achève son éloge ? C'est Attila en petit, c'est le fléau de Dieu dans son voisinage, et la plus cruelle persécution qu'ait soufferte le monde et que raconte l'histoire est venue peut-être d'un moindre principe de ty-

rannie. Vous ferez une œuvre méritoire, ou plutôt une action de charité héroïque, si vous contribuez en quelque chose au châtement de cet ennemi public. Vous obligerez en une seule personne mille personnes intéressées. Mais je ne laisserai pas de vous en avoir autant d'obligation que si vous ne considériez que moi qui vous en supplie et qui suis passionnément, monsieur, votre, etc.

Le 12 décembre 1640.

A monseigneur le marquis de Montausier.

Monseigneur,

Annibal se moqua d'un docteur qui voulut parler de guerre devant lui. Cette aventure m'a fait peine dans le dessein que j'ai eu de vous écrire en faveur de M. des Ardilliers. Et véritablement je ne sais pas ce que vous diriez de moi, ni pour qui je passerais auprès de vous, si je me hasardais de vous rendre témoignage d'un officier de vos troupes, y ayant si peu d'affinité entre sa profession et la mienne. S'il y a moyen, je ne veux rien faire de ridicule. J'enferme mon jugement dans les bornes de mon art. Je ne me mêle point de donner prix à des choses que je n'entends point. Je pense seulement, monseigneur, que vous ne désapprouverez pas la passion que j'ai pour un homme qui ne m'entretient que de votre histoire, et qui se console de plusieurs maux qu'il a soufferts par le seul honneur qu'il a eu de servir sous vous. Il y a dix mois que nous sommes sur cette matière, et je trouve en lui une admiration si intelligente de votre vertu, tant de chaleur et tant de zèle pour votre gloire, que quand il ne se serait pas tout percé de coups et qu'il ne pourrait pas montrer ses blessures d'Allemagne et ses blessures de Catalogne, je ne saurais croire qu'il vaille peu, connaissant au point qu'il fait ce que vous valez. C'est à tout le moins le témoignage que je lui dois, et la reconnaissance qu'il a méritée de moi pour les douces heures qu'il m'a fait passer par le récit de vos belles actions. Je voudrais lui être aussi utile qu'en cela il m'a été agréable. Mais je ne puis rien dans le monde et ne sais que faire des vœux dans le désert. Je sais pourtant encore quelque autre chose : jamais homme, monseigneur, n'a su mieux devoir

que moi les grâces que l'on fait à ses amis. Celui-ci n'a pas sujet d'être fort content de sa fortune, et pour moi, ne pouvant que lui en souhaiter une meilleure, si vous le jugez digne de quelqu'une de vos faveurs, je la partagerai volontiers avec lui et ne serai pas moins que si je la recevais moi-même, monseigneur, votre, etc.

Ce 21 janvier 1647.

A monsieur Conrart.

Nous apprenons d'étranges nouvelles. Bienheureux sont ceux qui se portent bien à trois cents lieues de Paris¹, à Frescati ou à Tivoli. Je voudrais de bon cœur, mon cher monsieur, que nous y fussions ensemble pour le reste de nos jours, avec cinq ou six de nos amis qui sont la fleur et la crème de ceux qui nous restent. Vous les devinerez bien sans que je m'amuse à vous les nommer, il y a trop peu de gens qui leur ressemblent pour en prendre d'autres pour eux; et je suis assuré que votre cœur, non plus que le mien, n'est plus attaché au monde que par ces cinq ou six liens. A la vérité, ils nous y attachent fortement; mais je me figure que ces nœuds que nous trouvons si serrés en notre patrie le seraient encore davantage en cet heureux exil où je me souhaite avec vous et avec ce que nous avons de plus cher au monde. Au reste, ne vous semble-t-il pas que mademoiselle de Scudéry devrait y venir aussi, afin de ne rien regretter de tout ce que nous laisserions derrière nous?.... De la sorte que vous me parlez de cette admirable fille, elle ne se déplairait pas au pays de Lucrèce et de Virginie, et elle serait digne de Rome et Rome digne d'elle, si Rome était encore ce qu'elle fut autrefois. Mais apprenez-moi un peu, je vous prie, où cette rare personne s'est formé l'âme, l'esprit et le cœur de la manière que vous m'assurez qu'elle les a. N'y a-t-il point de contradiction, ou pour le moins d'incompatibilité à être si vertueuse, si spirituelle, si sincère et si modeste tout ensemble? Les sciences lui ont-elles été révélées? Et comment sait-elle sans étudier ce que les plus doctes hommes savent à peine après avoir étudié toute leur

¹ Cette lettre a été écrite pendant les troubles de la Fronde.

vie?... O monsieur, que vous êtes heureux d'avoir une telle amie!...

Ce dernier juillet 1651.

A monsieur Conrart.

Quoique j'appréhende tout, je ne désespère de rien¹. Parmi les lamentations de nos Jérémies (j'appelle ainsi mes amis plaintifs), je mêle toujours de bons augures et de bonnes espérances. Je vous exhorte d'en faire de même, mon cher monsieur, et de ne vous laisser point abattre aux appréhensions de l'avenir et aux prévoyances trop exactes des maux futurs. Laissons agir la Providence, qui se moque bien de toutes nos réflexions et de tous nos raisonnements. Allons par les routes qu'elle nous marque, et ne prenons point les sentiers obliques que notre imagination nous fait concevoir souvent plus sûrs que le grand chemin. Quand nous nous sommes bien alambiqué le cerveau pour trouver une suite aux choses présentes et pour en tirer des conséquences touchant celles qui doivent arriver, il se trouve que nous avons imité les enfants, qui se donnent beaucoup de peine à faire des maisons de cartes que le moindre vent renverse, ou qui seraient inutiles quand il ne les renverserait pas. Mais c'est trop moraliser pour un villageois et trop s'enfoncer dans la politique pour un infirme qui se laisse conduire dans le vaisseau où il se trouve embarqué, sans entreprendre d'aider les matelots ni de corriger le pilote. Je suis sans réserve, monsieur, votre, etc.

Ce 9 octobre 1651.

A monsieur Conrart.

Vous vous souvenez de cette galère d'Athènes qui n'était employée qu'aux besoins pressants de la république, qu'aux grandes et importantes occasions; comme vous diriez, à porter des ambassadeurs à Delphes pour y consulter l'oracle d'Apollon. N'eût-ce pas été profaner cette galère sacrée que de la charger de bois ou de pierre, de paille ou de foin; que de la faire servir aux autres besoins des particuliers?

¹ La Fronde agitait alors l'État.

C'est ce que nous faisons vos solliciteurs et moi ; nous vous mettons à tous usages et à tous les jours. Nous abusons incessamment de vos bontés. Vous êtes au premier occupant. Quoi davantage ? Vous êtes l'esclave de mille maîtres. Mais je suis d'avis de commencer le premier à avoir quelque discrétion et à vous être moins à charge. Je veux donner bon exemple à vos autres importuns ; et, quoique j'aie des tendresses incroyables pour mon *Aristippe*, de peur de troubler votre repos, je ne le recommande point à vos soins. S'il s'imprime, abandonnez-le à l'ignorance et à la négligence des imprimeurs. J'aime mieux qu'il ait un errata aussi grand que lui, qu'il n'ait pas une ligne qui ne me blesse la vue ; j'aime mieux même qu'il ne s'imprime point que si son impression vous donnait autant de peine qu'a fait celle de *Socrate*. Je le dis, mon cher monsieur, sans exagérer la chose ; et il est très-vrai néanmoins que mon *Aristippe* est mon bien-aimé, qu'il est les délices de mes yeux et la consolation de ma vieillesse. Je l'ai fait et refait une douzaine de fois ; j'ai employé à le faire tout mon esprit, tout celui des autres. Voilà de grandes paroles, mais après de si grandes paroles, après tant de veilles et tant de travail, je serais bien attrapé si le monde faisait peu de cas de ces veilles et de ce travail. Le monde est assez malicieux pour cela...

Cc 11 décembre 1652.

Le moyen, après cela, de ne pas revoir les épreuves de l'*Aristippe* !...

Si l'on a bien voulu lire avec attention les pages que nous avons détachées de Balzac, nous ne pensons pas qu'on nous reproche d'avoir exagéré son mérite. Nous craindrions plutôt une accusation tout opposée. Deux siècles ont passé sur ces pages, et elles ont moins fleuri que des livres qui datent d'hier.

DESCARTES.

1596-1650.

René Descartes, seigneur du Perron, naquit le 31 mars 1596, dans la Touraine, d'où sa famille était originaire. Son père, conseiller au parlement de Bretagne, l'envoya, à huit ans, au collège de la Flèche, dont Henri IV venait de confier la direction aux jésuites. L'enfant, quoique d'une complexion des plus délicates, prit goût de bonne heure aux études. Malade, il consacrait des heures entières à méditer sur ce qu'il avait appris ou entendu, et chez lui, chose rare, une raison précoce n'avait pas arrêté l'essor de l'imagination. Comme Platon et Leibniz, il cultivait la poésie avec enthousiasme. Toutefois, arrivé à la fin de ses humanités, ce fut sur la philosophie et les mathématiques qu'il concentra toutes les forces de son intelligence. A partir de cette époque (nous citons ses propres paroles), *il s'efforça, comme le statuaire, de tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui était informe.*

Nous n'avons pas à parler ici des admirables découvertes de Descartes en physique et en mathématique. C'est uniquement du philosophie et de l'écrivain que nous devons nous occuper.

Il semble qu'on soit convenu en France, depuis le dix-huitième siècle, d'attribuer à l'auteur du *Discours sur la Méthode* la gloire d'avoir fondé la philosophie en rendant à la raison sa liberté. La phrase est consacrée; mais ce n'est qu'une phrase : la véritable émancipation de l'homme remonte à Jésus-Christ. C'est le divin médiateur qui a relevé la raison humaine en la rapprochant de la souveraine raison. Depuis lors, l'humanité n'est point revenue sur ses pas, et Descartes ne saurait être considéré comme le fondateur de la philosophie, lui, dont Fénelon a pu dire qu'il *est tout entier dans saint Augustin.*

Mais sans exagérer l'influence de l'illustre philosophe, il est permis de l'admirer comme l'une des plus hautes intelligences qui aient paru depuis l'origine du monde, et, pour emprunter le langage de Leibniz, comme « un homme élevé au-dessus de toute louange humaine par la grandeur et la beauté de son génie. »

Il ne saurait entrer dans notre plan d'analyser les ouvrages philosophiques de Descartes, où, sans suspecter sa foi ni attaquer son orthodoxie, nous croyons, avec la congrégation de l'*Index*, qu'il y a des corrections à faire. Nous nous bornerons à dire que, dans la pensée de l'illustre philosophe, le doute méthodique n'était qu'un défi porté au scepticisme, et, comme l'a écrit Arnauld, qu'une manœuvre habile pour « arrêter la pente effroyable que beaucoup de personnes semblaient avoir à l'irreligion et au libertinage. » *Je pense, donc je suis*; avec cette seule vérité, disait Descartes, l'ordre entier des vérités rationnelles se peut rétablir, et la raison restaurée retrouve les grandes bases de la foi.

Malheureusement, cette manœuvre, inspirée par les intentions les plus droites, ne produisit pas les fruits qu'on en attendait. Comme Socrate, auquel on l'a souvent comparé, Descartes laissa dériver ses disciples dans les directions les plus opposées, et il a fourni des armes à toutes les écoles. Bossuet, avec son coup d'œil perçant, avait vu le danger dès l'origine. Dans une lettre à un disciple de Malebranche, il poussa la clarté jusqu'à prédire que des principes *mal entendus* du cartésianisme *naîtraient*

plus d'une hérésie. « Sous prétexte de n'admettre que ce qu'on entend , ajoutait le grand évêque , chacun se donne la liberté de dire : j'entends » ceci, je n'entends pas cela ; et, sur ce seul fondement, on approuve ou » on rejette tout ce qu'on veut , sans songer qu'outre nos idées claires et » distinctes, il y en a de confuses et de générales, qui ne laissent pas de » renfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les » niant. »

Le temps n'a que trop justifié ces prévisions du génie. Le *grand combat* que Bossuet voyait *se préparer* contre l'Eglise, n'est point terminé, et les fausses écoles sorties du cartésianisme ne cessent d'enfanter sous nos yeux des systèmes où se trahit la plus triste impuissance, quand la folie n'y éclate point.

Il était nécessaire de faire ces observations au sujet du cartésianisme, avant de signaler l'influence exercée par Descartes sur la littérature française.

On a dit de l'auteur des *Méditations* que tout le monde admirerait en lui l'un des maîtres de notre langue, si, chez le philosophe, le fond des choses ne s'était emparé de l'admiration universelle. Rien n'est plus vrai. En même temps qu'il faisait prendre un si vaste essor à la métaphysique, à la géométrie, à la physique, à la mécanique, Descartes prouvait par ses écrits *qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son siècle.* Contemporain de Balzac, qui, de Cicéron son modèle, cherchait surtout à imiter la période abondante et pompeuse, Descartes suivit une autre voie ; et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier dans la prose française, cette clarté, cette précision, cette simplicité pleine d'élégance et de bon goût, qui caractérisent les grands écrivains du dix-septième siècle, et dont on n'a voulu trouver le premier exemple que vingt ans plus tard, dans les *Provinciales*. Les plus illustres, les plus originaux, portent son empreinte. N'est-ce pas dans le *Discours sur la Méthode*, que Pascal, Arnauld, Nicole, tout Port-Royal a puisé le mépris de l'antiquité, comme autorité scientifique ? Et Bossuet, et Fénelon, ces deux gloires de l'Eglise de France, n'étaient-ils pas, dans une certaine mesure, cartésiens ? Théologiens, philosophes, géomètres, tous obéissent à une impulsion commune, et cette impulsion vient de Descartes. Non-seulement les prosateurs, mais les poètes eux-mêmes subissent la domination de ce puissant génie. Elle se fait sentir dans Racine, dans Molière, et encore plus dans la Fontaine ; elle est manifeste chez Boileau, qui, même dans les fictions de la poésie et dans les jeux de l'imagination, voulait que tout fût avoué par la raison. La raison ! n'est-ce pas la muse de Descartes ?

A. DE C.

Idee de Dieu.

Quoique l'idée de Dieu soit tellement empreinte en l'esprit humain, qu'il n'y ait personne qui n'ait en soi la faculté de le connaître, cela n'empêche pas que plusieurs personnes n'aient pu passer toute la vie sans jamais se représenter distinctement cette idée. Et en effet ceux qui pensent avoir l'idée de plusieurs dieux ne l'ont point du tout ; car il im-

plique contradiction d'en concevoir plusieurs souverainement parfaits; et quand les anciens nommaient plusieurs dieux, ils n'entendaient pas plusieurs tout-puissants, mais seulement plusieurs êtres fort puissants, au-dessus desquels ils imaginaient un seul Jupiter comme souverain, et auquel seul, par conséquent, ils appliquaient l'idée du vrai Dieu, qui se présentait confusément à eux.

... Par l'idée de Dieu je n'entends autre chose que ce que les hommes ont coutume d'entendre lorsqu'ils en parlent, et ce qu'il faut aussi de nécessité qu'entendent mes adversaires eux-mêmes; autrement comment auraient-ils pu dire que Dieu est infini et incompréhensible, et qu'il ne peut pas être représenté par notre imagination? Et comment pourraient-ils assurer que ces attributs, et une infinité d'autres qui nous expriment sa grandeur, lui conviennent, s'ils n'en avaient pas l'idée? Il faut donc demeurer d'accord qu'on a l'idée de Dieu, et qu'on ne peut pas ignorer quelle est cette idée, ni ce que l'on doit entendre par elle; car sans cela, nous ne pourrions rien du tout connaître de Dieu; et l'on aurait beau dire, par exemple, qu'on croit que *Dieu est*, et que quelque attribut de perfection lui appartient, ce ne serait rien dire, puisque cela ne porterait aucune signification à notre esprit; ce qui serait la chose la plus impie et la plus impertinente du monde. (*Lettres CXVII et CXVIII*, t. 1.)

Il y a une grande importance à prouver par la raison l'existence de Dieu et l'immatérialité de l'âme.

.... J'ai toujours cru que les deux questions de Dieu et de l'âme étaient les principales de celles qui doivent plutôt être démontrées par les raisons de la philosophie que par celles de la théologie. Il suffit bien à nous, qui sommes fidèles, de croire par la foi qu'il y a un Dieu, et que l'âme humaine ne meurt point avec le corps, mais certainement il ne semble pas possible de pouvoir jamais persuader aux infidèles aucune religion, ni presque même aucune vertu morale, si avant tout on ne leur prouve ces deux points par des raisons naturelles; et parce que souvent en cette vie il y a de plus grandes récompenses pour les vices que pour les vertus, peu de personnes préféreraient le juste à l'utile si elles n'étaient retenues ni par la crainte de Dieu ni par

l'attente d'une autre vie. Il est bien vrai qu'il faut croire qu'il y a un Dieu, parce que les saintes Ecritures nous l'enseignent; et, d'un autre côté, il faut croire aux saintes Ecritures parce qu'elles viennent de Dieu. La raison en est que, la foi étant un don de Dieu, celui qui donne la grâce pour faire croire les autres choses, peut aussi nous la donner pour nous faire croire qu'il existe. Mais on ne saurait pourtant proposer cela aux infidèles, qui pourraient s'imaginer que l'on commettrait en ceci la faute que les logiciens nomment *un cercle*.

Et dans le vrai, j'ai remarqué que tous les théologiens n'assurent pas seulement que l'existence de Dieu peut se prouver par la raison naturelle; mais ils infèrent aussi de la sainte Ecriture, que sa connaissance est beaucoup plus claire que celle que l'on a de plusieurs choses créées, et qu'en effet elle est si facile, que ceux qui ne l'ont pas sont coupables; comme il paraît par ces paroles de la Sagesse, chapitre XIII, où il est dit : *Que leur ignorance n'est pas pardonnable; car si leur esprit a pénétré si avant dans la connaissance des choses du monde, comment est-il possible qu'ils n'en aient point reconnu plus facilement le souverain Seigneur?* Et aux Romains, ch. I, il est dit qu'ils sont *inexcusables*; et encore au même endroit, par ces paroles : *Ce qui est connu de Dieu est manifeste dans eux.* Il semble donc que nous soyons avertis, que tout ce qui peut se savoir de Dieu peut être prouvé par des raisons qu'il n'est pas besoin de tirer d'ailleurs que de nous-mêmes et de la simple considération de la nature de notre esprit. Aussi ai-je cru que je n'agisais pas contre le devoir d'un philosophe si je faisais voir comment et par quelle voie nous pouvons, sans sortir de nous-mêmes, connaître Dieu plus facilement et plus certainement que nous ne connaissons les choses du monde. (Méditations, ép. dédié. à la Sorbonne.)

Existence de Dieu démontrée par ses effets, par cela seul que son idée est en nous.

Il me reste à examiner de quelle façon j'ai acquis l'idée d'un être souverainement parfait, car je ne l'ai pas reçue par les sens, et jamais elle ne s'est offerte à moi contre mon

attente, ainsi que font d'ordinaire les idées des choses sensibles, lorsque ces choses se présentent ou semblent se présenter aux organes extérieurs des sens; elle n'est pas aussi une pure production ou fiction de mon esprit, car il n'est pas en mon pouvoir d'y diminuer ni d'y ajouter aucune chose; et par conséquent il ne reste plus autre chose à dire, sinon que cette idée est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé, ainsi que l'est l'idée de moi-même. Et de vrai, on ne doit pas trouver étrange que Dieu en me créant ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage; et il n'est pas aussi nécessaire que cette marque soit quelque chose de différent de cet ouvrage même: mais de cela seul que Dieu m'a créé, il est fort croyable qu'il m'a, en quelque façon, produit à son image et semblance, dans laquelle l'idée de Dieu se trouve contenue par la même faculté par laquelle je me conçois moi-même, c'est-à-dire que, lorsque je fais réflexion sur moi, non-seulement je connais que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendante d'autrui, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis; mais je connais aussi, en même temps, que Celui duquel je dépends, possède en soi toutes ces grandes choses auxquelles j'aspire et dont je trouve en moi les idées, mais pas indéfiniment et seulement en puissance, mais qu'il en jouit actuellement et infiniment, et ainsi qu'il est Dieu. Et toute la force de l'argument dont j'ai usé ici pour prouver l'existence de Dieu consiste en ce que je reconnais qu'il ne serait pas possible que ma nature fût telle qu'elle est, c'est-à-dire que j'eusse en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existait véritablement; ce même Dieu, dis-je, duquel l'idée est en moi, c'est-à-dire qui possède toutes ces hautes perfections dont notre esprit peut bien avoir quelque légère idée, sans pourtant les pouvoir comprendre, qui n'est sujet à aucun défaut, et qui n'a rien de toutes les choses qui dénotent quelque imperfection. (*Méditation 3^e, t. I, p. 289, 292.*)

De la certitude de l'existence de Dieu dépend nécessairement la certitude des autres choses.

Je remarque que la certitude de toutes les autres choses dépend si absolument de l'existence de Dieu, que, sans cette

connaissance il est impossible de pouvoir jamais rien savoir parfaitement.

Car encore que je sois d'une telle nature, que dès aussitôt¹ que je comprends quelque chose fort clairement et fort distinctement, je ne puis m'empêcher de la croire vraie; néanmoins, parce que je suis aussi d'une telle nature que je ne puis pas avoir l'esprit continuellement attaché à une même chose, et que souvent je me ressouviens d'avoir jugé une chose être vraie lorsque je cesse de considérer les raisons qui m'ont obligé à la juger telle, il peut arriver pendant ce temps-là que d'autres raisons se présentent à moi qui me feraient aisément changer d'opinion si j'ignorais qu'il y eût un Dieu; et ainsi je n'aurais jamais une vraie et certaine science d'aucune chose que ce soit, mais seulement de vagues et inconstantes opinions.

Comme par exemple lorsque je considère la nature du triangle rectiligne, je connais évidemment, moi qui suis un peu versé dans la géométrie, que ses trois angles sont égaux à deux droits; et il ne m'est pas possible de ne le point croire pendant que j'applique ma pensée à sa démonstration; mais aussitôt que je l'en détourne, encore que je me ressouvienne de l'avoir clairement comprise, toutefois il se peut faire aisément que je doute de sa vérité si j'ignore qu'il y ait un Dieu: car je puis me persuader d'avoir été fait tel par la nature que je me puisse aisément tromper même dans les choses que je crois comprendre avec le plus d'évidence et de certitude; vu principalement que je me souviens d'avoir souvent cru beaucoup de choses vraies et certaines, lesquelles d'autres raisons m'ont par après porté à juger absolument fausses. Mais après avoir reconnu qu'il y a un Dieu, pour ce que² en même temps j'ai reconnu aussi que toutes choses dépendent de lui, et qu'il n'est pas trompeur; et qu'ensuite de cela j'ai jugé que tout ce que je conçois clairement et distinctement ne peut manquer d'être vrai; encore que je ne pense plus aux raisons pour lesquelles j'ai jugé cela être véritable, pourvu seulement que je me ressouvienne de l'avoir clairement et distinctement compris, on ne me peut apporter aucune raison contraire

¹ Ne se dit plus.

² Parce que.

qui me le fasse jamais révoquer en doute. Ainsi j'ai une vraie et certaine science. Et cette même science s'étend aussi à toutes les autres choses que je me ressouviens d'avoir autrefois démontrées comme aux vérités de la géométrie et autres semblables : car qu'est-ce que l'on me peut objecter pour les révoquer en doute ? Sera-ce que ma nature est telle, que je suis fort sujet à me méprendre ? Mais je sais déjà que je ne puis me tromper dans les jugements dont je connais clairement les raisons. Sera-ce que j'ai estimé autrefois beaucoup de choses pour vraies et pour certaines que j'ai reconnues après être fausses ? Mais je n'avais connu clairement ni distinctement aucune de ces choses-là, et ne sachant point encore cette règle par laquelle je m'assure de la vérité, j'avais été porté à les croire par des raisons que j'ai reconnues depuis être moins fortes que je ne me les étais pour lors imaginées.

Et ainsi je reconnais très-clairement que la certitude et la vérité de toute science dépend de la seule connaissance du vrai Dieu ; en sorte que, avant que je le connusse, je ne pouvais savoir parfaitement aucune autre chose ; et à présent que je le connais, j'ai le moyen d'acquérir une science parfaite touchant une infinité de choses, non-seulement de celles qui sont en lui, mais aussi de celles qui appartiennent à la nature corporelle, en tant qu'elle peut servir d'objet aux démonstrations des géomètres, lesquels n'ont pas d'égard à son existence. (*Méditation V*, p. 321.)

Descartes justifie contre ses calomniateurs la méthode du doute, à l'égard même de l'existence de Dieu, qu'il avait employée dans ses Méditations.

Quelques calomniateurs ignorants m'ont objecté que j'avais supposé qu'il n'y avait point de Dieu ; que Dieu, s'il existait, pouvait nous tromper ; qu'il ne fallait donner aucune créance aux sens ; que le sommeil ne pouvait se distinguer de la veille. Mais n'ont-ils pas vu que j'avais rejeté toutes ces choses en paroles très-expresses ; que je les ai même réfutées par des arguments très-forts, et j'ose même dire plus forts qu'aucun autre qui ait été employé avant moi. Et, afin de le pouvoir faire plus commodément et plus

efficacement, j'ai proposé toutes ces choses comme douteuses au commencement de mes *Méditations*... Mais qu'y a-t-il de plus inique que d'attribuer à un auteur des opinions qu'il ne propose que pour les réfuter? Qu'y a-t-il de plus impertinent que de feindre qu'on les propose, et qu'elles ne sont pas encore réfutées, et par conséquent que celui qui rapporte les arguments dont se servent les athées est lui-même un athée pour un temps? Qu'y a-t-il de plus puéril que de dire que s'il vient à mourir avant que d'avoir écrit ou inventé la démonstration qu'il espère, il meurt comme un athée, et qu'il a enseigné par avance une pernicieuse doctrine contre la maxime communément reçue qui dit *qu'il n'est pas permis de faire du mal pour en tirer du bien*, et choses semblables? Quelqu'un dira peut-être que je n'ai pas rapporté ces fausses opinions comme venant d'autrui, mais comme venant de moi; mais qu'importe? puisque dans le même livre où je les ai rapportées je les ai aussi toutes réfutées; et même qu'on peut voir aisément, par le titre même du livre, que j'étais fort éloigné de les croire, puisque j'y promettais des *démonstrations touchant l'existence de Dieu*. Peut-on s'imaginer qu'il y ait des hommes assez sots ou assez simples pour se persuader que celui qui compose un livre qui porte ce titre, ignore, quand il trace les premières pages, ce qu'il a entrepris de démontrer dans les suivantes? De plus, la façon d'écrire que je m'étais proposée, qui était en forme de *Méditations*, et que j'avais choisie comme fort propre pour expliquer plus clairement les raisons que j'avais à déduire, m'obligeait de ne pas proposer ces objections autrement que comme miennes. Que si cette raison ne satisfait pas ceux qui se mêlent de censurer mes écrits, je voudrais savoir ce qu'ils disent des Écritures saintes, avec lesquelles nuls autres écrits qui viennent de la main des hommes ne doivent être comparés, lorsqu'ils voient certaines choses qui ne se peuvent bien entendre si l'on ne suppose qu'elles sont rapportées comme étant dites par des impies ou du moins par d'autres que le Saint-Esprit ou les prophètes; telles que sont ces paroles de l'*Ecclésiaste*, chapitre second : *Ne vaut-il pas mieux boire et manger, et faire goûter à son âme des fruits de son travail*, etc... Et au chapitre suivant : *J'ai souhaité en mon cœur, pensant aux enfants des hommes, que Dieu les éprouvât et fît connaître*

qu'ils sont semblables aux bêtes. C'est pourquoi l'homme et les chevaux périssent de même façon, leur condition est pareille; comme l'homme meurt, ceux-ci meurent; ils ont tous une pareille respiration, et l'homme n'a rien de plus que le cheval, etc. Pensent-ils que le Saint-Esprit nous enseigne en ce lieu-là qu'il faut faire bonne chère, qu'il n'y a qu'à se donner du bon temps, et que nos âmes ne sont pas plus immortelles que celles des chevaux? Je ne pense pas qu'ils soient enragés et perdus à ce point; mais aussi ne doivent-ils pas me calomnier si je n'ai pas gardé, en écrivant, des précautions qui n'ont jamais été observées par aucun autre qui ait écrit, non pas même par le Saint-Esprit. (Lettre XCIX, t. 1.)

La méthode cartésienne ne doit être employée que par le petit nombre.

La seule résolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance n'est pas un exemple que chacun doit suivre. Et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'esprits auxquels il ne convient aucunement, à savoir : de ceux qui, se croyant plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empêcher de précipiter leurs jugements, ni avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où vient que s'ils avaient une fois pris la liberté de donter des principes qu'ils ont reçus et de s'écarter du chemin commun, jamais ils ne pourraient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, et *demeureraient égarés toute leur vie*; puis de ceux qui, ayant assez de raison ou de modestie pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vrai d'avec le faux que quelques autres par lesquels ils peuvent être instruits, doivent bien plutôt se contenter de suivre les opinions de ces autres qu'en chercher eux-mêmes de meilleures¹. (*Discours sur la Méthode.*)

¹ Dirigé par ses croyances chrétiennes, Descartes a pu opérer son périlleux voyage et arriver au port. Mais il serait dangereux, même avec une foi aussi ferme, de suivre l'exemple du grand philosophe. Les preuves métaphysiques, Pascal l'a dit avec raison, ne peuvent servir qu'à un petit nombre, et encore *une heure après la démonstration*, ce petit nombre en vient-il à *craindre de s'être trompé*!

Office de la raison à l'égard de diverses vérités révélées.

Il est des choses qui ne sont crues que par la foi, comme celles qui regardent le mystère de l'Incarnation, de la Trinité et semblables. Il en est d'autres qui, quoiqu'elles appartiennent à la foi, peuvent néanmoins être discutées et prouvées par la raison naturelle, entre lesquelles les théologiens ont coutume de mettre l'existence de Dieu et la distinction de l'âme humaine d'avec le corps. Enfin il en est d'autres qui n'appartiennent en aucune façon à la foi, mais qui sont seulement soumises à la recherche du raisonnement humain, comme la quadrature du cercle, la pierre philosophale et autres semblables. Et comme ceux-là abusent de la parole de la sainte Écriture, qui, par quelque mauvaise explication qu'ils leur donnent, croient en pouvoir déduire ces dernières; de même aussi ceux-là dérogent à son autorité, qui entreprennent de démontrer les premières par des arguments tirés de la seule philosophie. Cependant tous les théologiens soutiennent que l'on peut entreprendre de montrer que celles-là même ne répugnent point à la lumière de la raison, et c'est en cela qu'ils mettent leur principale étude; mais, pour les secondes, ils estiment qu'elles ne répugnent point à la lumière naturelle même, et ils exhortent et encouragent les philosophes à faire tous leurs efforts pour tâcher de les démontrer par des moyens humains, c'est-à-dire tirés des seules lumières de la raison. Mais je n'ai encore vu personne qui assurât qu'il ne répugne pas à la nature des choses qu'une chose soit autrement que la sainte Écriture nous enseigne qu'elle est, à moins qu'il ne voulût montrer indirectement qu'il ajoute peu de foi à cette Écriture; car, comme nous avons été premièrement hommes avant d'être faits chrétiens, il n'est pas croyable que quelqu'un embrasse sérieusement et tout de bon des opinions qu'il juge contraires à la raison qui le fait homme pour s'attacher à la foi par laquelle il est chrétien.

Différence entre les vérités acquises et les vérités révélées.

Il y a cette grande différence entre les vérités acquises et les révélées, que la connaissance de celles-ci ne dépendant

que de la grâce (laquelle Dieu ne refuse à personne, quoiqu'elle ne soit pas efficace en tous), les plus simples et les plus idiots y peuvent aussi bien réussir que les plus subtils; au lieu que, sans avoir plus d'esprit que le commun, on ne doit pas espérer de rien faire d'extraordinaire dans les sciences humaines. Et enfin quoique nous soyons obligés à prendre garde à ce que nos raisonnements ne nous persuadent aucune chose qui soit contraire à ce que Dieu a voulu que nous crussions, je crois cependant que c'est appliquer l'Ecriture sainte à une fin pour laquelle Dieu ne l'a point donnée, et par conséquent en abuser que d'en vouloir tirer la connaissance des vérités qui n'appartiennent qu'aux sciences humaines, et qui ne servent point à notre salut. (*Lettre C, t. II.*)

On ne saurait se former une trop haute idée des œuvres de Dieu; mais ce serait trop présumer de soi-même que de chercher à connaître toutes les fins que Dieu s'est proposées en créant le monde.

Dans l'explication que nous avons donnée, à l'aide de nos seuls principes, de tous les phénomènes, c'est-à-dire des effets qui sont dans la nature, et que nous apercevons par l'entremise de nos sens, nous avons commencé par ceux qui sont les plus généraux et dont tous les autres dépendent, à savoir, par l'admirable structure de ce monde visible. Mais pour ne point se tromper en les examinant, il me semble qu'on doit examiner soigneusement deux choses. La première est que nous ayons toujours devant les yeux que la puissance et la bonté de Dieu sont infinies, afin que cela nous fasse connaître que nous ne devons point craindre de nous tromper en imaginant ses ouvrages trop grands, trop beaux ou trop parfaits; mais que nous pouvons bien nous tromper, au contraire, si nous supposons en eux quelques bornes ou quelques limites dont nous n'ayons aucune connaissance certaine. La seconde est que nous ayons aussi toujours devant les yeux que la capacité de notre esprit est fort médiocre, et que nous ne devons pas trop présumer de nous-mêmes¹ comme il semble que nous ferions si nous

¹ Voici un exemple de la docilité de Descartes à tout ce qui éma-

suppositions que l'univers eût quelques limites, sans que cela nous fût assuré par révélation divine, ou du moins par des raisons naturelles fort évidentes, parce que ce serait vouloir que notre pensée pût s'imaginer quelque chose au delà de ce à quoi la puissance de Dieu s'est étendue en créant le monde; mais aussi encore plus, si nous nous persuadons que ce n'est que pour notre usage que Dieu a créé toutes les choses, ou bien seulement si nous prétendions pouvoir connaître par la force de notre esprit quelles sont les fins pour lesquelles il les a créées.

Car quoique ce soit une pensée pieuse et bonne, en ce qui regarde les mœurs, de croire que Dieu a fait toutes choses pour nous, afin que cela nous excite d'autant plus à l'aimer et à lui rendre grâce de tant de bienfaits, quoique cette pensée soit vraie en quelque sens, parce qu'il n'y a rien de créé dont nous ne puissions tirer quelque usage, quand ce ne serait que celui d'exercer notre esprit en le considérant, et d'être incités à louer Dieu par ce spectacle; il n'est cependant aucunement vraisemblable que toutes choses aient été faites pour nous, en sorte que Dieu n'ait eu aucune autre fin en les créant¹, et ce serait, ce me semble, hors de raison de vouloir se servir de cette opinion pour appuyer

nait ou semblait émaner du saint siège. Il écrivait au père Mersenne, en 1633 :

« Je ne voudrais pour rien au monde soutenir mon opinion contre l'autorité de l'Eglise. Je sais bien qu'on pourrait dire que tout ce que les inquisiteurs de Rome ont décidé n'est pas incontinent article de foi pour cela, et qu'il faut, premièrement, que le concile y ait passé : mais je ne suis pas si amoureux de mes pensées, que de vouloir me servir de telles exceptions pour les maintenir. »

¹ Cette partie de la doctrine de Descartes a été l'objet de quelques critiques, de la part de Leibniz, entre autres. L'abbé Emery et d'autres théologiens affirment néanmoins que ces critiques ne sont pas fondées. Ils s'appuient sur l'autorité des maîtres de la vie spirituelle, même les plus mystiques et les plus accrédités, qui reconnaissent que Dieu, dans la création de l'univers, a eu des desseins secrets.

« O mon Dieu, disait M. Olier, vous êtes au fond de tout, et paraissez sous chaque chose en quelqu'une de vos perfections.... Quoique vous soyez caché sous ces créatures, pour m'avertir de tout ce que vous êtes, et pour m'obliger d'adorer vos beautés, vous avez encore eu beaucoup d'autres desseins que je ne connais pas. » (*Journée du Chrétien*, p. 150, Olier.)

des raisonnemens de physique ; car nous ne saurions douter qu'il n'y ait une infinité de choses qui sont maintenant dans le monde, ou bien qui y ont été autrefois, et ont déjà entièrement cessé d'être, qu'aucun homme n'a jamais vues ou connues, et qui ne lui ont jamais servi à aucun usage. (*Principes de la Philosophie*, III^e partie.)

La génération future doit quelquefois obtenir la préférence sur la génération présente.

Il est vrai que chaque homme est obligé de procurer autant qu'il est en lui le bien des autres, et que c'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne. Cependant nos soins doivent s'étendre plus loin que le temps présent ; il est bon d'omettre des choses qui apporteraient peut-être quelque profit à ceux qui vivent, lorsque c'est à dessein d'en faire d'autres qui en apportent davantage à nos neveux. (*Discours sur la Méthode*.)

La justice, fondement des États.

La justice seule maintient les États et les empires : c'est pour l'amour d'elle que les hommes ont quitté les grottes et les forêts pour bâtir des villes ; c'est elle seule qui donne et qui maintient la liberté ; comme au contraire c'est de l'impunité des coupables et de la condamnation des innocents que vient la licence, qui, selon la remarque de tous les politiques, a été la ruine des républiques. (*Lettre I^{re}*, t. III.)

Opinion qu'on peut avoir de soi-même.

Quoique la vanité, qui fait qu'on a meilleure opinion de soi qu'on ne doit, soit un vice qui n'appartient qu'aux âmes faibles et basses, ce n'est pas à dire que les plus fortes et généreuses se doivent mépriser ; mais il faut se faire justice à soi-même en reconnaissant ses perfections aussi bien que ses défauts ; et si la bienséance empêche qu'on ne les publie, elle n'empêche pas pour cela qu'on ne les ressente. (*Lettre VII*, t. I.)

*Sur l'enseignement de la philosophie au collège
de la Flèche.*

Vous voulez savoir mon opinion sur l'éducation de monsieur votre fils¹... Je ne vous conseille point de l'envoyer dans nos parages pour y étudier la philosophie, comme vous en avez la pensée. La philosophie ne s'enseigne ici que très-mal, les professeurs n'y font que discourir une heure le jour, environ la moitié de l'année, sans dieter jamais aucun écrit ni achever le cours en aucun temps déterminé; en sorte que ceux qui veulent savoir un peu sont contraints de se faire instruire en particulier par quelques maîtres, ainsi qu'on fait en France pour le droit, lorsqu'on veut entrer en office. Or, quoique mon opinion ne soit pas que toutes les choses qu'on enseigne en philosophie soient aussi vraies que l'Evangile, cependant, parce que la philosophie est la clef des autres sciences, je crois qu'il est très-utile d'en avoir étudié le cours entier, comme il s'enseigne dans les écoles des jésuites, avant qu'on entreprenne d'élever son esprit au-dessus de la pédanterie, pour se faire savant de la bonne sorte. Et je dois rendre cet honneur à mes maîtres de dire qu'il n'y a aucun lieu au monde où je juge qu'elle s'enseigne mieux qu'à la Flèche². Outre que c'est, ce me semble, un grand changement pour la première sortie de la maison, de passer tout d'un coup dans un pays différent de langage, de façon de vivre et de religion, au lieu que l'air de la Flèche est voisin du vôtre, et parce qu'il y va quantité de jeunes gens de tous les quartiers de la France, ils y font un certain mélange d'humeurs, par la conversation les uns des autres, qui leur apprend presque la même chose que s'ils voyageaient, et enfin l'égalité que les jésuites

¹ Descartes écrivait à l'un de ses amis qui voulait envoyer son fils finir ses études à l'étranger.

² Dans une lettre adressée en juin 1637 à son ancien professeur de philosophie, Descartes parle avec effusion des obligations qu'il lui a et prie le docte religieux de lui continuer encore ses enseignements. — V. t. VI, p. 320 des *Œuvres de Descartes*, édit. Cousin, et même volume, p. 332, une autre lettre où il prie un Père jésuite de lui envoyer ses censures, déclarant « que ceux qui le reprendront de quelque fante lui feront toujours plus de plaisir que ceux qui lui donnent des louanges. »

mettent entre eux, en ne traitant guère d'une autre manière ceux qui sont les plus distingués que ceux qui le sont moins¹, est une invention extrêmement bonne pour leur ôter la délicatesse et les autres défauts qu'ils peuvent avoir acquis par la coutume d'être bien traités dans les maisons de leurs parents. Mais, monsieur, j'appréhende que la trop bonne opinion que vous m'avez fait avoir de moi-même, en prenant la peine de me demander mon avis, ne m'ait donné occasion de vous l'écrire plus librement que je ne devais : c'est pourquoi je n'y ose rien ajouter, sinon que si monsieur votre fils vient en ces quartiers, je l'y servirai en tout ce qui me sera possible. (*Lettre XC, t. II.*)

A Monsieur de Balzac.

Monsieur,

J'ai porté ma main contre mes yeux pour voir si je ne dormais point, lorsque j'ai lu dans votre lettre que vous aviez dessein de venir ici, et maintenant encore je n'ose me réjouir autrement de cette nouvelle que comme si je l'avais seulement songée : toutefois je ne trouve pas fort étrange qu'un esprit grand et généreux comme le vôtre ne se puisse accommoder à ces contraintes serviles auxquelles on est obligé dans la cour ; et puisque vous m'assurez tout de bon que Dieu vous a inspiré de quitter le monde, je croirais pécher contre le Saint-Esprit si je tâchais à² vous détourner d'une si sainte résolution ; même vous devez pardonner à mon zèle si je vous convie de choisir Amsterdam pour votre retraite, et de le préférer, je ne dirai pas seulement à tous les convents des capucins ou des chartreux, où

¹ Le vénérable et docte abbé Emery, dans l'introduction de son livre des *Pensées de Descartes*, a très-bien établi que la prétendue hostilité des jésuites contre la philosophie cartésienne est une invention de Bayle, et que si l'on a vu quelques jésuites, comme le P. Le Valois et le P. Daniel, se déclarer contre le cartésianisme, un grand nombre d'autres continuèrent d'être favorables à cette doctrine, qui ne cessa jamais d'être enseignée dans un grand nombre de collèges de la compagnie, et qui fut célébrée avec éclat par le P. Guénard, en 1755, dans un admirable discours couronné par l'Académie française.

² On dirait maintenant : de vous détourner.

force honnêtes gens se retirent , mais aussi à toutes les plus belles demeures de France et d'Italie , et même à ce célèbre ermitage dans lequel vous étiez l'année passée. Quelque accomplie que puisse être une maison des champs , il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes , et la solitude même qu'on y espère ne s'y rencontre jamais toute parfaite. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs , une vallée si solitaire qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie ; mais malaisément se peut-il faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins qui vous vont quelquefois importuner , et de qui les visites sont encore plus incommodes que celles que vous recevez à Paris : au lieu qu'en cette grande ville où je suis , n'y ayant aucun homme , excepté moi , qui n'exerce la marchandise¹ , chacun y est tellement attentif à son profit , que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne. Je me vais promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées ; et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois , que je ferais les arbres qui se rencontrent en vos forêts , ou les animaux qui y paissent ; le bruit même de leurs tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ne ferait celui de quelque ruisseau : que si je fais quelquefois réflexion sur leurs actions , j'en reçois le même plaisir que vous feriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes ; car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure , et à faire que je n'y aie manque d'aucune chose. Que s'il y a du plaisir à voir croître les fruits en nos vergers , et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux , pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes , et tout ce qu'il y a de rare en Europe ? Quel autre lieu pourrait-on choisir au reste du monde où toutes les commodités de la vie et toutes les curiosités qui peuvent être souhaitées soient si faciles à trouver qu'en celui-ci ? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière , où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude , où il y ait toujours des armées sur pied exprès pour nous

¹ Qui ne fasse le commerce.

garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connus, et où il soit demeuré plus de restes de l'innocence de nos aïeux ? Je ne sais comment vous pouvez tant aimer l'air de l'Italie, avec lequel on respire si souvent la peste, et où toujours la chaleur du jour est insupportable, la fraîcheur du soir malsaine, et où l'obscurité de la nuit couvre des larcins et des meurtres. Que si vous craignez les hivers du septentrion, dites-moi quelles ombres, quel éventail, quelles fontaines vous pourraient si bien préserver à Rome des inconvénients de la chaleur, comme un poêle et un grand feu vous exempteront ici d'avoir froid.

Au reste, je vous dirai que je vous attends avec un petit recueil de rêveries qui ne vous seront peut-être pas désagréables, et, soit que vous veniez ou que vous ne veniez pas, je serai toujours passionnément, etc. (*Lettre CII, t. 1.*)

A Monsieur de Balzac.

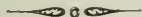
Monsieur,

Encore que, pendant que vous avez été à Balzac, je susse bien que tout autre entretien que celui de vous-même vous devait être importun, si est-ce¹ que je n'eusse pu vous y envoyer parfois quelque mauvais compliment, si j'eusse cru que vous y eussiez dû demeurer si longtemps, comme vous avez fait ; mais ayant eu l'honneur de recevoir une de vos lettres, par laquelle vous me faisiez espérer que vous seriez bientôt à la cour, je fis un peu de scrupule d'aller troubler votre repos jusque dans le désert, et crus qu'il valait mieux que j'attendisse à vous écrire que vous en fussiez sorti..... Mais puisque vous êtes maintenant à Paris, il faut que je vous demande ma part du temps que vous avez résolu d'y perdre à l'entretien de ceux qui vous iront visiter, et que je vous dise que depuis deux ans que je suis dehors², je n'ai pas été une seule fois tenté d'y retourner, sinon depuis qu'on m'a mandé que vous y étiez ; mais cette nouvelle m'a fait connaître que je pourrais être maintenant quelque autre part plus heureux que je ne suis ici, et si l'occupation qui m'y retient n'était, selon mon petit jugement, la plus

¹ On dirait aujourd'hui : toujours est-il, etc.

² En Hollande.

importante en laquelle je puisse jamais être employé, la seule espérance d'avoir l'honneur de votre conversation, et de voir naître naturellement devant moi ces fortes pensées que nous admirons dans vos ouvrages, serait suffisante pour m'en faire sortir. Ne me demandez pas, s'il vous plaît, quelle peut être cette occupation que j'estime si importante, car j'aurais honte de vous la dire; je suis devenu si philosophe que je méprise la plupart des choses qui sont ordinairement estimées, et en estime quelques autres dont on n'a point accoutumé de faire cas : toutefois, pour ce que vos sentiments sont fort éloignés de ceux du peuple, et que vous m'avez souvent témoigné que vous jugiez plus favorablement de moi que je ne méritois, je ne laisserai pas de vous en entretenir plus ouvertement quelque jour si vous ne l'avez point désagréable : pour cette heure, je me contenterai de vous dire que je ne suis plus en humeur de rien mettre par écrit, ainsi que vous m'y avez autrefois vu disposé : ce n'est pas que je ne fasse grand état de la réputation, lorsqu'on est certain de l'acquérir bonne et grande, comme vous avez fait; mais pour une médiocre et incertaine, telle que je la pourrais espérer, je l'estime beaucoup moins que la tranquillité d'esprit que je possède. Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin me réveille. Après que le sommeil a longtemps promené mon esprit dans des bois, des jardins et des palais enchantés, où j'éprouve tous les plaisirs qui sont imaginés dans les fables, je mêle insensiblement mes rêveries du jour avec celles de la nuit, et quand je m'aperçois d'être éveillé, c'est seulement afin que mon contentement soit plus parfait et que mes sens y participent, car je ne suis pas si sévère que de leur refuser aucune chose qu'un philosophe leur puisse permettre sans offenser sa conscience. Enfin il ne me manque rien ici que la douceur de votre conversation, mais elle m'est si nécessaire pour être heureux, que peu s'en faut que je ne rompe tous mes desseins afin de vous aller dire de bouche que je suis de tout mon cœur, etc. (*Lettre CI, t. I.*)



VOITURE (VINCENT).

(1598-1648).

Contemporain de Balzac, plus jeune seulement de quelques années, Voiture s'appliqua comme lui à polir des *lettres* adressées à diverses personnes, mais toutes destinées au public. La forme épistolaire était en vogue. Aux imposants volumes du seizième siècle succédaient ces feuilles légères, et les œuvres savantes cédaient le pas à des écrits ingénieux.

Un nouvel auditoire avait appelé sur la scène un nouveau genre d'écrivains. Longtemps rouée à l'ignorance, la cour de France prit à cœur d'imiter les cours d'Italie ; grands seigneurs et grandes dames se piquèrent d'aimer les livres et de s'y connaître. On vit la marquise de Rambouillet et sa célèbre fille, Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier, transformer leur hôtel en véritable académie. Dès lors, autour des *précieuses* se groupèrent les *beaux-esprits*, deux noms destinés au ridicule, mais qui étaient à cette époque donnés et acceptés comme des titres glorieux. Pour les courtisans et les femmes dont le grand souci est de plaire, l'expression, qui doit toujours être agréable, passe avant la pensée, qu'il faut déguiser trop souvent. Soumis à un tel aréopage, les auteurs s'attachèrent avant tout à l'expression ; ils prodiguèrent les élégances et les raffinements du langage.

Un conte de fées nous représente une jeune princesse qui ne pouvait ouvrir la bouche sans en faire tomber des perles et des pierreries. Les favoris des fées de l'hôtel de Rambouillet semblent avoir eu la prétention de renouveler cette merveille, et Voiture plus que tous les autres. Ni la nature ni le travail ne lui avaient donné un talent d'écrivain comparable à celui de Balzac. Il eut pourtant l'esprit de se faire une réputation égale et une fortune plus brillante. Ses lettres et ses vers le mirent bientôt à la mode. Balzac aussi faisait des vers, mais en latin. Voiture fut mieux avisé : les femmes purent lire les siens et les pronèrent. Ils nous paraissent aujourd'hui assez faibles pour la plupart et froidement ingénieux. Mais tout le monde les admirait alors, et on les admira longtemps. Boileau, Boileau lui-même, met Voiture à côté d'Horace, et, plus de cinquante ans après, Jean-Baptiste Rousseau ose encore le placer au rang de la Fontaine ! Nous n'avons à nous occuper ici que de sa prose. En écrivant des lettres, ainsi que l'avait fait Balzac, il voulut être son rival et non pas son imitateur. Il prit le contre-pied de sa manière : tellement que, si l'on voulait faire entre eux un parallèle complet, on aurait l'air de s'amuser à aligner des antithèses. Balzac cherche le beau, Voiture le joli ; l'un le grave, l'autre le léger, celui-là le tour noble, et celui-ci le tour galant ; l'un veut toujours être éloquent, l'autre toujours spirituel ; mais en visant à des effets si différents, ils arrivent à se ressembler par le manque de naturel. Toutefois l'éloquence apprêtée de Balzac a beaucoup moins vieilli que le badinage élaboré de Voiture. Les formes de ce badinage sont d'ailleurs peu variées. On voit à chaque page reparaitre les mêmes tours. Il est, par exemple, une expression qui revient à satiété dans ses lettres, c'est *sans mentir*. *Sans mentir* est l'accompagnement inévitable de toutes les galanteries qu'il débite, comme de toutes les gentilleses qu'il invente. Ce tic impatientant fait grimacer son style.

Cependant, au milieu de tant d'afféterie, on peut trouver encore, c'est un grand maître qui l'a dit, de quoi *profiter dans Voiture*. Il y a de l'or

pur parmi ces brillantes paillettes, de l'esprit véritable, du plus délicat, du plus fin, parmi toutes ces billevesées. Plusieurs de ses lettres, trop soignées, trop parées toujours, sont malgré cela charmantes. Il ne faut pourtant pas les comparer à celles de madame de Sévigné, qui naquit pour faire des lettres comme la Fontaine des fables. Pendant que Voiture fabriquait toutes ces belles choses, Marie de Rabutin croissait pour les faire un jour oublier.

Entre les lettres de Voiture, il en est une d'un genre à part, qui mérite d'être signalée. Evidemment celle-là n'a jamais été adressée à personne en particulier. C'est une apologie du cardinal de Richelieu, une œuvre sérieuse destinée à défendre, à soutenir, à exalter les actes et l'esprit de son ministère. Le sentiment, la pensée et le style, tout, dans ce morceau, est parfait : la maturité de la langue y est complète. Cet admirable plaidoyer, cet écrit si *français* à tous les points de vue, nous prouve que Voiture était bien supérieur aux ingénieuses bagatelles qu'il s'est contenté de produire. Il eût pu mériter une gloire solide et durable, il la sacrifia à des succès de *ruelle*. Il la sacrifia à la petite vanité d'être admis, caressé, encensé dans la *chambre bleue*.

Au reste, l'hôtel de Rambouillet servit puissamment sa réputation et sa fortune. Fils d'un marchand de vin, il se vit recherché par les plus grands seigneurs et même par les princes. Il devint introducteur des ambassadeurs près de Gaston, frère du roi, et Gaston, lors de sa révolte, l'envoya à la cour d'Espagne, chargé d'une mission de haute confiance. Il fallait être un homme habile pour obtenir après cela, comme il le fit quelques années plus tard, les bonnes grâces de Richelieu, et plus habile encore peut-être pour se concilier en même temps la faveur du ministre et celle du monarque. Richelieu mort, Voiture sut plaire également à Mazarin. Il fut nommé maître d'hôtel du roi et interprète des ambassadeurs près de la reine. Ces distinctions, ces charges de cour, diverses pensions et l'honneur d'avoir été appelé à l'Académie française aussitôt qu'elle fut fondée, tous ces avantages réunis nous montrent que Voiture sut composer sa vie au moins aussi bien que ses lettres. V. R.

A mademoiselle de Rambouillet.

Mademoiselle,

*Car*¹ étant d'une si grande considération dans notre langue, j'approuve extrêmement le ressentiment que vous avez du tort qu'on lui veut faire, et je ne puis bien espérer de l'Académie dont vous me parlez, voyant qu'elle se veut établir par une si grande violence. En un temps où la fortune joue des tragédies par tous les endroits de l'Europe,

¹ L'Académie nouvellement fondée préludait par une revue des mots de la langue française à la composition de son dictionnaire. Il fut question de rejeter la conjonction *car*. L'hôtel de Rambouillet en prit la défense, et Voiture écrivit alors ce badinage, qui eut un grand succès.

je ne vois rien de si digne de pitié que quand je vois que l'on est prêt de chasser et de faire le procès à un mot qui a si utilement servi cette monarchie, et qui, dans toutes les brouilleries du royaume, s'est toujours montré bon français. Pour moi, je ne puis comprendre quelles raisons ils pourront alléguer contre une diction qui marche toujours à la tête de la raison et qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à *car* ce qui lui appartient pour le donner à *pour ce que*, ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, mademoiselle, c'est qu'après cette injustice on en entreprendra d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer *mais*, et je ne sais si *si* demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire au langage des anges, ou, si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes. Certes, j'avoue qu'il est vrai ce que vous dites, qu'on ne peut mieux connaître par aucun autre exemple l'incertitude des choses humaines. Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'eusse dû vivre plus longtemps que *car*, j'eusse cru qu'il m'eût promis une vie plus longue que celle des patriarches. Cependant il se trouve qu'après avoir vécu onze cents ans plein de force et de crédit, après avoir été employé dans les plus importants traités, et assisté toujours honorablement dans le conseil de nos rois, il tombe tout d'un coup en disgrâce, et est menacé d'une fin violente. Je n'attends plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables qui diront : le grand *Car* est mort ; et le trépas du grand *Kan* ni du grand *Pan* ne semblerait pas si important ni si étrange. Je sais que si l'on consulte là-dessus un des plus beaux esprits de notre siècle, et que j'aime extrêmement, il dira qu'il faut condamner cette nouveauté ; qu'il faut user du *car* de nos pères, aussi bien que de leur terre et de leur soleil, et que l'on ne doit point chasser un mot qui a été dans la bouche de Charlemagne et de saint Louis. Mais c'est vous principalement, mademoiselle, qui êtes obligée d'en prendre la protection. Puisque la plus grande force et la plus parfaite beauté de notre langue est en la vôtre, vous y devez avoir une souveraine puissance et faire vivre ou mourir les paroles comme il vous plaît. Aussi crois-je que

vous avez déjà sauvé celle-ci du hasard qu'elle courait, et qu'en l'enfermant dans votre lettre vous l'avez mise dans un asile et dans un lieu de gloire, où ni le temps ni l'envie ne la sauraient toucher...

Balzac écrivait à Chapelain le 28 octobre :

« Le *car* de notre ami est une fort jolie chose, et il faut avouer qu'il a le génie de la belle et noble raillerie. Je voudrais seulement qu'il travaillât un peu à purifier son style. Dans ses écrits la construction est souvent embarrassée, et ni les choses ni les paroles ne sont pas toujours en leur juste place. »

Au duc d'Enghien après la bataille de Rocroy.

Monseigneur,

A cette heure que je suis loin de Votre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle, il y a longtemps, et que je n'avais osé lui déclarer pour ne pas tomber dans les inconvenients où j'avais vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence ¹, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté de vous en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaine, qui était un des meilleurs hommes de Flandres, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon qui appartenaient à un prince qui est oncle du roi et frère de la reine, avec qui vous n'aviez jamais eu de différend, et mis en désordre les

¹ L'usage a condamné cette façon de parler qui était alors usitée. On dirait aujourd'hui : pour qu'on puisse le souffrir....

meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le Père Musnier ¹; mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière à confession. J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable et qu'il ne faisait pas bon vous rien disputer; mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous vous fussiez emporté à ce point-là, et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous. Cependant, monseigneur, laissant la conscience à part, et politiquement parlant, je me réjouis avec Votre Altesse de ce que j'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, et de la plus grande importance que nous ayons vue de notre siècle, et de ce que, sans être *importante* ², elle sait faire des actions qui le soient si fort. La France, que vous venez de mettre à couvert de tous les orages qu'elle craignait, s'étonne qu'à l'entrée de votre vie vous ayez fait une action dont César eût voulu couronner toutes les siennes, et qui redonne aux rois vos ancêtres autant de lustre que vous en avez reçu d'eux...

Au duc d'Enghien.

Hé bonjour, mon compère le brochet! bonjour, mon compère le brochet ³! Je m'étais toujours bien doutée que les eaux du Rhin ne vous arrêteraient pas, et connaissant votre force, et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous

¹ Confesseur du prince.

² Allusion à la cabale dite des *Importants*.

³ La lettre de la Carpe au Brochet a été écrite après le passage du Rhin effectué par le duc d'Enghien pour joindre le maréchal de Guébriant. A la veille de son départ de Paris, le duc d'Enghien, dans une réunion intime, s'était mis à jouer à de petits jeux, entre autres à celui des *poissons* où il était le Brochet. Voiture, qui était du jeu sous le nom de la Carpe, en prit occasion de lui écrire cette lettre célèbre, que nous avons cru devoir abréger, parce que le badinage nous a semblé un peu trop prolongé.

ne l'avions espéré, et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent jusques ici à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement. Les gens de l'empereur qui vous pensaient frire et vous manger avec un grain de sel en sont venus à bout comme j'ai le dos, et il y a du plaisir de voir que ceux qui se vantaient de défendre les bords du Rhin ne sont pas à cette heure assurés de ceux du Danube. Tête de poisson ! comme vous y allez ! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide où vous ne vous jetiez à corps perdu. En vérité, mon compère, vous faites bien mentir le proverbe qui dit *jeune chair et vieux poisson*. Car, n'étant qu'un jeune brochet comme vous êtes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous achevez des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. Aussi vous ne sauriez vous imaginer jusques où s'étend votre réputation. Il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières, ni de mers où vos victoires ne soient célébrées ; point d'eau dormante où l'on ne songe à vous, point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous...

A M. Costart.

Monsieur,

J'étais hier logé dans un des plus beaux palais du monde. J'avais pour mon appartement une grande salle, deux antichambres et une chambre tapissée de tapisseries relevées d'or ; et j'étais servi avec vingt ou trente officiers ; et aujourd'hui je suis dans une des plus méchantes hôtelleries où j'aie jamais été de ma vie, et je n'ai plus qu'un valet pour me servir. Pour me consoler d'un si grand changement de fortune et faire que je sois aujourd'hui aussi heureux que j'étais hier, j'ai demandé de l'encre et du papier, et je me suis mis à vous écrire. Que je meure si, parmi les honneurs que j'ai reçus dans le personnage que je viens de jouer et les divertissements que l'on m'a fait avoir, j'ai eu tant de plaisir que j'en ai à cette heure ! Outre la joie que j'ai de

vous entretenir, je suis bien aise encore de vous faire voir que ce n'était pas le grand profit que je faisais de changer mes lettres avec les vôtres qui me faisait entretenir ce commerce, puisqu'à cette heure que je ne puis avoir de réponse, je ne laisse pas de prendre plaisir à vous écrire et à vous assurer de la passion que j'ai de vous servir. Elle est, je vous jure, aussi grande que vous le méritez et que le mérite l'affection que vous avez pour moi. J'espère partir de Rome dans trois semaines, et si je trouve un vaisseau je m'embarquerai pour Marseille. Vous qui connaissez si bien les vents, je vous prie de les enfermer tous en ce temps-là, *præter lapyga*. Mais celui-là il n'y a pas de danger qu'il soit un peu fort. J'aime mieux voir la mer un peu grosse et aller plus vite; car j'ai hâte de retourner à Paris et de vous y revoir.

De Rome, le 15 décembre 1638.

A M. le marquis de Pisany.

Monsieur,

Quand je serais si ingrat que de pouvoir vous oublier¹, vous faites tant de bruit à cette heure qu'il serait difficile que je ne me souvinsse pas de vous, et que je n'employasse tous mes soins à me conserver les bonnes grâces d'une personne de qui j'entends dire partout tant de bien. J'ai une extrême joie d'apprendre combien vous vous êtes acquis d'honneur à la dernière occasion qui s'est passée devant Arras. Et quoique je connaisse il y a longtemps les qualités de votre cœur et de votre esprit, et que j'aie toujours eu l'opinion de vous que tous les autres ont à cette heure, je vous avouerai ma faiblesse. Il me semble que l'estime générale en laquelle vous êtes me donne un peu plus d'ardeur à vous honorer, et je me sens touché de quelque vanité d'avoir de la passion pour un homme qui a l'approbation et les louanges de tout le monde. Sans mentir, monsieur, le contentement que j'en ai serait parfait s'il n'était troublé de la crainte que j'ai de vous perdre. Mais je sais combien la vaillance est une vertu

¹ Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.

(LA FONTAINE, liv. II, fable 1^{re}.)

dangereuse. J'apprends partout que vous n'êtes pas meilleur ménager de votre personne que vous l'êtes de tout autre chose. Cela, monsieur, me tient dans des alarmes continues; et le destin que j'ai de perdre les meilleurs et les plus estimables de mes amis fait que j'apprends encore pour vous davantage. Cependant, parmi cela, j'ai quelque secrète confiance en votre bonne fortune. Le cœur me dit qu'elle a encore beaucoup de chemin et beaucoup de choses à faire; et que l'amitié que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi me sera plus heureuse que n'ont été quelques autres. Je le souhaite pour moi de toute mon âme, et que je sois assez heureux pour vous pouvoir témoigner quelque jour combien je suis et avec quelle passion,

Votre, etc.

Lettre de Voiture à mademoiselle de Rambouillet.

Mademoiselle ,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles qu'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusques à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, une grande arquebuse sur l'épaule, deux pistolets et deux poignards à la ceinture. Ce sont des bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait accompagner : j'avais écrit dès le soir à leur capitaine de me venir accompagner et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie. Au sortir de leurs mains, j'ai passé par deux lieux où il y avait garnison espagnole; et là, sans doute, j'ai couru plus de danger. On m'a interrogé. J'ai dit que j'étais Savoyard; et pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible comme M. de

Vaugelas. Sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis de l'Académie, je me fusse allé piquer de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savonne, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris, et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port. Voyez, s'il vous plaît, mademoiselle, combien de périls j'ai courus en un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

A M. le président de Maisons.

Madame de Marsilly s'est imaginée que j'avais quelque crédit auprès de vous; et moi, qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour, et qui dispose de tout le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y aie contribué quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde et combien j'en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner: car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres. Sans cela je vous promettrais son amitié. C'est un bien par lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre, et dont un si honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement, car elle ne demande de vous que la justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours autant que vous avez fait autrefois, et si vous croyez que je suis votre, etc.

A M... après que la ville de Corbie eut été reprise sur les Espagnols par l'armée du roi.

Nous croyons devoir donner tout entière cette admirable apologie du cardinal de Richelieu. Une pareille lettre ne pouvait être écrite à personne en particulier. Voiture l'adressait à la France.

Je vous avoue que j'aime à me venger, et qu'après avoir souffert durant deux mois que vous vous soyez moqué de la bonne espérance que j'avais de nos affaires, vous en

avoir ouï condamner la conduite par les événements, et vous avoir vu triompher des victoires de nos ennemis, je suis bien aise de vous mander que nous avons repris Corbie. Cette nouvelle vous étonnera sans doute aussi bien que toute l'Europe, et vous trouverez étrange que ces gens que vous tenez si sages, et qui ont particulièrement cet avantage sur nous de bien garder ce qu'ils ont gagné, aient laissé reprendre une place sur laquelle on pouvait juger que tomberait tout l'effort de cette guerre, et qui, étant conservée ou étant reprise, devait donner pour cette année le prix et l'honneur des armes à l'un ou à l'autre parti. Cependant nous en sommes les maîtres. Ceux que l'on avait jetés dedans ont été bien aises que le roi leur ait permis d'en sortir, et ont quitté avec joie ces bastions qu'ils avaient élevés et sous lesquels il semblait qu'ils se voulussent enterrer.

Considérez donc, je vous prie, quelle a été la fin de cette expédition qui a fait tant de bruit. Il y avait trois ans que nos ennemis méditaient ce dessein et qu'ils nous menaçaient de cet orage. L'Espagne et l'Allemagne avaient fait pour cela leurs derniers efforts. L'empereur y avait envoyé ses meilleurs chefs et sa meilleure cavalerie. L'armée de Flandre avait donné toutes ses meilleures troupes. Il se forme de cela une armée de vingt-cinq mille chevaux, de quinze mille hommes de pied et de quarante canons. Cette nuée, grosse de foudres et d'éclairs, vient fondre sur la Picardie, qu'elle trouve à découvert, toutes nos armes étant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle et le Catelet. Ils attaquent et prennent Corbie en neuf jours. Les voilà maîtres de la rivière. Ils la passent. Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme et l'Oise; et, tant que personne ne leur résiste, ils tiennent courageusement la campagne, ils tuent nos paysans et brûlent nos villages. Mais sur le premier bruit qui leur vient que Monsieur s'avance avec une armée et que le roi le suit de près, ils se retirent, ils se retranchent derrière Corbie; et, quand ils apprennent que l'on ne s'arrête point, et que l'on marche à eux tête baissée, nos conquérants abandonnent leurs retranchements. Ces peuples si braves et si belliqueux, et que vous dites qui sont nés pour commander à tous les autres, fuient devant une armée qu'ils disaient être composée de nos co-

chers et de nos laquais. Et ces gens si déterminés, qui devaient percer la France jusqu'aux Pyrénées, qui menaçaient de piller Paris et d'y venir reprendre jusque dans Notre-Dame les drapeaux de la bataille d'Avein¹, nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur est si importante, nous donnent le loisir d'y faire des forts, et ensuite de cela nous la laissent attaquer et prendre par force à leur vue. Voilà où se sont terminées les bravades de Piccolomini², qui nous envoyait dire par ses trompettes tantôt qu'il souhaitait que nous eussions de la poudre, tantôt qu'il nous vint de la cavalerie; et quand nous avons eu l'un et l'autre, il s'est bien gardé de nous attendre. De sorte, monsieur, que hors la Capelle et le Catelet, qui sont de nulle considération, tout le fruit qu'a produit cette grande et victorieuse armée a été de prendre Corbie pour la rendre et pour la remettre entre les mains du roi, avec une contrescarpe, trois bastions et trois demi-lunes qu'elle n'avait point. S'ils avaient pris encore dix autres de nos places avec le même succès, notre frontière en serait en meilleur état, et ils l'auraient mieux fortifiée que ceux qui jusques ici en ont eu commission.

Vous semble-t-il que la reprise d'Amiens³ ait été en rien plus importante ou plus glorieuse que celle-ci? Alors la puissance du royaume n'était point divertie ailleurs, toutes nos forces furent jointes ensemble pour cet effet, et toute la France se trouva devant une place. Ici, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-ci dans le fort d'une infinité d'autres affaires qui nous pressaient de tous côtés, en un temps où il semblait que cet Etat fût épuisé de toutes choses, et en une saison en laquelle, outre les hommes, nous avions encore le ciel à combattre. Et au lieu que devant Amiens les Espagnols n'eurent une armée que cinq mois après le siège, pour nous le faire lever, ils en avaient une de quarante mille hommes à Corbie avant que celui-ci fût commencé.

Je m'assure que, si cet événement ne vous fait pas de-

¹ Village du Luxembourg. Les Français y avaient battu les Espagnols l'année précédente.

² Octave Piccolomini, général en chef des troupes espagnoles.

³ Reconquête sur les Espagnols, en 1597, par Henri IV.

venir bon Français, au moins il vous mettra en colère contre les Espagnols, et que vous aurez dépit de vous être affectonné à des gens qui ont si peu de vigueur, et qui se savent si mal servir de leur avantage. Cependant ceux qui, en haine de celui qui gouverne, haïssent leur propre pays, et qui, pour perdre un homme seul, voudraient que la France se perdît, se moquaient de tous les préparatifs que nous faisions pour remédier à cette surprise. Quand les troupes que nous avions ici levées prirent la route de Picardie, ils disaient que c'étaient des victimes que l'on allait immoler à nos ennemis; que cette armée se fondrait aux premières pluies, et que ces soldats, qui n'étaient point aguerris, fuiraient au premier aspect des troupes espagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçait se furent retirées, et que l'on prit dessein de bloquer Corbie, on condamna encore cette résolution. On disait qu'il était infailible que les Espagnols l'auraient pourvue de toutes les choses nécessaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela, et que nous consumerions devant cette place beaucoup de millions d'or et beaucoup de milliers d'hommes pour l'avoir peut-être dans trois ans. Mais quand on se résolut de l'attaquer par force, bien avant dans le mois de novembre, alors il n'y eut personne qui ne criât. Les mieux intentionnés avouaient qu'il y avait de l'avenglement, et les autres disaient qu'on avait peur que nos soldats ne mourussent pas assez tôt de misère et de faim, et que l'on les voulait faire noyer dans leurs propres tranchées.

Pour moi, quoique je susse les incommodités qui suivent nécessairement les sièges qui se font en cette saison, j'arrêtai mon jugement. Je pensai que ceux qui avaient présidé à ce conseil avaient vu les mêmes choses que je voyais, et qu'ils en voyaient encore d'autres que je ne voyais pas; qu'ils ne se seraient pas engagés légèrement au siège d'une place sur laquelle toute la chrétienté avait les yeux; et, dès que je fus assuré qu'elle était attaquée, je ne doutai quasi plus qu'elle ne dût être prise. Car, pour en parler sainement, nous avons vu quelquefois M. le cardinal se tromper dans les choses qu'il a fait faire par les autres; mais nous ne l'avons jamais vu encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu exécuter lui-même et qu'il a soutenues de sa présence. Je crus donc qu'il surmonterait

toutes sortes de difficultés, et que celui qui avait pris la Rochelle malgré l'Océan prendrait encore bien Corbie en dépit des pluies et de l'hiver. Mais puisqu'il vient à propos de parler de lui, et qu'il y a trois mois que je ne l'ai osé faire, permettez-le-moi à cette heure, et trouvez bon que, dans l'abattement où vous met cette nouvelle, je prenne mon temps de dire ce que je pense.

Je ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets ¹, font des miracles de toutes les actions de M. le cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et à force de vouloir trop faire croire de bien de lui, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques, que je sais être quasi toujours fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane ² et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles; s'ils ont quelque goutte de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui; et, à votre avis, l'aimcront-ils ou l'estimeront-ils moins à cause que de son temps les rentes sur l'hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes?

¹ De pension.

² Bourg du Piémont.

Toutes les grandes choses coûtent beaucoup, les grands efforts abattent et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les États comme immortels et y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle, laquelle d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et dans toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller et nous eût obligés à une éternelle dépense. Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre, les huguenots et les Espagnols. M. le cardinal, entrant dans les affaires, se mit dans l'esprit de les ruiner tous les deux. Pouvait-il former de plus glorieux et de plus utiles desseins? Il est venu à bout de l'un et il n'a pas achevé l'autre. Mais s'il eût manqué au premier, ceux qui crient à cette heure que ç'a été une résolution téméraire, hors de temps et au-dessus de nos forces, que de vouloir attaquer et abattre celles d'Espagne, et que l'expérience l'a bien montré, n'auraient-ils pas dit qu'il ne fallait pas recommencer une entreprise où trois de nos rois avaient manqué, et à laquelle le feu roi n'avait osé penser? Et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'était pas faisable, à cause qu'elle n'aurait pas été faite?

Mais jugeons, je vous supplie, s'il a tenu à lui ou à la fortune qu'il ne soit venu à bout de ce dessein. Considérons quel chemin il a pris pour cela, quels ressorts il a fait jouer. Voyons s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusques aux racines ce tronc qui de deux branches couvre le septentrion et le couchant, et qui donne de l'ombrage¹ au reste de la terre. Il fut chercher jusque sous le pôle ce héros² qui semblait être destiné à y mettre le fer et à l'abattre. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre qui a rempli l'Allemagne de feux et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé et que

¹ C'est jouer sur le mot : Voiture retombe ici dans son défaut habituel.

² Gustave-Adolphe.

la fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela, et ne mit-il pas encore une fois l'empire en plus grand hasard qu'il n'avait été par les pertes de la bataille de Leipsick et de celle de Lutzen¹ ? Son adresse et ses pratiques nous firent voir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef² qui avait toutes les qualités qu'il faut pour faire un changement dans un Etat. Que si le roi de Suède s'est jeté dans le péril plus avant que ne devait un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Friedland³, pour trop différer son entreprise, l'a laissé découvrir, pouvait-il charmer la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane ? Que si, ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs⁴ qui commandaient l'armée de nos alliés devant Nordlingen donnèrent la bataille à contre-temps, était-il au pouvoir de M. le cardinal, étant à deux cents lieues de là, de changer ce conseil et d'arrêter la précipitation de ceux qui pour un empire (car c'était le prix de cette victoire) ne voulurent pas attendre trois jours ? Vous voyez donc que pour sauver la maison d'Autriche et pour détourner ses desseins, que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la fortune ait fait trois miracles, c'est-à-dire trois grands événements qui vraisemblablement ne devaient pas arriver : la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland et la perte de la bataille de Nordlingen.

Vous me direz qu'il ne se peut pas plaindre de la fortune pour l'avoir traversé en cela, puisqu'elle l'a servi si fidèlement dans toutes les autres choses ; que c'est elle qui lui a fait prendre des places sans qu'il eût jamais assiégé auparavant ; qui lui a fait commander heureusement des armées sans aucune expérience ; qui l'a mené toujours comme par la main, et sauvé d'entre les précipices où il s'était jeté ; et enfin qui l'a fait souvent paraître hardi, sage et prévoyant. Voyons-le donc dans la mauvaise fortune, et examinons s'il y a eu moins de hardiesse, de sagesse et de prévoyance.

¹ Gagnées par Gustave-Adolphe, la première sur Tilly, en 1631, et la seconde sur Wallenstein, en 1632.

² Wallenstein.

³ Titre de Wallenstein.

⁴ Le comte Gustave de Horn et le duc de Saxe-Weimar.

Nos affaires n'allaient pas trop bien en Italie, et, comme c'est le destin de la France de gagner des batailles et de perdre des armées, la nôtre était fort déperie depuis la dernière victoire qu'elle avait remportée sur les Espagnols. Nous n'avions guère plus de bonheur devant Dôle, où la longueur du siège nous en faisait attendre une mauvaise issue, quand on sut que les ennemis étaient entrés en Picardie, qu'ils avaient pris d'abord la Capelle, le Catelet et Corbie; et que ces trois places qui les devaient arrêter plusieurs mois les avaient à peine arrêtés huit jours. Tout est en feu jusque sur les bords de la rivière d'Oise. Nous pouvons voir de nos faubourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'alarme, et la ville capitale du royaume est en effroi. Sur cela on a avis de Bourgogne que le siège de Dôle était levé, et de Saintonge, qu'il y a quinze mille paysans révoltés qui tiennent la campagne, et que l'on craint que le Poitou et la Guyenne ne suivent cet exemple. Les mauvaises nouvelles viennent en foule, le ciel est convert de tous côtés, l'orage nous bat de toutes parts, et il ne nous luit pas de quelque endroit que ce soit un rayon de bonne fortune. Dans ces ténèbres, M. le cardinal a-t-il vu moins clair? A-t-il perdu la tramontane? Durant cette tempête, n'a-t-il pas tenu le gouvernail d'une main et la boussole de l'autre? S'est-il jeté dedans l'esquif pour se sauver? Et si le grand vaisseau qu'il conduisait avait à se perdre, n'a-t-il pas témoigné qu'il y voulait mourir devant tous les autres? Est-ce la fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe, ou si c'a été sa prudence, sa constance et sa magnanimité?

Nos ennemis sont à quinze lieues de Paris, et les siens sont dedans. Il a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France et l'Espagne, par manière de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenue parmi tout cela cet homme que l'on disait qui s'étonnerait au moindre mauvais succès, et qui avait fait fortifier le Havre pour s'y jeter à la première mauvaise fortune? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'Etat et non pas aux siens; et tout le changement que l'on a vu en lui durant ce temps-là est qu'au lieu qu'il n'avait accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cents gardes, il se promena tous les jours suivi seule-

ment de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce et avec tant de force vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. Il ne me sembla pas si grand ni si victorieux le jour qu'il entra dans la Rochelle qu'il me le parut alors; et les voyages qu'il fit de sa maison à l'arsenal me semblent plus glorieux pour lui que ceux qu'il a faits delà les monts, et desquels il est revenu avec Pignerol et Suse.

Ouvrez donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumière. Ne laissez pas plus longtemps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis; et cessez de vouloir du mal à celui qui le sait tourner à sa gloire et qui le porte si courageusement : quittez votre parti devant qu'il vous quitte. Aussi bien une grande partie de ceux qui haïssaient M. le cardinal se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'espérer, il trouvera moyen de gagner bientôt tous les autres. Etant si sage qu'il est, il a connu après tant d'expériences ce qui est de meilleur, et il tournera ses desseins à rendre cet État le plus florissant de tous après l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, et qui ne tombe dans l'esprit de personne : de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume, et non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît que les plus nobles et les plus anciennes conquêtes sont celles des cœurs et des affections, que les lauriers sont des plantes infertiles qui ne donnent au plus que de l'ombre, et qui ne valent pas les moissons et les fruits dont la paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume qu'à diminuer un sou de la taille, et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. Aussi ce grand esprit qui n'a été occupé jusqu'à présent qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent et des hommes, à prendre des villes et à gagner des batailles, ne s'occupera désormais qu'à rétablir le repos, la richesse et l'abondance. Cette même tête qui nous a enfanté Pallas armée nous la rendra avec son olive paisible, douce et savante, et suivie de tous les arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne se fera

plus de nouveaux édits que pour régler le luxe et pour rétablir le commerce. Ces grands vaisseaux qui avaient été faits pour porter nos armes au delà du détroit ne serviront qu'à conduire nos marchandises et à tenir la mer libre, et nous n'aurons plus la guerre qu'avec les corsaires. Alors les ennemis de M. le cardinal ne sauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont su que faire jusqu'à cette heure. Alors les bourgeois de Paris seront ses gardes, et il connaîtra combien il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple que dans celles des poètes. Prévenez ce temps-là, je vous conjure, et n'attendez pas à être de ses amis jusques à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans votre opinion, je n'entreprends pas de vous l'arracher par force ; mais aussi ne soyez pas si injuste que de trouver mauvais que j'aie défendu la mienne, et je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez quand les Espagnols auront repris Corbie.

De Paris, ce 24 décembre.

MÉZERAÏ (FRANÇOIS-EUDES DE).

(1610-1683.)

Le dix-neuvième siècle, on ne le saurait nier, peut s'enorgueillir de quelques œuvres historiques d'un mérite solide et éclatant. Toutefois ce n'est point une raison pour décrier, comme on le fait trop souvent, nos vieux historiens, et surtout Mézerai, à qui l'on peut reprocher sans doute de n'avoir point tenu compte des doctes critiques du Père Petau, mais qui n'en est pas moins, dans certaines parties, un maître.

François-Eudes, né en 1610, près d'Argentan, dans le hameau de Mézerai, dont il prit le nom, vint à Paris sous le ministère du cardinal de Richelieu, et se fit connaître d'abord par plusieurs écrits satiriques sur les affaires du temps. Entraîné à rechercher dans les siècles passés quelques points de comparaison avec le présent, le jeune écrivain prit goût aux études sérieuses, et, en 1643, il publiait le premier volume de sa grande histoire de France, dont le succès immense fit oublier pour toujours les travaux des Du Haillau, des Belleforêt et des autres compilateurs de la même école.

Un peu plus tard il y eut, selon l'usage, une sorte de réaction contre le nouvel historien. Ménage, par exemple, lui reprochait *de n'avoir point de phrases*; d'autres signalaient dans son ouvrage non-seulement des fautes de diction, des expressions vieillies, des termes grossiers, mais encore de graves erreurs de faits et de chronologie. Cependant, malgré toutes ces critiques, on n'a pu réussir à faire déchoir l'historien du rang qu'il avait conquis. Quoique le style de Mézerai ne soit point assez travaillé, il rappelle celui des anciens par la simplicité comme par l'énergie et la concision. Il avait, on le sent, étudié les grands modèles; et c'est à leur imitation que, sans songer à la différence des temps et des mœurs, il a cru pouvoir placer dans la bouche de ses personnages des discours qu'ils n'ont point tenus : heureuse faute qui nous a valu d'éloquentes compositions.

Contemporain de Corneille, Mézerai prête aux acteurs qu'il met en scène le mâle langage des héros du grand tragique. Voltaire trouvait digne de l'éloquence antique le discours que l'auteur fait prononcer au maréchal de Birou pour empêcher Henri IV de passer la mer. Les récits de Mézerai, qui ont de plus le mérite de l'exactitude, sont quelquefois tout aussi éloquentes que ses harangues inventées. Qui a jamais écrit une narration plus intéressante, plus vive, plus émouvante que celle de la réception du duc d'Anjou par l'électeur palatin ! Avec quelle émotion ne suit-on pas le jeune roi de Pologne dans cette chambre où était suspendu un grand tableau du massacre de la Saint-Barthélemy, et où le prince n'apercevait autour de lui que des visages menaçants de réfugiés français ! Et dans le récit de l'assassinat d'Henri IV, quels traits vigoureux, quelle émotion profonde et contenue ! De telles pages ne se rencontrent que chez les maîtres.

On a dit de Mézerai qu'il a laissé dans ses écrits *une assez vive image de l'ancienne liberté*. Rien de plus libre en effet que les jugements de cet incorrigible *frondeur* qui perdit une pension de quatre mille livres, — le trait est caractéristique, car il aimait l'argent, — pour avoir persisté, malgré la défense de Colbert, à rechercher l'origine des impôts en France. Cet esprit de généreuse indépendance existait au même de-

gré, à ce qu'il paraît, chez les deux frères de l'historien, dont l'un avait fondé la congrégation des *Eudistes*, et dont l'autre exerçait en basse Normandie la profession de chirurgien. On raconte de ce dernier un trait qui peint au vif le caractère hardi et ferme de ces fils de paysans. Le gouverneur d'Argentan, courtisan fort accrédité, avait donné l'ordre qu'on démolît une vieille tour qui renfermait l'horloge de la ville. Malgré le mécontentement général, personne n'osait protester. Charles-Eudes fut le seul à faire résistance. Etonné de cette opposition, le gouverneur demanda le nom de l'audacieux. « Nous sommes trois frères, répondit fièrement Charles-Eudes, qui aimons avec passion la vérité : l'un la prêche, l'autre l'écrit, et moi, jusqu'à mon dernier souffle, je la défendrai ! »

On ne sera point surpris d'après cela que Mézerai ne se soit point laissé entraîner, comme la plupart de ses contemporains, à couvrir les premiers Capétiens du manteau de Louis XIV. C'est de sa plume que sont tombées ces paroles souvent citées : « *Sous la fin de la deuxième race, le royaume était tenu selon les lois des fiefs, se gouvernant comme un grand fief plutôt que comme une monarchie.* »

Tous les livres composés depuis Montesquieu, sur l'histoire du gouvernement féodal, ne sont que le développement de cet aperçu de génie.

A. DE C.

La Pucelle d'Orléans sur le bûcher.

Eh bien, êtes-vous à la fin de vos souhaits? M'avez-vous enfin amenée à un endroit où vous pensez que je ne vous serai plus redoutable? Lâches que vous êtes, qui avez eu peur d'une fille, et qui, n'ayant pu être soldats, êtes devenus bourreaux; impies et impitoyables, qui vous efforcez en vain de combattre contre Dieu, dites-moi, pensez-vous par votre tyrannie détourner les secrets de sa toute-puissance? Ne restait-il plus pour comble à votre orgueil et à vos injustices qui veulent, en dépit de la Providence divine, ravir la couronne de France au légitime héritier, que de faire mourir une innocente prisonnière de guerre par un supplice digne de votre cruauté? Celui-là même qui m'a donné la force de vous châtier en tant de rencontres, de vous chasser de tant de villes et de vous mener battant aussi facilement que j'ai mené autrefois un troupeau de moutons, m'a encore, par sa divine bonté, donné le courage de craindre aussi peu vos flammes que j'ai redouté vos épées. Vous ne me faites point injure, parce que je suis disposée à tout souffrir pour sa gloire; mais votre crime s'élevant contre sa majesté, vous sentirez bientôt la pesanteur de sa justice, dont je n'étais qu'un faible instrument. De mes cendres naîtront vos mal-

heurs et la punition de vos crimes. Ne vous mettez pas dans l'esprit qu'avec moi la vengeance de Dieu soit étouffée..... ma mort vous coûtera deux cent mille hommes; et, quoique morte, je vous chasserai de Paris, de la Normandie et de la Guyenne, où vous ne remettrez jamais le pied. Et après que vous aurez été battus en mille endroits et chassés de toute la France, vous n'emporterez avec vous en Angleterre que la colère divine, qui, vous poursuivant toujours sans relâche, remplira votre pays de beaucoup plus grandes calamités, meurtres et discordes, que votre tyrannie n'a fait naître dans ce royaume; et sachez que vos rois perdront le leur avec la vie pour avoir voulu usurper celui d'autrui. C'est le Dieu des armées, protecteur des innocents et sévère vengeur des outrages, qui vous l'annonce par ma bouche.

Matignon au connétable de Bourbon.

Si la fidélité que je vous ai toujours témoignée par mes très-humbles services et qu'il vous a plu honorer de tant de récompenses mérite d'être écoutée, en vos propres intérêts, je ne puis plus vous celer, monseigneur, qu'il est étrange que ceux qui projettent de certains traités secrets sous couleur de fidélité et d'affection hasardent ainsi votre honneur et votre personne pour se rendre considérables au désavantage de leur maître. Je sais bien qu'il n'importe guère à des gens qui n'ont plus ni conscience ni foi de ruiner leur patrie et de bouleverser un royaume où ils ne sont point considérés, mais quelqu'un de vos bons serviteurs peut-il souffrir que leurs intrigues se fassent sous votre nom et qu'ils engagent un connétable et un prince du sang dans leurs attentats? Voyez, s'il vous plaît, monseigneur, de quelle affection ils sont portés à votre service, qu'ils veulent que l'appréhension de perdre une partie de vos biens vous les fasse perdre tous; que vous quittiez la France pour vous venger d'une injure que vous n'avez point encore reçue, et que vous preniez la fuite devant une femme de peur de lui céder. Certes ils vous offensent bien plus que ne font vos ennemis mêmes; le procès qu'on a intenté contre vous ne saurait vous ôter que des terres; mais les gens veulent vous ôter tout l'honneur que les âmes nobles estiment plus que tous les sceptres du monde; la gloire que vos ancêtres vous ont laissée et que vous avez portée vous-même au plus haut

point en chassant deux grands empereurs, l'un d'Italie, et l'autre des frontières de France; votre charge avec laquelle vous commandez aux armées victorieuses des Français; enfin les espérances de parvenir à la couronne, dont vous n'êtes éloigné que de trois degrés; et pour vous dédommager de toutes ces pertes irréparables, ils vous proposent sous la foi espagnole, sous la parole d'un prince qui désavouera ses agents quand il lui plaira, un mariage peu assuré, dont la dot est une injuste guerre contre votre patrie, et les avances un honteux bannissement. Il est vrai que la régente a fort maltraité Votre Altesse et qu'elle lui fait souffrir d'énormes injustices; mais quel déplaisir vous a fait la France, elle qui vous a si chèrement nourris, vous et vos ancêtres; elle qui vous a élevé dans un si haut éclat, et qui a rendu Votre Grandeur si puissante qu'elle peut aujourd'hui lui être funeste? Oui, monseigneur, votre puissance est seule capable de la détruire; mais votre vertu est trop grande pour se rendre complice d'un si étrange dessein. Vous n'exposerez pas ce royaume en proie à ceux mêmes contre lesquels vous l'avez vigoureusement défendu; vous n'entreprendrez pas de ruiner un héritage qui peut quelque jour vous appartenir, pour le partager avec des étrangers. Vous ne deviendrez pas le juge des ennemis de votre roi, dont vous êtes déjà le cousin, et dont vous pouvez être le beau-frère. Au reste, comme Sa Majesté est généreuse et magnanime, et que les offenses que vous avez souffertes ne sont pas venues de son propre mouvement, il ne faut pas douter qu'elle les réparera avec d'autant plus de générosité que vous lui aurez témoigné de patience. Enfin, la force du sang et la raison seront plus puissantes dans son esprit que les mauvais conseils. Un peu de constance vous fera triompher de tous vos envieux; et la justice de votre cause, jointe à la gloire de vos belles actions, l'obligera, malgré l'envie, à vous donner la jouissance de tous vos souhaits. Mais quand le roi ne se porterait pas de lui-même à vous accorder ce que votre rang, votre souveraine vertu et vos services lui demandent, assurez-vous que la nécessité pressante de ses affaires l'y forcera. Car si ses ennemis n'espèrent point de le pouvoir surmonter sans votre moyen, aussi ne leur saurait-il faire tête sans votre invincible valeur.

Réception de Henri, duc d'Anjou (depuis Henri III), dans les Etats de l'électeur palatin ¹.

L'électeur palatin fut le seul qui sembla avoir traité moins honorablement qu'il ne devait, voire même bravé un si puissant roi ². Car l'ayant envoyé visiter à Landau avec un compliment assez civil en apparence et prié de passer par Heidelberg, disant que les gouttes qui le tenaient au lit l'empêchaient d'en sortir pour avoir l'honneur de lui aller faire la révérence, il y ajouta cette condition : que ce ne fût qu'avec les princes qui l'accompagnaient et vingt gentilshommes seulement. C'était à la vérité un sensible déplaisir à ce roi d'être contraint de se dépouiller ainsi de sa suite et de se voir traité d'inférieur par un prince moindre que lui ; mais puisqu'il avait nécessairement à passer sur ses terres, il fallait accepter cette condition et n'irriter point sa mauvaise humeur par d'inutiles défiances. La cour de cet électeur étant pleine de religionnaires français échappés de la Saint-Barthélemy, il appréhendait que la fureur de ces gens-là ne les portât à quelque attentat contre sa personne, et on se peut bien imaginer que toutes leurs suggestions tendaient à lui persuader un coup si tragique. Il n'est pas à croire néanmoins que cet électeur y consentît ; mais on connut bien que d'abord son cœur prenait plaisir à faire éclater son ressentiment et que, si l'honneur et la conscience ou quelque autre considération lui défendaient une si crnelle vengeance sur un roi, au moins il se donnait cette satisfaction de la lui faire appréhender. Deux mille chevaux qu'il avait envoyés au-devant viennent à lui au galop et en escadron, avec contenance d'ennemis, et l'enveloppent au milieu d'eux : il trouve double corps de garde aux portes de la ville, le canon pointé sur les avenues, des arquebusiers en haie tout du long des rues où il passe, la mèche sur le serpentín ; il ne trouve personne à la porte du château pour le recevoir que des gens de guerre, personne dans la basse-cour, si bien qu'après s'être arrêté quelque temps pour at-

¹ L'électeur dont il s'agit ici est Frédéric III, surnommé *le Pieux* par ses sujets protestants. Il avait succédé en 1559 à l'électeur Otton Henri.

² Le duc d'Anjou venait d'être appelé au trône de Pologne.

tendre si l'on ne viendrait point le recevoir, il est contraint de monter les degrés tout seul. Au milieu, il rencontre le rhingrave et deux gentilshommes échappés du massacre de Paris, qui lui venaient faire compliment de la part du palatin, de ce que son indisposition ne lui permettait pas de descendre. Il l'attendait à l'entrée de sa chambre, appuyé sur un gentilhomme, feignant qu'il avait grand'peine à se tenir debout. Dans cette chambre il y avait un grand tableau du massacre de la Saint-Barthélemy, si bien représenté qu'on y reconnaissait les personnes des morts et des meurtriers, et si bien placé, qu'on ne pouvait entrer là sans l'avoir en vue. Le roi jetant les yeux dessus, le palatin lui demande aussitôt s'il connaissait bien ces gens-là, et le roi ayant répondu que oui, il lui repart avec un grand soupir mêlé de douleur et de colère : Ah ! que c'étaient des gens de bien et de bons Français que ceux qu'on égorga si cruellement, et que ceux qui les firent mourir étaient perfides et méchants ! A souper, il ne fut servi que par des gentilshommes qui s'étaient sauvés du massacre ; il ne voyait à l'entour de lui que des visages menaçants, des regards de travers, de fréquentes allées et venues, des gens qui se parlaient à l'oreille comme s'ils eussent porté quelques ordres secrets, et d'autres qui déclamaient contre les auteurs de cette tragédie et désignaient les ducs de Nevers et du Maine, qu'il avait auprès de lui, par les noms injurieux de traîtres Italiens et de bouchers de Lorraine. Et pour dernier effroi, le feu s'étant mis par hasard en quelque cheminée sur la minuit, le bruit et le tumulte furent si grands dans tout le château, qu'il crut tout de bon que c'était la revanche de la Saint-Barthélemy. A toutes ces alarmes, son hôte ajouta le lendemain un trait de mépris fort piquant : lui qui le soir avait feint de ne se pouvoir tenir sur ses pieds, l'invita le matin à se promener en sa galerie et y fit trente tours à si grands pas qu'il le mit hors d'haleine. L'art de dissimuler ne fut jamais plus nécessaire à ce roi qu'il le fut en cette occasion ; aussi ne montra-t-il aucun signe d'altération pour toutes ces bravades et ne témoigna point de s'en vouloir ressentir ; mais le jour qu'il partit, il fit dire la messe dans sa chambre, dont le palatin fut si vivement piqué qu'il jura Dieu que s'il l'eût su, il eût fait mettre le feu dans son château. Presque tous les princes blâmèrent ce rude procédé du palatin envers un

hôte si considérable : quelques-uns néanmoins de ceux qui le connaissaient plus particulièrement, et qui l'avaient en estime d'un des plus grands hommes et des mieux sensés de son temps, croyaient que sa sagesse avait agi seule en cette rencontre, sans aucun mélange de passion, et que, sa vertu et sa vieillesse lui donnant quelque autorité sur un jeune prince, il lui avait voulu marquer la grande faute qu'il avait commise dans les massacres, et accompagner cette leçon d'une appréhension si forte, qu'elle fit impression sur son esprit et lui servit de bride à l'avenir, si le mauvais conseil des siens le poussait derechef à une pareille inhumanité. Quoi qu'il en fût, il sembla qu'après cela sa colère s'étant passée, il fut touché de quelque honte d'avoir traité un roi avec si peu de civilité; ainsi, devenant plus courtois sur son départ, il commanda à deux de ses fils, Casimir et Christophe, de l'accompagner jusque sur sa frontière.

Le maréchal de Biron dissuade Henri IV de se réfugier en Angleterre.

Cependant le roi, qui avait retenu trois mille fantassins français, deux régiments de Suisses, douze cents chevaux et le prince de Conti; le grand prieur, colonel de la cavalerie légère; le maréchal de Biron; Charles de Montmorency-Damville, autrefois appelé Méru, colonel des Suisses; Chastillon, faisant la charge de colonel de l'infanterie française; Louis de Rohan, duc de Monbazou; la Force, Bacqueville, Larchant et plusieurs autres gentilshommes de marque, était venu et descendait le long de la rivière de Seine..... Lorsqu'il fut au pont Saint-Pierre, Rolet, gouverneur au Pont-de-l'Arche, soldat de fortune, homme de cœur et de jugement, lui apporta les clefs de sa place; et comme le roi lui fit demander quelles conditions il désirait de lui, car dans les guerres les gouverneurs avaient accoutumé d'en user ainsi, il lui répondit généreusement que, s'il ne le tenait pour son roi, tous les avantages du monde ne seraient pas capables de lui faire prendre son parti, mais que, le reconnaissant pour tel, il ne demandait rien que l'honneur de le servir..

Sitôt que Henri se fut approché de Rouen, brûlant les moulins, se saisissant des postes avantageux, faisant des escarmonches jusques aux portes, les bourgeois, extrême-

ment alarmés , témoignèrent si peu de résolution de se défendre... et crièrent si fort au secours , qu'il fallut que le duc de Mayenne y vînt lui-même avec toute son armée. Ainsi le roi n'osa plus s'opiniâtrer à ce siège , mais décampa aussitôt, et , en attendant ce que ferait son ennemi , tourna vers la ville d'Eu ; c'est une petite ville sur la rivière de Bèthune , non loin du bord de la mer ; Catherine de Clèves , veuve de François de Guise , la tenait en titre de comté et de pairie. Le gouverneur , nommé Lannay , voyant mettre le canon en batterie , fit sa composition , qui fut fort bien entretenue , et la ville préservée du pillage par l'ordre exact que Châtillon y apporta ; le roi même n'y ayant voulu entrer , de peur de l'insolence des soldats , et s'étant logé à Tréport , qui est un petit hâvre à un quart de lieue de là.

Il y eut quantité de beaux raisonnemens pour montrer qu'il avait entrepris le siège de Ronen seulement afin de divertir¹ les forces du duc de Mayenne d'alentour de Paris , où elles eussent repris les villes qui enfermaient les passages , et partant qu'il avait assez bien réussi , puisqu'il avait accompli son intention : mais il sembla depuis qu'il n'avait pas prévu les dangereuses suites de cette entreprise , ni le péril presque inévitable où elle l'engagea. Et véritablement , il ne s'était point imaginé que le duc de Mayenne dût amener toute son armée au secours de Ronen , ni que s'il le voyait faire retraite , il osât passer la rivière pour l'aller chercher ; il croyait même , faute d'être bien informé , son armée beaucoup plus faible et bien moins prête à marcher qu'elle n'était. En peu de jours elle s'était merveilleusement grossie. Henri , fils du duc de Lorraine , partant de Jamets peu après la reddition du château , qui s'était faite le 24 juillet 1589 , était venu la joindre avec mille chevaux et deux mille hommes de pied , les meilleurs de ceux qui fussent à ce siège. Le duc de Parme y avait envoyé quatre cents chevaux et douze cents hommes de pied wallons ; Christophe de Bassompierre , qui longtemps avant la mort de Henri III était allé faire des levées en Allemagne , y avait amené trois cornettes de reîtres ; Jacques Colalte , étant au service du roi d'Espagne , deux régimens de lansquenets et quelque cavalerie allemande ; le duc de Nemours , trois mille fantas-

¹ D'éloigner.

sins et la plus belle gendarmerie que l'on eût su voir ; et Balagny, les meilleures troupes qu'il avait pu tirer des Cambresis : tellement que toutes ces forces jointes ensemble faisaient près de quatre mille chevaux et plus de quinze mille hommes de pied. Le roi étant donc bien étonné d'apprendre que cette armée avait passé la Seine à Vernon, et qu'il n'y avait plus de rivière entre deux, mande en diligence à Longueville et à Aumont de ramasser leurs troupes et de se rendre auprès de lui. Cependant il se retire vers Dieppe, où certes il conrait grande fortune d'être accablé, si l'absence du duc de Mayenne, qui de Mantes était allé à Beins en Hainaut s'aboucher avec le duc de Parme, n'eût retardé quelques jours la célérité de cette armée. Le dessein du duc était de l'acculer en quelque coin de Normandie, et de l'y serrer de si près qu'il fût contraint de chercher son salut en l'évasion et d'abandonner ses troupes, qui, se voyant sans chef, se fussent incontinent dissipées ou rendues à son parti. Pour cet effet, il alla reprenant toutes les petites places d'alentour, s'imaginant le cerner et puis l'envelopper tout à fait. Ce qui lui semblait si facile et si indubitable, qu'il écrivit partout, et même en Espagne, qu'il tenait le Béarnais enfermé en un lieu d'où il ne lui pouvait échapper à moins que de sauter dans la mer.

Ces nouvelles ayant en peu de jours été portées par toute la France, le parlement, qui était à Tours, alarmé d'ailleurs des entreprises et des menées des ligueurs qui l'environnaient de tous côtés, dépêcha au roi Paul Huraut de Vaugran, maître des requêtes et depuis archevêque d'Aix, par lequel il lui proposait qu'il ne voyait plus qu'un expédient pour sauver l'État : c'était que, comme autrefois on avait vu à Rome deux princes associés au gouvernement de l'Empire, ainsi dans cette occasion l'oncle et le neveu régnassent conjointement, l'un ayant la conduite des affaires, l'autre celle des armes, et tous deux ralliant les religions ensemble. Les capitaines de son armée, les religionnaires mêmes, dont le courage endurci par les coups de la fortune ne rebroussait pas facilement contre le danger, comparant les forces de son ennemi avec les siennes, ne voyaient pas bien quel expédient les pourrait tirer de ce péril, et appréhendaient extrêmement pour le salut du roi, duquel dépendait celui de tout l'État ; de sorte que dans un conseil qu'il tint le cin-

quième de septembre, la plupart concluaient que, laissant ses troupes à terre, fortifiées dans des postes, où elles pourraient aisément soutenir les attaques de l'ennemi et attendre les renforts qui lui devaient arriver, il mît sa personne sacrée en sûreté, et qu'il s'embarquât au plus tôt pour prendre la route d'Angleterre ou de la Rochelle, de peur que, s'il tardait davantage, il ne se trouvât investi par mer aussi bien que par terre : ce que les vaisseaux que le duc de Parme avait tout prêts pourraient faire bien aisément avec les barques qui descendaient de Rouen en très-grande quantité. Ils appuyaient cet avis de tant de fortes considérations, que le roi même commençait à s'ébranler, quand le maréchal de Biron, qui avait entendu ce discours avec dédain, fâché qu'il fît plus d'impression qu'il ne devait, prit la parole, et d'une voix animée de colère dit au roi : « C'est donc tout de bon, sire, que l'on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait point d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter. Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles du monde pour y venir, et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ! Et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que le plus grand effort de vos ennemis ne vous saurait contraindre de faire ! En l'état que sont les choses, sortir de France, seulement pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. On peut bien dire que vos espérances s'en iront au vent avec le vaisseau qui vous emportera, et il ne faut point parler de retour, qui serait aussi impossible que de la mort à la vie. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint. Ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer ; il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre sa vie. Et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore

moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, non, sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au delà de la mer; si vous allez au-devant du secours d'Angleterre, il reculera; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier ¹ votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats, qui sont prêts ² de lui servir de remparts et de boucliers; et je suis trop serviteur de Votre Majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que le sien. » Par de semblables paroles, le maréchal ferma la bouche à ceux qui avaient ouvert cet avis, et le roi, dont le courage suivait toujours les plus hardies résolutions et se déterminait facilement dans les plus pressantes rencontres, se résolut d'attendre l'ennemi dans un poste avantageux.

¹ Ciel ! à qui voulez-vous désormais que je *fie*
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie !
(CORNEILLE , *Cinna* , acte IV , scène III.)

² On dirait aujourd'hui : *prêts à*.



LA ROCHEFOUCAULD

(FRANÇOIS, PRINCE DE MARSILLAC, puis DUC DE).

(1613-1680.)

La Rochefoucauld s'est placé parmi nos écrivains du premier ordre en résumant les observations de toute sa vie dans un petit volume qu'il a retouché et perfectionné pendant quinze ans. Quinze ans ! c'est dépenser beaucoup de temps, ce semble, pour écrire si peu de pages ; mais ce n'est pas trop si on songe que ces pages sont immortelles.

Dans ses *Maximes* il met à nu les misères de notre cœur, il démasque nos fausses vertus, il attire, il arrête nos regards sur le mobile peu glorieux des actions dont nous prétendons tirer gloire ; enfin il nous montre à nous-mêmes, mais exclusivement par notre mauvais côté : il ne veut pas nous en voir d'autre. Accusé tout d'abord d'avoir calomnié les hommes, loin de reconnaître qu'il ait poussé la censure trop loin, la Rochefoucauld soutient qu'il nous a encore *fait grâce*. Qui décidera un procès où tout le monde est juge et partie ? Il est possible qu'il n'ait pas dit des hommes tout le mal qu'il en pouvait dire ; mais nier tout le bien ou en empoisonner la source comme il le fait, est-ce rester dans les limites du juste et du vrai ?

Vainement il essaye d'abriter son système sous l'autorité des Pères de l'Eglise ; l'autorité des Pères de l'Eglise ! son système la détruirait. Que deviendraient, s'il était admis, la vertu et la sainteté ? Elles ne seraient plus que l'*amour-propre transformé*. C'est en effet tout ce que voit la Rochefoucauld dans le cœur humain, comme Condillac plus tard ne verra dans l'intelligence humaine que la *sensation transformée*. Il y a, grâce à Dieu, autre chose dans l'homme. D'ailleurs, les Pères de l'Eglise et le grand évêque qui fut de son vivant salué de ce nom, Bossuet, entre les bras duquel expira la Rochefoucauld, quand ils peignent si vivement notre corruption et notre bassesse, s'y prennent d'une autre manière. Ils ne le font point sur un ton léger et moqueur, car il n'y a pas de quoi rire. Ils ne sont pas misanthropes, car la misanthropie est l'opposé de la charité, c'est-à-dire du christianisme. S'ils nous abattent d'une main, ils nous relèvent de l'autre. Après avoir montré la chute, ils montrent la Rédemption. La Rochefoucauld ne peint que les hommes déchus, et l'idée mère des *Maximes* est fautive, parce que l'auteur donne comme la vérité tout entière une moitié seulement de la vérité. Mais si la critique doit faire ses réserves sur le système, ce qu'elle ne saurait contester, c'est la pureté, l'élégance et la merveilleuse précision du langage. Chacune de ces *Maximes*, jetées comme au hasard, est un petit chef-d'œuvre de style.

La Rochefoucauld a laissé aussi de remarquables *Mémoires* sur cette tragi-comédie de la Fronde, où l'entraînement de la jeunesse le poussa à jouer un rôle. On lui attribue encore des *Réflexions diverses* qui roulent principalement sur la manière dont pense et se conduit un homme de bonne compagnie. Il y a là une connaissance du monde et un savoir-vivre admirables. L'ami de madame de la Fayette et de madame de Sévigné passait pour le plus *honnête homme*, on dirait aujourd'hui pour l'homme le mieux élevé de son temps. Ces réflexions sont tout à fait dignes de lui. Elles rappellent à chaque instant les *Maximes*, et par

l'idée et par le tour. Peut-être y a-t-il dans les *Réflexions* une manière un peu plus douce de voir et de dire les choses, mais cela peut tenir à ce que dans les unes c'est un moraliste qui juge, tandis que dans les autres c'est un homme du monde qui conseille.

V. R.

Réflexions morales ou maximes.

Comme la Rochefoucauld, après la première édition de ses *Maximes*, s'est constamment appliqué à en perfectionner l'expression dans les éditions suivantes, nous avons pensé que la reproduction de ces variantes offrirait à l'intelligence et au goût de nos jeunes lecteurs une leçon de style aussi curieuse que profitable.

* L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs ¹.

* Quelques découvertes ² que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

* Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

* La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle ³.

* Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

* On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer ⁴.

* Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

¹ Cette pensée était exprimée ainsi dans la 1^{re} édition : *L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus.* Comme elle a gagné en clarté et en précision !

² Il y a quelque découverte au singulier dans la 1^{re} édition. Le pluriel vaut mieux.

La Feinte est un pays plein de terres désertes,
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

(LA FONTAINE, liv. III, fab. 1.)

³ Dans la 1^{re} édition, il y avait : *Des maux passés et de ceux qui ne sont pas prêts d'arriver.* La Rochefoucauld simplifie toujours en corrigeant.

⁴ 1^{re} édition : *Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour; la seule envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer.* Le tour est devenu plus vif, l'expression plus forte.

* Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres ¹.

* Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

* L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

* L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

* Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes ².

* L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre ³.

* Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

* Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous

¹ 1^{re} édition : *Si nous n'avions pas de défauts, nous ne serions pas si aises d'en remarquer aux autres.* Il y a dans la seconde rédaction plusieurs retonches presque imperceptibles qui témoignent du soin minutieux que l'auteur apportait à l'expression de sa pensée.

² 1^{re} édition : *La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes.* Cela était beaucoup trop absolu, et la *complexion qui fait le talent...* ne pouvait rester. La correction est donc heureuse à tous égards. Toutefois comprenons bien la pensée de l'auteur et tenons compte des deux adverbes *trop* et *ordinairement*. Les grands esprits, les hommes complets ne s'appliquent pas *trop* aux petites choses, mais ils ne les négligent pas non plus, car ils savent que c'est souvent des petites choses que dépendent les grandes.

³ 1^{re} édition : *L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire, et pendant que, par son esprit, il vise à un endroit, son cœur s'achemine insensiblement à un autre.* Que de corrections habiles ! *Croit se conduire* devait être dit en commençant, *souvent* devait être ajouté ; *vise* n'était pas en contraste avec *acheminer* ; *endroit* pour *but* était négligé ; *tend* est avantageusement substitué à *vise*, *entraîne* est bien supérieur à *achemine*, et *entraîne insensiblement* est une expression aussi heureuse que hardie.

avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre ¹.

* Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales ².

* Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

* Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

* Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence : cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement ³.

* Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

1 1^{re} édition : *Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure.*

2 1^{re} édition : *Quelque différence qu'il y ait entre les fortunes, il y a pourtant une certaine proportion de biens et de maux qui les rend égales.* Encore deux retouches excellentes.

3 1^{re} édition : *On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloge qu'on ne lui donne : elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fuit le destin des empires ; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens ; et, comme le disait autrefois un poète, quand nous avons la prudence il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne saurait nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets. D'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres. A cette rédaction un peu verbeuse, la Rochefoucauld substitua cette autre, plus courte et plus simple, dans les éditions de 1666, 1671 et 1675 : Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant. Enfin il arriva à la dernière forme, qu'il semblerait avoir dû trouver la première.*

* Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret si nous n'avons pas pu le garder nous-mêmes?

* L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

* Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

* Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

* La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

* Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.

* Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'ose en dire de son esprit.

* Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail; et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

* On ne donne rien si libéralement que ses conseils ¹.

* Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

* On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

* Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

* Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille

¹ 1^{re} édition : *Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner conseil. C'était bien moins fin.*

paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire ¹.

* La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend; et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

* Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'à la fin nous nous déguisons à nous-mêmes ².

* L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

* Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres ³.

* On parle peu quand la vanité ne fait pas parler ⁴.

* On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

* Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversa-

¹ 1^{re} édition : *Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paraît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein le plus souvent est de faire approuver ses sentiments et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé ; il cherche en même temps dans ses propres intérêts les règles de conseiller, de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit. Quelle supériorité dans la seconde rédaction !*

² 1^{re} édition : *La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquérir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes.* Le tour était moins vif et il y avait un membre de phrase au moins inutile.

³ 1^{re} édition : *On est fort sujet à être trompé quand on croit être plus fin que les autres.* Il n'y a qu'une nuance entre les deux rédactions, mais certainement la seconde est meilleure que la première.

⁴ 1^{re} édition : *Quand la vanité ne fait point parler, on n'a pas envie de dire grand'chose.* Comparez : les deux phrases d'abord paraissent presque identiques, et il y a pourtant dans la première rédaction trois ou quatre imperfections qui ont disparu toutes dans la seconde.

tion, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

* Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

* On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

* Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

* Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

* Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie d'autrui ne nous pourrait nuire.

* La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

* Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

* L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime, et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

* Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux qu'on exerce.

* Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

* Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

* Ce qui nous fait aimer les nouvelles connaissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connaissent trop, et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connaissent pas tant.

* Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

* La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps; et, quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

* Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

* Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous¹.

* Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

* La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

* L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle, et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

* L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

* Ce qui fait le mécompte dans la reconnaissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de

¹ 1^{re} édition : *Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés. Il y a encore là trois ou quatre corrections heureuses, dont la principale est la substitution du mot fautes au mot crimes.*

celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du prix du bienfait.

* Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenait prisonnière, et que l'exemple met en liberté.

* On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

* Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

* La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses.

* La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

* La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

* La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté : nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons.

* Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

* La jeunesse est une ivresse continuelle, c'est la fièvre de la raison ¹.

* Le bon naturel qui se vante d'être si sensible est souvent étouffé par le moindre intérêt.

* Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

* Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

* Quelque bien qu'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

¹ 1^{re} édition : *La jeunesse est une ivresse continuelle, c'est la fièvre de la santé, c'est la folie de la raison.* La phrase corrigée est plus simple, plus courte et plus forte.

* Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuiant, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

* Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à la même personne?

* L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

* Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

* On trouve des moyens pour guérir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

* Nous n'avons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

* L'envie est plus irréconciliable que la haine.

* On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

* Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne peuvent ni les apercevoir ni les comprendre.

* Pour être un grand homme il faut savoir profiter de toute sa fortune.

* La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir ¹.

* Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

* Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

* Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

¹ 1^{re} édition : *Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre, a ses propriétés et des effets qui lui sont particuliers. Que cela est loin de la rédaction définitive !*

* Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

* Les petits esprits sont trop blessés de petites choses ; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés.

* L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement convertis par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

* Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

* La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

* Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

* C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti, et l'on ne veut point des dernières.

* Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres.

* On donne des conseils, mais on n'inspire pas de conduite.

* Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

* La fortune ne paraît jamais si avengle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

* Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

* Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités ; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

* Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

* On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

* Nous pouvons paraître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite ; mais nous paraissions souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

* Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons ; quand nous sommes faibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

* La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

* Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

* Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

* La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

* C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

* Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié ; mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

* On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

* Nous désirerions peu de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

* Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

* Il n'y a point d'homme qui se croie en chacune de ses qualités au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

* On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

* Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

* Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

* Il s'en faut bien que nous connaissions tout ce que nos passions nous font faire !

* Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

* Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

* L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

* Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur ; celles qui paraissent douces n'ont d'ordinaire que de la faiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

* Rien n'est plus rare que la véritable bonté ; ceux même qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la faiblesse.

* Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseraient paraître ennemis de la vertu, et, lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse ou ils lui supposent des crimes.

* Ce qui fait voir que les hommes connaissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite ; le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire les éclaire alors, et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

* Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté.

De l'amour-propre.

Parmi les Maximes que nous avons recueillies, il en est deux ou trois qui ne se lisent que dans la première édition et que la Rochefoucauld a depuis supprimées. Nous n'avons pas été aussi difficiles que lui. En tête de cette première édition se trouvait aussi le mor-

ceau suivant, que nous donnons à part à cause de son étendue. Rechercher les raisons qui ont pu porter l'auteur à la suppression d'un tel morceau, ce serait nous jeter dans de trop longs développements et qui ne pourraient d'ailleurs aboutir qu'à des conjectures. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Rochefoucauld sacrifiait là une des pages les plus étonnantes de la littérature française.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites; ses souplesses ne se peuvent représenter; ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants; il fait mille insensibles tours et retours. Là, il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit et y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines : il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même. De là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui; en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaye de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Ce-

pendant il fait quelquefois, en peu de temps et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années; d'où l'on pourrait conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires: il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux. Il a de différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tourmentent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs, et se ramasse en une quand il le faut et comme il lui plaît. Il est inconstant, et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fond. Il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût. Il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions; il vit partout et il vit de tout; il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou

le changer, et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

Les *Réflexions diverses* n'ont point été publiées par l'auteur. Ce n'est que longtemps après sa mort qu'on les trouve imprimées pour la première fois dans un *Recueil de pièces d'histoire et de littérature* (Paris, Chaubert, 1731, 4 vol. in-12). Quoiqu'on n'ait pas la certitude complète qu'elles soient de la Rochefoucauld, la probabilité est si grande et elles en offrent en maint endroit un si élégant commentaire, que tous les éditeurs devraient les publier à la suite des *Maximes*. Dans un travail récent sur la Rochefoucauld, un juge d'un goût exquis, M. de Sacy, ne craint pas de déclarer hautement sa préférence pour les *Réflexions diverses*, qu'il relirait, dit-il, volontiers tous les jours. Il y voit un code parfait du savoir-vivre, et y signale entre autres deux chapitres, l'un sur la *conversation* et l'autre sur la *société* (nous les donnons plus bas), qui sont, selon lui, de véritables chefs-d'œuvre et qu'on devrait faire apprendre par cœur aux jeunes gens.

* De la confiance.

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses.

La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous sommes; c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts, et de les diminuer même par le mérite de les avouer.

La confiance ne nous laisse pas tant de liberté; ses règles sont plus étroites; elle demande plus de prudence et de retenue, et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer. Il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres. Elle a besoin d'une grande justesse pour ne pas livrer nos amis en nous livrant nous-mêmes, et pour ne pas faire des présents de leur bien dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite; c'est un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement.

Je ne prétends pas détruire par ce que je dis la confiance, si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié; je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle; je veux qu'elle soit toujours prudente, et qu'elle n'ait ni faiblesse ni intérêt. Je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres et pour faire un échange de secrets.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite, et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences.

Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue qui ne ménagent rien avec nous, et à qui on peut se confier par choix et par estime. On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts mêmes, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais des demi-confidences : elles embarrassent toujours ceux qui les font, et ne contentent jamais ceux qui les reçoivent. On leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher; on augmente leur curiosité; on les met en droit de vouloir en savoir davantage, et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire, que de se taire quand on a commencé de parler. Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées; plus elles sont importantes, et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires.

Tout le monde convient que le secret doit être inviolable, mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret. Nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous

devons taire ; il y a peu de secrets de tous les temps, et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connaît la fidélité ; ils nous ont toujours parlé sans réserve, et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux. Ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne pas s'apercevoir du moindre changement. Ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous nous sommes engagés de ne dire jamais à personne. Il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié ; ils ont peut-être même quelque intérêt de le savoir ; on est assuré d'eux comme de soi, et on se voit réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié qui nous est précieuse ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité ; mais il ne doit pas ébranler un honnête homme : c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres. Son premier devoir est de conserver indispensablement ce dépôt en son entier. Il doit non-seulement ménager ses paroles et ses tons ; il doit encore ménager ses conjectures, et ne laisser rien voir dans ses discours ni dans son air qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour les opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis, qui se font un droit sur notre confiance et qui veulent tout savoir de nous ; on ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception. Il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction. S'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes et s'en justifier avec douceur ; mais, s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir, et choisir entre deux maux inévitables dont l'un se peut réparer et l'autre est sans remède.

De la société.

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société ; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très-différentes : la première a plus d'élévation et d'humilité, et le plus grand mérite de l'autre est de lui ressembler.

Je ne parlerai donc présentement que du commerce par-

ticulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble. Il serait inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes; tous la désirent et tous la cherchent; mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer.

Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres. On se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre, et on leur fait presque toujours sentir cette préférence; c'est ce qui trouble et ce qui détruit la société. Il faudrait du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire. Il faudrait faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et ne le blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage; mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendrait pas longtemps la société si elle n'était réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur et par les égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble.

S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paraissent unis, ils tiennent sans doute par des raisons étrangères qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles; mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser, ils doivent rarement le faire sentir et ne s'en servir que pour instruire les autres. Ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits et les mener par la raison, en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté. Il ne faut point se voir, ou se voir sans sujétion, et pour se divertir ensemble. Il faut pouvoir se séparer sans que cette séparation apporte de changement. Il faut se pouvoir passer les uns des autres si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommode. Il faut contribuer autant qu'on le peut au divertissement des personnes avec qui on veut vivre;

mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer.

La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive. Il faut du moins qu'elle paraisse libre, et qu'en suivant le sentiment de nos amis, ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis, quand leurs défauts sont nés avec eux et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités. Il faut souvent éviter de leur faire voir qu'on les ait remarqués et qu'on en soit choqué. On doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes, pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister sans une certaine sorte de confiance; elle doit être commune entre eux; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit; ceux qui n'ont qu'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps. On peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes talents, pourvu qu'on aide au plaisir de la société et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire, au moins pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires.

On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup, et mettre à la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler de choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent, et on y doit garder

beaucoup de mesure. Il y a de la politesse et quelquefois même de l'humanité à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur ; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connaissent, et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connaissent pas bien. Que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement.

Personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont nécessaires pour maintenir la société. On veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses, et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder des distances pour voir les objets, il en faut garder aussi pour la société ; chacun a son point de vue d'où il veut être regardé. On a raison le plus souvent de ne vouloir pas être éclairé de trop près, et il n'y a presque point d'homme qui veuille en toutes choses se laisser voir tel qu'il est.

De la conversation.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la

capacité des hommes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Evitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

On ne peut aussi apporter trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui l'on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, sans blesser l'inclination ou l'intérêt des autres par cette préférence. Alors on doit faire valoir toutes les raisons qu'il a dites, ajoutant modestement nos propres pensées aux siennes, et lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne ; elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal, pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Toute sorte de conversation, quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes de gens

d'esprit. Il faut choisir ce qui est de leur goût et ce qui est convenable à leur condition, à leur sexe, à leurs talents, et choisir même le temps de le dire.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car, s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux même qui en font des règles s'y méprennent souvent, et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est : écouter beaucoup, parler peu, et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

De l'air et des manières.

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre.

Il faut essayer de connaître celui qui nous est naturel, n'en point sortir et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés, et qu'ils n'en connaissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance ; ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient, et ils ne le peuvent parfaitement imiter ; il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans cette imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières ni dans leurs sentiments ; au lieu d'être en effet ce qu'ils veulent paraître, ils cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas.

Chacun veut être un autre et n'être plus ce qu'il est ; ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur ; ils prennent des tons et des manières au hasard ; ils en font des expériences sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règles générales pour

les tons et pour les manières, et qu'il n'y a point de bonnes copies.

Deux hommes néanmoins peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter. On imite souvent même sans s'en apercevoir, et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers, qui d'ordinaire ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples, et de joindre à nous des qualités utiles ou nécessaires que la nature ne nous a pas données. Les arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables. La bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos propres qualités, qui les étendent et les augmentent imperceptiblement.

Nous sommes élevés à un rang et à des dignités au-dessus de nous; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle, où la nature ne nous avait pas destinés. Tous ces états ont chacun un air qui leur convient, mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel. Ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières, et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué, et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné. Il faut les unir et les mêler ensemble, et faire en sorte qu'ils ne paraissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton et avec les mêmes manières. On ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant. Mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus. Il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à être maréchaux de

France ! Combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier, et combien de bourgeois se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments : on s'oublie soi-même et on s'en éloigne insensiblement ; tout le monde presque tombe par quelque endroit dans ce défaut ; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence.

Mille gens déplaisent avec des qualités aimables ; mille gens plaisent avec de moindres talents. C'est que les uns veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paraissent ; et enfin, quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent à notre état et à notre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.



RETZ (PAUL DE GONDI, COADJUTEUR DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS, ARCHEVÊQUE DE PARIS ET CARDINAL DE).

(1614-1679.)

Parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, il y a deux hommes à part, qu'il est impossible d'omettre, et qu'on ne saurait toutefois présenter comme des modèles. Utiles à connaître, du moins partiellement, mais dangereux à imiter, le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon ont laissé l'un et l'autre de curieux mémoires dont le style incorrect et quelquefois étrange est néanmoins un très-grand style, plein d'éclat, de verve et d'audace. Avec des physionomies bien distinctes ils ont incontestablement un air de famille, se ressemblent entre eux et ne ressemblent à nul autre. Ce caractère particulier tient moins sans doute à leur génie qu'à leur position dans le monde. Le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon ne sont point en effet des auteurs de profession qui, ayant étudié méthodiquement l'art d'écrire, n'auraient garde d'offenser, dans la construction ou dans l'agencement de leurs phrases, les règles et les formes reçues. Ce sont deux grands seigneurs, mêlés aux affaires et aux intrigues de leur époque, qui écrivent par passe-temps ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont vu, et qui l'écrivent non dans la langue académique, mais dans leur langue habituelle d'hommes d'action et d'hommes de cour. Ils vont tout droit à leur pensée, peu importe par quel chemin. La grammaire devient ce qu'elle peut entre leurs mains irrévérentes. Ils sont de trop bonne maison pour craindre qu'on les accuse de parler un mauvais français.

Le cardinal de Retz, il faut le reconnaître, est celui des deux qui a mis le plus de correction et de soin dans son style. Sans être moins grand seigneur que Saint-Simon, il était beaucoup plus auteur. Il avait composé, dès l'âge de dix-sept ans, une histoire de la conjuration de Fiesque. Ce petit ouvrage fait à la manière de Salluste annonçait un talent précoce et une vive intelligence. Richelieu, qui le lut, y vit aussi l'indice d'un esprit dangereux; et la Fronde a prouvé qu'il ne se trompait pas.

Il n'entre point heureusement dans notre sujet de suivre Retz au milieu des troubles qui affligèrent la régence d'Anne d'Autriche. L'héroïque charité d'un archevêque de Paris peut trouver un emploi sublime dans des scènes d'émeute et de guerre civile; mais ce n'est pas en y jouant le rôle du coadjuteur. L'adversité lui profita. Sa vieillesse fut calme et digne; il la passa dans la retraite, oublié de ce peuple jadis trop docile à sa voix, mais recherché encore par d'illustres amis, visité par Turenne et par madame de Sévigné.

C'est dans cette retraite que Retz écrivit ses mémoires, qui ne furent publiés qu'après sa mort, et ne pouvaient l'être avant celle de Louis XIV. Il y parle de lui-même avec une franchise étonnante; mais il se complait trop évidemment à développer sa conduite au temps de la Fronde pour qu'on puisse le croire tout à fait corrigé. Quoi qu'il en soit, des traits d'une haute éloquence, des considérations profondes, des récits singulièrement animés, des réflexions rapides où la concision de Tacite se

joint à la pénétration de Machiavel, une prodigieuse connaissance des hommes et des ressorts qui les font mouvoir, enfin toute une galerie de tableaux et de portraits historiques peints avec une vigueur et un coloris merveilleux, voilà ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer malgré tous les reproches que méritent l'homme et le livre ; voilà ce qui fera vivre les mémoires de Retz autant que la langue française. V. R.

Les causes de la Fronde.

Le cardinal de Retz fait remonter bien haut les causes de la Fronde ; il semble avoir voulu agrandir le théâtre où dans sa jeunesse il osa disputer le principal rôle à Condé. On ne saurait du reste admirer trop la vigueur et l'éclat des pages qu'on va lire.

Il y a plus de douze cents ans que la France a des rois ; mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Aragon, par des lois écrites ; elle a été seulement tempérée par des coutumes reçues, et comme prises en dépôt au commencement dans les mains des états généraux, et depuis dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes et les vérifications des édits pour les levées d'argent sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples. Ce milieu a été considéré par les bons et sages princes comme un assaisonnement de leur pouvoir, très-utile même pour le faire goûter aux sujets ; il a été regardé par les malhabiles, comme par les malintentionnés, comme un obstacle à leur dérèglement et à leur caprice. L'histoire du sire de Joinville nous fait voir clairement que saint Louis l'a connu et estimé, et les ouvrages d'Oresme, évêque de Lisieux, et du fameux Jean Juvénal des Ursins, nous convainquent que Charles V, qui a mérité le nom de Sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois et de son devoir. Louis onzième, plus artificieux que prudent, donna sur ce chef, aussi bien que sur tous les autres, atteinte à la bonne foi. Louis XII l'eût rétablie, si l'ambition du cardinal d'Amboise, maître absolu de son esprit, ne s'y fût opposée. L'avarice insatiable du connétable de Montmorency lui donna bien plus de mouvement ¹ à étendre l'auto-

¹ C'est-à-dire : *le porta bien plus.*

rité de François premier qu'à la régler. Les vastes et lointains desseins de MM. de Guise ne leur permirent pas sous François second de penser à y donner des bornes. Sous Charles IX et Henri III, l'on fut si fatigué des troubles, que l'on y prit pour révolte tout ce qui n'était pas submission¹. Henri IV, qui ne se défiait pas des lois, parce qu'il se fiait en lui-même, marqua combien il les estimait par la considération qu'il eut pour les remontrances très-hardies de Miron, prévôt des marchands, touchant les rentes de l'hôtel de ville. M. de Rohan disait que Louis treizième n'était jaloux de son autorité qu'à force de ne pas la connaître. Le maréchal d'Ancre et M. de Luynes n'étaient que des ignorants qui n'étaient pas capables de l'en informer. Le cardinal de Richelieu leur succéda, qui fit, pour ainsi parler, un fonds de toutes ces mauvaises intentions et de toutes ces ignorances des deux derniers siècles pour s'en servir selon son intérêt. Il les déguisa en maximes utiles et nécessaires pour établir l'autorité royale, et la fortune secondant ses desseins par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des Suédois, par la faiblesse de l'empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma, dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse et la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un État. L'habitude, qui a eu la force en quelques pays d'accoutumer les hommes au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude qu'ils ont détestée, moins pour leur propre intérêt que pour celui de leur maître, et le cardinal de Richelieu a fait des crimes de ce qui faisait dans le siècle passé les vertus des Miron, des Harlay, des Marillac, des Pibrac et des Faye. Ces martyrs de l'État, qui ont dissipé plus de factions par leurs bonnes et saintes maximes que l'or d'Espagne et d'Angleterre n'en a fait naître, ont été les défenseurs de la doctrine pour la conservation de laquelle le cardinal de Richelieu confina M. le président Barillon à Amboise, et c'est lui qui a commencé à punir les magistrats pour avoir avancé des vérités pour lesquelles leur serment les oblige d'exposer leur propre vie.

Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables

¹ *Soumission a prévalu.*

intérêts ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes, semblables à Dieu, qui obéit toujours à ce qu'il commande une fois. Les ministres, qui sont presque toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne se pas contenter de ce que ces ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser, et le cardinal de Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application.

Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. Les monarchies les plus établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois, et cet assemblage est si nécessaire que les unes ne se peuvent maintenir sans les autres. Les lois désarmées tombent dans le mépris; les armes qui ne sont pas modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine avait été anéantie par Jules César; la puissance dévolue par la force des armes à ses successeurs subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leurs forces, celle des empereurs s'évanouit, et elle s'évanouit par le moyen de ceux mêmes qui, s'étant rendus maîtres de leur sceau et de leurs armes par la faveur qu'ils avaient auprès d'eux, convertirent en leur propre substance celles de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour ainsi parler, à l'abri de ces lois anéanties. L'empire romain mis à l'encau et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordeau nous marquent par des caractères bien sanglants l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers où nous en avons tant de domestiques? Pépin n'employa pour détrôner les Mérovingiens et Capet ne se servit pour déposséder les Carolingiens que de la même puissance que les prédécesseurs de l'un et de l'autre s'étaient acquise sous le nom de leurs maîtres. Et il est à observer et que les maires du palais et que les comtes de Paris se placèrent dans le trône des rois justement et également par la même voie par laquelle ils s'étaient insinués dans leur esprit, c'est-à-dire par l'affaiblissement et par le changement des lois de l'État, qui

plait toujours, d'abord aux princes peu éclairés, parce qu'ils s'imaginent l'agrandissement de leur autorité, et qui dans les suites servent de prétexte aux grands et de motifs au peuple pour se soulever.

Le cardinal de Richelieu était trop habile pour ne pas avoir toutes ces vues, mais il les sacrifia à son intérêt. Il voulut régner selon son inclination, qui ne se donnait point de règles, même dans les choses où il ne lui eût rien coûté de s'en donner, et il fit si bien que, si le destin lui eût donné un successeur de son mérite, je ne sais si la qualité de premier ministre qu'il a prise le premier n'aurait pas pu être, avec un peu de temps, aussi odieuse en France que l'ont été par l'événement celle de maire du palais et de comte de Paris¹. La providence de Dieu y pourvut, au moins d'un sens, le cardinal Mazarin, qui prit sa place, n'ayant donné ni pu donner aucun ombrage à l'État du côté de l'usurpation. Comme ces deux ministres ont beaucoup contribué, quoique fort différemment, à la guerre civile, de laquelle je vais vous rendre compte, je crois qu'il est nécessaire que je vous en fasse le portrait et le parallèle.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance. Sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite. Il se distingua en Sorbonne; on remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit. Il prenait d'ordinaire très-bien son parti. Il était homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire, et en ce cas il n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral, mais il donnait plus qu'il ne promettait et il assaisonnait admirablement les bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avait prise sur ce point de l'excès de son ambition²; il n'avait ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls, il n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous, et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa sagacité qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami; il eut même sou-

¹ Hugues Capet, avant de monter sur le trône, était comte de Paris.

² Phrase entortillée et obscure. Pour la rendre plus compréhensible, au moins faudrait-il lire : *qu'avait prise sur ce point l'excès de son ambition.*

haïté d'être aimé du peuple : mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur et beaucoup d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais le je ne sais quoi qui est encore en cette matière plus requis qu'en toute autre. Il anéantissait par son pouvoir et par son faste royal la majesté personnelle du roi, mais il remplissait avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait. Il distinguait plus judicieusement qu'homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux, ce qui est une très-grande qualité pour un ministre. Il s'impatientait trop facilement dans les petites choses ¹ qui étaient préalables des grandes ; mais ce défaut, qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent ². Il avait assez de religion pour ce monde. Il allait au bien, ou par inclination, ou par bon sens, toutefois ³ que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. Il ne considérait l'Etat que pour sa vie ; mais jamais ministre n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageait l'avenir. Enfin il faut confesser que tous ses vices ont été de ceux que la grande fortune rend aisément illustres, parce qu'ils ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instruments que de grandes vertus ⁴.

Vous jugez facilement qu'un homme qui a d'aussi grandes qualités et autant d'apparences de celles mêmes qu'il n'avait pas se conserve assez aisément dans le monde cette sorte de respect qui démele le mépris d'avec la haine ⁵, et qui, dans un Etat où il n'y a plus de lois, supplée au moins pour quelque temps à leur défaut.

Le cardinal Mazarin était d'un caractère tout contraire ⁶...

Il faudrait des volumes pour vous raconter toutes ses

¹ C'est-à-dire : *Il était trop impatient pour s'occuper suffisamment des, etc.*

² Qui le corrigent ou le compensent.

³ Chaque fois.

⁴ Grands talents ou grandes facultés.

⁵ Qui ne permet pas de mêler le mépris avec la haine.

⁶ Suit un portrait de Mazarin, que nous retranchons parce qu'il n'est d'un bout à l'autre qu'une satire envenimée. *Notre bon cardinal*, comme l'appelle madame de Sévigné, gardait rancune à son ancien adversaire.

fautes, dont les moindres étaient d'une importance extrême, par une considération qui mérite une observation particulière. Comme il marchait sur les pas du cardinal de Richelieu, qui avait achevé de détruire toutes les anciennes maximes de l'Etat, il suivait un chemin qui était de tous côtés bordé de précipices; et comme il ne voyait pas ces précipices que le cardinal de Richelieu n'avait pas ignorés, il ne se servait pas des appuis par lesquels le cardinal de Richelieu avait assuré sa marche. J'explique ce peu de paroles, qui comprend beaucoup de choses, par un exemple. Le cardinal de Richelieu avait affecté d'abaisser les corps, mais il n'avait pas oublié de ménager les particuliers. Cette idée suffit pour vous faire concevoir le reste. Ce qu'il y eut de merveilleux fut que tout contribua à le tromper...

Le dernier point de l'illusion en matière d'Etat est une espèce de léthargie qui n'arrive jamais qu'après de grands symptômes. Le renversement des anciennes lois, l'anéantissement de ce milieu qu'elles ont posé entre les peuples et les rois, l'établissement de l'autorité purement et absolument despotique, sont ceux qui ont jeté originairement la France dans les convulsions dans lesquelles nos pères l'ont vue. Le cardinal de Richelieu la vint traiter comme un empirique, avec des remèdes violents qui lui firent paraître de la force, mais une force d'agitation qui en épuisa le corps et les parties. Le cardinal Mazarin, comme un médecin très-inexpérimenté, ne connut point son abattement. Il ne le soutint point par les secrets chimiques de son prédécesseur, il continua de l'affaiblir par des saignées; elle tomba en léthargie, et il fut assez malhabile pour prendre ce faux repos pour une véritable santé. Les provinces, abandonnées à la rapine des surintendants, demeuraient abattues et assoupies sous la pesanteur de leurs maux, que les secousses qu'elles s'étaient données de temps en temps, sous le cardinal de Richelieu, n'avaient fait qu'augmenter et qu'aigrir. Les parlements, qui avaient tout fraîchement gémi sous sa tyrannie, étaient comme insensibles aux misères présentes, par la mémoire encore trop vive et trop récente des passées. Les grands, qui pour la plupart avaient été chassés du royaume, s'endormaient paresseusement dans leurs lits, qu'ils avaient été ravis de retrouver. Si cette indolence générale eût été ménagée, l'assoupissement eût peut-être duré

plus longtemps. Mais comme le médecin ne le prenait que pour un doux sommeil, il n'y fit aucun remède. Le mal s'aggrava, la tête s'éveilla; Paris se sentit, il poussa des sons; l'on n'en fit point de cas : il tomba en frénésie. Venons au détail.

Emery, surintendant des finances, et, à mon sens, l'esprit le plus corrompu de son siècle, ne cherchait que des noms pour trouver des édits. Je ne vous puis mieux exprimer le fond de l'âme du personnage qui disait en plein conseil (je l'ai ouï) que la foi n'était que pour les marchands, et que les maîtres des requêtes qui l'alléguaient pour raison dans les affaires qui regardaient le roi méritaient d'être punis; je ne vous puis mieux exprimer le défaut de son jugement. Cet homme, qui avait été condamné à Lyon à être pendu dans sa jeunesse, gouvernait, même avec empire, le cardinal Mazarin en tout ce qui regardait le dedans du royaume. Je choisis cette remarque entre douze ou quinze que je pourrais faire de même nature, pour vous donner à entendre l'extrémité du mal, qui n'est jamais à son période que quand ceux qui commandent ont perdu la honte; parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce moment où¹ l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions.

Les Suisses paraissaient, pour ainsi parler, si étouffés sous la pesanteur de leurs chaînes, qu'ils ne respiraient plus, quand la révolte de trois de leurs paysans forma les ligues. Les Hollandais se croyaient subjugués par le duc d'Albe quand le prince d'Orange, par le sort réservé aux grands guerriers qui voient, devant tous les autres, le point de la possibilité, conçut et enfanta leur liberté. Voilà des exemples; la raison y est. Ce qui cause l'assoupissement dans les Etats qui souffrent est la durée du mal, qui saisit l'imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais. Aussitôt qu'ils trouvent jour à en sortir (ce qui ne manque jamais lorsqu'il est venu jusqu'à un certain point), ils sont si surpris, si aises et si emportés, qu'ils passent tout d'un coup à l'autre extrémité, et que bien loin de considérer les révolutions comme impossibles, ils les croient faciles : et cette disposition toute seule est quelque-

¹ *Que.*

fois capable de les faire. Nous avons éprouvé et senti toutes ces vérités dans notre dernière révolution. Qui eût dit, trois mois avant la petite pointe des troubles, qu'il en eût pu naître dans un Etat où la maison royale était parfaitement unie, où la cour était esclave du ministre, où les provinces et la capitale lui étaient soumises, où les armées étaient victorieuses, où les compagnies paraissaient de tout point impuissantes ; qui l'eût dit eût passé pour insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais entre les d'Estrées et les Senneterre. Il paraît un peu de sentiment, une lueur, ou plutôt une étincelle de vie ; et ce signe de vie, dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par Monsieur ¹, il ne se donne point par M. le Prince, il ne se donne point par les grands du royaume, il ne se donne point par les provinces ; il se donne par le parlement, qui, jusqu'à notre siècle, n'avait jamais commencé de révolution, et qui certainement aurait condamné par des arrêts sanglants celle qu'il faisait lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée. Il gronda sur l'édit du tarif, et, aussitôt qu'il eut murmuré, tout le monde s'éveilla. L'on chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois ; on ne les trouva plus ; l'on s'effara, l'on cria, on se les demanda ; et dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire ; il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. La salle du palais profana ces mystères.

Portraits historiques.

Le cardinal de Retz a peint de face ou de profil tous les principaux personnages qui ont figuré dans les événements qu'il raconte. Les portraits que nous détachons de cette *galerie* (le mot est de lui) donneront une idée suffisante de sa manière. C'est assurément celle d'un grand maître.

La reine ² avait plus que personne que j'aie jamais vue

¹ Gaston, duc d'Orléans.

² Anne d'Autriche.

de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hanteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de pitié que de pitié, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que tout ce que dessus ¹.

M. le duc d'Orléans avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme ²; mais comme il n'avait rien sans exception de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvait rien dans lui-même qui pût ni suppléer ni même soutenir sa faiblesse. Comme elle régnait dans son cœur par la frayeur, et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient pour leur intérêt; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. Cet ombrage ³ amortit dès sa jeunesse en lui les couleurs même les plus vives et les plus gaies qui devaient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très-bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de mœurs incroyable.

M. le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola ⁴. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue. La naissance ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et gé-

¹ De tout ce que dessus j'argumente très-bien...

(LA FONTAINE, liv. XI, fab. 5.)

² Ce mot a, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, un sens tout particulier dans la langue du temps.

³ Cette ombre.

⁴ Ambroise, marquis de Spinola, né à Gênes en 1571 et mort en 1630, n'embrassa la carrière des armes qu'à trente ans, et se montra sur-le-champ doué des plus grands talents militaires.

nérales maximes qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu dès sa jeunesse par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au ¹ bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante il a fait des injustices; qu'avec le cœur d'Alexandre il n'a pas été exempt non plus que lui de faiblesse; qu'avec un esprit merveilleux il est tombé dans des imprudences; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise il n'a pas servi l'État en de certaines occasions aussi bien qu'il le devait, et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut, mais il est rare, mais il est beau.

M. de Longueville ² avait, avec le beau nom d'Orléans, de la vivacité, de l'agrément, de la dépense, de la libéralité, de la valeur, de la grandeur, et il ne fut jamais qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des idées qui furent infiniment au-dessus de sa capacité. Avec la grande qualité et les grands desseins, l'on n'est jamais compté pour rien; quand on ne les soutient pas, l'on n'est pas compté pour beaucoup, et c'est ce qui fait le médiocre.

M. de Beaufort ³ n'en était pas jusques à l'idée des grandes affaires, il n'en avait que l'intention. Il en avait oui parler aux importants ⁴, il en avait un peu retenu du jargon. Celui-là, mêlé avec les expressions qu'il avait tirées très-fidèlement de madame de Vendôme, formait une langue qui eût déparé le bon sens de Caton. Le sien était court et lourd, et d'autant plus qu'il était obscurci par la présomption. Il se croyait habile, et c'est ce qui le faisait paraître artificieux, parce que l'on connaissait d'abord qu'il n'avait pas assez d'esprit pour être fin. Il était brave de sa personne et plus qu'il n'appartenait à un fanfaron. Il parlait et il pensait comme le peuple dont il fut l'idole quelque temps.

¹ Du.

² Henri, duc de Longueville, descendant de Dunois.

³ François de Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils naturel de Henri IV.

⁴ Nom de parti sous la régence d'Anne d'Autriche.

M. d'Elbeuf ¹ n'avait du cœur que parce qu'il est impossible qu'un prince de la maison de Lorraine n'en ait point. Il avait tout l'esprit qu'un homme qui a beaucoup plus d'art que de bon sens peut avoir. C'était le galimatias du monde le plus fleuri. Il a été le premier prince que la pauvreté ait avili, et peut-être jamais homme n'a eu moins que lui l'art de se faire plaindre dans sa misère. La commodité ne le releva pas, et s'il fût parvenu jusques à la richesse l'on l'eût envié comme un partisan, tant la gueuserie lui paraissait propre et faite pour lui.

M. de Bouillon ² était d'une valeur éprouvée et d'un sens profond. Je suis persuadé par ce que j'ai vu de sa conduite que l'on a fait tort à sa probité quand on l'a décriée. Je ne sais si l'on n'a point fait quelque faveur à son mérite en le croyant capable de toutes les grandes choses qu'il n'a point faites.

M. de Turenne ³ a eu dès sa jeunesse toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes de bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. On l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant. Mais toutefois qui le sait? Il a toujours en en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne se sont jamais développées qu'à sa gloire.

Il y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de la Rochefoucauld ⁴. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui d'un autre sens n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi, car il avait des qualités qui eussent suppléé en tout autre

¹ Charles II, duc d'Elbeuf, arrière-petit-fils de Claude, duc de Guise.

² Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, frère aîné de Turenne.

³ Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne.

⁴ François, prince de Marsillac, puis duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*.

celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée; mais son bon sens, et très-bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs qui est admirable, devait compenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive; je ne la puis donner à la stérilité de son jugement, car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très-soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile s'était tourné dans les affaires en air d'apologie; il croyait toujours en avoir besoin: ce qui, joint à ses *Maximes* qui ne marquent pas assez de foi à la vertu¹, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli, et pour le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et M. le Prince, je dirais que c'a été Molé², premier président. Il s'en est fallu de beaucoup que son esprit n'ait été si grand que son cœur. Il ne laissait pas d'y avoir quelque rapport par une ressemblance qui n'y était toutefois qu'en laid. Il n'était pas congru dans sa langue; mais il avait une sorte d'éloquence qui, en charmant³ l'oreille, saisissait l'imagination. Il voulait le bien de l'Etat préféra-

¹ Critique remarquable dans la bouche de Retz!

² Matthieu Molé.

³ Faut-il lire *charmant*? Il est difficile de *charmer* l'oreille quand on n'est pas *congru* dans sa langue. Il y a des éditions qui portent *choquant*.

blement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer trop pour un magistrat; mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connaître d'assez bonne heure le bien qu'il eût pu faire. Il présuma trop de son pouvoir, et s'imagina qu'il modérerait la cour et sa compagnie; il ne réussit ni à l'un ni à l'autre. Il se rendit suspect à toutes les deux, et ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions; la préoccupation y contribua beaucoup : elle était extrême en tout, et j'ai même observé qu'il jugeait toujours des actions par les hommes, et presque jamais des hommes par les actions. Comme il avait été nourri dans les formes du palais, tout ce qui était extraordinaire lui était suspect. Il n'y a guère de disposition plus dangereuse en ceux qui se rencontrent dans les affaires où les règles ordinaires n'ont plus de lieu.

PASCAL (BLAISE).

(1623-1662.)

La vie de Pascal a été écrite, avec détail, au dix-septième siècle, par madame Périer, sa sœur. Les mémoires, les correspondances du temps n'ont rien omis de ce qui pouvait intéresser la postérité sur le caractère, les habitudes, les sentiments du grand écrivain. Notre tâche sera donc bien simple. Laissant de côté les ouvrages plus ou moins suspects, où le dix-huitième siècle s'est efforcé de substituer une *légende* à l'histoire réelle de Pascal, nous nous bornerons à mettre en œuvre les faits attestés par des contemporains bien informés et dignes de foi.

Blaise Pascal naquit à Clermont, en Auvergne, le 23 juin 1623. Il était fils d'un premier président à la cour des aides, qui, à la mort de sa femme, vendit sa charge, et vint se fixer à Paris, en 1632, afin de s'y consacrer entièrement à l'éducation de ses enfants. Comme Descartes, le jeune Pascal se faisait remarquer par son intelligence précoce et par un goût prononcé pour les mathématiques. Mêlé aux doctes conférences qui avaient lieu chez son père, il n'était pas encore sorti de l'adolescence, que déjà son nom était célèbre dans la science. Mais là n'était point sa véritable vocation. Un malheur arrivé dans sa famille, en 1645, vint imprimer à son génie une direction toute nouvelle. Étienne Pascal, son père, s'étant démis la cuisse à Rouen, où Richelieu l'avait envoyé comme intendant, avait reçu les soins de deux gentilshommes du voisinage, lesquels professaient le jansénisme le plus ardent. Ceux-ci ne se contentèrent pas de guérir leur malade. Wantant convertir à leurs doctrines et le père et les enfants, ils mirent dans leurs mains les ouvrages de Jansénius, de Saint-Cyran, d'Arnauld et des autres chefs de la secte. Le premier touché, et cela devait être, fut le jeune géomètre. Depuis ce jour-là, disent les documents où nous puisons ce récit, il renouça à toute autre connaissance, pour *s'appliquer à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire* : heureuse révolution, en ce sens qu'elle nous a donné les *Pensées*, mais d'un autre côté bien funeste, puisqu'elle mettait au service de l'erreur une force qui lui avait manqué jusque-là, celle d'un écrivain de génie!

Cependant, peu de temps après cette *conversion* (les jansénistes désignaient ainsi le passage d'un christianisme simple et modéré à un christianisme outré), Pascal avait ressenti les premières atteintes d'un mal cruel. Privé de son père, séparé de sa sœur Jacqueline, qu'il avait contribué à jeter dans l'austère piété de Port-Royal, une mélancolie profonde s'empara de son âme; il essaya de s'étourdir; il prit des engagements avec le monde, et, chose presque criminelle aux yeux des *parfaits* du parti, il songea un moment à acheter une charge et à se marier. C'est alors qu'un accident effrayant vint réveiller dans cette âme naturellement passionnée l'ardeur dévorante, le zèle excessif qu'y avaient déposés ses premiers maîtres. Un jour qu'il se promenait sur les bords de la Seine, les quatre chevaux de son carrosse s'emportèrent, et il fut sur le point d'être précipité dans le fleuve. Sous l'impression de cette secousse terrible (dont il est assez singulier que ni madame Périer, ni Jacqueline Pascal, ni aucun des siens n'aient fait mention), l'imagination de Pascal se serait égarée, dit-on, et, poursuivi par de sinistres visions, il aurait pris avec lui-même l'engagement écrit de ne vivre

plus que pour Dieu. Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, il allait chercher un asile à Port-Royal, où il était accueilli comme un autre enfant prodigue.

On connaît l'événement qui donna naissance aux *Provinciales*. Arnauld, l'âme du jansénisme, avait été dénoncé à la Sorbonne. Une condamnation était imminente, et elle devait porter un coup mortel à toute la secte. Dans ce péril suprême, Pascal, chargé de défendre l'accusé, se fit hardiment accusateur; et des textes recueillis par ses maîtres il composa, non pas, comme Arnauld l'avait tenté, un plaidoyer scolastique que personne n'aurait lu, mais de *petites lettres* où, mettant en scène ses adversaires comme des personnages de comédie, il faisait appel à la malignité de tous. Depuis la réforme, c'était la première fois que le public était érigé en juge suprême des questions théologiques. Aussi un célèbre écrivain de nos jours a-t-il pu dire sans exagération que l'esprit de libre examen est une des choses dont Pascal (si sévère dans les *Pensées* contre les excès de la raison) s'est fait le représentant dans les *Provinciales*.

Tout le monde est d'accord sur le style des *petites lettres*, si élégant, si vif, si remarquable par la variété des tours, par la finesse de la satire, par cette bonhomie étudiée sous laquelle se cache une haine implacable. Quant à l'inspiration du livre, voici un jugement qui nous paraît excellent :

« Tout le livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands. On les aurait déterrés aussi bien chez des casuistes dominicains et franciscains; mais c'était aux seuls jésuites qu'on en voulait. On tâchait dans ces lettres de prouver qu'il y avait un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes; dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir. »

Ce jugement qui l'a prononcé? Un ami des jésuites peut-être... C'est l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, c'est Voltaire.

Cependant, après cette lutte acharnée, dans laquelle, « ministre d'une grande vengeance, il avait tenu le glaive et non pas la balance, » Pascal, voyant sa santé décliner de jour en jour, avait conçu le plan d'une apologie de la religion chrétienne. C'est au milieu des horribles souffrances auxquelles il était en proie, pendant les insomnies des nuits et dans les courts instants de repos du jour, qu'il écrivait rapidement, sur des feuilles volantes, des pensées où l'objection et la réponse se trouvent mêlées, mais qui se rapportaient au grand ouvrage arrêté dans son esprit. Dans ces fragments, dont plusieurs portent la marque de nombreuses retouches et semblent achevés, le génie éclate, pour ainsi parler, à chaque ligne. C'est la même perfection de style que dans les *petites lettres*; c'est la même verve tour à tour grave et moqueuse; c'est le même esprit, la même éloquence, dont la passion fait surtout la beauté. Mais quelle immense supériorité pour le fond des choses! Qui voudrait mettre les admirables considérations morales des *Pensées* en parallèle avec les subtilités jansénistes des *Provinciales*; avec ces éternelles discussions du fait et du droit, dont la monotonie fatiguait madame de Grignan! Dans les *Petites lettres*, le cœur se dilate rarement; le polémiste y étouffe le chrétien. Dans les *Pensées*, c'est le sentiment, c'est l'âme, c'est le cœur qui dominent. Les *Provinciales*, on l'a dit avec raison, c'est Pascal, c'est l'homme du dedans introduisant dans la citadelle un ennemi

qui n'en sortira plus¹; les *Provinciales*, c'est la théologie discutée en place publique, avec cet esprit d'amère moquerie, avec ce rire sarcastique que le christianisme a toujours condamnés². Les *Pensées*, au contraire, c'est Pascal avec sa foi profonde, avec son grand cœur; c'est Pascal décrivant les faiblesses de l'homme, non pour l'abaisser, non pour le rendre haïssable, mais pour l'aider à se relever et à se guérir!

La philosophie anti-chrétienne voit dans Pascal deux hommes : l'un qu'elle adopte, c'est l'auteur des *Provinciales*; l'autre qu'elle rejette, c'est l'auteur des *Pensées*. Elle prétend que lorsqu'il a écrit les *Pensées*, Pascal avait le cerveau dérangé par l'accident du pont de Neuilly. Il n'y a qu'un mot à répondre : l'accident du pont de Neuilly a précédé la composition des *Provinciales*.

On a dit, et on redira toujours, car l'orgueil humain y est engagé, que Pascal, le disciple de Montaigne, était un *sceptique* en philosophie, s'il était un *croquant* en religion. Les textes donnés plus loin permettront d'apprécier la valeur de cette accusation. Les réflexions du grand penseur sur l'autorité en matière de philosophie, sur la géométrie en général, sur l'art de persuader, où il traite de la force de la raison et des moyens naturels de la conduire et de la convaincre; enfin, un passage très-important de la dix-huitième *Provinciale* démontrent de la façon la plus irréfutable combien est peu fondé le parallèle, si souvent tracé dans ces derniers temps, entre Pascal et des sceptiques tels que Montaigne, Huet et l'abbé de Lamennais. Il est vrai qu'en ce qui concerne nos devoirs religieux et moraux, Pascal croyait à la nécessité, pour la raison, d'une assistance extérieure divine. Mais n'était-ce pas remplir une lacune déplorable laissée par Descartes, et oserait-on bien reprocher à un philosophe chrétien d'avoir soutenu ce que Platon proclamait en plein paganisme; Platon qui a écrit que le mouvement de l'esprit, pour monter jusqu'à Dieu, doit s'appuyer sur l'amour, et dont la philosophie n'était en quelque sorte que le commentaire du mot presque évangélique de Socrate : « Philosopher, c'est apprendre à mourir! »

Toutefois, pour ne vouloir point admettre que la haute intelligence de Pascal se soit engloutie dans les abîmes du scepticisme, tant s'en faut que nous prétendions nier les exagérations auxquelles le poussaient la pente de son génie, et, disons le mot, la passion du sectaire. Il est incontestable que les doctrines outrées de Port-Royal exercèrent sur le caractère, sur les idées, et même sur les vertus de Pascal, la plus funeste influence. Sous la direction de Sacy et de Singlin, il oublia trop souvent de pratiquer cette belle maxime qu'on lit dans les *Pensées* : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une des extrémités, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. »

Convaincu par ses amis, car il n'était point érudit, que la morale du christianisme se corrompait par le relâchement, il se précipita avec ses maîtres dans l'excès opposé. Pour eux, le précepte qui résume toute la loi, ce ne fut plus l'amour, mais la terreur. De l'Évangile ils retranchaient tous les passages où Jésus aime, console, guérit, pardonne, pour n'y laisser que ceux où le Sauveur irrité menace, tonne, condamne, punit. Aussi, la sombre doctrine de la prédestination calviniste respire-t-elle dans quelques pages des *Pensées*, où l'auteur, s'appuyant à faux sur l'autorité de saint Augustin, lui fait dire précisément le contraire de ce qu'il a dit. Mais de

¹ M. Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*.

² V. Bossuet, *Réflexions et maximes sur la Comédie*.

ce que Pascal est tombé dans l'excès en soutenant que *Dieu éclaire les uns et qu'il aveugle les autres*; de ce qu'il a été le *plus conséquent* des jansénistes, en faut-il conclure, comme on l'a fait, que les dures macérations qu'il s'imposait, son mélancolique ascétisme, son dégoût des choses de la terre, cette vie d'anachorète qu'il s'était faite au milieu du monde, témoignent du *dérangement de son cerveau* et de je ne sais quel fanatisme aveugle, cherchant à *s'abêtir pour mieux croire*? Rien ne serait plus faux, car tout cela c'est l'histoire même des saints du christianisme. Ceux qui opposent sans cesse le bon sens et la modération de Bossuet au fanatisme et à la fougue de Pascal, peuvent-ils ignorer ce que le grand évêque de Meaux a écrit sur la nécessité de la vie cachée en Dieu; sur les tristesses du monde et les joies du cloître; sur les grandeurs des Pacôme, des Antoine, des Hilarion, ces héros du désert, auxquels les païens, on l'a vu plus haut¹, adressaient les mêmes reproches que des chrétiens, aujourd'hui, adressent à Pascal?

C'est au point de vue où les saint Jérôme et les saint Athanase, les Bossuet et les Fénelon envisageaient la vie des solitaires de la Thébàïde, qu'il faut se placer si l'on veut apprécier sainement les sublimes paroles de Pascal sur la pauvreté, l'humilité, le bonheur des souffrances, etc. Que serait donc devenu le monde, s'écriait Fénelon, si Dieu n'avait pas fait *flourir les solitudes*? Voilà ce qu'il importe de comprendre. Toutefois, il faut reconnaître, pour être vrai, que l'école janséniste, et Pascal avec elle, eut le tort grave de ne vouloir point se rappeler qu'il y a deux degrés de perfection dans l'Évangile : la perfection de précepte imposée à tous, la perfection de conseil inspirée seulement à quelques âmes d'élite. Or, on l'a remarqué avant nous, rien n'a contribué autant que ce rigorisme, exploité avec un art perfide par de prétendus adversaires de la morale relâchée, à jeter dans l'indifférence les populations découragées.

Concluons : la vie de Pascal, écrite par sa sœur, la confidente de toutes ses pensées, témoigne et de la force inébranlable de sa croyance, et de son respect pour la raison humaine renfermée en des bornes légitimes. L'ensemble des divers ouvrages de l'immortel penseur concorde avec tous les récits contemporains. Quelques phrases isolées, véritables traits à la Michel Ange, jetés çà et là, et que l'auteur eût retouchés ou même effacés (à moins qu'ils n'indiquent la place d'une objection), ces phrases, qu'il ne faut pas séparer de tout le reste, ne sauraient avoir la valeur qu'on a voulu leur donner. Disciple de saint François de Sales, de Bossuet ou de Fénelon, Pascal aurait été un docteur et un saint dans l'Église; janséniste, il s'est consumé en des luttes stériles, et il a contribué à propager de funestes erreurs. Mais la part faite à ces erreurs, Pascal doit être considéré, après Bossuet et Fénelon, comme l'homme le plus propre à réveiller dans les âmes l'amour de Dieu et des hommes, dans les intelligences le goût du vrai et du beau. L'un des critiques les plus sagaces du dix-septième siècle, Bayle, l'avait bien compris; et, dans ses *Nouvelles de la république des lettres* (décembre 1684), il a écrit ces lignes remarquables qu'on voudra bien nous permettre de transcrire ici :

« Cent volumes de sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies... Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait

¹ V. Extrait du *Socrate chrétien*, p. 4.

voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde... On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu POUR EMPÊCHER LA PRESCRIPTION DE L'ESPRIT DU MONDE CONTRE L'ESPRIT DE L'ÉVANGILE. »

A. DE C.

Prolégomènes.

... Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus*; et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Eglise, pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a convertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ? Puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Eglise, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, et établit sa doctrine loin de la ruiner ?

Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable qui puisse parler de la sorte, et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Ecriture et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi

es hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère pour en user de cette façon, il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre

qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie ; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute, et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci se passe dans un homme raisonnable :

« Je ne sais qui m'a mis au monde ni ce que c'est que le monde ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même et ne se connaît non plus que le reste.

» Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me

nit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour.

» Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

» Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage ¹. Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine ni faire un pas pour le chercher ; et, après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future ². »

Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions ? Et enfin à quel usage de la vie le pourrait-on destiner ?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses principales vérités ; car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirable-

¹ « Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est point assuré. » Bossuet, *Orais. fun. de la princ. Pal.*)

² Il faut lire et relire ces pages incomparables. Jamais le génie de l'homme ne s'était élevé plus haut pour proclamer sa propre misère.

ment à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses, et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement son ami, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a donc secoué le joug; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations,

des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie ? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaiement ? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste ?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez ! » Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

Ainsi ceux qui ne font que feindre des sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas ; cette déclaration ne sera point honteuse : il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu ! Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin,

qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres, et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils seront en cette vie comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes et que nous pouvons au contraire tomber dans l'avenglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs; quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que j'ai ramassées ici...

* Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il a été fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse ¹.

Théodicée de Pascal.

L'un des hommes les plus pieux et en même temps les plus sensés de notre grand dix-septième siècle, M. Olier disait qu'il y a trois espèces de science : la science purement divine, la science purement humaine, et la science à la fois divine et humaine, qui est proprement la vraie science des chrétiens.

C'est cette alliance que Pascal a cherché de toute la puissance de son cœur et de son génie, bien convaincu, comme l'étaient tous les Pères et les grands théologiens, qu'avec elle on se peut élever à la très-haute philosophie, et que, sans elle, la vraie piété n'a jamais toute sa force.

* Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons

¹ Quelle piété tendre ! quelle admirable charité ! Pascal est toujours ainsi, dans les *Pensées*, quand chez lui le chrétien domine le sectaire.

naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune chose de cette nature, non-seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance sans Jésus-Christ est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les propositions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle *Dieu*, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour son salut ¹.

* J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain que ceux qui ont la foi vive dans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent; mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, pour ces personnes destituées de foi et de grâce... leur dire qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toute preuve de ce grave et important sujet le cours de la lune ou des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.

* Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si impliquées qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après, ils craignent de s'être trompés. *Quod curiositate cognoverint superbiam amiserunt* ².

¹ Bossuet a dit : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-même ! »

² Bossuet, dans son *Traité de la concupiscence*, ch. 18, s'exprime ainsi : « Autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantum propinquaverunt*

* Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments, c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent, c'est la portion des juifs; mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation. C'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie¹; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

* Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer!

* La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.

* Ceux qui s'égarent ne s'égarent que manque de voir l'une de ces deux choses. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère et sa misère sans Dieu; mais on ne peut connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère.

* [Ainsi] tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et par là ils tombent dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

* Nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu; par Jésus-Christ nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans Jésus-Christ n'avaient que des preuves impuissantes; mais pour prouver

¹ *intelligentiâ, tantum superbiâ recesserunt* (saint Augustin). Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules.

Jésus-Christ nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables; et ces prophéties, étant accomplies et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités, et partant la preuve de la divinité de Jésus-Christ. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire, promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale; mais par Jésus-Christ et en Jésus-Christ on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. Jésus-Christ est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu-là n'est pas autre chose que le réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

* Sans Jésus-Christ il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec Jésus-Christ l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est toute notre vertu, toute notre félicité; hors de lui il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir.

* La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement, et cette religion est telle que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les anges la voient encore mieux et de plus loin.

* Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine et inutile pour le salut.

* Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point : on le *sait* en mille choses.... C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.

* Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de soi et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On

ne croira jamais d'une créance utile et de foi si Dieu n'incline le cœur ; et on croira dès qu'il l'inclinera.

Et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua* (Ps. cxviii, 36).

* La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre.

* Les hommes ont mépris pour la religion ; ils en ont haine et nient qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, en donner respect ; la rendre ensuite aimable ; faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie et puis montrer qu'elle est vraie.

* Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui faillent contre ces trois principes ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou en se soumettant à tout, manque de savoir où il faut juger¹...

¹ Pour se convaincre que Pascal exprime ici sa véritable pensée, quoique la mort ne lui ait pas permis de mettre la dernière main à son œuvre, il suffira de lire avec quelque attention le passage suivant de la 18^e Lettre à un provincial, lettre retouchée, recommencée plus de vingt fois, selon M. Périier :

« D'où apprenons-nous la vérité des faits ? Ce sera des yeux qui en sont les légitimes juges comme la raison l'est des choses naturelles et intelligibles, et la foi des choses surnaturelles et révélées. Selon les sentiments de deux des plus grands docteurs de l'Église, saint Augustin et saint Thomas, les trois principes de nos connaissances, les sens, la raison et la foi, *ont chacun leurs objets séparés et leur certitude dans cette étendue*. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la foi, *fides ex auditu*, tant s'en faut que la foi détruise la certitude des sens, que ce serait au contraire détruire la foi que de vouloir détruire le rapport fidèle des sens... Quelque objet qu'on nous présente à examiner, il faut d'abord en reconnaître la nature, pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit d'une chose *surnaturelle*, nous n'en jugerons ni par les sens, ni par la raison, mais par l'Écriture et par les décisions de l'Église. S'il s'agit d'une chose non révélée, et proportionnée à la raison naturelle, elle en sera le propre juge ; et s'il s'agit enfin

* Si l'on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

* Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.

* La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et les menaces, ce n'est pas y mettre la religion mais la terreur : *terrorem potius quàm religionem*.

* Nous connaissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison ; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non l'incertitude de toutes nos connaissances... La connaissance des premiers principes est tout aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours... Les principes se sentent, les propositions se concluent et le tout avec certitude, quoique par différentes voies ; et il est aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ces premiers principes pour vouloir y consentir qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir.

* La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un on est malheureux, et, en désobéissant à l'autre, on est un sot.

* La dernière démarche de la raison, c'est de connaître

d'un point de fait, nous en croirons les sens auxquels il appartient naturellement d'en connaître. »

On peut juger d'après ces paroles si Pascal, même en philosophie, était, comme on l'a prétendu, un sceptique à la façon de Montaigne, de Huet ou de l'abbé de Lamennais !

qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

Première partie. — Misère de l'homme sans Dieu, ou que l'homme est corrompu par la nature même.

Le titre que nous venons de reproduire a été écrit de la main de Pascal, et indique l'une des divisions du grand ouvrage qu'il avait projeté. *Misère de l'homme sans Dieu : — bonheur de l'homme avec Dieu.* Cette division générale est rappelée à chaque page des *Pensées*. Elle est parfaitement indiquée dans le passage suivant : « Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme ou la miséricorde de Dieu ; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu. »

La déchéance de l'homme, et sa grandeur par la rédemption, devaient être les deux idées fondamentales de l'*Apologétique* de Pascal, comme elles le sont du christianisme.

Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls, et les peines où ils s'exposent dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir n'en sortirait pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place... Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près...

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant¹, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand

¹ Surintendant des finances ; Fouquet occupa le dernier cette charge. Il était encore en place à cette époque, car sa disgrâce ne précéda que d'une année la mort de Pascal.

ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons des champs¹, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser, et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de la félicité des rois, de ce qu'on essaye sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature.....

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue au fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont pas leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

¹ Les ministres disgraciés étaient, en ce temps-là, exilés dans leurs terres.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable...

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion¹; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard ou une balle qu'il pousse suffisent pour le divertir...

* D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures². Il n'en faut pas davantage : l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là!

* Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

¹ Bossuet a parlé, lui aussi, de « cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. »

² Voici une autre version de ce passage, que Pascal a barré dans son manuscrit, le trouvant sans doute trop long. L'ironie en est encore plus vive et l'expression plus piquante :

« Cet homme, si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner; on vient de lui servir une balle, et il faut qu'il la rejette à son compagnon. Il est occupé à la prendre à la chute du toit pour gagner une chasse; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette autre affaire à mener? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme, et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes les choses, pour régir un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre! »

* Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux; et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur, puisque l'homme ne s'ennuie de tout et ne cherche cette multitude d'occupations que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi¹, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est ni dans nous ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

* Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et, s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper, nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toujours

¹ Bossuet a développé la même pensée dans le *Discours pour la réture* de madame de la Vallière

occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

II. *Grandeur et faiblesse de l'homme.*

* ... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent ¹. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature ² ; nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part ³ ; enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où

¹ Quelle langue magnifique ! La phrase de Pascal a ici l'ampleur et l'harmonie de celle de Bossuet.

² Pascal avait d'abord écrit : *n'est qu'un atome dans l'immensité ; et ensuite : dans l'amplitude de la nature.*

³ Cette comparaison célèbre n'est point de Pascal. Dès le treizième siècle, Vincent de Beauvais la donnait dans son *Miroir historique*, en l'attribuant à Empédocle : *Deus est sphaera, cujus centrum ubique, circumferentia nusquam.*

se trouve logé, j'entends l'univers ¹, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son justeprix.

Q'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates; qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des pores dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ². Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels on retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue : car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité, se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant

¹ Par l'univers, Pascal entend le monde visible, qu'il considère comme un canton détourné de la nature.

² Port-Royal avait reculé devant la hardiesse de cette expression, et avait mis à la place *atome imperceptible*. C'est M. P. Faugère qui a restitué la véritable leçon.

à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet, car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie comme la nature!

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à exposer? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature. De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses. « Je vais parler de tout. » disait Démocrite.

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver, et c'est là où

ous ont achoppé. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : « Des principes des choses... des principes de la philosophie, » et autres semblables, aussi fastueux en effet, quoique non en apparence, que cet autre qui crève les yeux : *De omni re scibili*.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais , comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre, et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini : l'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre ; les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissions donc notre portée ; nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous élérove la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Borné en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême ; trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue... Nous ne sentons ni l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles ; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu d'instruction. Enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard ; elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ;

et, si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous, c'est l'état qui nous est naturel et toutefois le plus contraire à notre inclination; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

* ... Les principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres, sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous; or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons; on croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir?

Voilà les principales forces de part et d'autre.

Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé, on le deviendra bien vite et peut-être trop.

Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels.

Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature ; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti et se range nécessairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car, qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence. Cette neutralité est l'essence de la cabale : qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Ils ne sont pas pour eux-mêmes ; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout sans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? Doutera-t-il s'il est ? On n'en peut venir là, et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

Dira-t-il donc, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers !

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez : écoutez Dieu ¹.

* S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ².

¹ Que cela est beau de dédain !

² Pascal humilie et renverse la raison qui fait la fière et repousse

* L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est véritablement égaré et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver¹. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

* Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

* Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme.

Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme.

tout secours surnaturel. Mais ce n'est pas à dire, pour cela, qu'il nie tout pouvoir naturel de connaître. Fénelon, dans son *Traité de la connaissance de Dieu*, a dit des deux raisons qui sont en nous : *L'une qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, précenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée; l'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tout lieu et à redresser tous les esprits qui se trompent*, etc. Bossuet, qu'on oppose souvent à Pascal, pour prouver que ce dernier est sceptique, Bossuet a dit aussi dans son *Sermon du vendredi de la quatrième semaine de Carême* : « Les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle homme ! Vous jugez bien que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. »

(Voir aussi, à l'article *Bossuet*, un extrait du *Sermon pour le dimanche de la Quinquagésime*.)

¹ L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux !

(LAMARTINE.)

* Nous souhaitons la vérité et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous recherchons le bonheur et ne trouvons que misère et que mort.

* Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables de certitude et de bonheur.

Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

* Quand je considère la petite durée de ma vie absorbée dans l'éternité, dans ma vie précédant et suivant; le petit espace que je remplis et même que je vois abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et je m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors? Qui m'y a mis? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi?

* Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ¹.

* L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ². Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer; mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

* Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et sans suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de face.

¹ Ces mots, d'une harmonie saisissante, inspirent une sorte d'effroi.

² Image admirable, mais qui, toutefois, aurait pu paraître étrange, si elle n'eût été habilement préparée. Pascal n'a rien écrit de plus profond que ces quelques lignes.

* L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec¹, et troublez cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant Dieu que voilà²!

* Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes³.

¹ Montaigne avait dit : l'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor ; quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. — Mais qu'il y a loin de cette phrase à l'inimitable moquerie de Pascal : *Chassez cet animal qui tient sa raison en échec !*

² Pascal fait sans doute allusion à un mot d'Épictète (II, 8) sur le Dieu qui est en chacun de nous.

³ Nicole, dans son *Traité de la connaissance de Dieu*, chap. v, s'est souvenu de ce lugubre tableau : Le monde entier, dit-il, est un lieu de supplice où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu.... Figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes, et rempli d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, ... et qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre, qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie ; mais que ceux-ci mêmes n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tout moment à ceux qui les environnent, etc. »

Le doux Nicole, on le voit, s'était proposé de faire une peinture encore plus effrayante que celle de Pascal. Mais, en forçant son talent, il est tombé dans l'enflure, et l'effet qu'il voulait produire a été tout à fait manqué.

*Entretien de Pascal avec M. de Saci, sur Épictète
et Montaigne.*

Le morceau suivant est l'un des plus admirables qui soient sortis de la plume de Pascal. Ce n'est pourtant qu'une simple analyse ; mais l'immortel penseur y a tout mis, ses idées, ses croyances, son cœur, son génie. C'est pendant un séjour à Port-Royal que Pascal eut avec M. de Saci l'entretien qu'on va lire. « M. de Saci, rapporte le P. Des Molets, avait cru devoir parler à M. Pascal des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. M. Pascal lui dit que ses deux livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond : »

« Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet ; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice, qu'il se soumette à lui de bon cœur et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très-grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais j'ai perdu cela ; dites plutôt je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. Ainsi des biens et de tout le reste. Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, dites-vous. De quoi vous mettez-vous en peine, parce que celui qui vous l'a prêté vous le redemande ? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il, désirer que ces choses qui se font se fassent comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs, que vous êtes ici comme un acteur et que vous jouez le personnage d'une comédie tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court ; s'il vous le donne long, jouez-le long : s'il veut que vous contrefassiez le gueux, vous devez le faire avec toute la naïveté qui vous sera possible ; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage

qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort et les maux qui semblent les plus insupportables, et jamais vous ne penserez rien de bas et ne désirerez rien avec excès.

» Il montre ainsi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret ; rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

» Voilà, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. J'ose dire qu'il méritait d'être adoré, s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi, comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a donné à tout homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations ; que ces moyens sont toujours en notre puissance ; qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin ; il faut voir ce qu'il y a en nous de libre ; que les biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance et ne mènent donc pas à Dieu ; mais que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse : que ces deux puissances sont donc libres, et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits ; que l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître Dieu, l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint et ainsi compagnon de Dieu. Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres erreurs, comme : que l'âme est une portion de la substance divine ; que la douleur et la mort ne sont pas des maux ; qu'on peut se tuer quand on est tellement persécuté qu'on peut croire que Dieu appelle ; et d'autres.

» Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, monsieur, que je vous parle, étant né dans un état chrétien, il fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier ; mais comme il a voulu chercher quelle morale

la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il disconvient en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute, et doutant même de cette dernière proposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi, et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif; car s'il dit qu'il doute il se trahit en assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; de sorte que ne voulant pas dire : « Je ne sais, » il dit : « Que sais-je ? » dont il fait sa devise en la mettant sous des balances qui, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre, c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses essais, et c'est la seule chose qu'il prétende bien établir, quoiqu'il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance....

» C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture, et c'est de là encore qu'il foudroie plus vigoureusement l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'apologie de Raimond de Sebonde; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Être souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune chose de la nature ! Il leur demande sur quels

principes ils s'appuient, il les presse de les montrer, il examine tous ceux qu'ils peuvent produire et y pénètre si avant par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus naturels et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose, si elle se connaît elle-même, si elle est substance ou accident, corps ou esprit, ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres; si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, et si elle peut discerner entre l'innombrable variété des corps qu'on en produit; comment elle peut raisonner si elle est matérielle; et comment elle peut être unie à un corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle; quand a-t-elle commencé d'être? avec le corps ou avant? et si elle finit avec lui ou non; si elle ne se trompe jamais; si elle sait quand elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à ne pas la connaître; si dans ses obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que deux et trois font six qu'elle sait ensuite que c'est cinq; si les animaux raisonnent, pensent, parlent; et qui peut décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou l'étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unité, qui sont toutes choses qui nous environnent et entièrement inexplicables; ce que c'est que santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice, péché, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont communes dans tous les hommes, sont conformes à la vérité essentielle....

» Enfin il examine si profondément les sciences et la géométrie, dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'étendue, de mouvement, etc.; la physique en bien plus de manières et la médecine en une infinité de façons, et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence et le reste. De telle sorte qu'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans un songe dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, et pendant lequel nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que lui faisant douter si elle est

raisonnable , et si les animaux le sont ou non , ou plus ou moins , il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée , et la met par grâce en parallèle avec les bêtes , sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même de son rang qu'elle ignore ; la menaçant si elle gronde , de la mettre au-dessous de tout , ce qui est aussi facile que le contraire , et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère au lieu de s'élever par une sottise insolence. »

M. de Sacy , se croyant vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue , se disait en lui-même les paroles de saint Augustin : O Dieu de vérité ! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables ? Il plaignait ce philosophe qui se piquait et se déchirait de toutes parts des épines qu'il se formait , comme saint Augustin dit de lui-même lorsqu'il était en cet état. Après donc une assez longue patience , il dit à M. Pascal :

« Je vous suis obligé , monsieur ; je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne , je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits ; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me ride , attende*. Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit , mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a , par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait , on m'a peu conseillé de lire cet auteur , dont tous les ouvrages n'ont rien de ce que nous devons principalement rechercher dans nos lectures , selon la règle de saint Augustin , parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fonds d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois , qu'on nommait académiciens , de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant aux yeux des chrétiens pour une folie ? C'est le jugement que saint Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne : Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part ; ainsi nous , qui avons la foi , devons de même mettre à part

tout ce qu'il dit. Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu ; mais il pouvait s'en servir mieux et en faire plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien quand on en use si mal ? *Quid proderat*, etc. ? dit de lui ce saint docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux , monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs plongés dans l'ivresse , mais qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouviez dans Montaigne.... »

M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables , sur quoi M. Pascal lui dit que s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le bien savoir tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il savait bien mieux saint Augustin , et qu'il le savait bien mieux tourner, quoique peu avantageusement pour le pauvre Montaigne. Il lui témoigna être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de lui représenter ; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

« Je vous avoue , monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme , qui de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes, le précipite dans la nature des bêtes ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Eglise par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes qu'il avait si utilement humiliés à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer des crimes qu'il les a convaincus ne pouvoir pas seulement connaître.

» Mais il agit au contraire en païen de cette sorte. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclût qu'on en doit laisser le soin aux autres, et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant ; et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que quelque peu qu'on serre les mains, ils s'échappent entre les doigts et les laissent vides. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et des notions

communes, parce qu'il faudrait qu'il se fît violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort parce que son instinct l'y pousse et qu'il ne veut pas résister par la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la nature parle au contraire. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite; il agit comme les autres hommes, et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que les vraisemblances étant pareillement d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contre-poids qui l'emportent. Il monte sur son cheval comme un autre qui ne serait pas philosophe, parce qu'il le souffre, mais sans croire que ce soit de droit, ne sachant pas si cet animal n'a pas, au contraire, celui de se servir de lui... Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes, dans un morne silence et seule sur la pointe d'un rocher; fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos où il n'arrive jamais. La sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée et pour ainsi dire folâtre : elle suit ce qui la charme et badine négligemment des accidents bons ou mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peines, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il dit lui-même.

» Je ne puis vous dissimuler, monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Epictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus grands défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde et les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes, savoir : ou qu'il y a un Dieu, et lors il y place son souverain bien; ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il en est incapable. J'ai pris un plaisir extrême à remarquer dans ces divers raisonnements en quoi les uns

et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable qu'ils ont essayé de connaître. Car, s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelques caractères, parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle, même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire dans cette étude!

» Il est vrai, monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent retirer de ces études philosophiques. Je ne laisserai pas néanmoins de vous en dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront pas de vous, en quoi j'aurai l'avantage ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur ou de la recevoir de vous avec assurance. Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états, qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité, tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue; car, en effet, on leur rend hommage en bien des manières.

» C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, s'abat dans la lâcheté; d'où il semble que, puisque l'un conduit à la vérité, l'autre à l'erreur, on formerait en les alliant une morale

parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne résulterait de leur assemblage qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude, l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme, l'autre sa faiblesse, il ruine les vérités aussi bien que les faussetés l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls, à cause de leurs défauts, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Evangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai et chassant tout ce qui est de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines... Voilà l'union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne d'un homme-Dieu .. »

M. de Sacy ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner les choses ; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret, comme lui, de faire sur ces lectures des réflexions si sages et si libres. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que, quoiqu'il vît bien, par ce qu'il venait de lui dire, que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se traînerait un peu, et n'aurait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier, *aurum ex stercore*, disait un Père....

« Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans Epictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles ; qu'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice ; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités

inébranlables ; et, pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ses principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères : car l'esprit en est si battu qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'incarnation ou le mystère de l'eucharistie sont possibles : ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

» Mais si Epiclète combat la paresse, il mène à l'orgueil ; de sorte qu'il peut être très-nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice, qui n'est pas de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de soin, de discrétion et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille.... »

Ce fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils arrivèrent néanmoins d'une manière un peu différente : M. de Saci y étant arrivé tout d'un coup par la claire vue du christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de détours en s'attachant aux principes de ces philosophes.

Montaigne était-il réellement sceptique ? Asseoir un jugement sur un homme à principes si flottants est chose presque impossible. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa vie valait mieux que ses principes, et qu'il est mort en chrétien. Aussi de vouloir établir la moindre assimilation entre Pascal et cet insaisissable Protée, est-ce le comble de la déraison. Pressé de s'endormir sur l'oreiller de la paresse, Montaigne ne se fatigue point à la recherche des grands problèmes de l'existence de Dieu, des devoirs de l'homme, etc. Ce qui lui *grée* dans ses moments de réveil, c'est de raconter des histoires sans fin, de parler de soi, de rire, de se moquer. Chez Pascal, au contraire, une seule pensée domine, et c'est la plus sérieuse que puisse agiter l'esprit humain : arriver à la certitude sur Dieu, sur son âme, sur sa fin dernière ! Apologiste d'une religion divine, et par conséquent mystérieuse, Pascal triomphe de l'impuissance des philosophes orgueilleux qui veulent voir au fond des vérités les plus insondables. Mais loin de prendre la défense du scepticisme, il le combat et le réfute avec une force invincible.

Deuxième partie. — Félicité de l'homme avec Dieu, ou qu'il y a un réparateur par l'Écriture.

* Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps, mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire ni les preuves qui peuvent m'arrêter; et ainsi j'aurais refusé également la religion de Mahomet et celle de la Chine, et celle des Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marque de vérité que l'autre, ni rien qui déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances, dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens propre et à leur propre esprit, et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions et de coutumes, au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les témoins de ce grand événement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur...

Plus je les examine, plus j'y trouve des vérités : ce qui a précédé et ce qui a suivi; enfin eux sans idoles ni rois, et cette synagogue qui est prédite, et ces misérables qui la suivent, et qui étant nos ennemis sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même est prédit. Je trouve en cet enchaînement cette religion toute divine dans son autorité, dans sa durée,

dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets...

Dès là je refuse toutes les autres religions.

Par là je trouve réponse à toutes les objections.

Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié...

Je trouve d'effectif que, depuis que la mémoire des hommes dure, il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un libérateur;

Que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes et un peuple entier, durant quatre mille ans, prophétisant et fait exprès...

* Ainsi je tends les bras à mon libérateur, qui, ayant été prédit pendant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre, dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites; et par sa grâce j'attends la mort en paix dans l'espérance de lui être éternellement uni, et je vis cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

Jésus-Christ considéré en sa personne divine.

* ... Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse n'est nulle part sinon en Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents en genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles ¹ n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits; c'est assez.

Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles ² n'ont nul rapport, car elles n'y ajou-

¹ C'est-à-dire : les grandeurs charnelles.

² C'est-à-dire : les grandeurs de la sainteté.

tent ni ôtent. Elles sont vues de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux ; Dieu leur suffit.

Archimède sans éclat serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits des inventions. O qu'il a éclaté aux esprits !

Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi ; mais qu'il est bienvenu avec l'éclat de son ordre !

* Quel homme eut jamais plus d'éclat ! Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre.

Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat ? De trente-trois ans il en vit trente, sans paraître. Dans trois ans il passe pour un imposteur ; les prêtres et les principaux [de sa nation] le rejettent ; ses amis et ses plus proches le méprisent ; enfin il meurt trahi par un des siens et abandonné par tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat ; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable, et il n'en a rien eu pour lui ¹.

* Jésus-Christ a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

* La conversion des païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les juifs ont été si longtemps à les combattre

¹ Il faut lire et relire cette page immortelle où, parlant de Celui qui a réalisé sur la terre l'idée de la véritable grandeur, Pascal nous fait parcourir avec lui l'échelle de toutes les grandeurs.

sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu les persuader.

* Jésus-Christ est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

Mystère de Jésus.

On a pu se convaincre, en jetant les yeux sur les pages qui précèdent, qu'il y a de tous les styles dans le style de Pascal : et la précision mathématique de Descartes, et la véhémence oratoire de Bossuet, et l'énergique concision de la Rochefoucauld, et l'esprit charmant de Fénelon, et les contrastes piquants de la Bruyère. Maintenant, voici un fragment que Pascal a intitulé *le Mystère de Jésus*, et où, contemplant le divin Maître au milieu de ses disciples endormis, il épanche son cœur aux pieds du Sauveur avec des accents d'une incomparable suavité :

* Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes, mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *Turbare semet ipsum*. C'est un supplice d'une main humaine, mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

* Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment ; il les prie de soutenir (se tenir) un peu avec lui¹, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul avec la colère de Dieu...

* Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

* Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette fois ; mais alors il se plaint comme s'il n'eût pu contenir sa douleur : Mon âme est triste jusqu'à la mort...

* Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

¹ Il y a dans saint Marc, xxiv, 34 : « *Et ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem ; sustinete hic et rigilate*. Le mot soutenir est probablement une faute de copiste : Pascal avait sans doute dicté : se tenir : *sustinete hic*, demeurez ici.

(Mais voici que, comme dans l'*Imitation*, un dialogue s'établit entre Jésus-Christ et son disciple ravi dans une tendre contemplation :)

* — Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu m'avais trouvé.

* Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi...

* Laisse-toi conduire à mes règles; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

* Le Père aime tout ce que JE fais.

* Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?

* Je te suis présent par ma parole dans l'Ecriture; par mon esprit dans l'Eglise; par les inspirations, par ma puissance, dans les prêtres; par ma prière, dans les fidèles.

* Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

* Souffre les chaînes et les servitudes corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

* Je te suis plus ami que tel et tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait et comme je suis prêt à faire...

* Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur...

* — Je le perdrais donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.

* — Non, car moi par qui tu l'apprends t'en peux guérir, et ce que je te dis est un signe que je veux te guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis !

* — Seigneur, je vous donne tout.

* — Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.

* Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver de terre.

* — Seigneur, je vois mon abîme d'orgueil, de curiosité, de concupiscence.

Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à Jésus-Christ juste. Mais il a été fait péché pour moi ; tous vos fléaux sont tombés sur lui... Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre...

* Mais il s'est guéri lui-même et me guérira à plus juste raison.

* Il faut ajouter mes plaies aux siennes et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

RHÉTORIQUE DE PASCAL.

L'art de persuader.

Nous avons réuni sous ce titre les éléments de la théorie que Pascal a appliquée dans ses écrits avec tant de conscience et de supériorité. Être homme plutôt qu'auteur, dédaigner tous les vains artifices du langage ; ne rien laisser s'interposer entre son sujet et soi, en un mot, ne se préoccuper que du vrai, sans repousser toutefois l'agréable, en ne perdant jamais de vue que *bien penser est un principe de la morale*, voilà tout l'art, selon le grand écrivain. De telles leçons doivent être, plus que jamais, méditées par la jeunesse.

Cet art que j'appelle l'*art de persuader*, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques et parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires, à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit, et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles ; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice ; et qu'il faut enfin en démontrant substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démon-

stration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet. Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute, et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force. Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder, et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes en ce peu de règles, qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions.

I. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer.

II. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition

III. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes.

I. N'omettre aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être.

II. Ne demander, en axiomes, que des choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations.

I. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes, qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver.

II. Prouver toutes les propositions un peu obscures, et n'employer à leur preuve que des axiomes très-évidents ou des propositions déjà accordées ou démontrées.

III. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables, desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires et qu'on peut négliger sans erreur, qu'il est même difficile et comme impossible d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut; ce sont les trois premières de chacune des parties :

Pour les définitions : ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus ;

Pour les axiomes : n'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples ;

Pour les démonstrations : ne démontrer aucune des choses très-connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses quoique très-claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires, ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuve.

Mais les cinq autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur, et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions.

N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans définition.

N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes.

Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations.

Prouver toutes les propositions en n'employant à leur preuve que des axiomes très-évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées.

N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Telles sont les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et, pour tout dire, géométriques, et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Pensées sur la littérature.

* Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.

Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc.

Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût...

* Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron¹ ont des admirateurs, et en grand nombre.

* Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai.

* Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

* Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations; ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout² de bien savoir choisir pour se le former et ne point le gâter....

* Les mots diversement rangés font un divers sens, et les sens diversement rangés font différents effets.

* Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner.

* La vraie éloquence se moque de l'éloquence³.

¹ Il est remarquable que trois des plus grands écrivains du dix-septième siècle, Pascal, Fénelon, la Fontaine, se soient montrés très-sévères pour Cicéron.

² De tout point.

³ C'est-à-dire ne recherche point l'effet; exprime simplement ce qui

* L'éloquence continue ennue.

* L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon
1^o que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir; 2^o qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui veulent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer le plus qu'il est possible dans le simple naturel; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop, ni rien de manque.

* L'éloquence est une peinture de la pensée, et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait.

* Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme ¹.

* Il faut qu'on ne puisse dire ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. Je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. *Ne quid nimis.*

se passe dans l'âme. — Pascal se moque très-spirituellement, dans l'une de ses *pensées* (qui n'est qu'à l'état d'ébauche), de ceux qui font des périphrases, qui ne disent pas Paris, mais *capitale de la France*, etc.

¹ Je disais à quelqu'un fort savant qu'il parlait en auteur: — Eh quoi, me répondit-il, ne le suis-je pas? — Vous ne l'êtes que trop. repris-je, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme.

Méré, *OŒuvres posthumes.*)

* On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne veulent pas d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.

* Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc. ; mais ils sont tout cela, et jugent de tous ceux-là...

* [L'on est] poète et non honnête homme. La règle est l'honnêteté.

* Je hais également le bouffon et l'enflé...

* On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

* La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

* Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser¹.

* Rien n'est plus commun que les bonnes choses ; il n'est question que de les discerner, et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer ; ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne ; il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils anraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

* [L'imagination.] C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infailible de vérité si elle l'était infailible du mensonge : mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne

¹ Méré, au sujet de César, s'exprime ainsi : « Ce grand homme était persuadé que la beauté du langage dépend beaucoup plus d'user des meilleurs mots que de les diversifier ; et s'il était content d'une expression, il ne s'en lassait pas et ne craignait pas d'en lasser les autres. »

aucune marque de ses qualités , marquant de même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous , je parle des plus sages , et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes ; la raison a beau crier , elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison , qui se plaît à la contrôler et à la dominer pour montrer combien elle peut en toutes choses , a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux , ses malheureux ; ses sains , ses malades ; ses riches , ses pauvres ; elle fait croire , douter , nier la raison ; elle suspend les sens , elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages ⁴...

* L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite , et tout son devoir est de penser comme il faut : or l'ordre de la pensée est de commencer par soi , et par son auteur , et par sa fin. Or à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser , à jouer du luth , à chanter , à faire des vers , à courir la bague , etc. ; à bâtir , à se faire roi , sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme.

* La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule.

Qu'elle est grande par sa nature , qu'elle est basse par ses défauts !

* On se fait une idole de la vérité même , car la vérité hors de la charité n'est pas Dieu ; c'est son image et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer ; et encore moins faut-il adorer son contraire , qui est le mensonge.

Pensées diverses.

* Toute la suite des hommes , pendant le cours de tant de siècles , doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité

⁴

Ces gens étaient les fous , Démocrite le sage.

(La Fontaine , *Démocrite et les Abdéritains.*)

dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance , qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ! Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et, comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

* Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

* La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie.

* Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable !

* Nous nous connaissons si peu que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine ou l'abcès prêt à se former.

* L'homme est plein de besoins, et il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dira-t-on : il me prendrait pour une proposition. — C'est un bon guerrier : il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins généralement.

* Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : *Mon livre, mon commentaire, mon histoire*, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et [ont] toujours un

chez moi à la bouche. Ils feraient mieux de dire : Notre lierc, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

* La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit qui est sans règle. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit.

* Morale et langage sont des sciences particulières, mais universelles.

* Disenr de bons mots, mauvais caractère.

* Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

* Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

* Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse.

* Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience.

* Craindre la mort hors le péril et non dans le péril, car il faut être homme.

* Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites point.

* Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile !

* Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il faudrait leur obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailiblement.

* Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

* A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

* Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller.

* Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

* Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie que celle de tout le reste du monde!

* La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

Le bonheur n'est ni hors de nous ni dans nous; il est en Dieu, et hors et dans nous¹.

* Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est pure et toute vraie.....

* Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais².

¹ *Hors de nous*, parce qu'il n'existe qu'en Dieu; *dans nous*, parce que là nous retrouvons Dieu.

² Pascal lui-même n'a rien écrit de plus frappant que ces trois lignes. Quelle sublime peinture du néant de l'homme ! Ce bruit des pelletées de terre tombant sur la bière émeut jusqu'au fond de l'âme.

— Nous nous sommes servis, pour faire ces extraits, de l'édition des *Pensées* par M. Faugère, et nous avons consulté avec fruit les éditions données par MM. Frantin (1853) et Haret (1852). — Les savantes recherches de l'abbé Maynard nous ont été aussi d'une grande utilité. —



NICOLE (PIERRE).

(1625-1695.)

L'ancien monastère de Port-Royal, situé près de Chevreuse, devint, vers le milieu du dix-septième siècle, une sorte de couvent laïque où des hommes d'un rare mérite et d'une grande piété, épris de la vie solitaire, se retirèrent pour partager leur temps entre les exercices religieux, le travail manuel, la culture des lettres et l'éducation de quelques jeunes gens. Antoine Arnauld, Arnauld d'Andilly, le Maître de Sacy, le Nain de Tillemont, Lancelot et Nicole ont rendu Port-Royal célèbre; et Pascal, qui pourtant n'y séjourna qu'à titre d'hôte, l'a enveloppé dans sa gloire. Racine y passa, comme élève, les plus belles années de son adolescence, et consacra ses premiers vers, du moins les plus anciens que nous ayons de lui, à chanter ce qu'on se plaisait à nommer alors *le Désert*; désert à six lieues de Paris, et qui rassemblait, on le voit, une assez bonne compagnie. L'association de tant d'hommes savants, habiles et laborieux, ne pouvait pas être inféconde. Les écrivains de Port-Royal produisirent un grand nombre d'ouvrages remarquables : livres élémentaires, livres d'érudition, de piété, de théologie, qui portaient au loin leur renommée, et chaque jour élargissaient le cercle de leur influence. La théologie les perdit. Ils se firent les champions ardents et obstinés de la doctrine de Jansénius sur la *grâce*. De là leur nom de *jansénistes*, et les longues querelles qui troublèrent l'Eglise, inquiétèrent Louis XIV et amenèrent enfin la dispersion de ces opiniâtres solitaires.

Nicole, à qui on doit un des meilleurs ouvrages de Port-Royal : *La perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'eucharistie*, le judicieux Nicole n'avait pas adopté toutes les opinions du jansénisme; mais intimement lié avec Antoine Arnauld, et collaborateur habituel de l'indomptable docteur, lié de même avec Pascal et traducteur latin de ses *Provinciales*, auxquelles il ajouta des notes virulentes, il fut comme emporté dans l'orageuse destinée de ses amis. Il se vit obligé de fuir, de se cacher, de passer même à l'étranger. Il obtint cependant la permission de renérir secrètement à Chartres, sa ville natale, et bientôt après à Paris, où il achèva ses *Essais de morale*, qui mirent le sceau à sa réputation. Madame de Sévigné a rempli sa correspondance de l'admiration que lui inspirait cet ouvrage. « *Je lis, dit-elle, M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève.* » — « *Je poursuis cette morale de Nicole que je trouve délicieuse.* » Et M. Nicole partout, et toujours M. Nicole. Assurément c'est un bon livre; mais cette profusion d'éloges et la vivacité de ces expressions nous semblent passer la mesure. Nous recommandons la lecture des *Essais* de Nicole comme une saine nourriture pour l'âme, mais nous ne promettons pas un *plaisir qui enlève*, et nous avouons que le mot *délicieux* ne nous serait jamais venu pour caractériser sa *morale*. Il y avait du parti pris, disons mieux, de l'esprit de parti dans l'enthousiasme de madame de Sévigné. Quoique son charmant caractère n'eût rien de la tristesse janséniste, elle tenait pour Port-Royal, et elle s'était juré de trouver parfait tout ce qui en portait la marque. « *Ne vous avais-je pas dit, écrit-elle encore à sa fille, que c'était de la même étoffe que Pascal?* » Mais l'aimable critique s'abuse encore ici. L'*étoffe de Pascal* est d'un tissu bien autre et d'une bien autre couleur! Nicole

et Pascal ! Il y a autant de différence entre leurs manières d'écrire qu'entre le sol aplani de la Beauce, où Nicole avait pris naissance, et cette Auvergne volcanique d'où Pascal s'était élancé.

A quoi bon surfaire Nicole ? laissons-le à son rang ; ce rang est assez honorable. S'il doit céder le pas aux *grands* écrivains de son temps, il marche à la tête des *bons*, et, comme moraliste, « on ne saurait trop l'estimer. » C'est M. de Maistre qui le déclare, et quand il loue un janséniste, il faut bien le croire. M. de Lamennais, au temps où il était une des gloires de l'Eglise, disait à un critique éminent de notre époque : « Dans les traités de morale de Nicole, je vous recommande particulièrement celui de la connaissance de soi-même et celui des moyens de conserver la paix avec les hommes. Ce sont à mon sens deux petits chefs-d'œuvre. » Le second de ces traités est celui que madame de Sévigné plaçait au-dessus de tous les autres ; c'est celui qu'elle aurait voulu mettre en bouillon pour l'avaler. Chose étonnante ! Voltaire en dit autant que madame de Sévigné ; il enchérit même sur elle : il soutient qu'on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité.

Malgré tant d'applaudissements, et qui partent, on peut le dire, de tous les points de l'horizon, Nicole ne se lit plus guère. Il serait cependant très-bon pour nous d'y revenir. Tous plus ou moins *gâtés* (dans le sens rigoureux du mot) par le style contemporain, par les idées contemporaines, habitués à des auteurs qui, vrais courtisans du public, ne savent que deux rôles, amuser ou flatter, nous avons grand besoin de nous retremper de temps en temps dans un régime plus sévère ; nous avons grand besoin qu'un écrivain comme Nicole, qui n'a pas plus de complaisance pour les faiblesses de notre esprit que pour celles de notre cœur, nous fasse quelquefois entendre un grave langage et d'austères vérités.

V. R.

TRAITÉ DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX

AVEC LES HOMMES.

Comme Nicole est moins remarquable par la trame du style et le relief de l'expression que par la solidité et l'enchaînement des pensées, au lieu de prendre çà et là dans ses œuvres des pages qui perdraient à leur isolement une grande partie de leur prix, tout bien examiné, nous avons jugé préférable de nous en tenir au *Traité*, tant loué autrefois et si peu connu aujourd'hui, sur les *moyens de conserver la paix avec les hommes*. Ne pouvant l'insérer ici tout entier, à cause de son étendue, nous avons essayé d'en faire un abrégé sans rompre le fil des idées. On trouvera peut-être l'abrégé encore un peu long ; mais tout est si bien lié dans ce qu'écrit Nicole, sa manière de composer est tellement symétrique, qu'il faut y regarder très-attentivement avant de retrancher, nous ne disons pas un chapitre, mais un paragraphe, une ligne. Il y a plus d'une page que nous aurions voulu supprimer, et que nous avons dû laisser pour éviter une lacune.

I.

La raison et la foi s'accordent à nous faire un devoir de conserver la paix avec les hommes.

Les hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie ni par la foi, ni par la raison. Ils suivent témérairement les impressions des objets présents ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considérer ce qui leur est véritablement utile pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisaient réflexion, ils verraient que la foi et la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs et des actions des hommes, que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, et que la plupart de celles où elle nous porte contribuent plus au bonheur temporel que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur ¹.

Or, cet accord de la raison et de la foi ne paraît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis et d'éviter toutes les occasions et tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importants pour notre propre intérêt.

Car on ne saurait considérer avec quelque attention la source de la plupart des inquiétudes et des traverses qui nous arrivent ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne reconnaisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, et que l'on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours quelque chose ²; s'il n'y en a pas de causes

¹ Chose admirable ! dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Nicole, comme on le voit, l'avait dit avant Montesquieu.

² On parlait généralement ainsi au dix-septième siècle.

prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine s'ils n'avaient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverses et à ces troubles que les autres nous causent ; et comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin et tant de temps.

II.

Règle générale pour conserver la paix : Ne blesser personne et ne se blesser de rien. Deux manières de choquer les autres : Contredire leurs opinions ; s'opposer à leurs passions.

Mais la peine n'est pas de se convaincre soi-même de la nécessité de conserver l'union avec le prochain ; c'est de la conserver effectivement en évitant tout ce qui la peut altérer. Il est certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puisse produire ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il est utile d'y employer, il semble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connaître les causes ordinaires des divisions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or, en les considérant en général, on peut dire qu'on ne se brouille avec les hommes que parce que en les blessant on les porte à se séparer de nous, ou, parce que étant blessés par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux et à renoncer à leur amitié. L'un et l'autre se peut faire, ou par une rupture manifeste, ou par un refroidissement insensible. Mais de quelque manière que cela se fasse, ce sont toujours ces mécontentements réciproques qui sont les causes des divisions : et l'unique moyen de les éviter, c'est de ne faire jamais rien qui puisse blesser personne, et de ne se blesser jamais de rien.

Il n'y a rien de plus facile que de prescrire cela en gé-

néral. Mais il y a peu de choses plus difficiles à pratiquer en particulier ; et l'on peut dire que c'est une de ces règles qui, étant fort courtes dans les paroles, sont d'une extrême étendue dans le sens et renferment dans leur généralité un grand nombre de devoirs très-importants. C'est pourquoi il est bon de la développer en examinant plus particulièrement par quels moyens on peut éviter de blesser les hommes, et mettre son esprit dans la disposition de ne se point blesser de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réussir dans la pratique du premier de ces devoirs est de savoir ce qui les choque et ce qui forme en eux cette impression qui produit l'aversion et l'éloignement. Or il semble que toutes les causes s'en peuvent réduire à deux, qui sont de contredire leurs opinions et de s'opposer à leurs passions.

III.

Attachement des hommes à leurs opinions.

Les hommes sont naturellement attachés à leurs opinions, parce qu'ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à désirer de régner les uns sur les autres en toutes les manières qui leur sont possibles. Or, on y règne en quelque sorte par la éréanee. Car c'est une espèce d'empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l'opposition que nous y trouvons nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L'homme met sa joie, dit l'Écriture, dans les sentiments qu'il propose : *Lætatur homo in sententiâ oris sui*. Car en les proposant il les rend siens, il en fait son bien, il s'y attache d'intérêt ; et les détruire, c'est détruire quelque chose qui lui appartient. On ne le peut faire sans lui montrer qu'il se trompe, et il ne prend point plaisir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point prétend en cela avoir plus de lumière que lui. Et ainsi il lui présente en même temps deux idées désagréables : l'une, qu'il manque de lumière ; l'autre, que lui qui le reprend le surpasse en intelligence. La première l'humilie, la seconde l'irrite et excite sa jalousie. Ces effets sont plus vifs et plus sensibles à mesure que la cupidité est plus vive et plus agissante ; mais il y a peu de gens qui ne les ressentent en quelque degré, et qui souffrent la contradiction sans quelque sorte de dépit.

IV.

L'impatience qui nous porte à contredire les autres est un défaut considérable.

L'impatience qui nous porte à contredire les autres avec chaleur ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils aient des sentiments différents des nôtres. C'est parce que ces sentiments sont contraires à notre sens qu'ils nous blessent, et non pas parce qu'ils sont contraires à la vérité. Si nous avons pour but de profiter à ceux que nous contredisons, nous prendrions d'autres mesures et d'autres voies. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions et nous élever au-dessus d'eux ; on plutôt nous voulons tirer, en les contredisant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous font en choquant notre sens. De sorte qu'il y a tout ensemble dans ce procédé et de l'orgueil qui nous cause ce dépit, et du défaut de charité qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiscrete, et de l'hypocrisie qui nous fait couvrir tous ces sentiments corrompus du prétexte de l'amour de la vérité et du désir charitable de désabuser les autres : au lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous satisfaire nous-mêmes.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paraît faux comme un défaut très-considérable, et qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres. Ainsi comme nous nous devons à nous-mêmes la première charité, notre premier soin doit être de travailler sur nous-mêmes et de tâcher de mettre notre esprit en état de supporter sans émotion les opinions des autres qui nous paraissent fausses, afin de ne les combattre jamais que dans le désir de leur être utile.

Or, si nous n'avions que cet unique désir, nous reconnaitrions sans peine qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire, parce que le remède serait souvent pire que le mal, et que, s'attachant à ces petits maux, on se mettrait hors d'état de remédier à ceux qui sont vraiment importants. C'est pourquoi, encore que Jésus-Christ fût plein de toute vérité, comme dit saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs

que celles qui regardaient Dieu et les moyens de leur salut. Il savait tous leurs égarements dans les choses de la nature. Il connaissait mieux que personne en quoi consistait la véritable éloquence. La vérité de tous les événements passés lui était parfaitement connue. Cependant il n'a point donné charge à ses apôtres ni de combattre les erreurs des hommes dans la physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les désabuser d'une infinité d'erreurs de fait dont les histoires étaient remplies.

Nous ne sommes pas obligés d'être plus charitables que les apôtres. Et ainsi, lorsque nous apercevons qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugements téméraires et injustes, non-seulement nous pouvons nous dispenser de combattre ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligés par la loi de la charité.

V.

Précautions à prendre quand on contredit les autres.

Il ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire généralement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce serait détruire la société au lieu de la conserver, parce que cette contrainte serait trop gênante et que chacun aimerait mieux se tenir en son particulier. Il faut donc réduire cette réserve aux choses les plus essentielles et auxquelles on voit que les gens prennent plus d'intérêt, et encore y aurait-il des voies pour les contredire de telle sorte qu'il serait impossible qu'ils s'en offensassent; et c'est à quoi il faut particulièrement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même subsister si l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose très-utile que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentiments d'une manière si douce, si retenue et si agréable que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens; et nous les trouverions aussi bien

qu'eux si la charité était aussi agissante en nous que la cupidité l'est en eux et qu'elle nous fit autant appréhender de blesser nos frères, que nous devons regarder comme nos supérieurs dans le royaume de Jésus-Christ, qu'ils appréhendent de blesser ceux qu'ils ont intérêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante et si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudrait avoir un soin particulier de s'y exercer; car souvent ce ne sont pas tant nos sentiments qui choquent les autres que la manière fière, présomptueuse, passionnée, méprisante, insolente avec laquelle nous les proposons. Il faudrait donc apprendre à contredire civilement et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très-considérables.

Il est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière impérieuse de dire ses sentiments, que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connaît assez cet air, et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est par exemple une espèce d'ascendant que de faire paraître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas et d'en faire des reproches, car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauraient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés au contraire que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumière et qu'ils marquent seulement que nous préférons notre jugement au leur, et que nous ne nous soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnable-

ment contesté, car l'on choque ceux à qui on parle de cet air ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté d'examiner et d'en juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que je viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses opinions par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentiments et leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend; car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la leur rend suspecte. Ils y résistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, et souvent même, prenant ces marques de passion pour des espèces d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses et de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puissent avoir un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes durs et humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinions où l'on les veut réduire est assez dur à la nature sans y ajouter encore de nouvelles duretés.

Enfin la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or, ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir, et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on

témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point quo l'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

VI.

Il ne faut pas s'opposer sans discrétion aux passions des hommes.

Ce que nous avons dit des moyens de ne point blesser les hommes en contredisant leurs opinions nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle sorte il les faut ménager dans leurs passions, puisque ces opinions mêmes en sont partie, et qu'ils ne se piquent, quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment et qu'ils y sont attachés par passion.

Ce dépit qu'ils ressentent quand on s'oppose à leurs desirs vient de la même source que celui qu'ils ont quand on contredit leur sentiment ; c'est-à-dire d'une tyrannie naturelle par laquelle ils voudraient dominer sur tous les hommes et les assujettir à leurs volontés. Mais parce qu'elle paraît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour-propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un voile de justice, et en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent ne les offense que parce qu'elle est injuste et contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste et qu'on ne dût pas l'avoir, il n'est pas juste néanmoins de se mettre au hasard de l'exciter par son indiscretion : et il peut souvent arriver que, comme celui qui s'offense de ce que l'on ne suit pas ses inclinations a tort, celui qui ne les suit pas en a encore davantage ; parce qu'il manque à quelque devoir à quoi la raison l'obligeait, et qu'il est cause des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le ressentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui sont contraires à la tranquillité de l'esprit et à la charité, et par conséquent à l'état d'une vie vraiment chrétienne.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeler justes, d'autres indifférentes et d'autres injustes. Il ne faut jamais contenter positivement celles qui sont injustes ; mais il n'est pas toujours nécessaire de s'y opposer. Lorsqu'on le fait, il faut toujours comparer le bien et le mal et voir si

l'on a sujet d'espérer un plus grand bien de cette opposition que le mal qu'elle pourra causer. Car on peut appliquer à toutes sortes de gens la règle que saint Augustin donne pour reprendre les grands du monde : *Que, s'il y a à craindre qu'en les irritant par la répréhension, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'est le bien qu'on leur veut procurer, c'est alors un conseil de charité de ne les pas reprendre, et non pas un prétexte de la cupidité.*

VII.

Il y a des passions indifférentes et même des passions qu'on peut appeler justes.

J'appelle passions indifférentes celles dont les objets n'étant pas mauvais en eux-mêmes pourraient être recherchés sans passion et par raison, quoique peut-être on les recherche avec une attache vicieuse. Or, dans ces sortes de choses nous avons encore plus la liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne sommes pas leurs juges, et il faut une évidence entière pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocents. Nous ne savons pas même si ces attaches ne leur sont point nécessaires, puisqu'il y a bien des gens qui tomberaient dans des états dangereux si on les séparait tout d'un coup de toutes les choses auxquelles ils ont de l'attache. De plus, ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence et circonspection, et nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la manière dont il faut s'y prendre. Enfin il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l'aigreur que nous leur causons, en nous opposant indiscrètement à ces passions que l'on appelle innocentes, que nous leur procurons de bien par l'avis que nous leur en donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiscrétion à parler fortement contre l'excès de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache ; contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment ; contre les vers et la poésie devant ceux qui s'en mêlent. Ces sortes d'avertissements sont des espèces de remèdes ; ils ont leur amertume, leur désagrément et leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions que les médecins dispensent les leurs ; et c'est agir en em-

pirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement.

J'appelle passions justes celles dans lesquelles nous sommes obligés par quelques lois de suivre les autres ; quoiqu'il ne soit peut-être pas juste qu'ils exigent de nous cette déférence. Car, comme nous sommes plus obligés de satisfaire à nos obligations que de corriger leurs défauts, la raison veut que nous nous acquittions avec simplicité de ce que nous leur devons, et que nous leur ôtions ainsi tout sujet de plainte, sans nous mettre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'empire ou trop d'empressement.

Or, pour comprendre l'étendue de ces devoirs, il faut savoir qu'il y a des choses que nous devons aux hommes selon certaines lois de justice que l'on appelle proprement lois, et d'autres que nous leur devons selon de simples lois de bienséance, dont l'obligation naît du consentement des hommes, qui sont convenus entre eux de blâmer ceux qui y manqueraient. C'est de cette dernière manière que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilités établies entre les honnêtes gens, quoiqu'elles ne soient point réglées par des lois expresses ; que nous leur devons certains services, selon le degré de liaison que nous avons avec eux ; que nous leur devons une correspondance d'ouverture et de confiance à proportion de ce qu'ils nous en témoignent. Il y a de certaines choses qu'on doit faire pour ceux avec qui on est en un certain degré de familiarité, que l'on pourrait refuser à d'autres sans qu'ils eussent droit de le trouver mauvais.

VIII.

Il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Il faut nous corriger nous-mêmes et ne nous plaindre de personne.

Il ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes d'éviter de les blesser, il faut encore savoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à notre égard ; car il est impossible de conserver la paix intérieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire et dire de contraire à nos inclinations et à nos sentiments ; et il est difficile même que le mécontentement intérieur que nous aurons conçu n'éclate au dehors, et ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqués d'une manière capable de les choquer à leur tour :

ce qui augmente peu à peu les différends et les porte souvent aux extrémités.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions et les querelles dans leur naissance même ; et l'amour-propre ne manque jamais de nous suggérer sur ce sujet que le moyen d'y réussir serait de corriger ceux qui nous incommode, et de les rendre raisonnables , en leur faisant connaître qu'ils ont tort d'agir envers nous comme ils font. C'est ce qui nous rend si sujets à nous plaindre du procédé des autres et à faire remarquer leurs défauts , ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux , ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer et par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la réformation des autres est ridicule , par cette raison même que le succès en est impossible. Plus nous nous plaindrons du procédé des autres, plus nous les aigrirons contre nous sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats, fiers, orgueilleux, et le pis est que cette opinion qu'on aura de nous ne sera pas tout à fait injuste, puisqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse et d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raisons et qui croiront qu'on nous aura fait quelque injustice ne laisseront pas d'être mal édifiés de notre sensibilité ; et, comme les hommes sont naturellement portés à se justifier, si ceux dont nous nous plaindrons ont un peu d'adresse, ils tourneront les choses de manière que l'on nous donnera le tort ; car souvent le même défaut de justesse d'esprit et d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons les empêche aussi de les reconnaître, et leur fait prendre pour vrai et pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier.

Que si ceux dont nous nous plaignons sont élevés au-dessus de nous par le rang, par la créance et par l'autorité, les plaintes que nous en pourrions faire seraient encore plus inutiles et plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne et passagère de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrons, et elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables et permanents, en aigrissant ces gens-là contre nous et en

rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire, à quitter absolument le dessein chimérique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres et à tâcher d'établir notre paix et notre repos sur notre propre réformation et sur la modération de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion, mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles et de nos pensées. Nous sommes chargés de travailler sur nous-mêmes et de nous corriger de nos défauts, et si nous le faisons comme il faut, rien de ce qui viendrait du dehors ne serait capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles de préférer un bien certain qui nous regarde à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisons de même dans les affaires de notre salut, nous reconnaitrions tout d'un coup que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux et que la raison condamne, car en ne nous plaignant point nous profitons certainement à nous-mêmes; et il est fort incertain qu'en nous plaignant nous profitons au prochain. Pourquoi donc nous privons-nous du bien de la patience sous prétexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudrait au moins qu'il y eût une grande apparence d'y réussir; et à moins que de cela, c'est agir contre la vraie raison que de renoncer sur une espérance si incertaine au bien certain qu'apporte la souffrance humble et paisible.

Que perdrons-nous en faisant résolution de ne nous point plaindre? Rien du tout; je dis même pour ce monde. On n'en médiera pas davantage de nous. Au contraire, sitôt que l'on s'apercevra de notre retenue, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se réduira à quelques incivilités et à quelques discours injustes auxquels nous ne remédierions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant notre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du trésor que nous pouvons acquérir par l'humilité et la patience?

Les plaintes extérieures viennent des intérieures, et il est bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toujours et se font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la modération extérieure étant de nous procurer la paix intérieure, il servirait peu de paraître modéré et patient au dehors, si tout était au dedans dans le désordre et dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer aussi bien ces plaintes que l'âme forme en elle-même et dont elle est l'unique témoin, que celles qui éclatent devant les hommes, et le seul moyen de le faire est de se dépouiller de l'amour des choses qui les excitent; car enfin on ne se plaint point pour des choses qui sont absolument indifférentes.

Les sujets de plainte sont infinis, puisqu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, et en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut néanmoins réduire à quelques chefs généraux, comme le mépris, les jugements injustes, les médisances, l'aversion, l'incivilité, l'indifférence ou l'inapplication, la réserve ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïssons naturellement toutes ces choses, parce que nous aimons celles qui y sont contraires: savoir, l'estime et l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnaissance, les humeurs douces et commodes. Ainsi, pour nous délivrer de l'impression que font sur notre esprit ces objets de haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grâce qui puisse le faire. Mais comme la grâce se sert de moyens humains, il n'est pas inutile de se remplir l'esprit des considérations qui nous découvrent la vanité de ces objets de notre attachement. Et c'est la vue que nous avons dans les réflexions suivantes, que nous ferons sur les causes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'estime et de l'approbation des hommes.

IX.

Vanité et injustice de la complaisance que nous prenons dans les jugements avantageux qu'on porte de nous ¹.

Rien ne fait plus voir combien l'homme est profondément plongé dans la vanité, dans l'injustice et dans l'erreur, que la complaisance que nous sentons lorsque nous nous apercevons qu'on juge avantageusement de nous et qu'on nous estime.

Il y a peu de gens assez grossièrement vains pour aimer des louanges visiblement fausses, et il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien aise que l'on se trompe tout à fait sur notre sujet. C'est une sottise par exemple dont peu de personnes sont capables que d'aimer à passer pour savant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les mathématiques lorsque l'on n'y sait rien du tout. On aurait peine à ne pas ressentir quelque confusion intérieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu près de la même bassesse et de la même mauvaise foi; car, pour en donner quelque image, que dirait-on d'un homme qui, se trouvant frappé et défiguré depuis les pieds jusqu'à la tête d'un mal horrible et incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, et sans savoir même si cette partie ne serait point corrompue au dedans, l'exposerait à la vue en cachant tout le reste, et se verrait louer avec plaisir de la beauté de cette partie? On dirait sans doute que l'excès de

¹ N'y a-t-il pas excès d'austérité dans ce chapitre et dans quelques-uns des suivants? Nicole ne tombe-t-il pas dans l'exagération janséniste? Madame de Sévigné, sa grande admiratrice, ne semble pas éloignée de le penser : « *Il est vrai*, écrit-elle à sa fille (1^{er} novembre 1671), *que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde. Je suis moins capable que personne de la comprendre; mais, quoique dans l'exécution on se trouve faible, c'est pourtant un plaisir de méditer avec lui et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée; et à force de trouver ses raisonnements vrais, il ne serait pas impossible que l'on s'en servît dans certaines occasions.* » C'est au commentaire, sinon au texte, que pourrait s'appliquer le mot délicieux.

cette vanité approcherait de la folie. Cependant ce n'est qu'un portrait de la nôtre, et qui ne la représente pas encore dans toute sa difformité. Nous sommes pleins de défauts, de péchés, de corruption. Ce que nous avons de bon est fort peu de chose, et ce peu de chose est souvent gâté et corrompu par mille vices et mille retours d'amour-propre; et néanmoins s'il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts regardent avec quelque estime ce peu de bien qui paraît en nous, qui est peut-être tout corrompu, ce jugement, tout aveugle et tout mal fondé qu'il est, ne laisse pas de nous flatter.

Je dis que cette image ne représente pas notre vanité dans toute sa difformité; car celui qui, se trouvant frappé d'un mal si étrange, se plairait dans l'estime que l'on ferait de la beauté de cette partie saine, serait sans doute vain et ridicule; mais au moins il ne serait pas aveugle, et ne laisserait pas de connaître son état. Mais notre vanité est jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, et c'est à quoi nous réussissons le mieux. Nous ne voulons être vus que par ce petit endroit que nous considérons comme exempt de défaut, et nous ne nous regardons nous-mêmes que par là.

Qu'est-ce donc que cette estime qui nous flatte? Un jugement fondé sur la vue d'une petite partie de nous-mêmes et sur l'ignorance de tout le reste. Et qu'est-ce que cette complaisance? Une vue de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illusion, dans laquelle nous ne nous considérons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos misères et toutes nos plaies.

Mais qu'y a-t-il de si agréable et de si digne de notre attache dans ces jugements? Interrogeons-nous nous-mêmes ou plutôt interrogeons notre propre expérience, elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain et de moins durable que cette estime. Celui qui nous aura approuvés dans quelque rencontre particulière n'en sera pas moins disposé à nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parce qu'elle excite plutôt la jalousie que l'affection. Après avoir tiré de la bouche des hommes¹ quelques

¹ *Après avoir tiré de la bouche des hommes, etc., ils nous préfère-*

louanges vaines et stériles, ils nous préféreront les derniers des hommes qui seront dans leurs intérêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon de la remarque maligne de nos défauts. Ils estimeront en nous ce qu'il y a de moins estimable, et ils y condamneront ce qui méritera d'être estimé. De bonne foi, ne faut-il pas avoir une extrême bassesse de cœur ou une petitesse d'esprit bien étrange pour se plaire à un objet si vain et si méprisable?

Supposons même l'estime la plus judicieuse et la plus sincère que nous puissions imaginer et que notre vanité puisse souhaiter; relevons-la par la qualité des personnes, par leur esprit et par tout ce qui peut servir à flatter l'inclination que nous y avons, qu'y a-t-il d'aimable et de solide en tout cela, à ne regarder cette estime qu'en elle-même¹? C'est un regard de ces personnes vers nous qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, et qui n'y ajoute rien. Il nous laisse tels que nous sommes, et ainsi il nous est entièrement inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'il s'applique à nous, et cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flatte ne pensera pas à nous deux fois l'an; et, quand il y pensera, il y pensera peu, en nous oubliant le reste du temps.

X.

Nous ne devons pas nous offenser des jugements désavantageux qu'on fait de nous.

Si nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles à tous les discours désavantageux qu'ils pourraient faire de nous, puisque l'effet n'en serait tout au plus que de nous priver d'une chose qui nous serait

roul... On regarderait aujourd'hui comme une faute cette manière de parler, qui se rencontre assez fréquemment dans les écrivains du dix-septième siècle.

¹ Madame de Sévigné, qu'il y a toujours plaisir à citer, madame de Sévigné elle-même trouvait ici Nicole un peu exagéré et se permettait une critique : « Il nous met à si haut prix, dit-elle, la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. » (Lettre du 4 novembre 1671.)

indifférente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne soit pas permis de désirer l'estime, on a sujet néanmoins de s'offenser du mépris et de la médisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions.

Ces jugemens et ces discours qui nous blessent peuvent être de trois sortes : car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, et en partie faux. Or, dans toutes ces trois diverses espèces, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu, et de ne pouvoir souffrir qu'ils le soient des hommes ? Et peut-on témoigner plus visiblement que l'on préfère ces hommes à Dieu ? N'est-ce pas le comble de l'injustice de reconnaître que nos péchés méritent une éternité de supplices, et de ne pas accepter avec joie une peine aussi légère que l'est la petite confusion qu'ils nous attirent devant les hommes ?

Cette connaissance que les hommes ont de nos fautes et de nos misères ne les augmente pas ; elle serait capable au contraire de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C'est donc une folie toute visible de n'avoir aucun sentiment des maux réels que nous nous faisons nous-mêmes, et de sentir si vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien. Et cette sensibilité n'est qu'une preuve évidente de la grandeur de notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connaissent de nos défauts n'en est qu'une bien petite partie.

Que si ces jugemens et ces discours sont faux et mal fondés, le ressentiment que nous en avons n'en est guère moins déraisonnable et moins injuste ; car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis et de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre nous ?

Si nous nous faisons justice à nous-mêmes, nous reconnaitrions sans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas ne nous en attribuent pas aussi

un grand nombre d'autres que nous avons effectivement, et qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugements dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils soient. Les jugements des hommes nous seraient infiniment moins favorables s'ils étaient entièrement conformes à la vérité, et si ceux qui les font connaissaient tous nos véritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice, ils nous font grâce de mille manières, et nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables et si injustes que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir, et nous voulons conserver dans leur esprit la réputation de beaucoup de bonnes qualités que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croient voir en nous des défauts qui n'y sont pas, et nous ne comptons pour rien de ce qu'ils n'y voient pas une infinité de défauts qui y sont réellement, comme si le bien et le mal ne consistaient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons aucun sujet de nous plaindre, ni des jugements véritables, ni même des faux, nous n'en avons point par conséquent de nous offenser de ceux qui sont vrais en partie et en partie faux. Cependant par le plus injuste partage qu'on se puisse imaginer nous nous blessons de ce qu'ils ont de faux, et nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de véritable.

XI.

L'amour des hommes n'est point une chose qui nous soit due, ni même qu'il faille désirer.

Nous ne désirons pas seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment, et leur estime ne nous satisfait nullement si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoi rien ne nous choque tant que l'aversion, ni n'excite en nous de plus vifs ressentiments.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puisqu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, et qu'il est faux que nous le soyons. Elle naît d'aveuglement et d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux et dans l'indigence se

contenterait bien que l'on eût de la charité pour lui et qu'on le souffrît. Nous n'en demanderions pas davantage si nous connaissions bien notre état, et nous le connaîtrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sait qu'il mérite que toutes les créatures s'élèvent contre lui peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû et leur aversion comme une injustice qu'ils nous font, nous devrions regarder au contraire leur aversion comme nous étant due et leur affection comme une grâce que nous ne méritons pas.

Mais s'il est injuste en général de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'est plus libre que l'amour, et on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas, c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres; mais ce qui est certain, c'est que la force et la colère ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion; car la source de toutes les aversions est la contrariété qui se rencontre entre la disposition où l'on est et ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrariété paraît. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités qui sont l'objet de l'aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous : elle l'aurait fait de même contre tout autre; et ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme, en général, qui a telles et telles qualités qui les choquent.

On hait, en général, les avarés, les gens intéressés, les présomptueux. On croit, en particulier, que nous le sommes; cette aversion générale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela? Est-ce cette aversion générale? Mais elle est juste en quelque manière; car un homme en qui ces défauts se rencontrent mérite qu'on ait quelque espèce d'aversion pour lui. Est-ce le jugement que l'on fait de nous? Mais ce jugement est formé sur quelques apparences qui

peuvent être légères à la vérité, mais qui ne laissent pas d'emporter l'esprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur légèreté et de leur faiblesse, au lieu de nous plaindre de leur injustice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paraît point alors, et ils ne voient que nos défauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous, qu'un fantôme qu'ils se sont formé, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent; et ainsi nous avons tort et de nous satisfaire de leur amour et de nous offenser de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderaient directement dans notre être véritable, que nous en revient-il de bien ou de mal à ne considérer, comme nous avons dit, ces sentiments qu'en eux-mêmes? Ce ne sont que des vapeurs passagères qui se dissipent d'elles-mêmes en moins de rien, les hommes étant incapables de s'arrêter longtemps à un même sujet. Quand elles subsisteraient, elles n'auraient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce sont des choses entièrement séparées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que notre âme ne s'y joigne et que, par une imagination fausse et trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux.

Quelle liberté serait celle d'un homme qui ne se soucierait point d'être aimé, qui ne craindrait point d'être haï, et qui ferait néanmoins par d'autres motifs tout ce qui est nécessaire pour être aimé et pour n'être point haï? Qui servirait les autres sans en attendre de récompense, non pas même celle de leur affection, et qui ferait toujours son devoir envers eux, indépendamment de leurs dispositions envers lui? Qui ne se proposerait dans les offices qu'il leur rendrait qu'un objet stable et permanent, qui est d'obéir à Dieu sans aucune vue des créatures, qui ne peuvent que diminuer la récompense qu'il doit attendre de Dieu!

Qui pourrait haïr un homme de cette sorte et même s'en-

pêcher de l'aimer? Il arriverait donc qu'en ne craignant point la haine des hommes, il l'éviterait, et que, sans rechercher leur amour, il ne laisserait pas que de se l'acquérir; au lieu que ceux que la passion qu'ils ont d'être aimés rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que se l'attirer par cette délicatesse incommode.

Il y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensois de ce que les autres ont de l'indifférence pour nous; car, s'il était à notre choix de leur imprimer tels sentiments que nous voudrions, ce serait celui-là proprement que notre véritable intérêt nous devrait faire choisir. Leur amour est un objet dangereux qui attire notre cœur et qui l'empoisonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité; mais l'indifférence est un milieu très-proportionné à notre état et à notre faiblesse, et qui nous laisse la liberté d'aller à Dieu sans nous détourner vers les créatures.

XII.

Le dépit que nous ressentons contre ceux qui manquent de reconnaissance envers nous est injuste.

Rien ne marque plus combien la foi est éteinte ou peu agissante dans les chrétiens que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnaissance qu'on leur devrait, parce qu'il n'y a rien de plus opposé aux lumières de la foi.

S'ils regardaient comme ils doivent les services qu'ils rendent aux autres, ils les considéreraient comme des grâces qu'ils ont reçues de Dieu et dont ils sont redevables à sa bonté, et comme des œuvres qu'ils ont dû lui offrir et consacrer sans aucun égard aux créatures. Ils regarderaient ceux à qui ils ont rendu ces services comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien, et par conséquent ils croiraient qu'ils ont beaucoup plus reçu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindraient comme le plus grand des malheurs de recevoir en ce monde la récompense de ces œuvres, et d'être privés de celle qu'ils auraient reçue en l'autre s'ils avaient regardé Dieu plus purement.

On ne ferait jamais cette injure à un prince qui aurait promis de grandes récompenses à ceux qui le serviraient, et qui s'offenserait qu'on en attendît d'ailleurs que de lui,

de préférer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on aurait sujet d'espérer de lui ; c'est néanmoins la manière dont nous agissons tous les jours envers Dieu : il promet un royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain ; mais il veut que l'on se contente de cette récompense et que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plupart des hommes est continuellement occupé à examiner si on leur rend ce qu'on leur doit, si ceux qu'ils ont servis sentent les obligations qu'ils leur ont, et s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis pour marquer la reconnaissance.

Ces devoirs de reconnaissance que nous exigeons se réduisent le plus souvent à un simple compliment, ou à quelques civilités inutiles, et ce sont là les choses que nous préférons à Dieu et aux biens qu'il nous promet.

Souvent même nous sommes cause du défaut que nous imputons aux autres ; nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la manière dont nous les servons, et nous avons presque toujours lieu de croire, quand nous voyons que l'on est moins reconnaissant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque chose en nous qui n'attire pas la reconnaissance.

XIII.

Il est injuste d'exiger la confiance des autres, et c'est un grand bien qu'on n'en ait pas pour nous.

La confiance qu'on a pour nous étant une marque d'amitié et d'estime, ce n'est pas merveille si elle flatte notre amour-propre, et si la réserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentiments pour nous, le blesse et l'incommode ; mais la raison et la foi doivent nous donner des sentiments tout contraires, et nous persuader fortement que la réserve que les autres auront pour nous nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance.

Il y a peu de gens qui puissent recevoir l'effusion du cœur et de l'esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se prévient contre ceux contre qui ils sont prévenus, et comme la confiance qu'ils ont pour nous nous porte à croire qu'ils ne

voudraient pas nous tromper, nous embrassons leurs opinions et leurs jugements sans prendre garde qu'ils se trompent souvent les premiers, et nous nous remplissons ainsi de toutes leurs fausses impressions.

On se charge souvent par là de diverses choses qu'il faut tenir secrètes; ce qui n'est pas un fardeau peu considérable, puisqu'il oblige à une application très-incommode pour ne se pas laisser surprendre, et qu'il met souvent au hasard de blesser la vérité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choses viennent à être sues par diverses voies, le soupçon en tombe tout naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même, par la confiance et par l'ouverture des autres pour nous, quelque sorte d'obligation de s'ouvrir à eux et de s'y confier, parce qu'on les choque si on ne les traite comme on en est traité, au lieu que ceux qui agissent avec plus de réserve ne trouvent point mauvais qu'on en use de même à leur égard. Or cette obligation est souvent très-incommode, puisqu'on n'y saurait manquer sans fâcher les gens, ni s'en acquitter sans se mettre en danger de leur nuire, ou de se nuire à soi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin, si nous considérons de plus combien le plaisir que nous avons quand on se fie en nous est peu réel et plein de vanité, combien il est injuste d'exiger des autres une chose qui doit être aussi libre que la découverte de ses secrets, et si nous nous faisons justice à nous-mêmes en reconnaissant que, puisque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui l'éloigne, il sera difficile que nous ne condamnions pas ces dépits intérieurs que la réserve nous cause, et que nous n'ayons honte de notre faiblesse.

XIV.

Il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres.

La civilité nous gagne, l'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne et l'autre nous choque parce que nous sommes hommes, c'est-à-dire tous vains et injustes.

Il y a très-peu de civilités qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parce qu'il y en a très-peu qui

soient sincères et désintéressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles et un exercice de vanité qui n'a rien de véritable et de réel. Se plaire en cela, c'est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence sont peut-être les premiers qui se moquent de nous sitôt qu'ils nous ont quittés.

La plus sincère et la plus véritable nous est toujours inutile, et même dangereuse. Ce n'est tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime et qu'on nous estime. Et ainsi elle nous présente deux objets qui flattent notre amour-propre et qui sont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses, car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce et une espèce de trafic qui a pour juge l'amour-propre; et ce juge oblige à une égalité réciproque de devoirs, et autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Comme les civilités qu'on nous rend nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal, et ainsi c'est une faiblesse extrême d'en être choqué. Ce n'est souvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins exacts en civilités sont souvent ceux qui ont le plus de désirs effectifs de nous rendre des services réels et importants.

Quand même elle viendrait d'indifférence, et même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t-elle? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte? Et comment pouvons-nous espérer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les lois inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déférences qu'ils ne nous doivent que par des établissements humains?

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissements, et qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu. Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous est jamais permis d'exiger.

XV.

Il faut souffrir les humeurs incommodes.

Ce n'est pas assez pour conserver la paix, et avec soi-même et avec les autres, de ne choquer personne et de

n'exiger de personne ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité, il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs et de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, modérés et sans défauts, il faudrait désespérer de pouvoir conserver la tranquillité de son âme si on l'attachait à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes on trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colère sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse et désagréable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux et malins, d'autres insolents, pleins d'eux-mêmes et sans égard pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, et qui, ne faisant jamais réflexion sur la manière dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives.

Quelle espérance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent et font sortir notre âme de son assiette ?

Il faut donc les souffrir avec patience et sans se troubler, si nous voulons posséder nos âmes, comme parle l'Ecriture, et empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous moments et ne nous précipite dans tous les inconvénients que nous avons représentés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part et si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles et de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquérir est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considérer :

1° Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris et de ne pas s'y attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes et de mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pied-là, et quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur société doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes.

2° Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable parce qu'un autre l'est, de se nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, et de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts et de nos propres misères, sans nous charger encore des défauts et des misères de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatiantant des défauts d'autrui.

3° Que, quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont et ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié et non de colère, et nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette différence que nous pouvons contracter les maladies du corps, malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos âmes aux maladies de l'esprit.

4° Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes, car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables, et s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi, n'ayant aucun sujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, et que, si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour.

5° Les défauts des autres, si nous pouvions les regarder d'une vue tranquille et charitable, nous seraient des instructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie; ils nous pourraient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colère pour se faire croire, et l'on est d'autant moins cru qu'on fait paraître plus de colère. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le mériter, et on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé, et l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi avec étonnement à quel point ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédés ; car ces effets, qui sont si sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus, et il arrive souvent que, se rendant odieux, incommodes et ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en aperçoivent pas.

Et tout cela nous pourrait faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses et dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles ; et par là toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres.

Enfin il faut considérer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colère pour les fautes et bizarreries des autres que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais temps ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud, parce que notre colère est aussi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point qu'en se mettant en colère contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes, au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes les irrite contre nous et rend leurs passions plus vives et plus agissantes.

XVI.

Conclusion.

Ce que nous avons vu jusqu'ici suffit pour donner une légère idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, et ils sont tous compris dans ce verset du psaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, ei non est illis scandalum* : *Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une paix abondante, et ils ne sont point scandalisés.* Car, si nous n'aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos frères ; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscrettes, et jamais leurs fautes ne nous seraient une occasion de colère, d'aigreur, de trouble et de scandale, puisque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachés à cette loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience, et que c'est en particu-

lier ce précepte de la tolérance chrétienne que l'Apôtre appelle la loi de Jésus-Christ. *Portez, dit-il, les fardeaux les uns des autres, et vous observerez la loi de Jésus-Christ.* Nous devons donc reconnaître que toutes nos impatiences et tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette loi de la charité, que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéir à Dieu, et que nous cherchons notre gloire, notre plaisir, notre satisfaction dans les créatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'âme dans une paix solide et inébranlable, c'est de l'affermir dans cet unique amour, qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne désire que de lui plaire, et qui met tout son bonheur à obéir à ses lois.



SÉVIGNÉ

(MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, MARQUISE DE).

(1626-1696.)

Prendre place parmi les plus grands écrivains, sans avoir jamais fait un livre, ni songé même à en faire un, c'est ce qui paraît impossible, et ce qui est pourtant arrivé à madame de Sévigné. Ses contemporains la connaissaient pour une femme distinguée par son esprit comme par son rang, d'une humeur enjouée, d'une conduite irréprochable, fidèle à ses amis et idolâtre de sa fille; mais personne ne soupçonnait qu'elle dût partager dans la postérité la gloire de nos auteurs classiques, et elle-même assurément le soupçonnait moins que personne. Elle s'est immortalisée, sans le vouloir ni le savoir, par une correspondance tout intime qui, longtemps dérobée aux yeux du public, est universellement regardée aujourd'hui comme un des plus précieux trésors et un des monuments les plus originaux de la littérature française.

Pour tromper l'ennui de l'absence, elle écrit à sa fille tout ce qu'elle a au fond du cœur, tout ce qui lui vient à la tête, ce qu'elle a fait, ce qu'elle veut faire, ce qu'elle voit, ce qu'elle apprend, les nouvelles de la cour, de la ville, de la Bretagne, de l'armée, les plus graves, les plus frivoles, la disgrâce d'un favori, un procès célèbre, la forme d'une robe, un incendie, la mort d'un héros, la description d'une coiffure, une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, une naissance, une mort, un bon mot qui court, des réflexions sur ses lectures, enfin les choses les plus diverses, dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, contées gaiement ou tristement selon le sujet ou l'humeur, mais sans cesse et partout mêlées des témoignages les plus vifs, les plus délicats, les plus ardents, les plus touchants d'une inépuisable tendresse : et tout cela jeté au courant de la plume, avec un naturel, un abandon, un cœur, un esprit, une imagination, un bonheur d'expressions et une variété de tons dont rien ne peut donner l'idée.

De la causerie la plus familière, elle s'élève sans effort à l'éloquence la plus pathétique. Elle amuse, elle instruit, elle intéresse, elle émeut; elle vient de nous faire sourire, voilà qu'elle nous fait pleurer. Tout ce qui se passe en elle, ou devant elle, elle le fait passer en nous ou devant nous. Peint-elle un objet, on le voit. Raconte-t-elle une action, on y assiste. Fait-elle parler un personnage, c'est lui-même que l'on entend : on aperçoit le geste, on distingue l'accent. Tout est vrai, tout est réel, tout est vivant dans cette merveilleuse correspondance; et tout est vivant pour jamais. C'est plus que du talent, c'est de l'enchantement. L'immortalité est un don que sa plume communique à tout ce qu'elle touche. Sa fille, son fils, son gendre, son oncle, ses amis sont vraiment nos contemporains. Nous les voyons, nous les aimons; nos enfants les verront et les aimeront comme nous; nos arrière-neveux aussi. Les générations passent tour à tour sur la terre : une seule, ou du moins un groupe privilégié échappe à la destinée générale; c'est le groupe des amis de madame de Sévigné. Quelle baguette de fée que cette plume étincelante!

Toutes ses lettres sans doute ne sont pas également parfaites; mais qui voudrait en retrancher une? Elle disait un jour des *Fables* de la

Fontaine : « C'est comme un panier de cerises ; on commence par manger les plus belles, et on finit par manger tout. » Cette comparaison charmante semble faite pour elle-même. Et c'est là ce qui cause notre embarras et nos regrets : gêné par le défaut d'espace, bien loin de pouvoir donner tout, il s'en faut de beaucoup que nous puissions offrir seulement la fleur du panier.

V. R.

*Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan*¹.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie², toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de madame du Honsset, on me fit du feu ; Agnès me regardait sans me parler ; c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton ; j'allai ensuite chez madame de la Fayette³, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit : elle était seule, et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse ; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld⁴ y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à Mellusine⁵. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville⁶ vous rendra un

¹ Françoise Marguerite de Sévigné fut mariée à l'âge de vingt ans, le 29 janvier 1669, à François Adhémar de Monteil, comte de Grignan. Le service du roi appela le comte de Grignan en Provence, où il commanda longtemps en l'absence du duc de Vendôme, et madame de Grignan fut obligée de se séparer de sa mère pour aller rejoindre son mari.

² Couvent situé dans le faubourg Saint-Antoine.

³ L'auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*.

⁴ L'auteur des *Maximes*.

⁵ Ce sobriquet désigne la comtesse de Marans. Il paraît qu'elle avait tenu quelque méchant propos sur madame de Grignan.

⁶ Un des meilleurs amis de madame de Sévigné : elle le peint comme le plus obligeant et le plus serviable des hommes.

bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez madame de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de la Troche¹ à l'Arsenal. Le soir je reçus votre lettre qui me remit dans mes premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges², où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais...

A madame de Grignan.

Cette lettre sur l'incendie de la maison de M. de Guitaut est une de celles qu'on admire le plus, et avec raison, dans la correspondance de madame de Sévigné.

Vendredi 20 février 1671.

... Vous saurez, ma petite, qu'avant-hier soir, mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher; cela n'est pas extraordinaire; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille; je m'imaginai qu'elle était brûlée: je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre, je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maison de Guitaut³ toute en feu; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vau-

¹ Veuve du marquis de la Troche, intime amie de madame de Sévigné.

² Philippe-Emmanuel de Coulanges, cousin germain de madame de Sévigné.

³ Le comte de Guitaut, ami de madame de Sévigné.

lineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur : c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours : M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il avait de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer ¹ comme les autres ; j'y trouvai M. et madame de Guitaut quasi nus ; madame de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux, qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler : pour moi j'étais comme dans une île, mais j'avais grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guëton et son frère donnaient de très-bons conseils ; nous étions dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère, qui brûlait au troisième étage ; sa femme s'attachait à lui, et le retenait avec violence ; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère et la crainte de blesser sa femme, grosse de cinq mois ; enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étaient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des capucins ² pleins de charité et d'adresse travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement ; et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte ; car on compte de faire rebâtir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui est la maison ; il y avait aussi

¹ Regarder la bouche béante.

² Les capucins faisaient alors, avec un zèle admirable, l'office des pompiers, dont le corps ne fut organisé que trente ans plus tard.

plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaut; je lui offris mon lit, mais madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres menblées. Nous la fîmes saigner, nous envoyâmes querir Bouchet : il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche. Elle est donc chez cette pauvre madame Guêton; tout le monde la vient voir, et moi je continue mes soins, parce que j'ai trop bien commencé pour ne pas achever. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison; on n'en sait rien; il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris. Mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous? Guitaut était nu en chemise avec des chausses; madame de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules; madame de Vauvineux était en petite jupe sans robe de chambre; tous les valets, tous les voisins en bonnets de nuit; l'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime*¹; mais son secrétaire était admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule; vraiment celle-ci était bien autre chose, on la voyait tout entière; le cordon qui devait attacher sa chemise avait été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie Deville² de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout; on ne saurait trop avoir de précautions pour éviter ce malheur.

A madame de Grignan.

A Paris, 3 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi, j'écris de provision; mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnai un jour pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours; c'était parce que je ne me souciais guère de lui et que dans deux jours je n'aurais pas autre

¹ Titre qu'on donnait à la république de Venise.

² Maître d'hôtel de M. de Grignan.

chose à lui dire. Voici tout le contraire; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos : mais, hélas ! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur; je vois des harangues, des infinités de compliments, de civilités, de visites; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse¹ pendant tout ce fracas ? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place, elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle et vous dire un mot en passant. Hélas ! dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr; qui vous ai empêché de mourir d'ennui, et en Bretagne et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troublait nos plaisirs, mais je savais bien où vous reprendre; présentement je ne sais plus où j'en suis; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelques espérances de vous posséder à Grignan; mais vous passez vite et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire et ils me le sont; le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries ! Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous conti-

¹ Madame de Grignan n'était point paresseuse, mais peut-être un peu trop renfermée en elle-même; la représentation la fatiguait, et elle préférerait au vain tracas du monde une solitude studieuse.

nuellement , et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois , qu'il ne fallait point appuyer sur les pensées ; si l'on ne glissait pas dessus , on serait toujours en larmes , c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur ; toute votre chambre me tue : j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu pour rompre un peu la vue ; une fenêtre de ce degré , par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville , et par où je vous rappelai , me fait peur quand je pense combien alors j'étais capable de me jeter par la fenêtre , car je suis folle quelquefois : ce cabinet où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais ; ces Capucins ¹ où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre , comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie ² , madame de la Fayette , mon retour dans cette maison , votre appartement , la nuit , le lendemain ; et votre première lettre , et toutes les autres ; et encore tous les jours , et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments , ce pauvre d'Hacqueville est le premier ; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi : voilà donc où j'en reviens , il faut glisser sur tout cela et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant , cela me fait une diversion sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet , qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous et je souhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir , j'en voudrais bien encore. J'en attends présentement et je reprendrai ma lettre quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous , ma très-chère ; j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance. Mon cœur en avait besoin , je n'en ferai pas une coutume.

A madame de Grignan.

A Paris , mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma fille , quelle lettre ! Quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand

¹ L'église des Capucins de la rue d'Orléans , au Marais , aujourd'hui la paroisse de Saint-François-d'Assises.

² Le couvent de ce nom.

péril ! Je sais bien qu'il est passé ; mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin sans frémir d'horreur. Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage ; et, quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu d'attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah ! mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que, si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, et ne souffrirait pas que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tort de passer en prenant de loin toutes ses mesures ; un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ; et quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dans un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée ; j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable ? Une autre fois ne serez-vous point un peu moins hasardense ? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers aussi terribles qu'ils sont ? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté : je crois du moins que vous avez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. Pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours pour vous ont fait ce miracle, et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion que de m'avoir fait naître....

A madame de Grignan.

Livry, mardi saint, 24 mars 1671.

Voici une terrible causerie, ma chère enfant ; il y a trois heures que je suis ici. Je suis partie de Paris avec l'abbé ¹, Hélène ², Hébert ³ et Marphise ⁴, dans le dessein de me retirer du monde et du bruit jusqu'à jeudi au soir ; je prétends être en solitude ; je fais de ceci une petite Trappe, je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions ; j'ai résolu d'y jeûner

¹ De Coulanges, oncle et ancien tuteur de madame de Sévigné.

², ³ et ⁴ La femme de chambre, le valet de chambre et enfin la petite chienne de madame de Sévigné.

beaucoup pour toutes sortes de raisons, de marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et surtout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et, ne pouvant contenir tous mes sentiments, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu! où ne vous ai-je point vue ici¹? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; de quelque manière que ce soit, cela me perce le cœur: je vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout; ma tête et mon esprit se creussent; mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus; sur cela, je pleure sans pouvoir m'en empêcher: ma chère bonne, voilà qui est bien faible, mais pour moi je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre; le hasard fera qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite; à cela, je ne sais point de remède; elle sert toujours à me soulager présentement; c'est au moins ce que je lui demande; l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes faiblesses; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

A madame de Grignan.

Livry, jeudi saint, 26 mars 1671.

Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais très-bien disposée pour faire mes Pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avais résolu de la manière dont je l'avais imaginé, à la ré-

¹ Livry était une abbaye dont l'abbé de Coulanges était titulaire, et où madame de Sévigné avait souvent conduit sa fille.

serve de votre souvenir, qui m'a plus tourmentée que je ne l'avais prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore; sur cela ~~on~~ songe au présent, et, quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous. Notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effort de mémoire que vous pensez à moi. La Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici; une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantées avec dévotion, un jeûne canonique, et une beauté dans ces jardins dont vous seriez charmée, tout cela m'a plu. Je n'avais jamais été à Livry la semaine sainte; hélas! que je vous y ai souhaitée! Quelque difficile que vous soyez sur la solitude, vous auriez été contente de celle-ci. Mais je m'en retourne à Paris par nécessité; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la Passion du Père Bourdaloue ou du Père Mascaron... Adieu, ma chère belle; j'achèverai cette lettre à Paris; voilà ce que vous aurez de Livry. Si j'avais en la force de ne vous y point écrire et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde; mais, au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah! ma fille, que cela est faible et misérable!

A madame de Grignan.

Voici encore une lettre célèbre et qui fera passer à la dernière postérité le nom d'un malheureux qui a perdu la tête pour une cause bien frivole.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel¹. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé : voici l'affaire en détail.

Le roi arriva le jendi au soir; la promenade, la collation

¹ Maître d'hôtel du prince de Condé, ancien maître d'hôtel de Fouquet.

dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville¹ : La tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel et lui dit : Vatel, tout va bien ; rien n'était si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève, je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut convert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit porrvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce là tout ? Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres porrvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels : il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang ; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc² pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le lona fort, on lona et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retar-

¹ Gourville avait été valet de chambre du duc de la Rochefoucauld avant d'entrer dans la maison du prince de Condé : il y devint un personnage.

² Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé.

dait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables et ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée, on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on jona, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier qui était samedi, on fit encore de même; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *media nocte* ¹; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais...

A madame de Grignan.

A Livry, mercredi 29 avril 1671.

J'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris; j'allai dîner à Pomponne ²; j'y trouvai notre bonhomme ³ qui m'attendait; je n'aurais pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement, et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir; que j'étais une jolie païenne, que je faisais de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle; qu'enfin, je songeasse à moi; il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai et vins ici ⁴, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai; le rossignol, le concon, la fanvette ont ouvert le printemps dans nos forêts; je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées : mais je ne

¹ C'est-à-dire un souper qu'on faisait à *minuit*, habitude espagnole, comme l'expression même l'indique.

² Maison de campagne qu'habitait Arnaud d'Andilly, âgé alors de quatre-vingt-trois ans.

³ Bonhomme n'avait pas alors le sens irrespectueux qu'il aurait aujourd'hui.

⁴ A Livry.

veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet, et vous l'envoyer...

Ma fille, vous souhaitez que le temps marche : vous ne savez ce que vous faites ; vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie ; et quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agréments qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir les marques de son passage.

Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille ? En vérité il y en a de bien transportants. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld : nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*.

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat.

Ils n'y craignaient tous deux aucun, tel qu'il pût être ¹.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté ?

L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :

Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté,

Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint ; et la *Citrouille*, et le *Rosignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles ; c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas² ; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier, c'était une rapsodie assez bonne ; il nous la lut à madame de Coulanges³ et à moi ; je lui dis : Envoyez-la-moi donc tout achevée pour mercredi ; il me dit qu'il n'en ferait rien, qu'il

¹ Madame de Sévigné cite de mémoire. Il y a dans la Fontaine *quel qu'il pût être*. Du reste, ces deux premiers vers ne nous paraissent pas des meilleurs qu'ait faits la Fontaine.

² Le duc de Brancas, l'homme le plus distrait de son temps, l'original du *Ménalque* de la Bruyère.

³ Cousine par alliance de madame de Sévigné.

ne voulait pas que vous la vissiez, que cela était trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez-vous, vous nous l'avez bien luc ? — Tant y a que je ne veux pas qu'elle la lise. — Voilà toute la raison que j'en ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde¹ des enquêtes; c'était à la première qu'on le jugeait : cette folie a fort réjoui les sénateurs²; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès... Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose...

Maître Paul³ mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

A madame de Grignan.

Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers⁴ : peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?...

Il me paraît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avaient fait ici une manière d'entrée à mon fils⁵; Vaillant avait mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé⁶ avait mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir; et quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir : ce contre-temps

¹ Sous-entendez *chambre*.

² C'est-à-dire les conseillers au parlement de Paris.

³ Jardinier de Livry.

⁴ Terre de madame de Sévigné, située près de Vitré, en Bretagne.

⁵ Charles de Sévigné.

⁶ L'abbé de Coulanges.

nous a fâchés, mais quel remède? Voilà par où nous avons débuté.

Mademoiselle du Plessis¹ est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente². J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étais jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerais rien, mais que mon cœur était saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage.

Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante; Pilois³ les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître... Hélas! ma fille, que mes lettres sont sauvages! Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez; et, voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre abbé est toujours admirable; mon fils et la Mousse⁴ s'accoutument fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours, et, quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir... Ils vous aiment tous passionnément; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi toujours : c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié : je vous le disais l'autre jour; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

¹ Mademoiselle du Plessis d'Argentré, voisine de campagne de madame de Sévigné : madame de Grignan ne pouvait la souffrir.

² Fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel.

³ Jardinier des Rochers.

⁴ L'abbé de la Mousse, parent de l'abbé de Coulanges et de madame de Sévigné.

A madame de Grignan.

Aux Rochers, dimanche 28 juin 1671.

Vous me récompensez bien , ma fille , de mes pertes passées ; j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie : ce que je sens en les lisant ne se peut imaginer. Si j'ai contribué de quelque chose à l'agrément de votre style, je ne croyais travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien ; mais la Providence , qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous , m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée... Je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avait ennuyée , outre que j'aurais mauvais goût , il faudrait encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous , et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails ; je vous l'ai déjà dit , et vous le pouvez sentir ; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons qu'ils nous sont ennuyeux des autres ; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent : si cette observation est vraie , jugez de ce que me sont vos relations. En vérité , c'est un grand plaisir que d'être , comme vous êtes , une véritable grande dame. Je comprends bien les sentiments de M. de Grignan en vous voyant admirer son château ; une grande insensibilité là-dessus le mettrait dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'une autre ; je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente... Vos lectures sont bonnes ; Pétrarque doit vous divertir avec le commentaire que vous avez ; celui que nous avait fait mademoiselle de Scudéri sur certains sonnets les rendait agréables à lire. Pour Tacite , vous savez comme j'en étais charmée ici pendant nos lectures , et comme je vous interrompais souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvais de l'harmonie ; mais , si vous en demeurez à la moitié , je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet... Je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les romans que

vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir ; je m'y trouve habile par l'habileté des maîtres ¹ que j'ai eus... Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous savez aussi mes transports de joie quand je vois partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée ; c'est ce qui nous faisait décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez , et de tout ce que vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais , et puis tout d'un coup je pense où vous êtes ; mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné ; votre château m'arrête maintenant les yeux ; les murailles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plant que vous avez vu est délicieux ; c'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusqu'aux nues ; et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts , je fais jeter de grands arbres à bas , parce qu'ils font ombrage ou qu'ils incommode mes jeunes enfants ; mon fils regarde cette conduite , mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois ² est toujours mon favori , et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de chevalier au parlement de Rennes... Je reviens encore à vous, c'est-à-dire à cette divine fontaine de Vaucluse ; quelle beauté ! Pétrarque avait bien raison d'en parler souvent ; mais songez que je verrai toutes ces merveilles ! moi qui honore les antiquités , j'en serai ravie et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé ³ anra bien des affaires ; après les ordres doriques et les titres de votre maison , il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre ; car sans un peu de subsistance tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié ; c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également , et que le temps augmente au lieu de la diminuer... Je suis aise que vous ayez cet automne une couple de beaux-frères ; je trouve que votre journée est fort bien réglée ; on va loin sans mourir d'ennui , pourvu

¹ Ménage et Chapelain.

² Le jardinier.

³ De Coulanges.

qu'on se donne des occupations et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit. Quand j'ai du monde je travaille à ce beau parement d'autel que vous m'avez vu traîner à Paris; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre abbé; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld : je vous prie de me le dire; en ce cas il faudrait louer ma mémoire plus que mon jugement : je disais, comme si je n'eusse rien dit, que *l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits*. Dites-moi donc ce que c'est que cela? L'ai-je lu? L'ai-je rêvé? L'ai-je imaginé? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête et au bout de ma langue ¹... Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne ² pour un capitaine bohème, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du roi. Il y avait parmi nos bohèmes, dont je vous parlais l'autre jour, une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille*. — Et où est-il votre grand-père? — *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disait *il est à Vincennes*. C'était un capitaine bohème d'un mérite singulier; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec ce *gros créré* ³, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser

¹ Madame de Sévigné trouve continuellement au bout de sa plume des pensées non pas plus justes, mais plus remarquables que celles-là.

² Le duc de Vivonne, général des galères.

³ Il était excessivement gras.

cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de mademoiselle de Sévigné; c'est votre même air; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandra* et de *Cléopâtre* ¹. Je vous embrasse très-tendrement. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur, mais, tout de bon, les lisez-vous en un jour?

A M. de Coulanges.

Cette lettre est écrite sur un fond bien léger : il s'agit simplement d'un mauvais domestique que madame de Sévigné a été obligée de renvoyer. Là-dessus, se faisant un jeu de contrefaire ces malencontreux narrateurs qui s'embrouillent dans les parenthèses et ne peuvent arriver au fait, elle a trouvé moyen d'écrire une des pages les plus spirituelles et les plus amusantes qui soient échappées de sa plume.

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et, comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc ² son mari, dans dix ou quinze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hanté sur mademoiselle de Kerbone et ³ de Kerqueoison ⁴. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation,

¹ Longs romans fort en vogue alors, et que personne ne lit plus.

² Le duc de Chaulnes était gouverneur de Bretagne.

³ Suppléez *mademoiselle*.

⁴ Madame de Sévigné écrit quelquefois *Kerborgne* et *Croque-Oison*. Ces noms me réjouissent, dit-elle dans une autre lettre.

après l'avoir été voir¹ elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente: vous savez qu'on fait les foins; je n'avais pas d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient pour venir nettoyer ici: vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur ni affection; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

A madame de Grignan.

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siérait mal de faire votre panegyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je

¹ *Après l'avoir été voir, elle viendra.....* Cela choque un peu la grammaire. Le style de madame de Sévigné est comme était, au dire des contemporains, son visage, irrégulier mais charmant.

dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre ; mais enfin , ma fille , si vous avez à vous plaindre de moi , ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités et le fond de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné ; car , pour moi , je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit , vous mettez très à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir , et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité , est la plus juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide , rien n'est si utile que ces sortes de méditations : eh ! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connais point ; vous avez un fond de raison et de courage que j'honore : pour moi , je n'en ai pas tant , surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger ; mes paroles sont assez bonnes ; je les range comme ceux qui disent bien ; mais la tendresse de mes sentiments me tue. Par exemple , je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous ; je les ai imaginées comme je les sens ; j'ai compris que rien ne me remplirait votre place , que votre souvenir me serait toujours sensible au cœur ; que je m'ennuierais de votre absence , que je serais en peine de votre santé , que jour et nuit je serais occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avais prévu. Il y a plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela , comme vous dites si bien , et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi , d'*avoir la robe selon le froid* ; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse , et le temps passe toujours : et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale , qui est toujours vraie et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit... J'allai dîner mercredi chez M. de Chaulnes , qui fait tenir les états deux fois le jour , de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces états , cela est ridicule ; cependant je n'y ai point encore couché , et je ne puis quitter mes bois ni mes promenades , quelque prière qu'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je

suis ici. Il fait un si beau temps que je ne puis me renfermer dans une petite ville....

Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir ; nous ne savons plus où nous attacher. Il faudra attendre que les états soient partis pour entreprendre quelque chose. Était-ce à vous que je mandais l'autre jour qu'il semblait que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en gentilshommes ? Je n'ai jamais vu tant de monde ; je n'imagine point que les états de Languedoc puissent être plus beaux. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous... Ah ! ma bonne ! fallait-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre ?

A madame de Grignan.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de beaux livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole. Il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix avec les hommes qui me ravit ; je n'ai jamais rien vu de plus utile ni de si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je erois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention ; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger ; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps ; mais, quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien d'ici ; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étais fait le château de Grignan, je

voyais votre appartement, je me promenais sur votre terrasse, j'allais à la messe dans votre belle église; mais je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là... Je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand : je n'ai que des riens à vous mander; c'est abuser d'une lieutenant générale qui tient les états dans une ville, et qui n'est pas sans affaires : cela est bon quand vous êtes dans votre palais d'Appollidon ¹.

A madame de Grignan.

A Paris, mercredi 27 mai 1672.

Le roi part demain ². Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arsenal; je voulais dire adieu au grand maître ³ qui m'était venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai la Troche ⁴ qui pleurait son fils, et la comtesse ⁵ qui pleurait son mari : elle avait un chapeau gris qu'elle enfonçait dans l'excès de ses déplaisirs; c'était une chose plaisante; je crois que jamais chapeau ⁶ ne s'est trouvé à une pareille fête : j'aurais voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre : mais quelle guerre ! la plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais ouï parler depuis le passage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au roi. L'Yssel est défendu et bordé de deux cents pièces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est encore au-devant. Le comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette

¹ Château magique construit par l'enchanteur Appollidon : il est décrit au chapitre 1^{er} du 2^e livre de l'*Amadis de Gaule*.

² Pour la campagne de Hollande.

³ Le comte du Lude, grand maître de l'artillerie.

⁴ Madame de la Troche, dont il a déjà été question; elle demeurait à l'Arsenal.

⁵ Renée-Éléonore de Bouillé, comtesse du Lude; femme singulière, aimant passionnément la chasse, toujours vêtue en homme et passant presque toute sa vie à la campagne.

⁶ Les hommes seuls portaient alors des chapeaux.

carte chez madame de Vernenil; c'est une chose étonnante. M. le prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de son assez plaisant, qui lui dit qu'il savait fort bien faire de la monnaie : « Mon ami, lui dit-il, je te remercie ; mais si tu sais une invention pour nous faire passer l'Yssel sans être assommés, tu me feras grand plaisir, car je n'en sais point. » Il aura pour lieutenants généraux MM. les maréchaux d'Humières et de Bellefonds. Voici un détail qu'on est bien aise de savoir. Les deux armées se joindront, le roi commandera à Monsieur, Monsieur à M. le prince, M. le prince à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux maréchaux et même à l'armée du maréchal de Créqui. Le roi parla donc à M. de Bellefonds, et lui dit que son intention était qu'il obéît à M. de Turenne, sans conséquence. Le maréchal, sans demander du temps (voilà sa faute), répondit qu'il ne serait pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonorait par une obéissance sans exemple. Le roi le pria fort bonnement de songer à ce qu'il lui répondait, ajoutant qu'il souhaitait cette preuve de son amitié, qu'il y allait de sa disgrâce. Le maréchal lui dit qu'il voyait bien qu'il perdait les bonnes grâces de Sa Majesté et sa fortune, mais qu'il s'y résolvait plutôt que de perdre son estime ; qu'il ne pouvait obéir à M. de Turenne sans dégrader la dignité où il l'avait élevé. Le roi lui dit : Monsieur le maréchal, il faut donc se séparer. Le maréchal lui fit une profonde révérence et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout de suite un ordre d'aller à Tours. Il a été rayé de dessus l'état de la maison du roi : il a cinquante mille écus de dettes au delà de son bien ; il est abîmé, mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe¹. Il a offert au roi son équipage, qui était fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairait ; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le roi ; jamais rien ne fut si innocent. Tous ses parents, les Villars et tout ce qui est attaché à lui est inconsolable. Ne manquez pas d'écrire à madame de Villars et au pauvre maréchal. Cependant le maréchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avait point paru et attendait que le maré-

¹ Le maréchal Gigault de Bellefonds, ami de Bossuet, était d'une grande piété.

chal de Créqui eût répondu : ce dernier est venu de son armée en poste répondre lui-même ; il arriva avant-hier ; il eut une conversation d'une heure avec le roi. Le maréchal de Grammont qui fut appelé soutint le droit des maréchaux de France, et fit le roi juge de ceux qui faisaient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposaient au danger d'être mal avec lui, ou celui¹ qui était honteux d'en porter le titre, qui l'avait effacé de tous les lieux où il pouvait être, qui tenait le nom de maréchal pour une injure, et qui voulait commander en qualité de prince². Enfin la conclusion fut que le maréchal de Créqui est allé à la campagne, dans sa maison, planter des choux, aussi bien que le maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement ; les uns disent qu'ils ont bien fait, d'autres qu'ils ont mal fait ; la comtesse (de Fiesque) s'égosille, le comte de Guiche prend son fausset, il les faut séparer, c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le prince les regrette fort pour l'intérêt du roi ; M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin la France, qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance de ce malheureux contre-temps...

Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de la Rochefoucauld. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfants : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part : nous avons fort causé. Tout le monde pleure son fils, son frère, son mari ; il faudrait être bien misérable pour ne pas se trouver intéressée au départ de la France tout entière. Dangeau et le comte de Sault sont venus nous dire adieu : ils nous ont appris que le roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures, sans que personne l'ait vu, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyait. Il est parti lui douzième ; tout le reste courra après. La reine est demeurée régente : toutes les

¹ Turenne.

² Il avait été, en effet, déclaré prince par brevet : ses ancêtres étaient princes souverains de Sedan. Sur ces petites choses d'un grand homme, on trouve dans les *Fragments historiques* de Racine des détails qui confirment ce qui est rapporté ici.

compagnies souveraines l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, qui commence bien tristement.

A madame de Grignan.

A Paris , 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion ; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci ! je ne puis tourner les yeux sur le passé sans une horreur qui me trouble. Hélas ! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère ! qui m'eût dit dans ce temps-là : Votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée ? j'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement en mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie ; l'inconcevable état de ma tante¹ et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est, tout le monde pleure, on craint de pleurer ! L'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent² ; madame de Longueville³ fait fendre le cœur, à ce qu'on dit, je ne l'ai point vue ; mais voici ce que je sais :

Mademoiselle de Vertus⁴ était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la querir avec M. Arnaud pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer, ce

¹ Henriette de Coulanges, marquise de la Trousse, qui souffrait d'une hydropisie.

² Son mari venait d'être tué.

³ Sœur du grand Condé.

⁴ Catherine-Françoise de Bretagne, qui joua un rôle dans la Fronde et mourut à Port-Royal dans les sentiments de la piété la plus fervente.

retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah ! mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat... Et mon fils ? On ne lui répondit rien. — Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils ! Est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée ; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte ¹...

Un courrier d'hier au soir apporta la mort du comte du Plessis ² qui faisait faire un pont ; un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiège Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencements seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conserve mon pauvre fils !...

Voilà des relations ; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le prince a été père uniquement dans cette occasion et point du tout général d'armée ³. Je disais hier, et l'on m'approuva, que, si la guerre continue, M. le duc ⁴ sera cause de la mort de M. le prince ; son amour pour lui passe toutes ses autres passions... Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? Dans le même bateau où il avait passé tout vivant, il y avait deux

¹ Ce récit, cette scène, ce tableau de la douleur de la duchesse de Longueville est un des passages les plus touchants de la correspondance de madame de Sévigné.

² Alexandre de Choiseul, comte du Plessis, fils du maréchal duc de Choiseul.

³ Il courut pour rejoindre et dégager son fils.

⁴ Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le prince.

heures. M. le prince, qui était blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en deçà de ce fleuve, de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil¹, qui était attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le pane d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui².

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'était point à cette première expédition; mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier?...

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en alarme et soumise : le bonheur du roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer; mais quel redoublement de douleur à madame de Longueville et à ceux qui ont perdu leurs chers enfants!...

A madame de Grignan.

A Livry, dimanche au soir, 3 juillet 1672.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin était mal défendu; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses Argonautes étaient dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au delà demandaient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on aurait, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avait su l'envie que ces gens-là avaient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

¹ Philippe de Mornay, chevalier de Malte.

² Il en mourut.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable, il dit qu'oui : elle ne l'est pas; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.

Le chevalier de Nantouillet ¹ était tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval; il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte ², prince des Massagètes.

An reste il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avait été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantait jamais de rien, il n'en avait pas même fait sa cour à madame sa mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis ³ et dont l'absolution fut différée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai que madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisait une infinité de libéralités et de charités que personne ne savait, et qu'il ne faisait qu'à condition qu'on n'en parlât point... Il était au-dessus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. Je vois souvent des gens ⁴ qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais, pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou qua-

¹ François Duprat, descendant du chancelier. Madame de Sévigné l'a immortalisé en six lignes; mais il faut avouer que jamais on n'a peint d'une manière plus vive la brillante valeur d'un chevalier français.

² Personnage d'un de ces romans héroïques pour lesquels madame de Sévigné avait humblement son faible.

³ *Sous-entendu* de Port-Royal. Madame de Longueville était la grande protectrice des amis dont parle ici madame de Sévigné.

⁴ M. le duc de la Rochefoucauld, madame de la Fayette, Gourville, etc.

tre jours; la mort de madame ¹ dura bien plus longtemps. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues et de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche sur ce que son fils s'est distingué et a passé à la nage; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis... Adieu, ma divine enfant, pardonnez le chagrin que j'avais d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous ² qui puissiez me consoler de n'en avoir point.

A madame de Grignan.

Montélimar, jeudi 5 octobre 1673.

Voici un terrible jour ³, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus : le temps agréable qui est passé rend celui-ci doulou-

¹ Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, emportée par une mort si soudaine dans la nuit du 29 juin 1670.

² C'est-à-dire votre présence.

³ Madame de Sévigné venait de quitter Grignan; elle retournait à Paris, et madame de Grignan se rendait à Salon et à Aix.

reux jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre , parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandé à M. de Grignan , je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres .. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres , qui me feront encore bien soupirer. En un mot , ma fille , je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime... Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disons pas un mot. Adieu , ma chère enfant , aimez-moi toujours ; hélas ! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'archevêque de mon respect très-tendre , et embrassez le coadjuteur ; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler. Ma fille , plaignez-moi de vous avoir quittée.

A M. de Grignan.

Nous avons réuni en un faisceau toutes les lettres si pleines d'intérêt , d'émotion et d'éloquence , où madame de Sévigné parle de la mort de Turenne. C'est toute une oraison funèbre , et elle est digne du héros.

A Paris , ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse , mon cher comte , pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est la mort de M. de Turenne , dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé , comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde ; toute la cour fut en larmes , et M. de Condom ¹ pensa s'évanouir.

¹ Bossuet.

On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé ¹, et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt ², et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cache sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant; il arriva lundi, comme je vous ai dit; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort.

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 2 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon ³ est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment; il arrêta son carrosse, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit; le cardinal fit courre ⁴

¹ Le Marais.

² Gabriel de Monchy, comte d'Hocquincourt.

³ Neveu de Turenne.

⁴ *Courir*. Courre n'est plus usité que dans la langue de la vénerie.

après, et sut ainsi cette terrible mort; il s'évanouit; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye ¹ l'ont été voir; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paraît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché à Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne; Montecuculli, qui s'en allait, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les pouvait retenir; ils criaient qu'on les menât au combat; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut! Cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion, et puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges était à plus d'une demi-lieue de là; jugez de son désespoir; c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé du soin de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan ² et je n' imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison. Tous ceux qu'aimait M. de Turenne sont fort à plaindre... Adieu,

¹ Le marquis de Cavoye, ami de Racine.

² Frère du comte de Grignan.

ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin; si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 9 août 1675.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avons tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon, qui lui passa entre les jambes: il était à cheval sur un coup de canon... La perte des ennemis a été grande; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents... On dit que Montécuculli¹, après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avait de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisserait repasser le Rhin, et qu'il ne voulait point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse et à la valeur des jeunes Français, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites...

Parlons un peu de M. de Turenne; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui aurait été un dégoût, s'il était au monde, nous paraisse une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle; il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit arrêter M. de Turenne, qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit: Monsieur, arrêtez vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de

¹ Généralissime des armées de l'empereur, digne adversaire de Turenne.

Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer : *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *royez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable*; et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

A madame de Grignan.

A Paris, vendredi 16 août 1675.

Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de la Fayette et M. de Marsillac¹. M. le Premier² y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte était profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur;

¹ Le prince de Marsillac, fils du duc de la Rochefoucauld.

² M. le premier écuyer, M. de Beringhen.

sa conversion si sincère ¹ nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment anglais ² ? Il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireraient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatienzaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez ! on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne ; il est plus fâché que nous quand nous sommes mal ; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons ; c'est notre père ; on voit bien que vous êtes jeunes, » et ils les rassuraient ainsi.

A madame de Grignan.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf ³ qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction : madame de la Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu ; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tout habillés de deuil ; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait ; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de cham-

¹ Turenne était protestant ; sa conversion fut l'ouvrage de Bossuet.

² Il s'agit du régiment de Monmouth ; les capitaines de ce régiment, après avoir reçu l'argent du roi, passèrent en Angleterre et ne revinrent pas en France,

³ Elisabeth de la Tour, sœur du cardinal de Bouillon, femme de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf.

bre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et, en se cachotant, il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et, comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf¹ : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmail de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le

¹ Henri de Lorraine, fils de Charles de Lorraine.

véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient convertis ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit tout ému. Les deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier¹ était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

Au comte de Bussy-Rabutin.

A Livry, ce 3 novembre 1677.

Je suis venue ici achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres, elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. Je suis logée à l'hôtel de Carnavalet. C'est une belle et grande maison ; je souhaite d'y être longtemps, car le déménagement m'a beaucoup fatiguée. J'y attends la belle comtesse² qui sera fort aise de savoir que vous l'aimez toujours. J'ai reçu ici votre lettre de Bussy. Vous me parlez

¹ De Grignan.

² Madame de Grignan.

fort bien en vérité de Racine et de Despréaux. Le roi leur dit, il y a quatre jours : « Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne ; vous auriez vu la guerre et votre voyage n'eût pas été long. » Racine lui répondit : « Sire, nous sommes deux bourgeois qui n'avons que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne ; mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits. » Cela fut reçu agréablement. Ah ! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plutôt fait écrire mon histoire qu'à ces bourgeois-là, si j'étais son maître. C'est cela qui serait digne de la postérité ¹ !..

A madame de Grignan.

A Paris, mercredi 1^{er} mai 1680.

Madame de Dreux ² sortit hier de prison ; elle fut *admonestée*, qui est une très-légère peine, avec cinq cents livres d'aumône. Cette pauvre femme a été un an dans une chambre où le jour ne venait que d'un très-petit trou d'en hant, sans nouvelles, sans consolation. Sa mère, qui l'aimait très-passionnément, qui était encore assez jeune et bien faite, et qu'elle aimait aussi, mourut, il y a deux mois, de la douleur de voir sa fille en cet état. Madame de Dreux, à qui on ne l'avait point dit, fut reçue hier à bras ouverts de son mari et de toute sa famille, qui l'allèrent prendre à cette chambre de l'Arsenal. La première parole qu'elle dit, ce fut : Et où est ma mère, et d'où vient qu'elle n'est pas ici ? M. de Dreux lui dit qu'elle l'attendait chez elle. Elle ne put sentir la joie de sa liberté, et demandait toujours ce qu'avait sa mère, et qu'il fallait qu'elle fût bien malade puisqu'elle ne venait point l'embrasser. Elle arrive chez elle : Quoi ! je

¹ Le comte de Bussy-Rabutin, dans une lettre écrite à madame de Sévigné, sa cousine, à la date du 16 octobre 1677, avait dit qu'il ne pensait pas que Despréaux et Racine fussent capables de bien faire l'histoire du roi ; madame de Sévigné répond par cette flatterie à la pensée tout entière du comte de Bussy.

² Convaincue de nombreux empoisonnements, la Voisin compromis, par des révélations plus ou moins calomnieuses, une foule de personnes hant placées dans la société de ce temps. Elle avait accusé, entre autres, madame de Dreux de lui avoir offert 6,000 francs et donné une croix de diamants pour se défaire de son mari.

ne vois point ma mère ? Quoi ! je ne l'entends point ? Elle monte avec précipitation, on ne savait que lui dire : tout le monde pleurait ; elle courait dans sa chambre, elle l'appelait. Enfin un père célestin, son confesseur, parut et lui dit qu'elle ne la trouverait point, qu'elle ne la verrait que dans le ciel, qu'il fallait se résoudre à la volonté de Dieu. Cette pauvre femme s'évanouit et ne revint que pour faire des plaintes et des cris qui faisaient fendre le cœur, disant que c'était elle et la vue de son malheur qui l'avait tuée ; qu'elle voudrait être morte en prison ; qu'elle ne pouvait rien sentir que la perte d'une si bonne mère. Le petit Coulanges était présent à ce spectacle, il avait couru chez M. de Dreux, comme beaucoup d'autres, et il nous conta tout ceci hier au soir, si naturellement et si touché lui-même, que madame de Coulanges en eut les yeux rouges, et moi j'en pleurai sans pouvoir m'en empêcher. Que dites-vous, ma fille, de cette amertume qui vient troubler sa joie et son triomphe et les embrassements de toute sa famille et de tous ses amis ?...

A madame de Grignan.

A Nantes, lundi au soir, 27 mai 1680.

Je fus hier au Buron¹, j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les plus vieux bois du monde ; mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté ; tout cela est pitoyable. Il en a rapporté quatre cents pistoles dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, quoiqu'il eût renvoyé ses laquais et son cocher à Paris, et qu'il n'eût que le seul Lar-meechin dans cette ville où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter ; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre ; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis

¹ Terre de la maison de Sévigné, dans le pays nantais.

hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes ; tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde ¹ ? Ce lieu était un *luogo d'incanto* ² s'il en fut jamais...

Je suis ravie de m'en aller dans mes bois ; j'espère au moins en trouver aux Rochers qui ne sont point abattus.

A madame de Grignan.

Paris, lundi 21 février 1689.

Il est vrai, ma chère fille, que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre, *aco fa trembla* ³. Ce serait une belle chose si j'y avais ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes, mais ce ne sera pas sitôt ; madame de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver prochain, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très-persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec M. le chevalier de l'ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là ⁴. Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, madame de Coulanges, madame de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées ; un officier dit à madame de Coulanges que madame de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle, vous voyez quel honneur. « Pour vous, madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec madame de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et

¹ Voir le Chant XIII de la *Jérusalem délivrée*.

² Lieu d'enchantement.

³ Phrase provençale. *Cela fait trembler*.

⁴ M. de Grignan ne fut chevalier de l'ordre que le 1^{er} janvier 1692.

devant c'étaient mesdames d'Anvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui sont des rois et des personnages sont faites exprès ; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des psaumes ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » « Ah ! pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le prince et madame la princesse vinrent me dire un mot : madame de Maintenon un éclair ; elle s'en allait avec le roi ; je répondis à tout, car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux : je soupai chez madame de Coulanges, à qui le roi avait parlé aussi, avec un air d'être chez lui qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le chevalier ; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point

les, cachoter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes; il en fut content, et voilà qui est fait; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé dans la suite ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. M. de Meaux ¹ me parla fort de vous, M. le prince aussi : je vous plains de n'être pas là; mais le moyen? On ne peut pas être partout. Vous étiez à votre Opéra de Marseille : comme *Atys* est non-seulement trop heureux ², mais trop charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle : elle n'est pas en droit d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis assurée que vous n'avez pas pu vous y ennuyer, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

Mais ce samedi même, après cette belle *Esther*, le roi apprit la mort de la jeune reine d'Espagne ³, en deux jours, par de grands vomissements; cela sent bien le fagot. Le roi le dit à Monsieur, le lendemain, qui était hier : la douleur fut vive, Madame criait les hants cris, le roi sortit tout en larmes.

On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre : non-seulement le prince d'Orange n'est point élu roi ni protecteur, mais on lui fait entendre que lui et ses troupes n'ont qu'à s'en retourner : cela abrège bien des soins. Si cette nouvelle continue, notre Bretagne sera moins agitée, et mon fils n'aura point le chagrin de commander la noblesse de la vicomté de Rennes et de la baronnie de Vitré : ils l'ont élu malgré lui pour être à leur tête; un autre serait charmé de cet honneur; mais il en est fâché, n'aimant, sous quelque nom que ce puisse être, la guerre par ce côté-là... Adieu, ma très-aimable : de tous ceux qui commandent dans les provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé.

A madame de Grignan.

Aux Rochers, mercredi 11 janvier 1690.

Quelles étrennes, bon Dieu! quels souhaits! en fut-il jamais de plus propres à me charmer, moi qui en connais

¹ Bossuet.

² Allusion à un hémistiche de l'opéra d'*Atys*, par Quinault.

³ Marie-Louise d'Orléans, on croit qu'elle mourut empoisonnée.

les tons, et qui vois le cœur dont ils partent? Je m'en vais vous dire un sentiment que je trouve en moi; s'il pouvait payer le vôtre, j'en serais fort aise, car je n'ai point d'autre monnaie : au lieu de ces craintes si aimables que vous donnent toutes ces morts qui volent sans cesse autour de vous, et qui vous font penser à d'autres, je vous présente la véritable consolation et même la joie que me donne souvent l'avance d'années que j'ai sur vous : vous savez que je ne suis pas insensible à la tristesse de ces états; mais je le suis encore moins à la pensée que les premiers vont devant, et que vraisemblablement et naturellement je garderai mon rang avec ma chère fille; je ne puis vous représenter la véritable douceur de cette confiance. Que n'ai-je point souffert aussi dans les temps où votre mauvaise santé me faisait craindre un dérangement! Ce temps a été rigoureux : ah! n'en parlons point, *ne parlons point de cela*, vous vous portez bien, Dieu merci; toutes choses ont repris leur place naturelle; *Dieu vous conserre!* Je pense que vous entendez mon ton aussi et que vous me connaissez.

Je viens à M. le chevalier : je n'ai point de peine à croire que le climat de Provence lui soit meilleur que celui de Paris. Tous ceux qui, comme les hirondelles, s'en vont chercher votre soleil, en sont de bons témoins...

Pour Pauline, je crois que vous ne balancez pas entre le parti d'en faire quelque chose de bon, ou quelque chose de mauvais. La supériorité de votre esprit vous fera suivre facilement la bonne route : tout vous convie d'en faire votre devoir, et l'honneur, et la conscience, et le pouvoir que vous avez en main. Quand je pense comme elle s'est corrigée en peu de temps pour vous plaire, comme elle est devenue jolie¹, cela vous rendra coupable de tout le bien qu'elle ne fera pas. Pour vos lectures, ma chère enfant, vous avez trop à parler, à raisonner pour trouver le temps de lire : nous sommes ici dans un grand repos et nous en profitons. Je relis même avec mon fils de certaines choses que j'avais lues en courant à Paris et qui me paraissent toutes nouvelles. Nous relisons aussi, au travers de nos grandes lectures, des *rogatons*² que nous trouvons sous

¹ *Joli* se prenait très-souvent dans le sens d'aimable, au dix-septième siècle.

² On va voir quels *rogatons* : madame de Sévigné, s'il faut en

notre main ; par exemple , toutes les belles oraisons funèbres de M. Bossuet , de M. Fléchier , de M. Mascaron , du Père Bourdaloue : nous repleurons M. de Turenne , madame de Montausier , M. le prince , fen Madame , la reine d'Angleterre ; nous admirons ce portrait de Cromwell ; ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit : il ne faut point dire : Oh ! cela est vieux ; non , cela n'est pas vieux , cela est divin. Pauline en serait instruite et ravie ; mais tout cela n'est bon qu'aux Rochers. Je ne sais quel livre conseiller à Pauline ; Davila est beau en italien : nous l'avons lu ; Guichardin est long ; j'aimerais assez les anecdotes de Médicis , qui en sont un abrégé ; mais ce n'est pas de l'italien. Je ne veux plus nommer Bentivoglio ; qu'elle s'en tienne à sa poésie , ma fille ; je n'aime point la prose italienne ; le Tasse , l'*Aminte* , le *Pastor fido* , la *Filli di Sciro* , je n'osc dire l'Arioste , il y a des endroits fâcheux ; et du reste , qu'elle lise l'histoire ; qu'elle entre dans ce goût qui peut si longtemps consoler son oisiveté : il est à craindre qu'en retranchant cette lecture , on ne trouve plus rien à lire : qu'elle commence par la vie du grand Théodose , et qu'elle me mande comme elle s'en trouvera. Voilà , mon enfant , bien des bagatelles : il y a des jours qu'on destine à causer sans préjudice des choses sérieuses , à quoi l'on prend toujours un très-sensible intérêt. Adieu , ma très-aimable ; nous vous sonhaitons toute sorte de bonheur cette année.

avertir nos plus jeunes lecteurs , se sert , pour plaisanter , du mot qui caractérise le moins le sérieux de ses lectures.

BOSSUET.

(1627-1704.)

Le 27 septembre 1627, à Dijon, cette ville qui avait déjà donné saint Bernard à la France, naissait un enfant appelé, lui aussi, à dominer son siècle par l'ascendant de la vertu et du génie, et à rouvrir la liste, depuis longtemps fermée, des Pères de l'Eglise. Ce même jour, l'aïeul de Jacques-Bénigne Bossuet écrivit sur le registre de sa famille, qui avait fourni plusieurs magistrats au parlement de Bourgogne, un verset de l'Ecriture, où il plaçait le nouveau-né sous la tutelle de Dieu : *Circumduxit eum, et docuit et custodivit quasi pupillam oculi.*

L'enfant annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour dans la piété et dans la science. Elevé par les célèbres religieux qui furent aussi les maîtres de Descartes, de Pierre Corneille et du grand Condé, le jeune Bossuet savait à peu près par cœur Homère et Virgile, lorsque, un jour, à quatorze ans, la Bible frappa ses regards. Comme saint Augustin, qu'il devait plus tard choisir pour guide, l'enfant prit le livre et lut. Cette lecture fut décisive. A l'école de Moïse, « *le plus excellent et le premier des prophètes*, » de Moïse dans la voix duquel il croyait entendre, pour ainsi dire, Dieu même en personne, il apprit cette sagesse qui descend du Père des lumières, et cette science qu'éclaire une science plus haute. Les récits si simples et si sublimes de la Genèse se gravèrent profondément dans sa mémoire, et le commerce d'Isaïe, de Job, de David et des autres écrivains sacrés, lui donna, sans qu'il le cherchât, ce style extraordinaire, mélange de simplicité et de magnificence, de hardiesse et de naïveté, que semblent illuminer parfois les éclairs et les foudres du Sinaï.

Conduit à Paris pour y terminer ses études, Bossuet ne tarda pas à se faire connaître. Un soir, à l'hôtel de Rambouillet, il improvisa un sermon auquel assistait, dit-on, le grand Corneille, et qui obtint de Voiture la faveur d'un jeu de mots; à la Sorbonne, peu de temps après, il soutenait, avec un éclat inouï, devant le grand Condé, une thèse de théologie où le vainqueur de Rocroy fut tenté de jouter contre lui; et, au sortir de la lutte, un illustre prélat, montrant à ses amis le nouveau bachelier, s'écriait : « Regardez-le bien, il sera un jour l'une des lumières de l'Eglise! »

Après d'aussi brillants succès, le jeune théologien pouvait aspirer à un poste important à Paris. Mais, humble et sans ambition, comme il le fut jusqu'à la fin, il se hâta d'aller rejoindre son père à Metz, où il retrouvait encore le souvenir de saint Bernard, qui l'avait sauvé au moyen âge. Là, pendant six années, à l'ombre du sanctuaire, sa vie s'écoula dans la piété, l'étude et la retraite.

Il avait vingt-sept ans lorsqu'il publia la *Réfutation du catéchisme de Ferry*, où se faisait déjà pressentir le génie de l'écrivain et de l'orateur. Ce ne fut pourtant qu'en 1659 que le missionnaire des protestants de Metz fit entendre dans les chaires de Paris cette voix, à jamais sans rivale, « qui ne parle pas une langue humaine, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi. » — Ce sont les propres paroles de Bossuet pour peindre l'évangéliste saint Jean, *cet enfant du tonnerre*. — On a longtemps méconnu la valeur de ces sermons, qui, n'ayant point été imprimés du vivant de l'orateur, comme ceux de Bourdaloue et de Massillon, nous sont parvenus pour la

plupart mutilés. Mais aujourd'hui personne ne voudrait répéter les incroyables jugements de la critique du dix-huitième siècle sur ces chefs-d'œuvre de la jeunesse de Bossuet. N'est-ce pas là, en effet, que, s'adressant tour à tour au cœur et à l'intelligence, à la foi et à la raison ; mêlant la passion à la dialectique, employant, « tous nos idiomes comme Homère tous les dialectes, » Bossuet a laissé déborder les flots de cette éloquence *amoureuse des glorieuses bassesses du christianisme*, et qui trouve pour persuader *des moyens que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris!*

Au double point de vue de la religion et de l'éloquence, de la philosophie et de l'art, on ne saurait donc conseiller avec trop d'insistance la lecture de ces sermons, dont la langue sans doute n'est ni aussi achevée, ni aussi pompeuse que celle des *Oraisons funèbres*, mais où l'orateur, aux prises avec un auditeur qui doute, qui discute, qui résiste, met tout en œuvre pour éclairer, convaincre, entraîner, et rencontre, au fort de la lutte, des pensées d'une incroyable profondeur et des accents d'une éloquence incomparable.

Cependant, nommé évêque de Condom en 1669, et, peu après, précepteur du Dauphin, Bossuet n'hésita point à renoncer à la prédication, non, comme on l'a prétendu, pour *courir à des triomphes plus éclatants*, mais pour se consacrer tout entier à ses nouveaux devoirs. Si les efforts du grand évêque pour faire de son élève un prince digne de Louis XIV ne furent point récompensés par le succès, du moins le fruit de ses immenses travaux n'a-t-il pas été perdu pour la France. Obligé de se replonger dans l'étude de l'antiquité profane, de relire les poètes, les historiens, les philosophes de Rome et de la Grèce, Bossuet, sans rien perdre de son originalité, acquit à leur école de nouvelles qualités de style, la correction, le goût sévère, l'exquise délicatesse. A ce seul point de vue, les trois ouvrages composés pour l'éducation du Dauphin, et qui sont des chefs-d'œuvre, mériteraient l'examen le plus attentif et le plus approfondi. Dans le traité de *la Connaissance de Dieu et de soi-même*, Bossuet, qui avait peu d'attrait, comme tous les grands génies, pour le *pur philosophique*, recherche, sans abstraction, la vérité en théologie, en philosophie, en histoire, en physiologie ; et sa parole est si simple, si précise, si claire, que l'adolescent lui-même le peut suivre, sans fatigue, dans les plus hautes régions de la science.

« Seigneur, s'écrie David dans l'un de ses psaumes, Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connaissance de ce que vous êtes. » C'est sur cette parole, — Bossuet le dit formellement dans sa lettre au pape Innocent XI, — que s'est formé le plan de son traité philosophique, dans lequel on a été chercher un mélange des anciens philosophes et de Descartes, au lieu d'y voir ce qu'on y trouve réellement, c'est-à-dire la doctrine presque textuelle de saint Thomas : « L'homme ne pourrait dominer le monde, s'il ne tenait à Dieu, créateur du monde, s'il n'avait en lui-même, dans quelque partie de son être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot, quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde. » C'est Bossuet qui parle ainsi : ne croit-on pas entendre l'ange de l'école lui-même ?

La *Politique sacrée*, ouvrage destiné à l'héritier du grand roi, mais qui renferme des leçons pour les hommes de tous les siècles et de tous les pays, la *Politique sacrée* n'est qu'un long enchaînement de textes de l'Écriture sainte, traduits et commentés. Mais quelle traduction et quels

commentaires ! Il fallait, comme Bossuet, avoir sans cesse présents tous les siècles, toutes les doctrines, toutes les histoires, pour pouvoir composer ce livre extraordinaire, où la science de l'homme d'État et du jurisconsulte éclate, comme celle du philosophe et du théologien. Il s'est rencontré, toutefois, des critiques qui ont reproché au grand évêque de ne point assez protéger, dans cet écrit, les peuples contre les souverains, et les souverains contre eux-mêmes. Il est certain que le précepteur du fils de Louis XIV, porté naturellement vers une monarchie grande et forte, a fait à la liberté une part moindre que ne la faisaient les grands théologiens du moyen âge, et même Fénelon, au dix-septième siècle. Cependant il faut se hâter de dire, pour être juste, que Bossuet ne confond jamais le pouvoir *absolu* et le pouvoir *arbitraire* ; qu'il veut que le prince soit *assisté des plus sages têtes de la nation et appuyé sur l'expérience des siècles passés* ; qu'il proclame que les *maximes outrées perdent tout*, et qu'enfin à l'autorité souveraine il oppose toujours, comme un frein, et la loi divine, et la crainte des jugements de Dieu, et ces principes sacrés, ces lois éternelles, « contre lesquels tout ce qui se fait est nul de droit. »

Après la *Politique sacrée*, et, « pour réunir en un seul corps toutes les preuves de la religion que fournissent et les premiers apologistes, et saint Augustin, et les Écritures, et les Pères, en y ajoutant même des raisons nouvelles tirées le plus souvent des adversaires eux-mêmes ¹, » Bossuet se mit à composer le *Discours sur l'histoire universelle*, le seul de ses trois grands ouvrages d'éducation auquel il ait mis la dernière main, et qui ait été publié de son vivant. C'est incontestablement dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin, où Paul Orose et Salvien avaient déjà puisé de si hautes conceptions, que Bossuet a pris le plan de son œuvre historique. Le grand évêque d'Hippone avait dit les origines, l'histoire, la fin dernière des deux cités bâties *par deux amours différents*. Bossuet, à son tour, déroule les annales de ces deux cités. Des hauteurs où il se place, il voit les nations s'avancer guidées par la Providence ; il nous montre Dieu tenant dans sa main le cœur des monarques et les rênes des empires, arrêtant ou précipitant les peuples qui *marchent, courent, chancellent, tombent les uns sur les autres*, et meurent sous les ruines des royaumes écroulés. Conquérants et politiques, législateurs et guerriers travaillent à l'envi à une œuvre inconnue, et, quand leur tâche est accomplie, Dieu les fait disparaître d'un souffle.

L'effet d'un art consommé, a dit Bossuet quelque part, *est de réduire en petit tout un grand ouvrage*. Or, voilà précisément ce qu'on admire dans l'*Histoire universelle*, ce livre immortel que les plus instruits ne relisent jamais sans fruit ; où, dans un style enflammé, hardi, comme celui des *Sermons*, ferme, rapide, comme celui de l'*Histoire des variations*, éloquent, splendide, majestueux, comme celui des *Oraisons funèbres*, le théologien, le philosophe, le politique, l'orateur, on se serait tenté de dire le prophète, se succèdent, se confondent, et où, si l'on ne connaissait la profonde humilité de l'écrivain, on pourrait croire qu'il a voulu donner comme un abrégé de son incomparable génie !

Nous ne nous arrêterons pas sur les *Oraisons funèbres*. L'admiration universelle s'est épuisée sur ces chefs-d'œuvre où le grand évêque,

¹ Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*.

cherchant avec ardeur le vrai seul en toutes choses, a trouvé, par surcroît, le beau qui en est la splendeur.

Que n'aurions-nous pas à dire des *Élévations sur les mystères* et des *Méditations sur l'Evangile*? Qui n'a pas lu ces deux ouvrages, écrivait Laharpe, ne connaît point Bossuet. Le mot est juste. Là, en effet, à cette éloquence, aux rives et impétueuses saillies, qui s'élève comme par bonds et ne touche pas à terre, succèdent des accents d'une suavité divine. Aux pieds de Jésus enfant, Bossuet murmure des hymnes d'adoration et d'amour; et l'on croirait parfois entendre la voix de saint François de Sales ou celle de Fénelon!

Le *Traité du libre arbitre*, les *Maximes et réflexions sur la comédie*, les *Réflexions sur le quietisme*, les *Lettres*, et surtout celles que l'évêque de Meaux adressait à la sœur Cornuau, renferment des beautés sans nombre, et témoignent d'une fécondité d'imagination, d'une souplesse de style vraiment inouïes. Mais, dans le cadre étroit où nous sommes enfermés, il nous est impossible de parler avec détail de ces divers ouvrages, dont l'analyse même la plus rapide nous entraînerait trop loin. Aussi bien, avant de terminer cette notice, devons-nous appeler spécialement l'attention de nos jeunes lecteurs sur deux des chefs-d'œuvre les moins populaires de Bossuet, l'*Histoire des variations* et le *Traité de la concupiscence*.

Nommé, en 1681, à l'évêché de Meaux, où le calvinisme, depuis son origine, avait obtenu droit de cité, Bossuet s'était retrouvé face à face avec cet adversaire si souvent terrassé de ses mains. Avec l'ardeur de foi et de prosélytisme qui avait fait de lui l'instrument de tant d'illustres conversions, l'invincible athlète descendit de nouveau dans l'arène; et, ramassant toutes ses forces, pour parler son langage, il porta à la réforme le coup le plus accablant qu'elle ait jamais reçu.

Les grands esprits du dix-septième siècle, et, de nos jours, quelques hommes éminents, entre autres le protestant Vinet, n'ont pas hésité à placer l'*Histoire des variations* au premier rang des chefs-d'œuvre de l'évêque de Meaux. Il est incontestable, du moins, que, de tous les ouvrages de Bossuet, c'est le plus vaste, le plus travaillé, le plus méthodique; et que, par l'enchaînement imminu des faits, l'étude des caractères, la vérité des portraits, la rapidité, la franchise, l'éclat du style, il pourrait être considéré comme le plus parfait, si le *Discours sur l'histoire universelle* n'existait pas. La critique moderne est presque unanime sur ce point. Seulement, elle s'est ingéniée à établir, dans ces derniers temps, que le livre des *Variations*, admirable comme *œuvre d'art*, a dû perdre tout crédit auprès des protestants, l'événement ayant donné tort à Bossuet. Ce mot a fait fortune. Et, cependant, accepter un tel jugement, n'est-ce pas méconnaître, de parti pris, l'étonnante sagacité avec laquelle Bossuet, au moment même où il décrit les commencements, les progrès, les luttes, les variations du protestantisme, en aperçoit, pour ainsi dire, les conséquences dernières, conséquences longtemps cachées dans son principe, mais que le temps a mises à découvert? N'est-ce pas, en outre, fermer les yeux à plaisir aux faits éclatants accomplis dans les deux mondes depuis un quart de siècle? « Mon Dieu! s'écriait Mélancthon avec terreur, quelle tragédie verra la postérité! » Ces tragédies, qui, depuis plus d'un demi-siècle, occupent le théâtre, nous en avons vu quelque chose. Eh bien! qui ne s'est rap-pelé, avec une vive admiration, en ces jours de folies sanglantes, les pages si vraies de l'immortel historien sur les révolutions religieuses et

politiques, ou l'on fait de la révolte un point de religion, où nul ne se contente d'être insensé pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres, et où, enfin, le plus modéré est toujours le plus captif?

Amelotte a dit quelque part de saint Thomas, qu'il s'est borué à traduire en philosophie la simplicité de l'Évangile. Voilà aussi ce qu'a fait Bossuet dans le *Traité de la concupiscence*, ce merveilleux petit livre où respire la tendresse de saint Jean unie à la grâce de Platon, ce *De officiis* chrétien, qui serait entre les mains de tout le monde si son titre théologique n'avait donné le change et au public qui ne le lit pas et aux éditeurs qui le retranchent des œuvres choisies du grand écrivain!

L'ordre chronologique, que nous avons à peu près suivi jusqu'à présent, nous conduit à parler ici de l'une des œuvres les plus vantées du génie de Bossuet, le *Discours sur l'unité de l'Eglise*. Des hommes d'État et des légistes se sont efforcés, surtout depuis le dix-huitième siècle, d'étayer de l'autorité de l'évêque de Meaux le système antichrétien de la prééminence du pouvoir civil sur l'autorité religieuse. Bossuet, l'auteur de l'admirable panégyrique de saint Thomas Becket; Bossuet, qui, sous le grand roi, protestait contre « l'étrange oppression de ceux qui voulaient lier les mains aux évêques en ce qui regarde la foi qui est l'essentiel de leur ministère et le fondement de l'Eglise; » Bossuet qui s'indignait que « des magistrats ne lui permissent pas d'alléguer le concile de Trente, » et que « monsieur le chancelier voulût entrer dans l'intime de ses ordonnances; » Bossuet qui, après avoir dénoncé les procédés « dures inouïes » de M. de Pontchartrain, s'écriait : « Pour moi, j'y mettrai ma tête! » Bossuet, enfin, qui, dans sa chaire, disait : « Je suis l'humble sujet du roi dans tout le reste; mais en fait de religion, il n'est que mon second; » Bossuet a été appelé au secours des prétentions parlementaires, qu'il repoussait¹, et qui ont abouti à cette fameuse constitution civile du clergé, contre laquelle l'Eglise de France lutta si glorieusement par le martyre! Certes, rien ne se peut imaginer de plus extraordinaire!

Toutefois, que Bossuet, trompé par son neveu, ait commis quelques fautes pendant la regrettable lutte de Louis XIV contre le saint-siège, on le peut reconnaître sans manquer au respect profond qui est dû à un si grand évêque. Mais n'oublions pas que, dans cette affaire, l'illustre pontife se plaça à la tête du clergé de France moins comme chef que comme médiateur, et que ce fut de concert avec lui que Louis XIV effaça, dans les demandes du clergé violemment entraîné sur la pente du schisme, les mots de *Concile national* d'où pouvait sortir une déplorable rupture. Ce sentiment profond et sincère de l'unité catholique éclate à chaque page du discours prononcé dans l'assemblée de 1682, discours où une habileté prodigieuse le dispute à une sublime éloquence.

Nous avons cherché à caractériser en peu de mots chacune des œuvres capitales de Bossuet. Peut-être à faire admirer, avec trop d'insistance, les belles fleurs de l'élocution qu'il ne cueillit jamais pour s'en parer², avons-nous mérité, jusqu'à un certain point, les reproches qu'adresse Bossuet à ces délicats du siècle, lesquels, dit-il, « mettent leur félicité dans un bruit qui se fait dans l'air. » Hâtons-nous donc de dire que

¹ Dans une lettre au cardinal d'Estrées, Bossuet parle « des libertés de l'Eglise gallicane, telles que les entendent les évêques, non telles que les entendent les magistrats. »

² Oraison funèbre du P. Bourgoing.

Bossuet ne fut pas moins grand par le caractère que par le génie. Tout était équilibre, harmonie, unité, dans cette admirable nature. L'homme, le pontife, l'écrivain se confondaient en lui. Tous ses écrits sont des actes, tous ses actes l'accomplissement d'un devoir. Disciple de saint Paul, il prêche, non pour charmer l'oreille avec *l'harmonie qui délecte et les mouvements qui chatouillent*, mais pour convertir les pécheurs avec *les éclairs qui percent et les foudres qui brisent les cœurs*; missionnaire, il lutte, il combat, non pour vaincre, mais pour sauver des frères égarés; précepteur, il étudie la littérature, l'histoire, la politique, les institutions des peuples, et il enfante coup sur coup trois chefs-d'œuvre; mais ce n'est point pour faire briller sa science ni éclater son éloquence: le seul but qu'il se propose, c'est d'instruire, c'est d'élever un jeune enfant!

Tel était Bossuet; et, au milieu de tant de travaux, exerçant sur le clergé de France une sorte de dictature intellectuelle, il conserva toujours sa simplicité, sa douceur, sa bonté. A Germigny, ce beau lieu « où les honnêtes gens étaient reçus avec joie, les savants avec estime, les vertueux avec respect, » le *vieil évêque*, comme il se nommait lui-même, était accessible à tout le monde, aux petits comme aux grands, au pauvre paysan de la Brie comme aux illustres personnages qui le venaient consulter du fond de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Dans cette demeure, la vie était grave, mais tout y respirait l'affabilité, la bienveillance, la charité. A vivre dans la retraite, à se nourrir de pensées anstères, sous l'œil de Dieu, la sensibilité ne s'émousse pas. Ce qui endurcit le cœur, en desséchant la foi et la piété, c'est une orgueilleuse et stérile contemplation de soi-même.

Quoique pénétré des grandeurs divines, et vivant, pour ainsi parler, au milieu des prophètes, des évangélistes et des apôtres, Bossuet n'était pas étranger, tant s'en faut, aux affections humaines. Avec quelle douleur profonde, quoique résignée, il parle de la mort de son frère, dont l'absence *le laisse si seul qu'à peine se peut-il soutenir!* Et dans sa correspondance avec ses amis, qui tous lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin, quelle indulgence, quelle tendre affection, et, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, quelle charmante bonhomie! N'est-ce pas ce grand évêque, dont on fait un homme tout de puissance et de rigueur, parce que sa croyance était forte et inflexible comme la vérité; n'est-ce pas lui qui a écrit sur madame de la Vallière repentante, mais faible et indécise encore, ces lettres pleines de mansuétude où chaque mot est si profondément chrétien, et où s'épanche le cœur du pasteur voyant de loin s'acheminer lentement vers le berceau la brebis longtemps cherchée?

Mais ici des objections s'élèvent. On nous rappelle que Bossuet, si calme, si modéré, si plein de charité aux jours de sa jeunesse, plus tard applaudit à la révocation de l'édit de Nantes; et que, dans une controverse théologique avec l'un de ses collègues dans l'épiscopat, avec le doux, l'aimable Fénelon, antrefois son disciple et son ami, il se laissa emporter à de regrettables violences. Tout n'est pas sans fondement dans ces reproches, il le faut bien avouer. Il est incontestable, par exemple, que Bossuet partagea, jusqu'à un certain point, l'admiration de ses contemporains pour un acte dont madame de Sévigné écrivait « qu'il n'y avait rien de si beau. » Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que l'évêque de Meaux ne fut pour rien dans cette mesure, et que ni lui, ni personne à cette époque, pas même Louis XIV, ne songeait à employer contre les protestants, « restés calmes dans un si grand mouvement, » les odieuses

persécutions qui, pendant douze années, désolèrent des milliers de familles.

On a souvent cité ce mot de Fénelon, lorsqu'il refusa les dragons qu'on lui voulait donner pour auxiliaires dans sa mission en Saintonge : « Les peuples nourris par l'hérésie ne se gagnent que par la parole. » Or, Bossuet, lui aussi, agissait exactement d'après cette maxime. En effet, dans son diocèse pas un excès, pas une violence, pas une persécution contre les protestants. Ceux qu'on menaçait, l'évêque intercédait pour eux; ceux qu'on persécutait, il leur accordait un asile dans son palais. Qu'aurait pu faire de plus l'archevêque de Cambrai?

Quant à l'affaire du *quiétisme*, la vérité oblige de reconnaître que l'évêque de Meaux y eut le double tort de se livrer contre Fénelon à des attaques personnelles, et de faire intervenir l'autorité presque menaçante de Louis XIV dans un débat purement théologique, où le saint-siège était appelé à prononcer. Mais ici encore il faut se hâter d'ajouter que ce qui excitait Bossuet, c'était la crainte, exagérée peut-être, mais sincère, de voir se répandre, sous le patronage d'un prélat illustre et vénéré, cette théorie de l'*anéantissement*, erreur de Molinos, qui détruit l'homme afin que Dieu soit tout, et dont les pantbéistes allemands sont aujourd'hui les continuateurs.

— « Qu'auriez-vous fait, disait Louis XIV au grand docteur, si j'avais pris le parti de monsieur de Cambrai? »

— « Sire, j'aurais crié cent fois plus haut! »

Cette réponse ne prouverait-elle pas, s'il en était besoin, combien était profonde chez Bossuet la conviction que, dans cette lutte, « il y alloit, comme il l'écrivait à son neveu, *de toute la religion*? »

Nous avons essayé, dans les pages qu'on vient de lire, de peindre au vrai l'un des plus grands hommes dont se puissent glorifier et l'Eglise et la France. Chose remarquable! voici qu'après plus d'un demi-siècle de révolutions inouïes et d'attaques incessantes contre toute règle divine et humaine, un évêque du temps de Louis XIV, inflexible sur le dogme, foulant aux pieds l'orgueil de la raison, ennemi de toute licence populaire, devient tout à coup l'objet de l'universelle admiration, comme si la France allait voir renaître l'ère, glorieuse pour elle et pour la religion, que saint François de Sales et Henri IV avaient ouverte, et qui, après avoir vu passer saint Vincent de Paul et Bossuet, devait finir avec Fénelon et Louis XIV! Certes, il y a là un magnifique présage. Dieu permettra-t-il qu'il se réalise? S'il devait en être ainsi, nul doute que les ouvrages de Bossuet, étudiés moins encore comme des chefs-d'œuvre de style que comme d'invincibles démonstrations des vérités du christianisme, ne fussent appelés à relever la foi dans les âmes, la droiture dans les cœurs, la règle dans les intelligences; à rétablir parmi nous cette élévation dans les caractères, cette dignité dans les mœurs, cette harmonie entre l'éducation et la croyance, entre l'éducation et la vie, qui a fait la grandeur du dix-septième siècle, et dont l'absence frappe si douloureusement les regards là où l'impiété et le sophisme, le mensonge et la violence ont longtemps exercé leur empire!

A. DE C.

ANTIQUITÉ SACRÉE.

Moïse, la loi écrite.

Après avoir dit rapidement les premiers âges du monde, Dieu créant le ciel et la terre par sa parole, et l'homme à son image; la chute d'Adam et d'Ève, funeste à toute leur postérité; le déluge universel, et la vocation d'Abraham, Bossuet passe à la *quatrième époque*, et poursuit en ces termes :

Après la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Egypte jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avait promise.....

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Egyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie.

Il se fait connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparaît d'une manière également magnifique et consolante; il lui déclare qu'il est celui qui est. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. « *Je suis*, dit-il, *celui qui suis* : l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. » Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi...

Jusque-là, Dieu n'avait rien donné par écrit qui pût servir de règle aux hommes. Les enfants d'Abraham avaient seulement la circoncision, et les cérémonies qui l'accompagnaient, pour marque de l'alliance que Dieu avait contractée avec cette race élue. Ils étaient séparés par cette marque des peuples qui adoraient les fausses divinités. Au reste, ils se conservaient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avaient des promesses faites à leurs pères, et ils étaient connus comme un peuple qui servait le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu était si fort oublié, qu'il fallait le discerner par le nom de ceux qui avaient été ses adorateurs, et dont il était aussi le protecteur déclaré.

Il ne voulut pas abandonner plus longtemps à la mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance. Il

était temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie qui inondait tout le genre humain, et achevait d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étaient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham.... Le vrai Dieu n'était plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux*. On adorait jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout était Dieu excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles...

Au milieu de tant d'ignorance, l'homme vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues, et il oublia si profondément que Dieu l'avait fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourrait croire, si l'expérience ne nous faisait voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'était pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes ?...

Le moment était venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait plus se conserver sans être écrite ; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Egypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain, et celles de la famille d'Abraham n'étaient pas malaisées à recueillir : la mémoire en était vive, et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa *Genèse*, parle des choses arrivées dans les

premiers siècles comme de choses constantes, dont même on voyait encore, et dans les peuples voisins, et dans la terre de Chanaan, des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient habité cette terre, ils y avaient érigé partout des monuments des choses qui leur étaient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avaient habité, les puits qu'ils avaient creusés dans ces pays secs, pour abreuver leur famille et leurs troupeaux; les montagnes où ils avaient sacrifié à Dieu et où il leur était apparu; les pierres qu'ils avaient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité; les tombeaux où reposaient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes était récente, non-seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venaient de leur race...

Ceux qui connaissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étaient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la postérité retenait soigneusement les occasions qui les avaient fait dresser. C'était une manière d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossières et solides que les premiers temps érigeaient. On a même de grandes raisons de croire que dans la lignée où s'est conservée la connaissance de Dieu, on conservait aussi par écrit des mémoires des anciens temps. Car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisait des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuaient la mémoire la plus éclatante des siècles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la Divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liens ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille,

saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été en usage a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre, qu'il désigne par le premier vers, parce que le peuple savait le reste; lui-même en avait fait deux de cette nature... Avant que de mourir, il composa ce long et admirable cantique, qui commence par ces paroles : « O cieux ! écoutez ma voix, que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et, prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprend par cœur ce divin cantique par ordre de Dieu et de Moïse. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui n'avait rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu...

Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés, ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle en maître. On remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit; il a dans sa simplicité un sublime si majestueux, que rien ne le peut égaler, et, si en entendant les autres prophètes on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour ainsi dire Dieu même en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse.

David, Salomon, les prophètes.

La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquérant, subjugué les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient, et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heu-

reux par une paix profonde; mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siège de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure, il bâtit autour, et la nomma la Cité de David. Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays, et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les chérubins, et où les deux tables du Décalogue étaient gardées, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avait conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle, où le peuple avait servi Dieu, était encore à Gabaon, et c'était là que s'offraient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avait élevé. Ce n'était qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fit tout le service. Quand David eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin, et, sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna par l'ordre de Dieu le lieu du temple.

Il en fit tous les dessins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le *Pacifique*..... Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite fut posée dans le Saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et

du ciel, interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture était digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout était grand dans ces édifices, les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi et le tribunal où il rendait la justice : le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluisait d'or et de pierres. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume était tranquille et abondant. Tout y représentait la gloire céleste. Dans les combats de David, on voyait les travaux par lesquels il la fallait mériter ; et on voyait dans le règne de Salomon combien la jouissance en était paisible.

Au reste, l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale, fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a choisi les princes dans la tribu de Juda. Dans la » maison de Juda, il a choisi la maison de mon père. Parmi » les enfants de mon père, il lui a plu de m'élire roi sur » tout son peuple d'Israël ; et parmi mes enfants (car le » Seigneur m'en a donné plusieurs), il a choisi Salomon » pour être assis sur le trône du Seigneur et régner sur » Israël. »

Cette élection divine avait un objet plus haut que celui qui paraît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devait être aussi le fils de David et de toi s

les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui : « Je serai son père, et il sera mon fils¹ ; » chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi, du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses Psaumes avec une magnificence que rien n'égalerait jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon, son fils ; et tout d'un coup, ravi hors de lui-même et transporté bien au delà, il a vu Celui qui est plus que Salomon en gloire, aussi bien qu'en sagesse². Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui³, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu dans les lumières des saints, et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son Père, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne ; créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle, et ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son seigneur⁴.

Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre *par sa douceur, par sa vérité et par sa justice*⁵. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui*, à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde⁶. Les peuples frémissent en vain : les rois et les princes font des complots inutiles⁷. Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit

¹ Reg., viii, 14. — ² Matth., vi, 29 ; xii, 42. — ³ Ps. lxxi, 5, 11, 17. — ⁴ Ps. cix. — ⁵ Ps. xlv, 3, 4, 5, 6, 7, 8. — ⁶ Ps. ii, 7, 8. — ⁷ Ps. ii, 1, 2, 4, 9.

malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a pas caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité, et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône de ce nouveau roi. Il voit *ses pieds et ses mains percés, tous ses os marqués sur sa peau* ¹ par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang ². Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles, les pauvres venir les premiers à la table du Messie, et ensuite les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse Eglise, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses frères le nom de Dieu ³ et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de ce Fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un lieu où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Judas, illustrée par sa naissance; et, en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son Père ⁴ : l'autre voit la virginité de sa mère; un Emmanuel, un Dieu avec nous ⁵ sortir

¹ Ps. XXI, 17, 18, 19. — ² Ps. LXVIII, 22. Ps. XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22. — ³ Ps. XXI, 26, 27. — ⁴ Mich., v, 2. — ⁵ Is., VII, 14.

de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu ¹. Celui-ci le voit entrer dans son temple ²; cet autre le voit glorieux dans son tombeau, où la mort a été vaincue ³. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent, dont il a été acheté ⁴. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé ⁵, ils l'ont vu méprisé et méconnaissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur; le dernier des hommes, l'homme de douleur chargé de tous nos péchés; bienfaisant et méconnu; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort; une longue postérité naître de lui ⁶ par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue ⁷, et, à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutée en Notre-Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ézéchiël paraît toujours dans l'affliction: les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables: Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenu par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël, et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

¹ Is., ix, 6. — ² Mal., iii, 1. — ³ Is., xi, 10; LIII, 9. — ⁴ Zach., xi, 12, 13. — ⁵ Is., LII, 13. — ⁶ Is., LIII. — ⁷ Daniel., ix.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils nous ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe comme un signe donné aux peuples et aux gentils, afin qu'ils l'invoquent¹. L'homme de douleur, dont les plaies devaient faire notre guérison, était choisi pour laver les gentils par une sainte aspersion, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui, le voient; et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler². C'est le témoin donné au peuple; c'est le chef et le précepteur des gentils. Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les gentils y accourront de tous côtés³. C'est le Juste de Sion, qui s'élèvera comme une lumière; c'est son Sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les gentils verront ce Juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les *Prophéties de Sion*⁴.

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement : les îles attendent sa loi. C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. Il ne fera aucun bruit : à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison⁵. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace⁶ : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre; et, sans exciter aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux, et celui qu'on connaissait à peine quand il était dans

¹ Is., XI, 10. — ² Is., LII, 13. — ³ Is., LV, 4, 5. — ⁴ Is., LXII, 1, 2. — ⁵ Is., XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

⁶ *Efficace*, en style religieux, pour *efficacité*.

la Judée ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les gentils. Sous son règne admirable, les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux gentils. Les élus jusques alors appelés du nom d'Israël auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses et un *amen* bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusques alors sortaient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité ¹. Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place ², et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre ³. Le Juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice ⁴. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre : de nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans ses doctrines; et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance ⁵.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du Fils de Dieu, qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Le Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un empire éternel lui est promis : la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue : la conversion des gentils et la bénédiction de tous les peuples du monde, pro-

¹ Is., LX, 1, 2, 3, 4, 11; LXI, 1, 2, 11; LXV, 1, 2, 15, 16; LXVI, 19, 20, 21. — ² Malach., 1, 10, 11. — ³ Ps. CIX, 4. —

⁴ Is., XLV, 8, 23. — ⁵ *Ibid.*, 24.

mise depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple vit dans cette attente. (*Disc. sur l'hist. univ., II^e partie.*)

Création de l'Eglise.

Le panégyrique d'où nous avons extrait le fragment qu'on va lire, fut prononcé aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, le jour de la Saint-André, 1668. Turenne, converti depuis un mois, était présent.

Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Evangile ; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui, et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple : aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets ; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde ; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui ; et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance ; car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres ; enfin il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés ; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais, dans les filets de l'Eglise, selon la parole de l'Evangile. Jésus choisit ; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Ecoutez, mes frères : « Jésus marchait le long de la mer de Galilée. Il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes ? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule

se joindre à l'humble troupeau du sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs États des lois étrangères qui y seront plus fortes que les leurs propres ; ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs ; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Evangile à ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des barbares. Les philosophes se rendront aussi, et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où, étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire, et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages : « Il ne les rejette pas, mais il les diffère. » *Differuntur isti superbi, aliqua soliditate sanandi sunt*¹. Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires ; les sages que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil ; Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Eglise sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux ; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Eglise, au pied de la croix, cette primauté qu'ils affectent ; quand ils se réputeront les derniers de tous ; les premiers partout, mais les derniers dans l'Eglise ; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leur tentation approchent le plus de l'abîme. Etes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état meilleur ? Non, mais au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'au-

¹ Saint Augustin, Sermon. LXXXVII, n° 12.

tant plus humilier, pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin et la gloire du Tout-Puissant exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ces hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pêcheurs; venez, saint couple de frères, André et Simon; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché; il y a seulement une vaste capacité à remplir : « *Nihil est quod in te expectatur, sed est quod in te impleatur*¹. Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes : « Venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie. » *Tam largo fonti vas inane admovendum est*. Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes; Jésus d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confitebor tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*² : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux plus simples. »

Et quel est le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsa hora exsultavit Spiritu Sancto*.³ C'est quelque chose de grand, que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes frères, qui sont ceux » d'entre vous qui ont été appelés à la foi, et voyez qu'il y » en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu » de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon » le monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi » ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, et qui » n'est rien, pour détruire ce qui est grand, afin que nul » homme ne se glorifie devant lui⁴. »

Rien n'était plus propre sans doute à faire éclater la

¹ Saint Augustin, Sermon. LXXXVII, n° 12. — ² Matth. XI, 25. —

³ Luc, X, 21. — ⁴ I Cor., I, 26.

grandeur de Dieu et son indépendance qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments qui, loin d'y paraître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui, en eux-mêmes, soient absolument inaptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois entre les mains des soldats de Gédéon, de faibles vases d'argile cachaient la lumière qui devait jeter l'épouvante dans le camp des Madianites, ici de même ces trésors de sagesse, que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très-fragiles, afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu, et non de ces faibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Évangile.

Admirez les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Église. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour découvrir ses desseins; c'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire, tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu, par cette conduite, veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Église; il laisse tout tomber, jusqu'à l'espérance : *Sperabamus*¹, « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. *Sperabamus* : c'en est fait; notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche; jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie; ils espéraient toujours : *Spera-*

¹ Luc, xxiv, 21.

bamus. C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari , renimus et nos tecum*¹ ; retournons aux poissons , laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice , le capitaine qui quitte l'armée : Pierre , le chef des apôtres , va reprendre son premier métier , et le filet et le bateau qu'il avait quittés. Évangile , que deviendrez - vous ? Pêche spirituelle , vous ne serez plus ! Mais dans ce moment Jésus vient ; il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas*. C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole , fortifiés par son esprit , rien ne les étonnera , rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse , ni la vue des obstacles , ni la grandeur du projet , ni le défaut des ressources humaines , rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis , loin d'hésiter , ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent ; loin d'hésiter , de craindre , ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire ; et déjà , espérant contre toute espérance , ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption , ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet , considérez , je vous prie , l'entreprise de ces pêcheurs : jamais prince , jamais empire , jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain , ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer , par tout l'univers , les religions établies , et les fausses et la véritable , et parmi les gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte , un nouveau sacrifice , une loi nouvelle , parce que , disent - ils , un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité ; il est monté aux cieux , où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains , nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa

¹ Joan. , xx , 3.

croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilièrent les esprits. « Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui sera heureux quand il sera mort ; en attendant il faudra souffrir les dernières extrémités. » Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin , voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise , je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait , mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé , qu'il soit téméraire s'il espère , il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse , ou la vraisemblance le flatte , ou la force de celle-là le convainc , ou l'apparence de celle-ci le trouble. Ici tout ce qui se voit étonne , tout ce qui se prévoit est contraire , tout ce qui est humain est impossible : donc , où il n'y a nulle vraisemblance , il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra , encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre , et dans la chose la plus incroyable , et parmi les épreuves les plus difficiles , et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides , dont le plus hardi a renié lâchement son maître , ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin , la surprise ne dure pas si longtemps , la folie n'est pas si réglée.

Car enfin poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ! qu'ils aient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde ? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes ? mais leur vie , mais leurs écrits , mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie , et enfin l'événement même , prouvent le contraire. C'est une chose inouïe , ou que la finesse invente si mal , ou que la folie exécute si heureusement. Ni le projet n'annonce des hommes rusés , ni le succès des hommes dépourvus de sens ; ce ne sont pas ici des hommes prévenus qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait ; ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux qui , ayant rêvé dans leur cabinet des choses imperceptibles sur

des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous disent pas : « Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu ; » leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses ; ils nous disent : « Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts ! » S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendent quelque chose, c'était ou dans cette vie ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs, et alors ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, ils est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde, et si le monde veut que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels et l'esprit de Dieu et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce qu'a fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand : le fondement, c'est le néant même ; *vocat ea quæ non sunt*. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création ; on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre, et, tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Évangile, « qui ne tuent point » ce qu'ils prennent, mais qui le conservent : qui font passer

» à la lumière ceux qu'ils tirent du fond de l'abîme, et trans-
 » portent de la terre au ciel ceux qui s'agitent dans cette
 » fange. » (*Panegyrique de saint André*, t. XVI, p. 527.)

ANTIQUITÉS PROFANES.

2. *Les révolutions des empires ont des causes particulières que les princes doivent étudier.*

..... Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Et, comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réussir; la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant les yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut, et il lui faut observer les inclinations et les mœurs ou, pour tout dire en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires, qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des États et à la fortune publique.

J'ai tâché de vous préparer à ces importantes réflexions... Vous aurez pu observer [dans la première partie de ce discours] le génie des peuples et celui des grands hommes qui les ont conduits; les événements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés; et, afin de vous tenir attentif à l'en-

chainement des grandes affaires du monde, que je voulais principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce que, en nous attachant à la suite, nous avons passé trop vite sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritaient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particulière, et accoutumer votre esprit à rechercher les effets dans les causes les plus éloignées.

Par là vous apprendrez ce qu'il est si nécessaire que vous sachiez : qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou se pousser, ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous laissez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la suite des grands empires, où la grandeur des événements les rend plus palpables.

Les Égyptiens.

Il n'a jamais été écrit dans aucune langue rien de plus achevé, de plus vraiment *classique* que les pages qu'on va lire : ce sont d'éternels modèles de narration historique.

Les Égyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée, d'être les

plus reconnaissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnaît les grâces aime à en faire ; et, en bannissant l'ingratitude, le bonheur de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étaient simples, pleines d'équité et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisait point, était puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si l'on ne pouvait secourir le malheureux, il fallait du moins dénoncer l'auteur de la violence, et il y avait des peines établies contre ceux qui manquaient à ce devoir. Ainsi les citoyens étaient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'État était uni contre les méchants. Il n'était point permis d'être inutile à l'État ; la loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils. On ne pouvait ni en avoir deux ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions étaient honorées. Il fallait qu'il y eût des emplois et des plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus belles. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres et les soldats avaient des marques d'honneur particulières ; mais tous les métiers jusqu'aux moindres étaient en estime ; et on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. Par ce moyen tous les arts venaient à leur perfection ; l'honneur, qui les nourrit, s'y mêlait partout ; on faisait mieux ce qu'on avait toujours vu faire, et à quoi on s'était uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avait une occupation qui devait être commune, c'était l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'était excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avait son canton qui lui était assigné. Il n'en arrivait aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'était pas grande ; et, dans un si bel ordre, les fainéants ne savaient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois ce qu'il y avait de meilleur, c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte, tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à

garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois. L'ordre des jugements servait à entretenir cet esprit. Trente juges étaient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeait tout le royaume. On était accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignait certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiraient rien des procès, et on ne s'était pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignait la fausse éloquence qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvait être expliquée d'une manière trop sèche. Le président du sénat portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure sans yeux, qu'on appelait la Vérité. Quand il la prenait, c'était le signal pour commencer la séance..... Le royaume était héréditaire, mais les rois étaient obligés plus que tous les autres à vivre selon les lois. Ils en avaient de particulières qu'un roi avait digérées, et qui faisaient une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre; au contraire, on les respectait comme des dieux; mais c'est qu'une coutume ancienne avait tout réglé, et qu'ils ne s'avisèrent pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffraient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car ce n'était pas une chose ordinaire en Égypte, où tout le monde était sobre et où l'air du pays inspirait la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net, et les pensées les plus pures, ils lisaient leurs lettres pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avaient à décider. Sitôt qu'ils étaient habillés, ils allaient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistaient à une prière pleine d'instruction, où le pontife priait les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sin-

cère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parlait ensuite des fautes que les rois pouvaient commettre; mais il supposait toujours qu'ils n'y tombaient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnaient de mauvais conseils et leur déguisaient la vérité. Telle était la manière d'instruire les rois. On croyait que les reproches ne faisaient qu'aigrir les esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu était de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisait au roi dans les saints livres les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son État par leurs maximes, et maintînt les lois qui avaient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisaient et s'élevaient sérieusement, c'est qu'elles avaient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étaient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thèbes. Toute l'Égypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étaient épargnés pendant leur vie, le repos public le voulait ainsi : mais ils n'étaient pas exempts du jugement qu'il fallait subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples; et, au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples que chacun pleurait leur mort, autant que celle de son père ou de ses enfants.

Cette coutume de juger les rois après la mort parut si sainte au peuple de Dieu qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Écriture que les méchants rois étaient privés de la sépulture de leurs ancêtres; et nous apprenons de Josèphe que cette coutume durait encore du temps des Asmonéens. Elle faisait entendre aux rois que, si leur majesté les met au-dessus des jugements humains pendant leur vie,

ls y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.....

Une des choses qu'on imprimait le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, était l'estime et l'amour de la patrie. Elle était, disaient-ils, le séjour des dieux : ils y avaient régné durant des milliers infinis d'années. Elle était la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avait enfantés pendant que le reste de la nature était stérile. Les prêtres qui composaient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissaient que de fables et de généalogies de leurs dieux, le faisaient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire était renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvaient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui semblait les approcher de l'éternité¹.

Cependant l'amour de la patrie avait des fondements plus solides. L'Egypte était, en effet, le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par sa nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode et le plus orné par les soins et la magnificence des rois.

Il n'y avait rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte; mais ce fleuve qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer avec la mer Rouge, entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi : de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnait la campagne; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie de cette hauteur toutes les plaines inondées, et tout ensemble fertilisées par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leurs dé-

¹ Quelle admirable pensée! et comme elle est venue sans effort sous la plume de Bossuet!

charges préparées : de grandes écluses les ouvraient ou les fermaient selon le besoin ; et les eaux , ayant leur retraite , ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

Tel était l'usage de ce grand lac , qu'on appelait le lac de Myris ou de Mœris ; c'était le nom du roi qui l'avait fait faire. On est étonné quand on lit , ce qui néanmoins est certain , qu'il avait de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant , on l'avait étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valait au prince des sommes immenses ; et ainsi , quand la terre ne produisait rien , on en tirait des trésors en la couvrant d'eau. Deux pyramides , dont chacune portait sur un trône deux statues colossales , l'une de Myris et l'autre de sa femme , s'élevaient de trois cents pieds au milieu du lac , et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisaient voir qu'on les avait érigées avant que le creux eût été rempli , et montraient qu'un lac de cette étendue avait été fait de main d'homme sous un seul prince.

Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre prennent pour fable ce qu'on raconte des villes d'Egypte. La richesse n'en était pas moins incroyable. Il n'y en avait point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montrait partout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étalaient des sculptures que la Grèce prenait pour modèles. Thèbes le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Les cent portes chantées par Homère sont connues de tout le monde. Elle n'était pas moins peuplée qu'elle était vaste ; et on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble dix mille combattants par chacune de ses portes. Qu'il y ait , si l'on veut , de l'exagération dans ce nombre , toujours est-il assuré que son peuple était innombrable. Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur , encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines ; tous les restes en étaient augustes.

Si nos voyageurs avaient pénétré jusqu'au lieu où cette ville était bâtie , ils auraient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Egyptiens étaient faits pour tenir contre le temps. Leurs statues étaient des colosses. Leurs colonnes étaient immen-

ses. L'Égypte visait au grand, et voulait frapper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la justesse des proportions.....

Il n'appartenait qu'à l'Égypte de dresser des monuments pour la postérité. Ses obélisques sont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; et la puissance romaine, désespérant d'égaliser les Égyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur d'emprunter les monuments de leurs rois.

L'Égypte n'avait point encore vu de grands édifices que la tour de Babel quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Égyptiens leur fit dès lors aimer la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple, auquel on a tant de peine à revenir quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres? Quoi qu'il en soit, les Égyptiens n'ont aimé qu'une hardisse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature; et ils se vantaient d'être les seuls qui avaient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étaient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parlaient aux spectateurs. Une de ces pyramides, bâtie de briques, avertissait par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et « qu'elle était autant au-dessus de toutes les pyramides que Jupiter était au-dessus de tous les dieux. »

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux; encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas en le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre ¹.

¹ *Et ils n'ont pas Joui de leur sépulcre !* Quel trait sublime, après cette longue énumération des grandeurs et des magnificences de l'antique Égypte !

— Après ce magnifique fragment sur les Égyptiens, nous aurions voulu donner les pages non moins admirables que Bossuet a écrites sur les Grecs et sur les Romains; mais l'espace nous manque : ces pages et beaucoup d'autres, dont il nous a fallu faire le sacrifice, trouveront place dans un ouvrage à part, où nous essayerons de montrer le génie du grand évêque sous ses aspects les plus divers.

Conclusion où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une providence.

..... Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs dans sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infailible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré, et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout que

nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que « Dieu est heureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, qui donne et qui ôte la puissance, qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps, et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens.

DIEU. — L'HOMME.

*L'âme connaît, par l'imperfection de son intelligence,
qu'il y a ailleurs une intelligence parfaite.*

Nous n'avons qu'à réfléchir sur nos propres opérations pour entendre que nous venons d'un plus haut principe.

Car, dès là que notre âme se sent capable d'entendre, d'affirmer et de nier, et que d'ailleurs elle sent qu'elle ignore beaucoup de choses, qu'elle se trompe souvent, et que souvent aussi, pour s'empêcher d'être trompée, elle est forcée

à suspendre son jugement, et à se tenir dans le doute ; elle voit, à la vérité, qu'elle a en elle un bon principe, mais elle voit aussi qu'il est imparfait, et qu'il y a une sagesse plus haute à qui elle doit son être.

En effet, le parfait est plutôt que l'imparfait, et l'imparfait le suppose ; comme le moins suppose le plus, dont il est la diminution ; et comme le mal suppose le bien, dont il est la privation, ainsi il est naturel que l'imparfait suppose le parfait, dont il est, pour ainsi dire, déchu : et si une sagesse imparfaite, telle que la nôtre, qui peut douter, ignorer, se tromper, ne laisse pas d'être ; à plus forte raison, devons-nous croire que la sagesse parfaite est et subsiste, et que la nôtre n'en est qu'une étincelle.

Car, si nous étions tout seuls intelligents dans le monde, nous seuls, nous vaudrions mieux, avec notre intelligence imparfaite, que tout le reste qui serait tout à fait brute et stupide ; et on ne pourrait comprendre d'où viendrait, dans tout ce qui n'entend pas, cette partie qui entend, l'intelligence ne pouvant pas naître d'une chose brute et insensée. Il faudrait donc que notre âme, avec son intelligence imparfaite, ne laissât pas d'être par elle-même, par conséquent d'être éternelle et indépendante de toute autre chose ; ce que nul homme, quelque fou qu'il soit, n'osant penser de soi-même, il reste qu'il connaisse au-dessus de lui une intelligence parfaite, dont toute autre reçoive la faculté et la mesure d'entendre.

Nous connaissons donc par nous-mêmes, et par notre propre imperfection, qu'il y a une sagesse infinie, qui ne se trompe jamais, qui ne doute de rien, qui n'ignore rien, parce qu'elle a une pleine compréhension de la vérité, ou plutôt qu'elle est la vérité même.

Cette sagesse est elle-même sa règle ; de sorte qu'elle ne peut jamais faillir, et c'est à elle à régler toutes choses.

Par la même raison, nous connaissons qu'il y a une souveraine bonté qui ne peut jamais faire aucun mal ; au lieu que notre volonté imparfaite, si elle peut faire le bien, peut aussi s'en détourner.

De là nous devons conclure que la perfection de Dieu est infinie, car il a tout en lui-même ; sa puissance l'est aussi, de sorte qu'il n'a qu'à vouloir pour faire tout ce qu'il lui plaît.

C'est pourquoi il n'a eu besoin d'aucune matière précé-

dente pour créer le monde. Comme il en trouve le plan et le dessein dans sa sagesse, et la source dans sa bonté, il ne lui faut aussi pour l'exécution que la seule volonté toute-puissante.

Mais, quoiqu'il fasse de si grandes choses, il n'en a aucun besoin, et il est heureux en se possédant lui-même.

L'idée même du bonheur nous mène à Dieu, car si nous avons l'idée du bonheur, puisque d'ailleurs nous n'en pouvons voir la vérité en nous-mêmes, il faut qu'elle nous vienne d'ailleurs; il faut, dis-je, qu'il y ait ailleurs une nature vraiment bienheureuse; que si elle est bienheureuse, elle n'a rien à désirer, elle est parfaite; et cette nature bienheureuse, parfaite, pleine de tout bien, qu'est-ce autre chose que Dieu?

Il n'y a rien de plus existant ni de plus vivant que lui, parce qu'il est et qu'il vit éternellement. Il ne peut pas qu'il ne soit, lui qui possède la plénitude de l'être, ou plutôt qui est l'Être même, selon ce qu'il dit, parlant à Moïse (*Exod.*, III, 14) : JE SUIS CELUI QUI SUIS; CELUI QUI EST m'envoie à vous ¹.

L'âme qui connaît Dieu, et se sent capable de l'aimer, sent dès là qu'elle est faite pour lui, et qu'elle tient tout de lui.

En la présence d'un Être si grand et si parfait, l'âme se trouve elle-même un pur néant, et ne voit rien en elle qui mérite d'être estimé, si ce n'est qu'elle est capable de connaître et d'aimer Dieu.

Elle sent, par là, qu'elle est née pour lui. Car si l'intelligence est pour le vrai, et que l'amour soit pour le bien, le premier vrai a droit d'occuper toute notre intelligence, et le souverain bien a droit de posséder tout notre amour.

Mais nul ne connaît Dieu que celui que Dieu éclaire; et nul n'aime Dieu que celui à qui il inspire son amour. Car c'est à lui de donner à sa créature tout le bien qu'elle possède, et par conséquent le plus excellent de tous les biens, qui est de le connaître et de l'aimer.

¹ On voit par une note sur le manuscrit de Bossuet que son dessein était de donner à cet article un peu plus d'étendue. Voici ce qu'on y lit : « Quelque part ici marquer la démonstration de ce qui est, de ce qui est immuable, de ce qui est éternel, de ce qui est parfait, antérieur à ce qui n'est pas, à ce qui n'est pas toujours le même, à ce qui n'est pas parfait. Saint Augustin; Boëce; saint Thomas. »
Édit. de Paris.

Ainsi , le même qui a donné l'être à la créature raisonnable , lui a donné le bien - être. Il lui donne la vie, il lui donne la bonne vie, il lui donne d'être juste , il lui donne d'être saint, il lui donne enfin d'être bienheureux.

*L'âme connaît sa nature , en connaissant qu'elle est faite
à l'image de Dieu.*

Je commence ici à me connaître mieux que je n'avais jamais fait , en me considérant par rapport à Celui dont je tiens l'être.

Moïse , qui m'a dit que j'étais fait à l'image et ressemblance de Dieu, en ce seul mot, m'a mieux appris quelle est ma nature , que ne peuvent faire tous les livres et tous les discours des philosophes.

J'entends, et Dieu entend. Dieu entend qu'il est, j'entends que Dieu est, et j'entends que je suis. Voilà déjà un trait de cette divine ressemblance. Mais il faut ici considérer ce que c'est qu'entendre à Dieu , et ce que c'est qu'entendre à moi.

Dieu est la vérité même et l'intelligence même, vérité infinie, intelligence infinie. Ainsi, dans le rapport mutuel qu'ont ensemble la vérité et l'intelligence, l'une et l'autre trouvent en Dieu leur perfection; puisque l'intelligence qui est infinie, comprend la vérité tout entière, et que la vérité infinie trouve une intelligence égale à elle.

Par là donc la vérité et l'intelligence ne font qu'un; et il se trouve une intelligence, c'est-à-dire Dieu, qui, étant aussi la vérité même, est elle-même son unique objet.

Il n'en est pas ainsi des autres choses qui entendent. Car, quand j'entends cette vérité, Dieu est, cette vérité n'est pas mon intelligence. Ainsi l'intelligence et l'objet, en moi, peuvent être deux; en Dieu, ce n'est jamais qu'un. Car il n'entend que lui-même, et il entend tout en lui-même, parce que tout ce qui est, et n'est pas lui, est en lui comme dans sa cause.

Mais c'est une cause intelligente qui fait tout par raison et par art, qui, par conséquent, a en elle-même, ou plutôt qui est elle-même l'idée et la raison primitive de tout ce qui est.

Et les choses qui sont hors de lui n'ont leur être ni leur vérité, que par rapport à cette idée éternelle et primitive.

Car les ouvrages de l'art n'ont leur être et leur vérité parfaite, que par le rapport qu'ils ont avec l'idée de l'artisan.

L'architecte a dessiné dans son esprit un palais ou un temple, avant d'en avoir mis le plan sur le papier; et cette idée intérieure de l'architecte est le vrai plan et le vrai modèle de ce palais ou de ce temple.

Ce palais ou ce temple seront le vrai palais ou le vrai temple que l'architecte a voulu faire, quand ils répondront parfaitement à cette idée intérieure qu'il en a formée.

S'ils n'y répondent pas, l'architecte dira : Ce n'est pas là l'ouvrage que j'ai médité. Si la chose est parfaitement exécutée selon son projet, il dira : Voilà mon dessein au vrai; voilà le vrai temple que je voulais construire.

Ainsi tout est vrai dans les créatures de Dieu, parce que tout répond à l'idée de cet architecte éternel, qui fait tout ce qu'il veut, et comme il veut.

C'est pourquoi Moïse l'introduit dans le monde qu'il venait de faire, et il dit qu'après avoir vu son ouvrage, il le trouva bon, c'est-à-dire qu'il le trouva conforme à son dessein; et il le vit bon, vrai et parfait, où il avait vu qu'il le fallait faire tel, c'est-à-dire dans son idée éternelle.

Mais ce Dieu, qui avait fait un ouvrage si bien entendu, et si capable de satisfaire tout ce qui entend, a voulu qu'il y eût parmi ses ouvrages quelque chose qui entendit et son ouvrage et lui-même.

Il a donc fait des natures intelligentes, et je me trouve être de ce nombre. Car j'entends et que je suis, et que Dieu est, et que beaucoup d'autres choses sont, et que moi et les autres choses ne serions pas, si Dieu n'avait voulu que nous fussions.

Dès là, j'entends les choses comme elles sont, ma pensée leur devient conforme, car je les pense telles qu'elles sont; et elles se trouvent conformes à ma pensée, car elles sont comme je les pense.

Voilà donc quelle est ma nature, pouvoir être conforme à tout, c'est-à-dire pouvoir recevoir l'impression de la vérité; en un mot, pouvoir l'entendre.

J'ai trouvé cela en Dieu; car il entend tout, il sait tout. Les choses sont comme il les voit; mais ce n'est pas comme moi, qui, pour bien penser, dois rendre ma pensée conforme aux choses qui sont hors de moi. Dieu ne rend pas

sa pensée conforme aux choses qui sont hors de lui : au contraire, il rend les choses qui sont hors de lui conformes à sa pensée éternelle. Enfin il est la règle, il ne reçoit pas de dehors l'impression de la vérité, il est la vérité même; il est la vérité qui s'entend parfaitement elle-même.

En cela donc je me reconnais fait à son image; non son image parfaite, car je serais comme lui la vérité même; mais fait à son image, capable de recevoir l'impression de la vérité. (*Connaissance de Dieu et de soi-même.*)

Efficace et liberté du commandement divin.

Dien dit : « Que la lumière soit; et la lumière fut ¹. » Le roi dit : Qu'on marche, et l'armée marche : qu'on fasse telle évolution, et elle se fait : toute une armée se remue au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de Dieu; mais au fond que cette image est défectueuse ! Dieu n'a point de lèvres à remuer; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer quelque son; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc : « Que la lumière soit, et elle fut; qu'il y ait » un firmament, et il y en eut un; que les eaux s'assemblent, et elles furent rassemblées; qu'il s'allume deux » grands luminaires, et ils s'allumèrent; qu'il sorte des » animaux, et il en sortit ²; » et ainsi du reste : « il a dit, » et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont » été créées ³. Rien ne résiste à sa voix ⁴, » et l'ombre ne suit pas plus vite le corps que tout ne suit au commandement du Tout-Puissant.

Mais les corps jettent leur ombre nécessairement; le soleil envoie de même ses rayons; les eaux bouillonnent d'une source comme d'elles-mêmes, sans que la source les puisse retenir; la chaleur, pour ainsi parler, force le feu à la produire; car tout cela est soumis à une loi et à une cause qui les domine. Mais vous, ô loi suprême, ô cause des causes ! supérieur à vos ouvrages, maître de votre action, vous n'a-

¹ Gen. 1, 3. — ² *Ibid.*, 1, 3, 6, 9, 14, 20, 24. — ³ Ps. xxxii, 9. — ⁴ Judith, xvi, 17.

gissez hors de vous qu'autant qu'il vous plaît. Tout est également rien devant vos yeux ; vous ne devez rien à personne ; vous n'avez besoin de personne ; vous ne produisez nécessairement que ce qui vous est égal ; vous produisez tout le reste par votre pure bonté , par un commandement libre ; non de cette liberté changeante et irrésolue qui est le partage de vos créatures ; mais par une éternelle supériorité que vous exercez sur les ouvrages , qui ne vous font ni plus grand ni plus heureux ; et dont aucun , ni tous ensemble , n'ont droit à l'être que vous leur donnez.

Ainsi, mon Dieu, je vous dois tout. Je devrais moins à votre bonté, si vous me deviez quelque chose, si votre libéralité était nécessaire. Je veux vous devoir tout, je veux être à vous de la manière la plus absolue et la plus entière ; car c'est elle qui convient mieux à votre suprême perfection , à votre domination absolue. Je consacre à votre empire libre et souverain tout ce que vous m'avez donné de liberté. (*Élévations sur les mystères.*)

Acte de foi sur toutes ces choses.

Vous êtes tout-puissant, ô Dieu de gloire ! J'adore votre immense et volontaire libéralité. Je passe tous les siècles et toutes les évolutions et révolutions de la nature : je vous regarde comme vous étiez avant tout commencement et de toute éternité, c'est-à-dire que je vous regarde comme vous êtes, car vous êtes ce que vous étiez ; la créature a changé, mais vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes. Je laisse donc toute créature, et je vous regarde comme étant seul avant tous les siècles. O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde ! Que la terre était pauvre sous les eaux, et qu'elle était vide dans sa sécheresse avant que vous en eussiez fait germer les plantes avec tant de fruits et de vertus différentes, avant la naissance des forêts, avant que vous l'eussiez comme tapissée d'herbes et de fleurs, et avant encore que vous l'eussiez couverte de tant d'animaux ! Que la mer était pauvre dans la vaste amplitude de son sein, avant qu'elle eût été faite la retraite de tant de poissons ! Et qu'y avait-il de moins animé et de plus vide que l'air, avant que vous y eussiez répandu tant de volatiles ? Mais combien le ciel même était-il pauvre, avant que vous

l'eussiez semé d'étoiles, et que vous y eussiez allumé le soleil pour présider au jour, et la lune pour présider à la nuit ! Que toute la masse de l'univers était informe, et que le chaos en était affreux et pauvre lorsque la lumière lui manquait ! Avant tout cela que le néant était pauvre, puisque ce n'était qu'un pur néant ! Mais vous, Seigneur, qui étiez, et qui portiez tout en votre puissance, « vous n'avez fait qu'ouvrir votre main, et vous avez rempli de bénédictions ¹ » le ciel et la terre.

O Dieu, que mon âme est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez peu à peu le bien que vous voulez y répandre ; ce n'est qu'un chaos avant que vous ayez commencé à en débrouiller toutes les pensées. Quand vous commencez par la foi à y faire poindre la lumière, qu'elle est encore imparfaite, jusqu'à ce que vous l'ayez formée par la charité, et que vous, qui êtes le vrai soleil de justice, aussi ardent que lumineux, vous m'ayez embrasé de votre amour ! O Dieu ! soyez loué à jamais par vos propres œuvres. Ce n'est pas assez de m'avoir illuminé une fois ; sans votre secours, je retombe dans mes premières ténèbres. Car le soleil même est toujours nécessaire à l'air qu'il éclaire, afin qu'il demeure toujours éclairé : combien plus ai-je besoin que vous ne cessiez de m'illuminer, et que vous disiez toujours : « Que la lumière soit faite ! » (*Elévations, etc.*)

De la science humaine, ou qui sont les mages ?

Je vous dirai seulement que c'étaient les savants de leur pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissants, comme leurs présents les font paraître ; s'ils étaient de ceux qui présidaient à la religion, Dieu s'était fait connaître à eux, et ils avaient renoncé au culte de leur pays.

Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, ou contemplateurs de la nature inférieure et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres, je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées ; car de vérité en vérité vous pouvez aller

¹ Ps. CXLIV, 16.

jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités que vous appelez éternelles, les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes, et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres, et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges. C'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences; mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas, et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesse : vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui, après tout, ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide, qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et seule certitude en Dieu seul.

Et vous, observateurs des astres, je vous propose une admirable manière de les observer. Que David était un sage observateur des astres lorsqu'il disait : « Je verrai vos cieux, l'œuvre de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez fondées ! » Figurez-vous une nuit tranquille et belle, qui, dans un ciel net et pur, étale tous ses feux. C'était pendant une telle nuit que David regardait les astres, car il ne parle point du soleil : la lune et l'armée du ciel qui la suit faisait l'objet de sa contemplation. Ailleurs, il dit encore : « Les cieux racontent la gloire de Dieu ; » mais dans la suite il s'arrête sur le soleil. « Dieu a établi, dit-il, sa demeure dans le soleil, qui sort richement paré comme fait un nouvel époux du lieu de son repos, » et le reste : de là il s'élève à la lumière plus belle et plus vive de la loi. Voilà ce qu'opère dans l'esprit de David la beauté du jour. Mais dans l'autre psaume, où il ne voit que celle de la nuit, il jouit d'un sacré silence ; et, dans une belle obscurité, il contemple la douce lumière que lui présente la nuit, pour de là s'élever à Celui qui luit seul dans les ténèbres. Vous qui vous relevez pendant la nuit, et qui élevez à Dieu des mains innocentes, dans l'obscurité et dans le silence, solitaires, et vous, chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, vous verrez l'étoile qui

tous mènera au grand roi qui vient de naître! (*Élévations sur les mystères*, 17^e semaine, 3^e Élev.)

De la mort : bassesse et dignité de notre nature.

Les pages qu'on va lire, pour n'avoir jamais trouvé place parmi les modèles littéraires, n'en sont pas moins au nombre des plus belles qui soient sorties de la plume de Bossuet. C'est dans ce *sermon* que le grand théologien, inspiré par saint Thomas, a exposé le procédé pratique par lequel l'âme s'élève à la connaissance de Dieu.

..... Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, et qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains.....

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous repousser de l'épaule, et nous dire : « Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu, encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas moins été jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre¹...

Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit, et que tout m'échappe. Tout fuit, en effet, messieurs; et, pendant que nous sommes ici rassemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne, sans y penser, de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*.

¹ Cf. Pascal, plus haut, p. 171, *in fine*.

N'en doutons pas, chrétiens, quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus : quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connaissances, qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a fait¹ la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée, par son industrie, à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires! Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il

¹ On ferait aujourd'hui accorder le participe.

fonille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains, toute la nature pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ! Que s'il en est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance qui la soutient, et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son autheur ?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous, et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible ; et toutefois, je ne puis considérer sans admiration les règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi ! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand elle souffre, dans quelle lumière

a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, — tous les sens, toutes les passions et toute la nature criant à l'encontre — : « Ce m'est un gain de mourir¹; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions². » Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée, pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels?... Sans doute, il y a au dedans de nous une divine clarté : un rayon de votre face, ô Seigneur! s'est imprimé en nos âmes³. C'est là que nous découvrons, dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu; c'est la première raison qui se montre à nous par son image⁴; c'est la vérité elle-même qui nous parle et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a fait capables de trouver le bonheur, même dans la mort... O éternité! ô infinité, dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste, qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en

¹ Philip., 1, 21. — ² Coloss., 1, 24. — ³ Ps. vi, 7.

⁴ C'est la doctrine de saint Thomas, exprimée dans une langue qui semblait perdue depuis Platon.

elle-même cette âme , pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense ! Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché, qui n'agit pas encore de toute sa force , et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir, par une certaine vigueur, qu'il ne tient pas tout entier à la matière , et qu'il est attaché par sa pointe à quelque principe plus haut ?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur ; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles qui, si elle n'est pas éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien ; les autres diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi, que par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle ; l'homme n'est pas les délices de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion ? Faut-il, chrétiens, que je vous le dise ? Et ces mesures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnaître ; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le Prophète : « Est-ce là Jérusalem, est-ce là cette

ville, est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains? C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme¹, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle². (*Sermon sur la mort.*)

De la raison humaine : son orgueil, sa faiblesse.

Considérez, je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? Qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal-avisée, toujours précipitée dans ses entreprises, à qui la violence de ses passions empêche de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune;

¹ Cf. avec ce que dit plus haut Pascal, p. 138 et suiv.

² Dans le sermon pour la profession de madame de la Vallière, Bossuet a résumé les mêmes idées en peu de mots et avec une force admirable :

« O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? Est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ?

« Non, messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur les fondements. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessin, et la marque de l'architecte. »

l'ambition, et les vengeances, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge ? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses ! Combien elle est froide et languissante ! Combien trouble-t-elle le présent par la vue d'un avenir qui lui est funeste !

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés ; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables... Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme ? Quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur et pourquoi nous étions en ce monde ?... Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations, si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens ? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre ?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô philosophie, que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience ; tu me présentes la main pour me conduire, mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée. « Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice. »

Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie ? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées ? On y forme des doutes, mais on n'y prononce pas de décisions. Remarquez s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux¹. Dans une telle variété d'opinions,

¹ Matth., xv, 14.

que l'on mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde ; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse ; quand est-ce que ce pauvre homme se résoudra, s'il attend que de leurs conférences il résulte enfin quelque conclusion arrêtée ? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. « Nous nous semblons insensés les uns aux autres, » disait autrefois saint Jérôme ¹. Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante ; elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste que de n'avoir point d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée, qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. Si bien que le prophète Job, déplorant, dans la véhémence de ses douleurs, les diverses calamités qui affligent la vie humaine, a eu juste sujet de se plaindre de notre ignorance à peu près en cette manière : « O vous qui naviguez sur les mers, vous qui trafiquez dans les terres lointaines, et qui nous en rapportez des marchandises si précieuses, dites-nous : n'avez-vous point reconnu où réside l'intelligence, et dans quelle bienheureuse province la sagesse s'est retirée ² ? » Certes, elle s'est cachée des yeux de tous les vivants ; les oiseaux mêmes du ciel, c'est-à-dire les esprits élevés, n'ont pu découvrir ses vestiges. La mort et la corruption, c'est-à-dire l'âge caduc et la décrépitude. Vieillesse, qui, courbée par les ans, semble déjà regarder sa fosse ³, « la mort donc et la corruption nous ont dit : » enfin après de longues enquêtes et plusieurs rudes expériences, « nous en avons ouï quelque bruit confus, » mais nous ne pouvons vous en rapporter de nouvelles bien assurées.

Done, ô sagesse incompréhensible, agitée de cette tem-

¹ *Nobis invicem videmur insanire.* Epist. xxviii, ad Asel.

² Job, xxviii, 20, 21.

³ Bossuet, qui traduit Job, y ajoute des traits admirables.

pête de diverses opinions pleines d'ignorance et d'incertitude, je ne vois de refuge que vous; vous serez le port assuré où se termineront mes erreurs... Je me défierais d'une prudence et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : « celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci est trop exposée au mépris ¹... Comment ne voyons nous pas « qu'étant d'une race divine, » comme dit l'apôtre saint Paul, il faut prendre de bien plus haut la règle de nos affaires ?

La deuxième partie de ce magnifique sermon sur la *loi de Dieu* se termine par quelques considérations où le grand orateur établit avec une clarté merveilleuse la différence qui existe entre la raison superbe, déréglée, arrogante, et la *juste et saine* raison assujettie à la règle souveraine :

« Voyez cet orgueilleux comme il se contemple, avec quelle complaisance il se considère de toutes parts ! l'orgueil le fait rentrer en soi-même. Et n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a retiré tant de philosophes du milieu de la multitude ? Nous voulons, disaient-ils, vaquer à nous-mêmes : et certes, ils disaient vrai ; c'était en eux-mêmes qu'ils voulaient s'occuper à contempler leurs belles idées, à se contenter de leurs beaux et agréables raisonnements, à se former à leur fantaisie une image de vertu, de laquelle ils faisaient leur idole ². Ils ne reconnaissaient pas comme il faut ce grand Dieu duquel toutes leurs lumières étaient découlées : superbes et arrogants qu'ils étaient, ils ne songeaient qu'à se plaire à eux-mêmes dans leurs subtiles inventions ². C'est là tout le désordre, c'est la vraie source du dérèglement. Qui donc nous ramènera utilement en nous-mêmes, nous retirant de tant d'objets inutiles dans lesquels notre âme s'est elle-même si longtemps dissipée ? Ce sera sans doute la loi de Dieu et l'humilité chrétienne. C'est l'humilité chrétienne qui nous rappelle véritablement en nous-mêmes, parce qu'elle nous fait rentrer dans la considération de notre néant ; elle nous fait entendre que nous tenons tout de la miséricorde divine ; et ainsi elle nous abaisse sous la

¹ *Tam illa falli facilis, quam ista contemni.* Tertull., *Apolog.*

² « Il est naturel à l'homme de vouloir tout régler excepté lui-même, » dit Bossuet (*Fragments sur les gens de bien*).

loi de Dieu; elle nous assujettit à sa volonté, qui est la règle souveraine de notre vie ¹.

Dieu a fait l'homme droit, dit l'Ecclésiaste; et voici en quoi le docte saint Augustin reconnaît cette rectitude. La rectitude et la juste règle et l'ordre sont inséparables : or, chaque chose est bien ordonnée quand elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition : c'est en cela que l'ordre consiste quand chacun se range aux volontés de ceux auxquels il doit être soumis. Dieu donc, dit saint Augustin, a donné ce précepte à l'homme « de régir ses inférieurs et d'être lui-même régi par la puissance suprême ². » De même donc que la règle des mouvements inférieurs, c'est la juste et saine raison; ainsi la règle de la raison c'est Dieu même : et lorsque la raison humaine compose ses mouvements selon la volonté de son Dieu, de là résulte cet ordre admirable, de là ce juste tempérament, de là cette médiocrité raisonnable ³ qui fait toute la beauté de nos âmes. Pour pénétrer au fond de cette doctrine excellente de saint Augustin, élevons un peu nos esprits et considérons attentivement que la volonté de Dieu est la règle suprême selon laquelle toutes les autres règles doivent être nécessairement mesurées ⁴.

Dans un sermon sur la *divinité de la religion*, Bossuet, après avoir établi « que la vérité est une reine qui habite en elle-même, et qu'elle est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité, » Bossuet revient avec une nouvelle force sur les arguments qu'il a fait valoir plus haut « contre les esprits arrogants et témérairement curieux, qui croient savoir le chemin et refusent la conduite : »

« Que je suis étonné, chrétiens, quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile ! Les

¹ « La faiblesse de notre raison égarée, dit Bossuet (*Hist. univ.*, 2^e p.), a besoin d'une autorité qui la ramène au principe. »

² *Regi à superiore, regere inferiore*. S. Aug., in Ps. cXLV.

³ « Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône ? » Bossuet, *Or. fun. de N. Cornet*, t. XVII, p. 620.)

⁴ *Sermon sur la loi de Dieu*, t. XII^e des *Oeuvres complètes*, éd. Lebel.

entendrai-je toujours, et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment les plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement ¹. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre, morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi; « arbres infructueux et déracinés ², » qui ne tiennent à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacrilèges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites pas les plaisants mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables ³. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job ⁴, ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes: quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauschit ⁵, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire! Aveugles, chagrins et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide, et qu'on vous donne la main. Pauvre

¹ Jud. 10, 12.

² *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ.*

³ « La dérision, dit Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, est le dernier excès et le triomphe de l'orgueil. »

⁴ Job, xii, 1.

⁵ « La raison humaine, toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est ima-

voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse ? Quoi ! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer ? Mais vous irez vous engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu ; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines ? Mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent, la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi ne voulez-vous donc pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours et vous apprenne du moins ce qu'il faut en croire ¹ ?

Nous trouvons dans le premier point d'un sermon de Bossuet, sur l'utilité des souffrances, les considérations suivantes qui complètent celles qu'on vient de lire sur la faiblesse de la raison humaine :

Saint Thomas, voulant nous décrire ce que c'est qu'un bon entendement, et quel est l'homme bien sensé, dit que c'est celui dont l'esprit est disposé comme une glace nette et bien unie, « où les choses s'impriment telles qu'elles sont, » sans que les couleurs s'altèrent, ou que les traits se courbent et se défigurent ; » *in quo objecta non distorta, sed simplici intuitu recta videntur*. Qu'il y a peu d'entendements qui soient disposés de cette sorte ! Que cette glace est inégale et mal polie ! Que ce miroir est souvent terni, et que rarement il arrive que les objets y paraissent en leur naturel ! Mais il n'est pas encore temps de nous plaindre de nos erreurs ; il en faut rechercher les causes, et tous les sages sont d'accord que l'une des plus générales, ce sont nos préventions, nos vains préjugés, nos opinions anticipées.

Le même saint Thomas remarque qu'il y a un certain mouvement dans nos esprits qui s'appelle précipitation, et je vous prie, messieurs, de le bien entendre. Ce grand

guiné découvrir quelque grande et merveilleuse lumière ; au lieu d'adorer son Créateur, elle s'est adorée elle-même. » (Bossuet, *Panég. de saint François d'Assise.*)

¹ Sermon sur la divinité de la religion, t. xi des OEuvres complètes.

homme, pour nous le rendre sensible, nous l'explique par la ressemblance des mouvements corporels. Il y a beaucoup de différence entre un homme qui descend et un homme qui se précipite : Celui qui descend, dit-il, marche posément et avec ordre, et s'appuie sur tous les degrés; mais celui qui se précipite, se jette comme à l'aveugle, par un mouvement rapide et impétueux, et semble vouloir atteindre les extrémités sans passer par le milieu. Appliquons ceci, avec saint Thomas, aux mouvements de l'esprit. La raison, poursuit ce grand homme, doit s'avancer avec ordre, et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre; si bien qu'elle a comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement : mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours, et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît, et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif, et sa vitesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité, et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connaître : il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et, trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation, et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence.

En effet, messieurs, ces préventions et ces opinions anticipées sont autant de nuages devant l'esprit et autant de taches sur ce beau miroir, qui empêchent que la vérité n'y soit imprimée. Vous sollicitez un juge, vous vous excusez envers un maître, vous voulez instruire un égal; vous le trouvez prévenu : ô le grand et inutile travail! ô que vos paroles sont faibles, et que vous vous consommez par un vain effort! L'esprit est engagé, et a pris sa forme; les idées qui sont déjà au dedans, repoussent tout ce qui vient du dehors : « Le jugement s'est retiré de nous, et la justice s'est tenue éloignée, » parce que la vérité a été renversée dans les places publiques et que l'équité n'y a trouvé aucune entrée » (Isaïe, LIX, 14). La vérité se présente, on ne la voit plus; on ne l'entend plus. Combien de fois on ferme l'oreille aux plaintes des innocents! Ah! mes frères, donnons-nous garde de

cette dangereuse précipitation. Laissons agir les raisons, laissons faire les choses; c'est-à-dire recevons les impressions que la vérité fera sur notre esprit, mais n'en prenons point de nous-mêmes. Apprenons à arrêter cette mobilité inquiète, car ensuite, pour l'ordinaire, on ne revient plus, et, comme si notre entendement avait fait son effort, il semble n'avoir plus d'activité que pour suivre l'impression qu'il s'est donnée à lui-même, et s'engager dans la route qu'il a commencée; car ces pernicieuses préoccupations nous troublent tellement la vue, que *« la lumière de nos yeux n'est plus avec nous, »* et elles nous enchantent de [telle] sorte, si vous me permettez de parler ainsi, que nous ne sommes capables de voir ni les objets qui se présentent, ni même ce voile obscur qu'elles nous mettent subtilement devant les yeux. (*Sermon sur l'utilité des souffrances*, t. xii, p. 28 et suiv.)

Il faut aller à la liberté par la dépendance.

C'est en des jours comme les nôtres, « où l'homme se rend esclave par l'affectation de l'indépendance ¹ » qu'il convient de faire lire à la jeunesse des pages telles que celles-ci :

... Dans ce grand et infini voyage, où nous devons marcher sans repos, et nous avancer sans relâche, je remarque trois états, et comme trois lieux, où nous avons coutume de nous arrêter : ou bien nous nous arrêtons dans les plaisirs des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons pas en notre patrie.

Mais, pour aller à la source et rendre la raison profonde de ces trois égarements, considérons tous les pas et remarquons les divers progrès que fait l'âme durant ce voyage : ou nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. Lorsque nous nous attachons aux plaisirs des sens, nous nous arrêtons au-dessous de nous; c'est le premier attrait de l'âme, encore ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs

¹ 3^e Sermon pour une réture.

qui se flétrissent du matin au soir; tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent, elle trouve de quoi rafraîchir sa soif; elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets, et, quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de l'enchanter, de telle sorte qu'elle se plaît dans cette basse région. *Egredere*, sors : songe que tu es faite à l'image de Dieu; rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veux-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix, en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre, qui n'est pas moins dangereux pour elle; elle commence à s'arrêter en elle-même. La voilà dans des objets et dans des attaches qui sont plus convenables à sa dignité, et toutefois l'oracle la presse et lui dit encore : *Egredere*, sors. Ame, ne sens-tu pas, par quelque chose de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même? Un bien infini t'appelle; Dieu même te tend les bras : sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu; et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer? Non, il n'y a rien de plus dangereux; car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection. Tout est calme, tout est soumis; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs domptées; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, [est] abattu et mortifié; il est temps de se reposer. Non, non : *Egredere*, sors. Il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu; car, quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès, et il découvre pour ainsi dire tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi, nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

Allez donc, sans vous arrêter jamais; perdez la vue de toute perfection que vous pouvez avoir acquise; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être digne de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne, telle est l'institution monastique...

Saint Augustin dit que, dans cette grande chute de notre nature, l'homme, en se séparant de Dieu, tomba premièrement sur soi-même. Il n'en est pas demeuré là, à la vérité, et, s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs, qui étaient réunies en Dieu, mis en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà, delà, et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout à coup à ce bas étage, et notre esprit, détaché de Dieu, demeure premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés et l'amour de sa volonté déréglée. En effet, cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend que « l'homme a été déçu par sa liberté; *sua in æternum libertate deceptus*. Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance; il a été trompé dans sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion; il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu goûter la fausse douceur de faire ce que nous voulons, au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui, ayant passé à ses descendants tel qu'il a été dans sa source, a imprimé au fond de nos cœurs une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le même progrès par lequel nous sommes tombés; comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes avant que de nous engager tout à fait dans les choses inférieures : ainsi, sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes, plutôt que de nous réannir tout à fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il vous a obligés¹ si exactement à la loi de l'obéissance. Il la fonde sur les motifs les plus pressants : la nécessité de se quitter soi-même et de renoncer à la volonté propre pour parvenir, en s'élevant au-dessus de ses désirs et de ses cupidités, à se fixer pleinement en Dieu; et comme il suffit de se réserver une partie de son propre esprit pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter, aussi le saint législateur veut-il que l'obéissance qu'il prescrit soit prompte, parfaite et sans bornes. Il va jusqu'à exiger qu'on laisse tous les ouvrages imparfaits, afin

¹ Bossuet s'adressait à des religieux.

que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli. C'est une image de la souveraineté de Dieu, qui demande que nous quissions tout, au moindre signe de sa volonté, pour honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses. Rien donc de plus exact que la manière dont la règle de saint Benoît décrit l'obéissance, et rien de plus propre que cette juste dépendance pour dompter par la discipline cette liberté indomptable.

Pratiquez donc, mes Pères, avec joie, une obéissance si salutaire et si glorieuse. Les mondains courent à la servitude par la liberté; vous, au contraire, vous parvenez à la liberté par la dépendance. Car, hélas! plus nous suivons nos désirs dérégles, plus nous devenons captifs; plus nous nous conduisons par notre volonté propre, moins nous faisons ce que nous voulons. « Je suis, dit saint Augustin, qui l'avait bien éprouvé, je suis parvenu où je ne voulais pas, en obéissant à ma volonté; *volens quò nollem perveneram* ¹. » Voulez-vous que vos passions soient invincibles? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de n'être plus réprimées. Vous suivez vos inclinations, vous faites ce que vous voulez; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où vous ne voulez pas : vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez; vous ne pouvez plus vous en déprendre, et les chaînes que vous avez vous-mêmes forgées vous coûteront plus à rompre que le fer le plus dur. Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arrivez à la servitude par la liberté ².

¹ *Confess.*, lib. viii, cap. 3.

² « L'orgueilleux aime la licence, parce qu'elle lui semble un débordement de la liberté. » (Bossuet, 1^{er} Sermon sur la Pentecôte.)

Dans le 2^e Sermon sur la purification de la sainte Vierge, Bossuet dit encore :

« Ce n'est pas s'opposer à un fleuve ni à la liberté de son cours que de relever ses bords de part et d'autre de peur qu'il ne se déborde, et ne perde ses eaux dans la campagne; au contraire, c'est lui donner les moyens de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare, c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution, on ne

Prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? *Egredere*; par conséquent coupez, retranchez. Notre volonté est finie, et, tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre, dégagez-vous, n'ayez plus de volonté que celle de Dieu: ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur, et, oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice. (*Panégérique de saint Benoît.*)

Traité de la concupiscence, ou exposition de ces paroles de saint Jean : N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde, etc.

Bossuet, dans cet admirable *Traité*, a touché tous les sujets, employé tous les styles, et nulle part il ne s'est élevé plus haut.

« ...N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. » Cela est conforme à ce que dit le même apôtre saint Jean, au commencement de son Évangile, en parlant de Jésus-Christ: « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu¹. » Et la source de tout cela est dans les paroles du Sauveur: « Je vous donnerai l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas, et ne le reconnaît pas²... » Et encore: « Vous avez de l'affliction dans le monde; mais prenez courage: j'ai vaincu le monde³... »

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples sont tirés du monde, parce qu'ils sont sanctifiés en vérité, que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connaissent pendant que le monde ne le connaît pas, et qu'ils connaissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ; et la vie chrétienne, la vie des disciples de Jésus-Christ, est la vie conforme à sa doctrines et à ses exemples.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail

« la gêne pas, mais on la conduit; on ne la force pas, mais on la dirige. » — Comparaison d'une justesse admirable!

¹ Joan., i, 10. — ² Joan., xiv, 17. — ³ Joan., xvi, 33.

par ces touchantes paroles : « Mes petits enfants, » jeunes et vieux, « je vous l'écris, » je vous le répète, « n'aimez pas le monde, » n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables; ne les aimez pas dans leur erreur; ne les suivez pas dans leur égarement; aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples, qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption. Mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, et d'imiter leurs exemples, parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : c'est « qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la » chair, que concupiscence des yeux et orgueil de la vie, » qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi : c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre; mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connaissance...

I.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.

« Dieu a fait l'homme droit, » dit le Sage ¹, et cette droiture consistait en ce que l'esprit était parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi était parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout était dans l'ordre, et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avait pas de péché, il n'y avait point de peine; par la même raison, il n'y avait point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avait encore moins de honte : Dieu n'avait rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre âme : l'ouvrage de Dieu subsistait tout entier. « Ils étaient nus l'un et l'autre, dit l'Écriture ², et ils n'en rougissaient pas. » Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent : « J'ai entendu votre voix, » dit Adam, et je me suis caché dans le bois, parce que j'étais nu..... » Le corps cessa d'être soumis dès que l'esprit fut désobéissant; l'homme ne fut plus maître de ses mouvements..... Depuis ce temps, les

¹ Eccles., vii, 30. — ² Genes., ii, 25.

passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques; l'homme a été plongé dans les plaisirs des sens; « et au lieu, dit saint Augustin, » que, par son immortalité et la parfaite soumission du corps » à l'esprit, il devait être spirituel, même dans la chair, il » est devenu charnel, même dans l'esprit ¹..... »

Ce désordre a commencé dans nos premiers parents : nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre être. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout à coup : mais le germe qui les produit toutes est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps et chair?

Mais poussons encore plus loin : nous nous trouverons corps et chair encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères; et, dès le moment de notre conception, où, sans aucun exercice de la vue ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant aucune connaissance de nous-mêmes, ni aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur que nous sommes tout chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée et comme éteinte dans ceux qui nous produisent; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement et durant les premières années de notre être : dès qu'elle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu : quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands dérèglements de la sensualité commencent en même temps à se déclarer. C'est donc là ce qui s'appelle la chair de péché.

Livrés au corps, et tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons toujours

¹ *Qui futurus erat etiam carne spiritualis, factus est mente carnalis*
(*De civ. Dei*, xiv, 15).

esclaves. Quels efforts ne faut-il point pour faire que nous distinguions notre âme d'avec notre corps? Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connaître ou à sentir cette distinction? Et ceux même qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur âme, ne s'y replongeraient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisaient de continuels efforts pour empêcher leur imagination de dominer, et non-seulement de dominer, mais encore de faire tout, et même d'être tout en nous? Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si, par la grâce de Jésus-Christ, nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis sortent-ils par là de la chair et du sang? Comment en sortiraient-ils, s'il y a si peu de chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés, et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvaient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et que sang? Et combien devons-nous haïr le monde et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean, puisque ce que dit cet apôtre est si véritable : « Que tout ce qui est au monde, c'est la concupiscence de la chair! »

II.

De la concupiscence des yeux.

..... Le désir d'expérimenter et de connaître s'appelle concupiscence des yeux, parce que, de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connaissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens, et dans l'usage du langage humain, souvent *sentir* et *voir* c'est la même chose. On ne dit pas seulement : Voyez, que cela est beau! mais : Voyez, que cette fleur sent bon! que cette chose est douce à manier! que cette musique

est agréable à entendre ! C'est donc pour cela, dit saint Augustin ¹, que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.....

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés, et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples ; on s' imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure ; il le faut souffrir et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de vains objets, qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé par la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité qui de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il était sorti ?.....

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que Dieu réprouve que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines ou des mystères de la religion. « Ne cherchez pas, dit le Sage, ce qui est au-dessus de vous ²..... » La foi et l'humanité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grâce !... Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps

¹ *Confess.*, lib. x, c. 35.

² *Eccles.*, III, 22. « La seconde tempête de l'Eglise, c'est la curiosité qui l'excite... La sagesse divine a donné des bornes à nos connaissances : car, comme cette Providence infinie, voyant que les eaux de la mer se répandraient par toute la terre, et en couvriraient toute la surface, lui a prescrit un terme qu'il ne lui permet pas de passer ; ainsi, sachant que l'intempérance des esprits s'étendrait jusqu'à l'infini par une curiosité démesurée, il lui a marqué des limites auxquelles il lui a ordonné d'arrêter son cours... Mais la curiosité des esprits superbes ne peut souffrir cette modestie, etc. » (Bossuet, *Sermon sur l'Eglise*, t. XII, p. 156 et suiv.)

de voir. C'est tout savoir, dit un Père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultra scire, omnia scire est.*

Toute âme curieuse est faible et vaine, par là même elle est disconceuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir qui ne cherche pas à instruire, mais à éblouir les ignorants....

III.

De l'orgueil de la vie.

On ne comprendra jamais la chute de l'homme sans entendre la situation de l'âme raisonnable et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les Vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles et matériels, dont l'âme raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns ou se rabaisser vers les autres, et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même; et c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image, c'est là premièrement qu'elle tombe; et saint Augustin a dit très-véritablement que « l'homme, en tombant d'en haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même¹. » C'est donc là que, perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas, et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter; ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs, dont il devient le captif. Car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujéti aux choses extérieures et in-

¹ S. Aug., *De civit. Dei.*

térieures, il en est lui-même dépendant, et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme tout entière : semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes, l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas..... Telle est donc l'extrémité de notre nature.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave ¹ à l'endroit de sa chute, et y fait une impression profonde, ainsi l'âme, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle qu'elle ne veuille s'assujettir : d'où vient l'ambition, la domination, la jalousie, ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien : d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnaître la naissance de ce qui s'appelle orgueil..... Écoutez saint Paul qui nous en marque les fruits par ces paroles : « Les fruits de la chair, » dit-il, et sous ce nom il comprend l'orgueil, « sont les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les querelles, sous lesquelles il faut comprendre les guerres, les dissensions, les schismes, les hérésies, les sectes, l'envie, les meurtres, dont la vengeance, fille de l'orgueil, cause la plus grande partie ; les médisances, où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celle des vipères, dans la réputation qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain, qui couvrent toute la face de la terre, sont autant d'enfants de l'orgueil, autant de branches sorties de cette racine empoisonnée ². »

¹ C'est-à-dire le creuse, y fait une excavation.

² Gal., v, 19.

IV.

Effets de l'orgueil.

Arrêtons-nous un instant sur chacun de ces vices, que saint Paul ne fait que nommer, et nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets...., puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les sectes et les hérésies font encore mieux voir cet esprit d'orgueil, puisque c'est là uniquement ce qui anime ceux qui, pour se faire un nom parmi les hommes, les arrachent à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, pour se faire des disciples qui portent le leur. Et si nous voulons entendre la malignité de l'orgueil dans des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée et portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds, et s'établir une damnable supériorité en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil, et ce qu'il fait paraître au dehors. Il entre dans toutes les passions et donne aux autres concupiscences, plus grossières et plus charnelles, je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement à elle-même cette adoration; elle est elle-même son idole; et c'est après s'être adorée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire.... Telle est donc la séduction, telle est la faiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire, ordinairement, n'est qu'un miroir où l'on fait paraître le faux avec un certain éclat. Qu'est-ce que la gloire d'un César ou d'un Alexandre, de ces deux idoles du monde que les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leur louange et leur admiration, au faite des choses humaines? Qu'est-ce, dis-je, que leur

gloire, si ce n'est un amas confus de fausses vertus et de vices éclatants, qui, soutenus par des actions d'une vigueur mal entendue, puisqu'elle n'aboutissait qu'à des injustices, ou en tous cas à des choses périssables, ont imposé au genre humain, et ont même ébloui les sages du monde, qui sont engagés dans de semblables erreurs et transportés par de semblables passions? Vanité des vanités, et tout est vanité !....

V.

Un bel esprit, un philosophe.

Parlons d'une autre espèce d'orgueil, c'est-à-dire d'une autre espèce de faiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période, en un mot, à rendre agréables des choses non-seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée¹. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres ; ils tâchent, parmi les grands, dont ils flattent les erreurs et les faiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air, et prennent rang parmi ceux à qui le Prophète adresse ce reproche : « Vous qui vous réjouissez dans le néant². »

Que si quelque critique vient à leurs oreilles, avec un dédain apparent et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononce pour eux et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs

¹ Qu'on n'accuse pas Bossuet de tomber ici dans l'excès ; un philosophe païen, Platon, ne s'est-il pas montré encore plus sévère pour ces poètes qui mettent leur félicité dans un bruit qui se fait dans l'air ?

² Amos, vi, 14.

mordantes satires ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agréments qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paraît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-à-dire qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui aura allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie ! ô aveuglement ! ô vain triomphe de l'orgueil !

Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poètes. Ils n'ont, disent-ils, c'est le discours de Platon, aucun égard à la vérité : pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents ; c'est pourquoi on trouvera dans leurs vers le pour et le contre, des sentiments admirables pour la vertu et contre elle ; les vices y seront blâmés et loués également ; et pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un recueil de vers d'Homère pour et contre la vérité et la vertu : le poète ne paraît pas se soucier de ce qu'on suivra ; et pourvu qu'il arrache à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un peintre qui, sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice, ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, c'est encore ici le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate, lorsqu'on trouve dans les poètes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir, et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi ? dit ce philosophe. Parce que, songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également. Il trouve à propos de décrire dans son *Énéide* l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde ; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique et au feu qui en anime les mouvements, de décrire le con-

cours d'atomes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin pour l'arranger du secours d'une main divine, il sera aussi bon épicurien dans l'une de ses églogues que bon platonicien dans son poëme héroïque. Il a contenté l'oreille; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les poëtes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes¹ ; il ne se met pas en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède; pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laidés, il est content. Un autre² croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il dépriser l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération³. Ces grandes vérités ne lui sont de rien; au contraire, il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles rompraient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries; tant on s'éloigne de la vérité quand on cultive les arts, à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir⁴.

Un philosophe blâme ces arts et bannit les poëtes de sa république avec des couronnes sur la tête et une branche de laurier dans sa main. Mais ce philosophe est-il lui-même

¹ Bossuet fait allusion ici à la *Satire sur les femmes*, par Boileau. En plusieurs occasions, et de vive voix, l'évêque de Meaux avait frappé d'un blâme sévère cette œuvre de Despréaux.

² Montaigne.

³ Ainsi, Bossuet ne veut pas qu'on attaque la raison, parce que c'est dépriser l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute.

⁴ Si ces sévères critiques étaient fondées au dix-septième siècle, combien aujourd'hui ne le sont-elles pas davantage !

plus sérieux, lui qui, ayant connu Dieu, ne le connaît pas pour Dieu, qui n'ose annoncer au peuple la plus importante vérité, qui adore avec lui des idoles, et sacrifie la vérité à la coutume? Il en est de même des autres, qui, enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou physiciens, ou géomètres, ou astronomes, croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser : la simplicité de l'Ecriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé ; et autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantum propinquaverunt intelligentiâ, tantum superbiâ recesserunt*, dit saint Augustin¹. Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu : elle n'engendre que des superbes et des incrédules²....

VI.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.

Ainsi il est manifeste que saint Jean, en nous expliquant la triple concupiscence, celle de la chair et des sens, celle des yeux et de la curiosité, et enfin celle de l'orgueil, est remonté à l'origine de notre corruption... Qui pourrait dire quelle complication, quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois concupiscences? On craint, on espère, on désespère, on entreprend, on avance, on recule suivant

¹ Serm. cxli, n° 2, t. v, c. 683.

² Cf. avec Pascal. V. plus haut, p. 129 et suiv. — Bossuet, dans son *Sermon sur la prédication évangélique* (t. xii, p. 236), s'exprime ainsi :

« Vous qui dites que vous savez tout, vous montrez bien par un tel discours que même vous ne savez pas quelle est la nature de votre esprit. Esprit humain, abîme infini, trop petit pour toi-même et trop étroit pour le comprendre tout entier, tu as des conduites si enveloppées, des retraites si profondes et si tortueuses dans lesquelles tes connaissances se recèlent, que souvent tes propres lumières ne te sont pas plus présentes que celles des autres. Souvent ce que tu sais, tu ne le sais pas ; ce qui est en toi est loin de toi ; tu n'as pas ce que tu possèdes : « donc, dit excellemment saint Augustin, notre esprit est trop étroit pour se posséder lui-même tout entier. »

Ne croirait-on pas lire l'une des *Pensées* de Pascal ?

les désirs, c'est-à-dire suivant les concupiscences dont on est prévenu ; on n'envie, on n'ôte aux autres que le bien qu'on désire pour soi-même, on n'est ennemi de personne qu'autant qu'on en est contrarié ; on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lâche, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent nos concupiscences ; on ne veut ôter du monde que ceux qui s'y opposent, ou qui y nuisent en quelque manière que ce soit, ou de dessein ou sans dessein ; on ne veut avoir de puissance, ni de crédit, ni de biens, que pour contenter ses désirs ; on veut ne se rendre redoutable que pour effrayer ceux qui nous pourraient contredire ; on ne médit que pour avoir ses armes comme toujours prêtes dans sa langue, et s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu ! dans quel abîme me suis-je jeté ! Quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire ! C'est le monde dont Satan est le créateur ; c'est sa création opposée à celle de Dieu. Et c'est pourquoi saint Jean nous crie avec tant de charité : « Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde, » de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur qu'il se pare, n'est, après tout, « qu'amour du plaisir des sens, que curiosité et ostentation ; » et enfin que ce « fin orgueil » par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu et se corrompt dans ses dons... Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre qui, s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, dit-il, sont les hommes sensuels et voluptueux ; ils semblent se jouer avec les vents, et jouir d'un certain air de liberté, en promenant deçà et delà leurs vagues désirs. » Tels sont donc les hommes du monde ; ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur extrême égarement, comme un enfant qui se croit libre lorsque, échappé à son conducteur, il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme, ne verras-tu jamais ton erreur ? Tous ces désirs qui t'entraînent l'un après l'autre sont autant de fantaisies de malade, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux : il ne faudrait que la santé pour dis-

siper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur et de t'attacher à sa parole : « Le monde passe, la concupiscence passe, dit saint Jean ¹, mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement..... » Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfants, « n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde, » parce que tout y passe et s'en va en pure perte.....

« Je vous l'écris, pères ; je vous l'écris, jeunes gens ; je vous l'écris, petits enfants ; » dit saint Jean ². Il parle à trois âges : aux pères, qui sont déjà vieux ou approchent de la vieillesse ; aux jeunes gens, qui sont dans la force ; et aux enfants.

Vieillards qui, dans la faiblesse de votre âge, mettez votre gloire dans vos enfants, mettez-la plutôt à connaître Celui qui est dès le commencement, et à l'avoir pour votre père.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois ; vous vous glorifiez dans votre force ; et par vos vives saillies et vos fougues impétueuses, vous voulez tout emporter, mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin ³, qui inspire à vos jeunes cœurs tant de désirs d'autant plus dangereux qu'ils paraissent doux et flatteurs.

Je dirai un mot aux enfants : et puis, jeunes gens, dont les périls sont si grands, je reviendrai encore à vous. Petits enfants, c'est par tendresse que je vous appelle ainsi, car je n'adresserais pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteront pas encore ; je parle donc à vous, ô enfants qui commencez à avoir de la connaissance. Dès qu'elle commence à poindre, connaissez votre véritable père, qui est Dieu ; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité ; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Qu'on ne vous apprenne pas à aimer l'ostentation et les parures ; que la vanité ne soit en vous ni l'attrait, ni la récompense du bien que vous faites, et surtout qu'on ne fasse pas un jeu de vos passions..... Le vice vient sans qu'on y pense, et on ne sait quand il commence à germer.

Enfin, je reviens à vous, jeunes gens ; il est vrai, vous

¹ Joan., II, 17. — ² Joan., II, 13.

³ Le démon.

êtes dans la force : *fortes estis* ; mais votre force n'est que faiblesse, si elle ne se fait paraître que par l'ardeur et la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous : vous commencez à l'entendre, commencez à la révéler. Vous voulez l'emporter sur tout le monde, mais je vous ai déjà dit que celui sur qui il faut l'emporter, c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, pères déjà avancés en âge, jeunes gens, enfants, chrétiens tant que vous êtes, « n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde, » car tout y est amour des plaisirs, curiosité et ostentation ; enfin un orgueil fonceur qui étouffe la vertu dans sa semence, et, ne cessant de la persécuter, la corrompt non-seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement et sa perfection.

Souvenons-nous, malheureux enfants d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes, et que c'est dans ce malheureux et aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans cet amour de notre excellence propre, puisque c'est celui qui nous fait véritablement dieux à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus même, incapables de porter, je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent, mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu, parce que, au lieu de nous élever à celui qui les donne, afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sais comment, de même que s'ils nous étaient propres, et que nous en fussions les auteurs. Notre libre arbitre, qui a trompé nos premiers parents, nous séduit encore : et parce que vous avez voulu, ô mon Dieu, qu'il concourût à votre grand œuvre, qui est notre sanctification, sans songer que c'est vous, ô moteur secret, qui lui inspirez le bon choix qu'il a fait, il s'arrête, je ne sais comment, en lui-même, et croit être quelque chose quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous en vérité : que nous soyons saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres ! Cachez-nous à nous-mêmes, et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul !

Je me suis levé pendant la nuit avec David « pour voir

» vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et
 » les étoiles que vous avez fondées ¹. » Qu'ai-je vu, ô Seigneur ! et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie ! Le soleil s'avancait, et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés : les étoiles étaient disparues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil, en paraissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournait vers lui : tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait, seulement dans cet endroit-là, un ravissant éclat par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière ; plus il la voit, plus sa lumière s'accroît : quand il la voit tout entière, elle est dans son plein ; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur : à mesure qu'il s'approchait, je la voyais disparaître : le faible croissant diminuait peu à peu ; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyait bien qu'elle ne pouvait avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil, qui l'éclairait ; mais un petit astre cédait au grand, une petite lumière se confondait avec la grande : et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenait auparavant un si beau rang parmi les étoiles ².

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon âme quand vous l'éclairez. Elle n'est éclairée que du côté que vous la voyez : partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres ; et quand ils se retirent tout à fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnaître de vous toute la lumière que je reçois !... O lumière incom-

¹ Ps. viii, 4.

² Bien des poètes, et surtout de nos jours, ont décrit le *clair de lune* : Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, et tant d'autres. Mais tous avaient l'*enseigne* d'auteurs ; tous voulaient avant tout *contenter l'oreille, étaler le beau tour de leur esprit, le beau son de leurs phrases*. Mais ici la poésie a jailli comme de source, au seul souvenir d'un verset de David !

préhensible, par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde....., outre l'hommage que nous vous devons de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous qui êtes le vrai père des lumières, nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle qu'elle soit, doit se perdre dans la vôtre, et s'évanouir devant vous....

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre..... Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel; autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous..... O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour; envoyez moi du plus haut des cieux et de votre sein éternel votre Saint-Esprit, ce Dieu amour qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez. Qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour, d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous !

De la vaine gloire.

Ce sermon fut prononcé devant Louis XIV pendant le carême de l'année 1662. Le roi, âgé de vingt-quatre ans, venait de prendre en main, après la mort de Mazarin, la direction des affaires.

..... Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendait tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendait aussi, par conséquent, libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il

jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait sa plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenait attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité ¹. L'homme pauvre et indigent au dedans tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors ². Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez

¹ Cf. avec Pascal. V. plus haut, p. 140 et suiv.

² Dans le sermon sur la Nativité de Notre-Seigneur (t. II, p. 320), Bossuet développe éloquentement la même pensée :

« Comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance *, comme dit le Fils de Dieu, il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui pour surprendre les yeux du vulgaire.

« Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme, et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisque, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer. »

* Saint Matth., vi, 27.

de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend ¹. Aussi à voir comme il marche, vous diriez que la nature ne le contient plus; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme. Et, en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle, en des ornements, la subsistance d'une infinité de familles; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou des patrimoines entiers ²; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature. Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et à se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira : il ne faut toujours pour l'abatre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas, et dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste ³.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un ma-

¹ Dans le sermon de vêtue pour la profession de madame de la Vallière, Bossuet a peint en termes magnifiques l'état de la créature déchue, et qui « cherche à réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir : »

« Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repait de cette fausse abondance... Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut, ... etc. »

² *Salvus et insulas tenera cervix circumfert* (Tert., *De cult. fem.*, 1, 8).

³ Trait admirable !

gnifique spectacle aux autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse. Car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même?.....

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables, qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font l'un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter lorsque, aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? Et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement ¹. O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges, qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable ². La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les

¹ Molière a exprimé la même pensée dans *les Femmes savantes* :

Il semble à trois gredins dans leur petit cerveau
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes, etc.

² Cf. page 315 et suiv.

traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses ; tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine ! Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses de la pureté des mœurs. (*Sermon sur l'honneur.*)

Brièreté de la vie.

La vie humaine [est] semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche..... Une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non ; il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent, etc. On voudrait s'arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement. Toujours entraîné tu approches du gouffre affreux : déjà tout commence à s'effacer ; les jardins [sont] moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires ; tout se ternit, tout s'efface ; l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord ; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer ; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière ; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. (*Fragment d'un sermon prêché à Meaux le jour de Pâques, 13^e v., p. 688.*)

Fragment du Panégyrique de saint Paul.

Cet admirable panégyrique fut prononcé à Paris, devant la reine Anne d'Autriche, en 1661. Bossuet avait alors trente-quatre ans.

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit, se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance : et j'ose bien me persuader qu'un ange ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je me sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi, et a confondu toutes mes pensées, parce que dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous....

N'attendez pas, chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses ; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre, par les vanités de l'éloquence séculière, la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ...

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique. Et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur.

Mais de la manière que se représente le prédicateur dont

je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est pas relevée : *praesentia corporis infirma* ¹ ; et si vous considérez sa position, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité ² : » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « il ne sait pas, dit-il, autre chose que son maître crucifié ³ » c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange, si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ; c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* ⁴. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Elevons nos esprits, messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père éternel a choisi ce prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois mêmes, l'Evangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde

¹ II Corinth., x, 10. — ² I Corinth., II, 3. — ³ *Ibid.*, 2.

⁴ I Cor. II, 4.

n'ont pas reconnue : » *sapientiam quæ abscondita est*. Quelle est cette sagesse cachée ? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même ; il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui , s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas , nous dit-il , si , prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse faiblesse qui accompagne la prédication est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile....

N'attendez donc pas de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée ; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde ; si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ méprise leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique ; son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette douce égalité tempérée, que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution ¹ rude, avec cette phrase

¹ On dirait aujourd'hui : *élocution*.

qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler devant les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens de persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'anguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, on plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend ¹.

¹ Bossuet avait déjà employé cette magnifique comparaison dans son *Sermon sur la divinité de la religion* :

« Ce n'est point par l'art du bien dire, par l'arrangement des paroles, que les apôtres ont opéré ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles... ; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : *Comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes (d'où il tire son origine) d'où ses eaux se sont précipitées* ». (T. XI, p. 275.)

* Les éditeurs de Bossuet ne se sont pas aperçus que ces mots : *d'où il tire son origine*, avaient été remplacés par ceux-ci : *d'où ses eaux*, etc

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la Croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Epîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus; aimons l'Evangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Ecritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers, pour nous attirer par quelque moyen à l'Evangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien digne de nous que les enseignements qui édifient; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul, dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyons encore régner dans l'Eglise cette première simplicité, qui a fait dire au premier apôtre : *cum infirmior, tum potens sum* : « Je suis puissant, parce que je suis faible; » mes discours sont forts parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est point assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours, où votre simplicité persuade, il faut vous préparer au combat où votre faiblesse triomphe. (*Panegyrique de saint Paul*).

276.) Bossuet, tout en resserrant sa phrase dans le *Panegyrique de saint Paul*, a su la compléter par le trait qui la termine.

*Fragment de l'oraison funèbre de Henriette-Marie de France,
reine de la Grande-Bretagne* ¹.

Bossuet dans son *Sermon sur l'unité de l'Église*, ou dans l'*Oraison funèbre du grand Condé*, s'est peut-être élevé à une plus haute éloquence que dans le chef-d'œuvre qu'on va lire. Mais, ici, il a pris le pinceau de Tacite pour peindre ces passions furieuses qui égarent les peuples, et qui ébranlent tous les fondements de la terre.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautes, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte; il détermine, dans sa sagesse profonde, les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Église. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas; si, rappelant les siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point il mettait tout en péril, et qu'il donnait, contre son dessein, une licence effrénée aux siècles suivants. Les sages le prévirent, mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportements, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie ². L'Angleterre a tant

¹ Henriette-Marie, fille de Henri IV, roi de France, et de Marie de Médicis, avait épousé, en 1625, Charles I^{er}, roi d'Angleterre, qui périt sur l'échafaud le 9 février 1649.

² C'est-à-dire en proie aux fureurs des factions.

changé qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports même que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions; et si, ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé?.....

Quelque haut qu'on puisse remonter pour retrouver dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouvera que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connaître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disait cet historien ¹, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paraissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient; alors, ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles I^{er}, roi d'Angleterre, était juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César : « Qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir. » *Cæsari proprium et peculiare sit clementiar insignis, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit* ².

Que ce soit là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César; mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans les malheureux et dans les vaineux, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-

¹ Venatus maximus labor est. (Quint. Curt., l. viii, n^o 9.)

² Plin., l. vii, c. 25.

même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer, et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste, étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes, il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de White-Hall, peuvent juger aisément combien il était intrépide à la tête de ses armées et majestueux au milieu de son palais et de sa cour....

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avait pas donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacrilèges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation, et je confesse que la haine des parricides pourrait jeter les esprits dans ce sentiment. Mais, quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles et les reines mêmes si absolues et si redoutées; quand on regarde ¹ la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Édouard, par Marie, par Élisabeth, on ne trouve ni la nation si rebelle ni ses parlements si fiers et si factieux; au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent leur origine des Gaules, et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avaient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y était mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie ² a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens, les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de dis-

¹ C'est-à-dire quand on considère.

² Quelle tempête.

puter des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits quand on ébranle les fondements de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple, manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, messieurs, de la nécessité de mon sujet de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion antique et celui de l'autorité de l'Église ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réforme par le schisme, ne trouvant pas de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés que la sainte autorité de l'Église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint-siège et de l'Église catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits en les renfermant dans les limites de l'Écriture sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait interprète, et croirait que le Saint-Esprit lui en dicté l'explication, il n'est point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté serait invincible; et que, tandis que les uns ne cesseraient de disputer, ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme¹.

¹ Nous avons le triste privilège de pouvoir apprécier, mieux que nos pères, la profonde vérité de ces paroles.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans¹ et les mêmes ouvertures, ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets. Il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu; que, s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert, mais aussi les rois en ont été cause². Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvait changer. Les sujets ont cessé d'en révéler les maximes quand ils les ont vues céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres, trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices³. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyait paraître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes; ces disputes n'étaient encore que de faibles commencements par où ces esprits turbulents faisaient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuait dans le fond des cœurs : c'était un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens, qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source, et leurs opinions mêlées au calvinisme ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques qui croient que toutes leurs

¹ C'est-à-dire les mêmes penches.

² Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.

³ Image d'une justesse admirable.

rèveries leur sont inspirées, et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat; car que peuvent des évêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire et la révérence¹ qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire jusqu'au pape saint Grégoire et au saint moine Augustin, son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Église qui est son tout, aussi bien que du saint-siège qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement quand on les confond ensemble; et la majesté des rois d'Angleterre serait demeurée plus inviolable si, contente de ses droits sacrés, elle n'avait point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Église. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs, et Dieu, pour punir l'irreligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut pas s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire, et on ne leur laisse plus rien à ménager quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne du Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devait anéantir toute la royauté et égal²er tous les hommes : songe séditionnaire des indépendants, et leur chimère impie et sacrilège; tant il est vrai que tout se tourne

¹ La vénération.

² Rendre égaux.

en révoltes et en pensées séditeuses quand l'autorité de la religion est anéantie ! Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles¹. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : « Leur âme, dit le Seigneur, a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé de religion, « et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur, » c'est-à-dire je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée ; et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir aille à la mort, que ce qui doit être retranché soit retranché ; » entendez-vous ces paroles ? » et que ceux qui demeureront *se dévorent les uns les autres !* » O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! La reine avait bien raison de juger qu'il n'y avait pas de moyen d'ôter les causes des guerres civiles qu'en retournant à l'unité catholique, qui a fait fleurir pendant tant de siècles l'Église et la monarchie d'Angleterre autant que les plus saintes églises et les plus illustres monarchies du monde. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre¹. Que si vous demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devaient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour remuer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois² ; car,

¹ « C'est une punition de Dieu pour un État lorsqu'il change souvent de maître. » (Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, l. vi.)

² Apoc., xiii, 5, 7.

comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom¹. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, *sans regarder qu'ils allaient à la servitude*, et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires, dont la vertu était indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il voulait découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il entraîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur². » Je l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux. » Tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que les peuples lui obéissent,

¹ N'est-ce pas là l'histoire de toutes les révolutions?

² Jérém , xxvii, 5, 6.

et qu'ils obéissent encore à son fils jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde ¹ !

*Fragment de l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague,
princesse palatine* ².

La critique futile du dix-huitième siècle s'est beaucoup raillée de ce sermon, où Bossuet raconte avec une admirable familiarité de style le songe qui décida la princesse palatine à revenir à Dieu. Mais un écrivain protestant, homme de conscience et de goût, M. Vinet, a fait observer avec raison que le souvenir de la conversion d'Anne de Gonzague importe plus aux nations que celui des batailles du grand Condé.

Le génie de la princesse palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et, sans parler de sa pénétration ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ? Quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! la monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce prince, que l'on regardait comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avait été le soutien ; et ensuite, je ne sais comment, contre

¹ Un célèbre diplomate n'avait-il pas raison de soutenir que c'est à l'école de la théologie que se forment les vrais politiques ? Il faut reconnaître du moins que personne n'a mieux possédé que Bossuet cette vraie science de l'histoire, comme il l'appelle lui-même, et qui consiste « à remarquer, dans chaque temps, ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver. »

² Anne de Gonzague était la seconde des trois filles de Charles de Gonzague-Clèves, premier du nom, duc de Nevers, de Rhétel, de Mantoue et de Montferrat. Élevée à l'abbaye de Faremoustier, dans le diocèse de Meaux, elle épousa le prince Édouard, fils de Frédéric V, duc de Bavière, et comte palatin du Rhin : elle mourut à Paris, en 1684. Attachée au parti de la reine régente, elle avait joué un rôle considérable pendant les troubles de la Fronde.

sa propre inclination , armé contre elle ; un ministre persécuté et devenu nécessaire , non-seulement par l'importance de ses services , mais encore par ses malheurs , où l'autorité souveraine était engagée. Que dirai-je ? Était-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? Et le calme profond de nos jours devait-il être précédé par de tels orages ? Ou bien étaient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante qui allait céder la place à l'autorité légitime ? Ou bien était-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non , non ; c'est Dieu qui voulait montrer qu'il donne la mort , et qu'il ressuscite , qu'il plonge ju-qu'aux enfers , et qu'il en retire , qu'il secoue la terre et la brise , et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse palatine signala sa fidélité , et fit paraître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'État et à la grande Anne d'Autriche , on sait qu'avec le secret de cette princesse elle eut encore celui de tous les partis : tant elle était pénétrante , tant elle s'attirait de confiance , tant il lui était naturel de gagner les cœurs ! Elle déclarait aux chefs des partis jusqu'où elle pouvait s'engager ; et on la croyait incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier était de concilier les intérêts opposés , et , en s'élevant au-dessus , de trouver le secret endroit et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talents ? Que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour , d'en soutenir le ministre deux fois éloigné , contre sa mauvaise fortune , contre ses propres frayeurs , contre la malignité de ses ennemis , et enfin contre ses amis ou partagés , ou irrésolus , ou infidèles ? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ? Mais quel fruit lui en revint-il , sinon de connaître par expérience le faible des grands politiques , leurs volontés changeantes ou leurs paroles trompeuses , la diverse face des temps , les amusements des promesses , l'illusion des amitiés de la nature , qui s'en vont avec les années et les intérêts ; et la profonde obscurité du cœur de l'homme , qui ne sait jamais ce qu'il voudra , qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut , et qui n'est pas moins caché et moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des siècles , qui possédez seul l'immortalité , voilà ce qu'on vous préfère ; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes !

Dans ces déplorables erreurs, la princesse palatine avait les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étaient dévoués. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles-Gustave parut à la Pologne, surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite, infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le royaume : après de courageux mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquaient des choses les plus nécessaires, il ne leur reste plus que de considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise, et lui devait un vengeur. Il la regarda en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçait tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la princesse palatine...

Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez toutes, les grandes qualités de la princesse palatine ; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce élo-

quence qui s'insinuaient dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle était généreuse , libérale, reconnaissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachait à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Évangile, qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés ; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu voulait avoir. Pendant qu'elle contentait le monde et se contentait elle-même, la princesse palatine n'était pas heureuse ; et le vide des choses humaines se faisait sentir dans son cœur... Mais l'heure marquée par la divine Providence n'était pas encore venue. C'était le temps où elle devait être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissait dans son incrédulité qu'elle n'avait pas la force de vaincre...

Déplorable aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! Et qu'il serait facile de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées ! Ils n'ont rien vu : ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole ! Que s'ils ne dédaignent pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce-

qui l'apaise ? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent ; et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable ; ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs ? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même ? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains ; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs.

Qu'est-ce donc après tout, messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout ; un étourdissement volontaire et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révée-

rée : il se met au rang des gens désabusés¹, il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu² !

ORAIISON FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ³.

Fragment et péroraison.

C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui disait David⁴, qui avez instruit mes mains à combattre et mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main....

Quel autre a fait Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai » nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai » devant toi dans les combats ; à ton approche, je mettrai » les rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi » qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce » qui n'est pas comme ce qui est⁵. » C'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il⁶, ce conquérant ; avec quelle rapidité il s'élève de l'Occident comme par bonds, et ne touche pas la terre ? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse

¹ *Il se met au rang des gens désabusés !* N'est-ce pas là l'une des faiblesses les plus communes aujourd'hui ?

² C'est dans des temps comme les nôtres qu'éclate toute la vérité d'un tel tableau.

³ Louis de Bourbon, d'abord duc d'Enghien, puis prince de Condé, était né en 1621. Ami de Bossuet et de Bourdaloue, il mourut en quelque sorte dans leurs bras, le 11 décembre 1686. âgé de soixante-cinq ans.

⁴ Ps. CXLIII, 1. — ⁵ Is. XLV, 1, 2, 3, 4, 7. — ⁶ Daniel, VIII, 5.

est entre ses mains ; à sa vue , il s'est animé : *Efferratus est in eum* , dit le Prophète : « il l'abat , il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte , ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel , qui croiriez-vous voir , messieurs , sous cette figure , Alexandre ou le prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France , durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître , ce roi chéri du ciel , tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens et aux ennemis , il sanra tantôt se servir , tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul sous la main de Dieu , qui sera continuellement à son secours , on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne , à l'âge de vingt-deux ans , le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte , il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes , italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspirait à nos troupes le besoin pressant de l'Etat , les avantages passés et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer , les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider leurs querelles , comme deux braves en champ clos.

Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet , sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissait avec les périls , et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis , comme un vigilant capitaine , il reposa le dernier , mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour , et dès la première bataille , il est tranquille , tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain , à l'heure marquée , il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous , comme il vole à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé , on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis , soutenir la nôtre ébranlée , rallier le Français à demi vaincu ,

mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeureraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait, porté dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers les bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu ; les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat : jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner..... Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il le trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâce ; toute la France suivit ; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course...

Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien

forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante d'où nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix, et les grands dont la bonté n'est pas le partage demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et gagnait les batailles ? Quoi ! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve tout naturellement ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé....

Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe ? Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat, son grand génie embrassait tout : l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime et les arts avec les sciences ¹. Il n'y avait livre qu'il ne lût, il n'y avait homme excellent ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt ; tous sortaient plus éclai-

¹ Élève des jésuites, le prince avait su profiter des leçons de ces maîtres illustres. Le vainqueur de Rocroi, on se le rappelle, fut un jour tenté de jouter contre Bossuet dans l'arène théologique.

rés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents, et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan, de ses inventions; et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons, qui en doute? Ces dons sont admirables, qui ne le voit pas? Mais, pour confondre l'esprit humain, qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint pas d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connaissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel antre les pouvait faire, si ce n'est Celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? Et quels étaient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin : « Il les a faits, nous dit-il, pour orner le siècle présent. » *Ut ordinem seculi præsentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? Qui n'est ravi de l'éclat de son midi et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux; Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis, aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents, c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confou-

dre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne voulait que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'aurait osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes, récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des barbares; aux ruines de leurs monuments ou de leurs ouvrages, qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous si vous pouvez de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et, « vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. » *Receperunt mercedem suam vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand prince, l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditait. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience; il obéit, humble chrétien, à sa décision, et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquait avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et, dans ce livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se réglaient plus que jamais par la jus-

tice.... Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtait avec ses enfants, il ne cessait de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu ; et ce jeune prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitait de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avaient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France tolérait alors ¹, combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ! Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisait-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ! Ce n'était plus cet ardent vainqueur qui semblait vouloir tout emporter ; c'était une douceur, une patience, une charité qui songeait à gagner les cœurs et à guérir des esprits malades. Ce sont, messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines. Pendant qu'il passait sa vie dans ces occupations,..... la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre..... C'est donc dans cette occasion que devait mourir ce héros ! Celui que tant de sièges et tant de batailles n'ont pu emporter va périr par sa tendresse !..... Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir, ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle lorsque, entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou avec les vivants ! Ah ! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres ! Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le prince demeura un moment dans le silence ; et tout à coup : « O mon Dieu, dit-il, vous le voulez, votre volonté soit faite ; je me jette entre vos bras, donnez-moi la grâce de bien mourir. » Que désirez vous davantage ? Dans cette courte prière, vous

¹ Louis XIV n'avait pas encore révoqué l'édit de Nantes.

voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avait vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il fallait faire pour les soutenir, tel fut-il à ce dernier choc, et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule....

Le prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avait commises, et, trop faible pour exprimer avec force ce qu'il en sentait, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui soutient le juste, c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où, dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus pressés et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations... Tout retentissait de cris, tout fondait en larmes ; le prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où il s'était mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disait David, « ce ferme rocher où s'appuyait sa constance !.... » Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'était une fois jeté, il attendait sa miséricorde, et implorait son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre... Venez, peuples, venez maintenant ! Mais venez plutôt, princes et seigneurs ! Et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une si anguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ! Jetez les yeux de toutes parts ; voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour

honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste, des colonnes qui semblent porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de leur néant¹, et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend ! Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ! Mais approchez, en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander, mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu gagner des batailles, et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble² il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure avec le roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel. Servez donc le Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront³ jamais de tout votre sang répandu, et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant ! Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les

¹ Alliance de mots sublime.

² *En même temps.*

³ Cette manière de dire est passée d'usage.

autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos larmes et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire commença à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi, et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*; « la véritable victoire, celle qui met sous nos pieds » le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint!

Ce fut en effet par ce chef-d'œuvre que Bossuet termina sa carrière oratoire. A partir de ce jour, il se réserva entièrement pour son troupeau, et les chaires de Paris et de Versailles ne l'entendirent plus.

Maximes et réflexions tirées de Bossuet.

* Toutes les grandeurs ont leur faible : Grand en puissance, petit en courage ; grand courage et petit esprit ; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout ? Nous cédon, et on nous cède ; tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. (*Premier sermon pour la Visitation.*)

* O pauvreté et impuissance des rois, qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne peuvent pas les faire heureux ! (*Ibid.*)

* De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'éconler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne connaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. (*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*)

* Qui n'aime pas Dieu, n'aime que soi. (*Méditations sur l'Évangile.*)

* Pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu plus que soi-même. L'amour une fois uni à cette source se répand avec égalité sur le prochain. (*Ibid.*)

* Les grands succès qui augmentent la puissance, dérèglent le cœur. (*Polit. sacr., l. X.*)

* Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle. (*Orais. fun. de Le Tellier.*)

* C'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien. (*Serm. sur la justice.*)

* Il est naturel à l'homme de vouloir tout régler, excepté lui-même. (*Serm. sur la haine contre la vérité.*)

* La jeunesse et même l'enfance durent longtemps parmi les hommes, ou plutôt on ne s'en défait jamais entièrement. (*Réflex. sur la comédie.*)

* Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui peut faire tout ce qu'il veut. (*Serm. sur les dangers des plaisirs.*)

* Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins ; et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves, par l'affectation de l'indépendance. (*3^e Sermon pour une réture.*)

* Vous arrivez à la servitude par la liberté... Prenez une voie contraire : allez à la liberté par la dépendance. (*Panég. de saint Benoît.*)

* Notre liberté n'est pas une indépendance. (*4^e Serm. pour une vêture.*)

* C'est le plus grand malheur des choses humaines, que nul ne se contente d'être insensé pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ¹. (*Serm. sur la prédicat. évangél.*)

* Il n'y a dans le monde ni fortune ni astre dominant ; rien ne domine que Dieu. (*Pol. sacr., l. IX.*)

* Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement ! (*Or. fun. de Marie-Thérèse d'Autr.*)

* Nul ne fait ce qu'il veut ; une force majeure domine partout ². (*Pol. sacr., l. V.*)

* Les empires sont entre les mains de Dieu ; ils meurent en leur temps comme le reste des choses humaines ³. (*Méd. sur l'Évang.*)

* Tout prince faible est injuste ⁴. (*Pol. sacr., l. IV.*)

* Les bonnes maximes outrées perdent tout. Qui ne veut jamais plier casse tout à coup. (*Ibid.*)

* C'est la plus grande de toutes les faiblesses que de craindre trop de paraître faible. (*Ibid.*)

¹ *Nemo sibi tantum errat, sed aliis erroris causa et auctor est* (SÉN., *De vit. beatâ*, c. 1).

² *res humanas vis abdita quædam*

Obterit.

(LUCRET., l. V, v. 1233.)

³ Les royaumes, les républiques naissent, fleurissent et fanissent de vieillesse comme nous (MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, c. 23).

⁴ Rien ne tourne plus vite à l'oppression et à l'injustice qu'un gouvernement faible (EDM. BURKE, *Réfl. sur la rév. franç.*).

* Le caractère de la sagesse est d'avoir une conduite suivie. (*Polit. sacr.*, l. V.)

* Qui veut trop s'assurer et trop prévoir, ne fera rien. (*Polit. sacr.*, l. V.)

* Il y a un certain sens droit qui fait qu'on prend son parti. (*Ibid.*)

* Il n'est pas donné aux hommes de trouver l'assurance entière dans leurs conseils et leurs affaires. Après avoir raisonnablement considéré les choses, il faut prendre le meilleur parti, et abandonner le surplus à la Providence. (*Ibid.*)

* On a beau avoir la vérité devant les yeux, qui ne les ontre pas, ne la voit point. (*Ibid.*)

* L'homme prévoyant prend garde aux petites choses, parce qu'il voit que de celles-là dépendent les grandes¹. (*Ibid.*)

* N'écontez pas les vains et infinis raisonnements qui ne sont pas fondés sur l'expérience. (*Ibid.*, l. V.)

* Si vous voulez savoir ce qui fera du bien et du mal aux siècles futurs, regardez ce qui en a fait aux siècles passés. Il n'y a rien de meilleur que les choses éprouvées.

* Les conquérants... ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mêmes. (*Hist. univ.*, 2^e partie.)

* Toute louange donnée aux vivants est suspecte. (*Polit. sacr.*, l. VIII.)

* Peu à peu tout va en ruine lorsqu'on a ébranlé les fondements. (*Hist. des var.*, l. VII.)

* La crainte de Dieu est le vrai contre-poids de la puissance. (*Polit. sacr.*, l. IV.)

* Pour maintenir les mœurs comme pour soutenir la foi, il y faut le ferme fondement d'une autorité infaillible. (6^e Avert. aux protest.)

¹ *Sapè parvis momentis magni casus* (CÆSAR, *De bell. Gall.*, lib. I); et Napoléon : « J'ai vu dans les plus grandes circonstances qu'un rien a toujours décidé des plus grands événements. » (*Lettre au min. des relat. extér.*, 16 vendém. an vi.)

- * Ne point être catholique, c'est être nécessairement indifférent. (6^e Avert. aux protest.)
- * La justice rendue à demi n'est qu'une injustice colorée, et elle n'en est que plus dangereuse. (*Polit. sacr.*, l. VIII.)
- * Ce que la justice demande, c'est l'égalité entre les citoyens, et que celui qui opprime demeure toujours le plus faible. (*Ibid.*)
- * Le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser, et la présomption de le défendre. (*Serm. sur le jug. dern.*)
- * La dérision est le dernier excès et le triomphe de l'orgueil. (*Orais. fun. d'Anne de Gonzague.*)
- * Il n'y a point d'abîme d'erreur où l'esprit humain ne se précipite lorsque, enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. (2^e *Serm. sur les démons.*)
- * Nous avons tous dans le fond du cœur un principe d'opposition et de répugnance à toutes les vérités divines. (*Serm. sur l'Eglise.*)
- * Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. (*Pensées détachées.*)
- * La lumière de Dieu étant une fois éteinte, les principes de la droiture entamés et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès. (3^e *Sermon sur la Circ. de N. S.*)
- * Il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes, comme dit saint Paul; qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée. (*Ibid.*)
- * La flatterie de notre amour-propre nous fait si grands à nos propres yeux, que nous prenons pour un attentat la moindre apparence de contradiction. (4^e *Serm. pour le vendredi saint.*)
- * Chacun épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds. (*Traité de la concup.*)

* Il y a en nous une certaine malignité qui a gâté notre nature jusqu'à la racine, qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices¹. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête (*Serm. contre l'ambition.*)

* Ne croyez jamais rien de bon de ceux qui outrent la vertu. Le dérèglement de leur esprit qui mêle tant d'excès dans leurs discours, introduit mille désordres dans leur vie. (*Hist. des rar., l. XI.*)

* On n'a ni oreilles, ni yeux, ni cœur, ni esprit, ni raison pour Dieu. (*Lettre au maréchal de Bellefonds.*)

* La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. (*Or. fun. de H. de Gornay.*)

* L'esprit gâté a bientôt corrompu le cœur. (*Var., l. XIV.*)

* Il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. (*Or. fun. de la duch. d'Orl.*)

* La sagesse sauve les États plutôt que la force. (*Polit. sacr., l. V.*)

* Il y a des lois fondamentales qu'on ne peut ébranler sans ébranler tous les fondements de la terre. (*Pol. sacr., l. I.*)

* Chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. (*Sermon sur le fondement de la grâce divine.*)

¹ Dans sa défense de l'*Esprit des lois*, Montesquieu, qu'on accusait de n'avoir point parlé du *péché originel*, répond qu'il n'a pas fait un traité de théologie. Le mot est peu digne d'un si grand esprit, et marqué au coin du dix-huitième siècle. Qu'on examine, en effet, les erreurs les plus dangereuses qui aient, dans tous les temps, menacé les sociétés, et l'on verra que toutes s'appuient sur cette fausse hypothèse que l'homme n'apporte en naissant que de bonnes inclinations. Un célèbre politique, qu'on n'accusera pas de *préjugés religieux*, a écrit ce qui suit sur cette question fondamentale : « Tous ceux qui ont traité de la politique ont démontré, l'histoire en main, que quiconque veut organiser un État et y établir des lois, doit partir de ce principe que tous les hommes sont mauvais, et toujours prêts à exercer leur malignité naturelle toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. » Ces paroles sont de Machiavel. (*Discours*, l. I, c. 3.)

FLÉCHIER (ESPRIT).

(1632-1710.)

Fléchier naquit à Pernes, dans le comtat d'Avignon, le 10 juin 1632, même année que Bourdaloue, dont l'éloquence mâle et simple devait peu ressembler à la sienne. Les lettres de Balzac, alors très-admirées, furent l'une des premières lectures de sa jeunesse, et il y puisa cet amour de la phrase pompeuse, ce sentiment de l'harmonie, cet art de combiner les mots et les idées, qui ont fait de lui un maître à son tour. Bossuet, Bourdaloue et Fénelon, comme Descartes et Pascal, s'étaient fait remarquer par la maturité précoce de leur intelligence. Rien de semblable n'existait chez ces esprits sérieux. Chez Fléchier, au contraire, la gravité ne vint que très-tard. Admis dans la congrégation de la doctrine chrétienne, sous les auspices du célèbre Père Audiffret, son oncle, il occupait à vingt-sept ans une chaire de rhétorique à Narbonne. Là, dans ses loisirs que lui laissaient ses fonctions, il s'amuse à composer d'ingénieuses bagatelles, par exemple, un plaidoyer latin en faveur de l'araignée, *pro araneâ*. Ces jeux d'esprit d'un maître peu sérieux, à qui des supérieurs indulgents permettaient de ne point donner toujours l'exemple avec le précepte, ne firent, à ce qu'il paraît, qu'ajouter à la réputation de Fléchier; car, dès 1659, on le voit appelé à prononcer, devant les États du Languedoc, l'oraison funèbre de l'archevêque métropolitain. Cette œuvre n'est point parvenue jusqu'à nous. Mais il est à croire qu'elle fit honneur à l'orateur, puisqu'il alla aussitôt chercher la renommée sur un théâtre plus vaste.

Les études du brillant rhéteur ne furent pas plus sérieuses à Paris qu'à Narbonne. A l'âge où Bossuet avait déjà réfuté Paul Ferry et s'occupait de convertir Turenne; où Bourdaloue, professeur de théologie, étudiait sans cesse les Pères grecs et latins, c'était à célébrer, en vers, le carrousel de 1662 que Fléchier consacrait son temps! En lui dominait alors ce moi de l'homme de lettres, dont Pascal s'est si spirituellement moqué dans ses *Pensées*. C'est à cette époque qu'il adressait à mademoiselle Deshoulières une épître où il se décerne, sans le moindre embarras, les éloges les plus outrés, parlant de soi à la troisième personne comme Jules César en ses *Commentaires*: « Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, de l'élégance.... On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et l'on n'en peut rien ôter sans y retrancher quelque chose de nécessaire.... Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées: un homme qui le loue sans le connaître, un auditeur qui s'écrie; un passant qui le montre, et qui dit: *C'est lui!* ce sont là les éloges qui le touchent davantage, etc. »

Il y avait, en ce temps-là, à Paris, un certain Richesource qui tenait une école de rhétorique, et qui avait pris le titre emphatique de *modérateur de l'académie des philosophes orateurs*. Ce fut cet étrange personnage que le futur panégyriste de Turenne choisit pour professeur d'éloquence. Sous une telle discipline il aurait vraisemblablement fini par se fausser le jugement et le goût, si l'accès du salon de M. de Caumartin ne l'avait mis à même d'étudier de près et l'esprit et le langage de la bonne compagnie. C'est là qu'il eut occasion de connaître M. le duc de Montausier, dont il était destiné à faire l'éloge funèbre, après avoir

payé le même tribut de louanges et de regrets à l'héroïne de l'hôtel de Rambouillet, à la célèbre Julie d'Angennes, duchesse de Montausier.

On se rappelle qu'en 1670, Bossuet, chargé de l'éducation du Dauphin, avait dû descendre de la chaire, pour n'y remonter, durant treize années, qu'une seule fois, lors de la prise d'habit de madame de La Vallière. C'est dans cet intervalle, et pendant le silence du grand orateur, que Fléchier prononça ses quatre oraisons funèbres de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, du maréchal de Turenne et du président de Lamoignon. Dès la première de ces compositions, l'Académie française, où Bossuet n'avait été admis que récemment, ouvrit ses portes au brillant orateur. Là un véritable triomphe l'attendait. Son discours semé de mille fleurs, débité avec une rare perfection, obtint un succès inouï; et, dans les transports de son admiration exclusive, le public voulut à peine écouter l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus*, qui lui aussi, était reçu ce même jour. La renommée déjà si éclatante de l'orateur ne fit que s'accroître; et le jour vint où l'on osa bien le comparer à Bossuet. Mais la postérité, malgré les efforts du bon Rollin et de ses disciples, n'a point ratifié ce jugement; et, sans contester les talents de Fléchier, dont l'art achevé semble parfois s'élever jusqu'au génie, elle s'est refusée de le placer au rang des Bossuet et des Fénelon, des Bourdaloue et des Massillon.

Nommé à l'âge de cinquante-trois ans à l'évêché de Lavaur, puis à celui de Nîmes, après avoir suivi Fénelon dans sa mission en Poitou, Fléchier se consacra sérieusement à l'administration de son diocèse. Par sa modération, par sa douceur, par sa charité, il réussit à désarmer des haines invétérées, et à maintenir la paix parmi ses ouailles. Aussi le souvenir de ses vertus pastorales s'est perpétué dans ce pays si souvent agité par les discordes religieuses, et le nom de Fléchier est resté presque aussi populaire à Nîmes, que celui de Fénelon à Cambrai.

A. DE C.

*Oraison funèbre de Henri de la Tour-d'Auvergne,
vicomte de Turenne*¹.

Fleverunt cum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel!

Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! (I MACH., IX, 20, 21.)

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort

¹ Prononcée à Paris, dans l'église Saint-Eustache, le 10 janvier 1676.

le sage et vaillant Machabée ¹ : cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligués contre lui des défaits mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie : ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entre coupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! » À ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu

¹ I Mach., c. III, IV, V, etc.

et le malheur de l'un et l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !....

N'attendez pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêteraï sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait, l'hérésie des derniers temps l'avait infectée. Il recevait avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge; et parmi ses exemples domestiques il trouvait celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença à porter les armes. Des sièges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue et ne craindre aucun péril, faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses , semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins ¹, selon les termes de l'Ecriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas senti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; et l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places ², qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au delà du Rhin les débris d'une armée défaite, il prend des villes, et contribue au gain des batailles ³. Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience....

Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre; s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Scipion et des Fabius, je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un

¹ Ps. LXXII.

² Perpignan et Collioure.

³ Trèves, Aschaffembourg, etc. Combat de Fribourg, bataille de Norlingue.

homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées : je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau ; et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son malheur. Mais, grâce à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu, qui en est la source ; et, comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, messieurs ! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentiments sans changer de mœurs ; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfants rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglements que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler ; il crut que l'innocence de sa vie devait répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistait-il aux sacrés mystères ! Avec quelle docilité écoutait-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques ! Avec quelle soumission adorait-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage ¹, dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur ; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres ; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On dirait qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de

¹ Sap., 1.

saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même.....

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne; il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions¹ où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtemps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, dit-il, notre sort » n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise. » A ces mots il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours; et, continuant à

¹ Combat d'Entzheim.

donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent ¹.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouil-

¹ Si, dans l'ensemble de l'éloge de Turenne, Mascaron est inférieur à Fléchier, il est plus vrai, plus éloquent dans plusieurs morceaux, dans celui-ci, par exemple :

« Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdit à la tête des armées et au milieu des victoires ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonée osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaou, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans

lant de lui-même, renvoyait toute la gloire à Celui à qui seul elle appartenait légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde ; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophète ¹ :

« Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'Empire.

la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oubliaient. C'était alors qu'il redoublait ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer de la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait des cris de victoire autour de lui ; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous ces emportements de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : « Si Dieu ne nous soutient et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus. »

¹ Ps. xiv.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces ¹. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre ². O Dieu terrible ³, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel ⁴, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié

¹ Inversion pleine d'élégance et d'harmonie.

² Que d'antithèses! *Craindre et espérer, gagner et perdre*, etc.

³ Ps. Lxv.

⁴ Rapprochement faux. Le sang de Turenne ne peut crier comme celui d'Abel, tué par son frère.

des auditeurs; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie, et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'innagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs; Turenne meurt : tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors ! que de plaintes ! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public : là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique¹.

¹ Ici encore Mascarón est bien supérieur à Fléquier :

• Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avait plus rien de mortel à faire? Ce temps était-il arrivé où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière? Peut-être avions-nous mis

en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï : mais enfin, ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées, le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau faisaient paraître une douleur encore plus véhémement que ceux qui l'accompagnaient; et, comme si en voyant son cercueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

» Ce regret n'a point été particulier à la France; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie l'ont pleuré à sa mort; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne voulait pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël : *Nolite annuntiare in Geth, neque in plateis Ascalonis*. Non, non, que la renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France. Partout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort. Dans les cours les plus opposées à nos intérêts, il se trouvera des princes généreux qui donneront des éloges à sa mémoire, des regrets à sa perte, et des prières à son âme. »

en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Écritures¹ de nous faire un bras de chair et de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et, dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent ; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son roi même, et quel roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes² : mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense³, et l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles ; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu ; mais, après tout, que leur reste-t-il, à ces rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse et une terrible attente des jugemens de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

¹ II Paral., c. xxxii. — ² Ps. xciii. — ³ Ps. xxxviii.

BOURDALOUE (Louis).

(1632-1704.)

On sait très-peu de chose sur la vie de Bourdaloue dans le monde, car, selon les expressions de madame de Prigny, « il sortit de l'enfance pour entrer dans les voies laborieuses du christianisme; » et, plus tard, prier, étudier, enseigner, prêcher, consoler, ce fut toute son existence, au sein de la Compagnie de Jésus.

Louis Bourdaloue naquit à Bourges en 1632. Comme il avait, dit un contemporain, *sucé la vertu avec le lait*, il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la vie religieuse. Contrarié dans sa vocation, à quinze ans il s'enfuit un jour de sa maison, et il alla se réfugier au noviciat des jésuites à Paris. Ramené dans sa famille, le fugitif obtint facilement le consentement de son père, magistrat intègre, qui, lui-même, à une autre époque, avait voulu entrer dans la Compagnie. Là, les progrès du jeune novice furent rapides. Professeur de philosophie, de belles-lettres, de théologie, partout il avait donné des preuves d'une rare supériorité d'esprit, lorsque ses supérieurs, l'ayant entendu prêcher, décidèrent qu'il s'appliquerait uniquement à ce ministère. Il avait alors trente-quatre ans. A peine eut-il paru dans la chaire, qu'une foule immense accourut pour l'entendre. Devait-il prêcher le vendredi? dès le mercredi, l'église était envahie par les laquais chargés de garder des places à leurs maîtres. Dans les quartiers où il devait prononcer un sermon, tout commerce était ce jour-là suspendu. On pouvait craindre qu'une réputation si rapidement acquise ne s'évanouît de même. Il n'en fut rien. Plus on entendait le nouvel orateur, plus on le voulait entendre. Ce qui frappait surtout en lui, selon le P. Bretonneau, c'étaient certains sentiments, certains tours élevés, *touchants et nouveaux*. La plume infatigable de madame de Sévigné donnait jour par jour à madame de Grignan le bulletin de ces triomphes oratoires : — *Il passe toutes les merveilles passées; — personne n'a prêché jusqu'ici, — (quoi! pas même Bossuet!) jamais prédicateur évangélique n'a annoncé si généreusement les vérités chrétiennes; — sa Passion est plus parfaite qu'on ne peut imaginer; — il prêche comme un ange du ciel; — certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul; — enfin, tout est au-dessous des louanges qu'il mérite!* — La cour, comme la ville, partageait cet enthousiasme. Tantôt, c'est le maréchal de Grammont qui, transporté par cette éloquence, s'écrie, en pleine église : « Vrai Dieu! il a raison! » Tantôt c'est le grand Condé lui-même, qui, voyant paraître le prédicateur, crie à la foule agitée et bruyante : « Silence! voici l'ennemi! » Il n'est pas jusqu'à madame de Maintenon, d'ordinaire si réservée dans l'expression de ses sentiments, qui ne se laisse gagner par l'émotion : « Le P. Bourdaloue, dit-elle, a parlé au roi sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la cour; *il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même* : c'était son cœur qui parlait à tous les cœurs! »

Cette émotion, ces larmes, ces transports nous étonnent un peu aujourd'hui. Pourquoi? C'est que nous lisons froidement les sermons de Bourdaloue, au lieu de les entendre débiter d'une *voix pleine, résonnante, douce et harmonieuse*, par un prédicateur chez lequel *tout était action oratoire*, selon le P. Bretonneau. A de très-rares exceptions près, les discours

des plus grands maîtres de la parole perdent presque tout à la lecture. Cicéron, le mot de Milon l'atteste, relisait à loisir toutes ses harangues. Chez lui, n'est-ce pas l'écrivain qui a fait en grande partie la renommée de l'orateur ? Il y a un quart de siècle à peine on vantait, parmi nous, l'éloquence entraînant d'un noble général. Qu'on jette maintenant les yeux sur ses discours imprimés ! et que sera-ce donc dans deux cents ans ? Mais ce qui fera vivre les sermons de Bourdaloue, quoique l'on y cherche en vain l'élan, l'éclair, la flamme et ce je ne sais quoi de *tragique* dont parle Cicéron, et qui distingue l'orateur, ce qui fera vivre ces sermons, disons-nous, c'est la connaissance la plus exacte et la plus étendue de la religion ; c'est le choix des citations qu'il emprunte aux Pères de l'Eglise, et dont il sait tirer un parti merveilleux ; c'est cette pénétrante sagacité qui dévoile tous les sophismes ; c'est cette dialectique serrée, invincible, qui presse, convainc, entraîne ; c'est cette sagesse qui n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, et ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques ; c'est la simplicité d'un style ferme, rapide, lumineux, où l'expression est toujours vraie comme la pensée ; c'est, enfin, ce talent de disposer ses preuves, de présenter ses arguments, que Quintilien comparait à la savante habileté d'un général rangeant son armée en bataille : *Velut imperatoria virtus*.

L'historien de Bossuet et de Fénelon, le cardinal de Bausset, a écrit que *la vie de Bourdaloue était encore plus éloquente que ses sermons*. Tout le monde, au dix-septième siècle, même les jansénistes, même les incrédules, rendait cet hommage à l'illustre jésuite. Cet homme austère qui ne faisait grâce à aucun vice, qui, en chaire, *frappait comme un sourd*, était, dans la vie privée, d'une admirable mansuétude pour les pécheurs les plus endurcis. Son esprit était charmant (c'est madame de Sévigné qui le dit), et M. de Lamoignon, son ami, lui rend ce témoignage qu'il *était aussi appliqué auprès d'un homme de la lie du peuple qu'auprès des têtes couronnées*. Plus sa réputation et son nom inspiraient de timidité aux pauvres, à ceux qui n'avaient point reçu d'éducation, plus il s'étudiait à gagner leur confiance, afin de les pouvoir secourir et consoler. Lorsqu'il était à Bâville, on s'apercevait tout à coup qu'il était sorti du salon. Nul ne demandait où il était allé. On se disait qu'il y avait sans doute dans les environs quelque pauvre paysan prêt à mourir, ou quelque famille qu'il fallait consoler d'une perte cruelle. Aussi, dit le pieux jésuite à qui l'on doit la relation de sa mort, la médisance fut-elle forcée de respecter sa vie, *même sous un habit qu'on a coutume d'épargner si peu*. Paroles touchantes par leur accent de douceur résignée !

Bourdaloue avait beaucoup d'amis, et on remarqué que tous lui étaient demeurés fidèles. Boileau, qui partageait en grande partie les raucunes de Port-Royal, Boileau ne se bornait pas à admirer dans Bourdaloue

Le plus grand orateur dont la chaire se vante ;

lui, l'admirateur si exagéré d'Arnauld, il écoutait avec respect les critiques du docte prédicateur, il admirait sa raison, il vénérât ses vertus :

Ma franchise surtout gagna sa bienveillance,

a dit le poète. Bourdaloue n'était pas moins sincère ; et l'auteur des *Satires* eut plus d'une fois à se défendre contre ses critiques toujours bienveillantes, mais non moins fermes que justes. Cette douceur de caractère n'était point naturelle à Bourdaloue. Il n'y était arrivé qu'à force de

luttés. Aussi a-t-on remarqué à sa louange que jamais un mot blessant ne s'échappa de ses lèvres contre ceux qui attaquaient avec le plus d'injustice l'ordre où il était entré par choix, et pour lequel, jusqu'à la fin, il ne cessa de professer le respect le plus profond.

M. Sainte-Beuve a dit, avec une impartialité qui l'honore, que la prédication de Bourdaloue, pendant trente ans, n'avait été qu'une *longue et puissante réfutation des Provinciales, qu'une éloquente et journalière revanche sur Pascal*¹. Mais comme il y manque, ajoute l'éminent critique, *l'éclair et le coup de foudre cher aux Français, Pascal, dans ses immortels pamphlets, est resté avec les honneurs de la victoire*. Il en sera toujours ainsi, et en France et ailleurs. Dans quel temps et en quel lieu la malignité humaine a-t-elle donc écouté la raison calme et impartiale qui défend, avec la même faveur que la passion haineuse qui attaque? Dieu veut que ses serviteurs souffrent ici-bas persécution pour la justice. C'est ce qui explique l'inaltérable douceur de Bourdaloue, lorsque, sans jamais nommer Pascal, il répondait à ses calomnieuses accusations. « Il savait bien, comme le disait naguère un homme apostolique et éloquent comme lui, il savait bien que c'est dans les calomnies, dans les humiliations, dans les douleurs, dans les œuvres méconnues, qu'on puise la force et la vie, et que c'est avec ces armes que l'Évangile a vaincu le monde. »

A. DE C.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Premier point.

Qu'un Dieu, comme Dieu, agisse en maître et en souverain, qu'il ait créé d'une parole le ciel et la terre, qu'il fasse des prodiges dans l'univers, et que rien ne résiste à sa puissance, c'est une chose, chrétiens, si naturelle pour lui, que ce n'est presque pas un sujet d'admiration pour nous. Mais qu'un Dieu souffre, qu'un Dieu expire dans les tourments, qu'un Dieu, comme parle l'Écriture, goûte la mort, lui qui possède seul l'immortalité; c'est ce que ni les anges ni les hommes ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le prophète²: *Obstupescite, celi*: O cieux, soyez-en saisis d'étonnement! Car voici ce qui passe toutes nos vues, et ce qui demande toute la soumission et toute l'obéissance de notre foi; mais aussi est-ce dans ce grand mystère que notre foi a triomphé du monde: *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Il est vrai, chrétiens: Jésus-Christ a souffert, et il est mort. Mais en vous parlant

¹ V. dans les *Conversations du lundi*, t. ix, p. 210 et suivantes, l'un des meilleurs articles qui soient sortis de la plume de M. Sainte-Beuve.

² Jérémie, II.

de sa mort et de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition que vous traiteriez de paradoxe, si les paroles de mon texte ne vous avaient disposés à l'écouter avec respect, et je prétends que Jésus-Christ a souffert et qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Dieu; d'une manière tellement propre à Dieu, que saint Paul, sans autre raison, a cru pouvoir dire aux Juifs et aux gentils : Oui, mes frères, ce crucifié que nous vous prêchons, cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire frappé de la main de Dieu et réduit dans la dernière faiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous méprisez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui. Il est notre Dieu, et nous n'en voulons point d'autre marque ni d'autre preuve que sa croix ¹....

Je dis que Jésus-Christ est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Homme-Dieu. La seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort; un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, et les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort; un homme dont la mort, bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque, bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effort de sa toute-puissance; mais ce qui surpasse tout le reste, un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe par sa croix même du prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de l'infidélité du monde, n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez, en Homme-Dieu? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre en disant que cet homme mort sur la croix était non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la vertu même de Dieu incarnée : *Christum crucifixum, Dei virtutem*. Ne séparons point ces quatre preuves; et vous avouerez qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même

¹ Dans un sermon sur la Passion, Massillon montre aussi le Christ couronné par un supplice horrible, *marque de royauté*.

d'esprit opiniâtre, qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir jusqu'à l'avoir absolument en sa puissance, et jusqu'à pouvoir dire infailliblement et en maître : Cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres qui y doivent concourir. Il n'appartient qu'à un Dieu de connaître distinctement et par soi-même le fond des cœurs, et d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à savoir mieux ce qui est ou ce qui sera dans la pensée et dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or c'est ce qu'a fait Jésus-Christ à l'égard de sa passion et de sa mort. Je m'explique. A l'entendre parler de sa passion, longtemps avant sa passion même, et sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé et dont il raconte l'histoire : tant il est exact à en marquer jusqu'aux moindres circonstances ; et à le voir le jour de sa mort subir les différents supplices qu'il endure, on croirait que les bourreaux qui le tourmentent sont moins les exécuteurs des jugements rendus contre sa personne que de ses prédictions.... C'est moi, disait-il à ses disciples en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de douleurs annoncé par Isaïe ¹. C'est moi qui vais remplir jusques à un point tout ce qui en est écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, et vous en allez être les spectateurs et les témoins. Mais il m'importe que dès maintenant vous en soyez avertis, afin que dans la suite vous n'en soyez pas troublés.

Aussi tout ce que cet adorable Sauveur leur avait marqué des livres de Moïse et des prophètes comme se rapportant à lui s'exécuta-t-il bientôt après, et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort. Mais ce que j'ajoute doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet Homme-Dieu, faisant des miracles ; et quels miracles ! Ah ! chrétiens, y en eut-il jamais et jamais y en aura-t-il de plus éclatants ? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les

¹ Is., I, LI et LIII. Cf. saint Augustin, *De civitate Dei*, XVIII, 29 ; *Enarrat. in Psalm. LXVIII*, serm. I.

morts , il déchire le voile du temple , il obscurcit le soleil : prodiges aussi surprenants qu'inouïs : prodiges dont les soldats furent tellement émus, qu'ils s'en retournèrent convertis ; mais du reste , remarque saint Augustin ¹, convertis par l'efficacité du même sang qu'ils avaient répandu : *Ipsa redempti sanguine quem fuderunt*. Que dis-je que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès ² ? *Viso terræ motu , et his quæ fiebant , timuerunt valde , dicentes : Vere filius Dei erat iste*. Je sais qu'il s'est trouvé , jusque dans le christianisme , des impies plus ennemis de Jésus-Christ que les Juifs et les païens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité de ces miracles, prétendant qu'ils pouvaient être supposés , que, par un dessein formé, les évangélistes avaient pu s'accorder entre eux pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Ecriture ³, se confond elle-même, et qu'en s'élevant contre Dieu elle fait paraître autant d'ignorance que de malignité. Car sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention et l'esprit de libertinage , il faudrait montrer, dit saint Augustin ⁴, quel intérêt auraient eu les évangélistes à publier ces miracles de Jésus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étaient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devaient attendre , et qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourments les plus cruels ? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer et à débiter ces miracles, dont ils auraient connu la fausseté, il faudrait plutôt s'étonner que, les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le style seul dont les évangélistes ont écrit l'histoire de Jésus-Christ et de sa passion, leur simplicité, leur naïveté, font bien voir qu'ils n'écrivaient pas en hommes passionnés et prévenus , mais en témoins fidèles et irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs jusqu'à l'effusion de leur sang. Ce n'est pas tout : car si ces miracles étaient

¹ Voy. à ce sujet *Sermo cccviii, De passione Domini*.

² Matth., c. xxvii.

³ Proverbes, xiii, 5.

⁴ *De civitate Dei*, xviii, 30.

supposés, les Juifs, à qui il importait tant de déconvenir l'imposture, et qui ne manquaient pas alors d'écrivains célèbres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? Ne se fussent-ils pas inscrits contre? et c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, et ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs, et Josèphe entre les autres, les démentiraient. Cette éclipse universelle, arrivée contre le cours de la nature, eut quelque chose de si prodigieux et de si remarquable, que Tertullien, deux siècles après, en parlait encore aux païens, magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservaient la tradition dans leurs archives ¹.

Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, et tout à coup converti par ce même Sauveur? Ce changement si subit, qui d'un scélérat fit un vaisseau d'élection et de miséricorde ², pouvait-il être l'effet d'une persuasion humaine, et ne partait-il pas visiblement d'un principe surnaturel et divin? Si Jésus-Christ n'eût agi en Dieu, eût-il pu, mourant sur la croix, faire connaître à ce malheureux et confesser sa divinité? Et ce miracle de la grâce ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature dont le ciel et la terre, comme de concert, honorèrent ce Dieu agonisant et expirant?

Mais, me direz-vous, les pharisiens, malgré ces miracles, ne laissèrent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers auditeurs; mais sans entrer sur ce point dans la profondeur et dans l'abîme des jugements de Dieu, toujours justes et saints, quoique terribles et redoutables, vous savez quelle fut l'envie des pharisiens contre Jésus-Christ, et vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion pour aveugler les esprits et pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouverait-on dans le monde, et dans le monde chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyaient leurs ennemis faire des miracles, et qui plutôt attribueraient ces miracles à l'enfer, comme les pharisiens attribuaient ceux du Sauveur du monde au prince des ténèbres, que de renoncer à leurs préjugés et à leur haine. Quoi

¹ Voy. l'*Apologétique*, c. XXI; cf. saint Augustin, *Epist.*, class. III, 119.

² C'est-à-dire : un élu de Dieu, un objet de sa miséricorde.

qu'il en soit, c'est par là même que commença la réprobation des pharisiens; et ce mystère de la prédestination et de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats et une grande foule de peuple, ne servirent qu'à rendre les pharisiens plus indociles et plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnaître dans Jésus-Christ mourant la toute-puissante vertu dont nous parlons. Car mourir en sauvant les uns, et en réprouvant les autres; en éclairant les aveugles qui vivaient dans les ténèbres de l'infidélité, et en aveuglant les plus éclairés qui abusaient de leurs lumières; convertissant ceux-là par miséricorde, et laissant périr ceux-ci par justice : n'était-ce pas faire éclater, jusque dans sa mort, les plus glorieux et même les plus essentiels attributs de Dieu?

Il n'y eut qu'un miracle que Jésus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion : c'était de se sauver lui-même, comme lui proposaient ses ennemis, l'assurant qu'ils croiraient en lui s'il descendait de la croix : *Si rex Israel est, descendant nunc de cruce, et credimus ei*¹. Mais pourquoi ne le fit-il pas, ce miracle? On en voit aisément la raison, dit saint Augustin, et c'est que ce seul miracle eût détruit tous les autres, et arrêté le grand ouvrage qu'il avait entrepris et à quoi² tous les autres miracles se rapportaient comme à leur fin, savoir, l'ouvrage de la rédemption des hommes qui devait être consommé sur la croix. D'ailleurs ses ennemis, préoccupés de leur passion, auraient aussi peu déferé à ce miracle qu'à celui de la résurrection de Lazare. Car si l'évidence du fait qui les obligea de convenir que Lazare, mort et enseveli depuis quatre jours, était incontestablement ressuscité, au lieu de les déterminer à croire en Jésus-Christ, leur fit prendre la résolution de le perdre, parce que ce n'était plus la raison, mais la passion qui présidait à leurs conseils, peut-on juger que, le voyant descendre de la croix, ils eussent été de meilleure foi et plus disposés à lui rendre la gloire qui lui était due?

Mais sans m'arrêter aux pharisiens, répondez-moi, mes chers auditeurs, et dites-moi : Jésus-Christ, dans la conjonc-

¹ Matthieu, xxvii, 42.

² *Auquel*, écrirait-on aujourd'hui.

ture où je le considère, pouvant, comme il est indubitable se sauver lui-même, et ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand et plus au-dessus de l'homme que s'il l'eût en effet voulu? Miracle pour miracle (appliquez-vous à ceci que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré et qui me paraît plus édifiant), miracle pour miracle, la douceur avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne, après les avoir renversés par terre en se présentant seulement à eux, et leur disant cette parole : « C'est moi, » *Ego sum*; la réprimande qu'il fait à saint Pierre sur l'indiscrétion de son zèle, le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domestique du grand prêtre, lui faisant entendre qu'il n'avait qu'à prier son Père, et que son Père lui enverrait des légions d'anges qui combattraient pour sa défense; et afin de le convaincre qu'il ne parlait pas en vain, guérissant actuellement par un miracle le serviteur que Pierre avait blessé : ce silence si admirablement et si constamment soutenu devant ses juges, surtout devant Pilate, qui, convaincu de son innocence, ne l'interrogeait que pour avoir lieu de l'absoudre; ce refus de contenter la curiosité d'Hérode, dont il lui était si facile de s'attirer la protection; cet abandon de sa propre cause, et par conséquent de sa vie; cette tranquillité et cette paix au milieu des insultes les plus outrageantes; cette détermination à supporter tout sans en demander justice, sans prendre personne à partie, sans former la moindre plainte; cette charité héroïque qui lui fait excuser en mourant ses persécuteurs¹ : tout cela, je dis tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable et pleine de sagesse, n'étaient-ils pas plus miraculeux que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux et qu'il se fût détaché de la croix?

Il n'est donc mort que parce qu'il l'a voulu, et même encore de la manière qu'il l'a voulu : ce qui n'appartient, dit saint Augustin², qu'à un homme-Dieu, et ce qui marque dans la mort même la souveraineté et l'indépendance de Dieu. Or, voilà, chrétiens, sur quoi j'ai fondé cette autre proposition, que la mort de Jésus-Christ, bien considérée en elle-même, avait été non-seulement un miracle, mais le plus

¹ Voyez, pour tous ces détails, saint Matthieu, c. xxvi et xxvii.

² Voyez le sermon cité *De passione Domini*; cf. *Enarrat. in Psalm. xxxiv et lxxxvi.*

singulier de tous les miracles. Pourquoi? Parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par faiblesse, meurent par violence, meurent par nécessité; il est mort, je ne dis pas précisément par choix et par une disposition libre de sa volonté, mais par un effet de son absolue puissance. En sorte que jamais il n'a fait, comme Fils de Dieu et comme Dieu, un plus grand effort de cette puissance absolue, que dans le moment où il consentit que son âme bienheureuse fût séparée de son corps; et les théologiens en apportent deux raisons. Comprenez-les. Premièrement, disent-ils, parce que Jésus-Christ ayant été exempt de tout péché, il devait être et il était naturellement immortel : d'où il s'ensuit que son corps et son âme ne pouvaient être séparés sans un miracle. Il fallut donc que Jésus-Christ, pour faire cette séparation, forçât, pour ainsi dire, toutes les lois de la providence ordinaire, et qu'il usât de tout le pouvoir que Dieu lui avait donné, pour détruire cette belle vie, qui, quoique humaine, était autrefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jésus-Christ, en vertu de son sacerdoce, étant par excellence le souverain pontife de la loi nouvelle, il n'y avait que lui qui pût ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la rédemption du monde, et immoler la victime qui y était destinée. Or cette victime, c'était son corps. Nul autre que lui ne devait donc l'immoler, ce corps, nul autre que lui n'avait le pouvoir pour cela nécessaire. Les bourreaux qui le crucifiaient étaient bien les ministres de la justice de Dieu, mais ils n'étaient pas les prêtres qui devaient sacrifier cette hostie à Dieu. Il fallait un pontife qui fût saint, qui fût innocent, qui fût sans tache, qui fût séparé des pécheurs et revêtu d'un caractère particulier. Or ce caractère ne pouvait convenir qu'à Jésus-Christ; d'où saint Augustin concluait que Jésus-Christ, par l'effet le plus merveilleux, avait été tout ensemble et le prêtre et l'hostie de son sacrifice : *Idem sacerdos et hostia*¹. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia, lui-même qui exerça sur sa propre personne cette fonction de prêtre et de pontife, lui-même qui détruisit, au moins pour quelques jours, cet adorable composé d'un corps souffrant et d'une âme glorieuse; en un mot, lui-même qui se fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtèrent la vie, mais il la quitta de lui-même...

¹ *Enarrat. in Psalm. cxxxii.*

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle; c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu : tellement qu'à son seul nom et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, celestium, terrestrium et infernorum*. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul¹ dans un temps, remarque bien importante, dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction; dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique, dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé; ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul, et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin², a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours, un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par

¹ Épît. aux Philip., II, 8. 9 et 10.

² Il l'a répétée plusieurs fois : *Enarrat. in Psalm. LIV, LVI, XCV, CXLI.*

où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa vie avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui : un tel homme n'est-il pas plus qu'homme? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix, où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples? Combien d'apôtres de son Evangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret mais tout-puissant de cette croix? *Christum crucifixum, Dei virtutem.*

Ah! mes frères, les pharisiens voyaient les miracles de ce Dieu crucifié, et ils ne se convertissaient pas. C'est ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui se passe dans nous est-il moins incompréhensible : car nous voyons actuellement un miracle de la mort de Jésus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré et incontestable, je veux dire le triomphe de sa croix; le monde converti, le monde devenu chrétien, le monde sanctifié par sa croix; nous le voyons, et notre foi, malgré ce miracle, est toujours languissante et chancelante : voilà ce que nous devons pleurer, et ce qui nous doit faire trembler. Mais pour profiter de ce mystère, au lieu de trembler et de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagère et superficielle, tremblons et pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction. Jésus-Christ mourant a fait des miracles : il faut qu'il en fasse encore un, qui doit être le couronnement de tous les autres, et c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres, il a ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vue de sa croix fasse fendre nos cœurs, peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences, peut-être jusqu'à présent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort? et quand nous convertira-t-il, si ce n'est en ce

grand jour où son sang coule avec abondance pour notre salut et notre sanctification?

Pécheurs qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes en qualité de pécheurs les ennemis de Jésus-Christ; vous êtes ses persécuteurs : le dirai-je? Mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirais-je pas? Vous êtes même ses bourreaux. Car autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation et de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet Homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer même le péché des Juifs qui l'ont répandu. C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la rédemption de Jésus-Christ, c'est en cela qu'il a paru sauveur. De ses ennemis il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des saints : tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ses miséricordes? Approchez du trône de sa grâce, qui est sa croix; mais approchez-en avec des cœurs contrits et humiliés, avec des cœurs soumis et purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles et susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le miracle que ce Dieu sauveur veut, par la vertu de sa croix, opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu est un retour parfait après de si longs égarements, votre pénitence est une pénitence exemplaire après tant de désordres et de scandales, la profession que vous ferez, et une profession haute et publique, de vivre en chrétiens après avoir vécu en libertins, voilà le miracle qui prouvera que Jésus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force et la vertu de Dieu. Ah! Seigneur, serais-je assez heureux pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes auditeurs, comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présents à votre mort, et dont plusieurs s'attachèrent à vous comme à l'auteur de leur salut? Donnez-vous pour cela, Seigneur, à ma parole assez de bénédiction; et puis-je espérer qu'entre ceux qui m'écoutent il y en aura d'aussi touchés que le centenier, c'est-à-dire qui sortiront de cette prédication non-seulement attendris, mais convertis; non-seulement baignés de larmes, mais sanctifiés et pénétrés des sentiments chrétiens que cette première vérité a dû leur imprimer?

Que le Juif infidèle se scandalise de la croix; Jésus-Christ mourant est la puissance et la force de Dieu incarnée. *Christum crucifixum, Dei virtutem* : vous l'avez vu. Que le gentil s'en moque, et qu'il traite la croix de folie; Jésus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même : *Christum crucifixum, Dei sapientiam*.

Bourdaloue n'a prononcé dans sa vie que deux oraisons funèbres : celle de M. le prince, père du grand Condé, et celle de l'illustre capitaine. Dans une lettre à Bussy, madame de Sévigné parle avec enthousiasme de la dernière, où l'orateur s'est élevé en effet au-dessus de lui-même.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hasard et de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des âmes basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire, et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses? c'est-à-dire où voit-on tout ensemble et dans le même homme une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une âme encore plus belle et encore plus noble; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, égale-

ment aimé et admiré ; un homme, l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens ; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré ?

Vous l'avez vu, chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple, et notre siècle est le siècle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singulière pour pouvoir convenir ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer ; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre ni en imaginer un autre que lui. Or, concluez de là encore une fois quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire, non pas contre la vaine et fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, et par conséquent la plus propre à inspirer aux héros mêmes le poison subtil de l'orgueil et d'une idolâtrie secrète de leurs personnes.

Non, chrétiens, jamais homme sur la terre n'a été ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, et à cette enflure de cœur qui naît de la connaissance de son propre mérite, que le prince dont je fais l'éloge. Pourquoi ? Parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincèrement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il était né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'expérience, et il commença par où les conquérants les plus fameux auraient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la

faiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la cour, l'épuisement des peuples, faisaient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enghien apporta le remède à tous ces maux....

Quel trésor dans un Etat d'y posséder un tel homme ! Et quel vide un tel homme par sa mort ne laisse-t-il pas dans un Etat ! Or, de penser qu'on est cet homme, et l'être en effet, le savoir, le sentir, se l'entendre dire à toute heure, et jouir, mais aussi singulièrement que celui-ci, de cette haute réputation dont il semble que Dieu même a voulu paraître jaloux, ayant si souvent affecté de s'appeler dans l'Écriture le Dieu des armées, c'est-à-dire être entre les hommes comme le Dieu des autres hommes ; quelle tentation et quel piège pour le salut, surtout dans les maximes d'une religion qui ne couronne que les humbles, et qui réprouve les vertus même séparées de l'humilité ! Vous allez voir si notre prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit, dont l'abus n'est pas moins à craindre, et qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité même de héros ; car il n'était pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces héros incultes qui de la bravoure et de la science de la guerre se font un titre et un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime et l'héroïque, il sut accorder tout le brillant et tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste, quel discernement plus exquis, quel goût plus fin, quelle compréhension plus vive, quelle manière de penser et de s'énoncer plus juste et plus noble ! Qu'ignorait-il ? Et dans l'immensité des choses dont il avait acquis la connaissance, que ne savait-il pas exactement ? Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, aussi bien que le sage Salomon, c'est-à-dire depuis la plus relevée théologie jusqu'aux moindres secrets de la mécanique, de quoi n'était-il pas instruit ? Que n'avait-il pas lu et dévoré ? Profane et sacré, antique et moderne, de quoi ne parlait-il pas, et ne jugeait-il pas en maître ?

S'il fallait assister à un conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédients, avec quel don

de décision n'y opinait-il pas ! S'il s'entretenait avec des savants, que n'ajoutait-il pas à leurs lumières par ses réflexions ! et dans ce qu'ils croyaient savoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne les faisait-il pas revenir ! Quel poids, s'ils le consultaient comme auteurs, son approbation ne donnait-elle pas à leurs ouvrages ! et quelle censure plus infaillible que la sienne leur répondait par avance du jugement du public ? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui, par une alliance rare, joignaient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquait-il pour être selon le monde un homme achevé ?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli ; et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence : car en même temps, parce qu'il avait un cœur solide (or, voici à quoi je réduis la solidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme avec tant de gloire n'a été si supérieur à sa propre gloire ; jamais homme avec tant de mérite n'a été moins enflé de son mérite ; jamais homme avec tant d'éclatants succès n'a été si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flatterie ; jamais homme avec tant de grandeur n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme avec tant de capacité et tant de lumières n'a eu moins de présomption ; jamais homme avec tant de sujets d'être content de lui-même n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles qu'ils paraissaient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnaissez encore ici le prince de Condé.....

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même, ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une espèce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur et abîme de miséricorde ! il ne l'a jamais méconnu, et, malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais, dans le secret de son cœur, abandonné la religion, il n'a

jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystères. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré ; et nous savons que son témoignage est vrai, puisque jamais prince ne fut moins capable que lui, surtout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'aurait pas assuré, certains traits de sa vie, quoique alors moins chrétienne et plus dissipée, nous en auraient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avait, après une victoire remportée sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premières actions de grâces, c'est ce qu'il fit à Rocroi : ces ordres si absolus et si sévères qu'il faisait garder, pour empêcher dans la licence de la guerre la profanation des lieux saints ; cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devait pourvoir, surtout quand ils étaient chargés de la conduite des âmes, qu'à des sujets choisis et sans reproche ; chose qu'il observa toujours : ce zèle si louable qu'il témoignait pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie, c'est ce que nous avons vu ; ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants, et à ceux qui, dans les attaques, étaient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, et s'employant à leur en procurer les prompts secours : ces marques de christianisme si édifiantes qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie ; et ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum ipsius* ¹ : tout cela, dis-je, montre bien qu'an milieu même des égarements du monde la religion s'était conservée dans son cœur....

S'il avait eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il aurait, comme dit l'apôtre ², témérairement condamné tout ce qu'il aurait ignoré. S'il avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que ce qu'il aurait voulu ; et, à l'exemple de l'insensé qui voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, il aurait dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu ³. » Mais parce que la droiture de son cœur répondait parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, malgré l'impiété du monde, il a toujours dit et dans sa raison et

¹ Eccli., II, 29. — ² Jud., Epist. — ³ Ps. XIII, 1.

dans son cœur : « Il y a un Dieu ; » et par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avait rien à opposer que de faible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : « Il y a un » Dieu. Il y a une religion qui est le vrai culte de Dieu. De » toutes les religions du monde, la chrétienne est unique- » ment et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes » les sociétés chrétiennes, il n'y a que dans la catholique » où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent » où réside l'esprit de Dieu. » C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnait ce grand prince, et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestait qu'il s'en était toujours tenu.

Or, voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource on le remède souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens : car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre ? d'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer ? avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas ? Tandis que la foi est encore vivante¹, faut-il s'étonner, si, malgré la dissipation des voies du siècle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grâce, de salut et de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince ? Le dirai-je, chrétiens ? Dieu m'avait donné comme un pressentiment de ce miracle ; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici rassemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avais non-seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une prière qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration, ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étais promis, Seigneur, ou plutôt je m'étais assuré de vous que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connaissais, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animait, en fut ému. Et qui

¹ Luc., 1.

sait, ô mon Dieu, si, vous servant dès lors de mon faible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières ? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince qui m'avait écouté a depuis écouté votre voix secrète ; et, parce qu'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grâce ¹.

Fragment de la pèroraison.

Il ne m'appartenait pas, chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si précieuse : ce don était réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne ². L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière ; et, après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est*. Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paraît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, monseigneur, ce qui devait mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devait couronner sa glorieuse vie. Sans cela, tout ce qu'il a fait, et tout ce que j'ai dit de lui, serait devant Dieu non-seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par là que devait finir son éloge, et c'est par là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre choisi de Dieu et prédestiné pour le ciel. Dieu, monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire : mais en vain et pour lui et pour vous serait-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable

¹ En terminant l'oraison funèbre de M. le prince, Bourdaloue avait adressé une prière directe au ciel pour le grand Condé présent : « C'est pour ce fils et pour ce héros, disait-il, que nous faisons continuellement des vœux ; et ces vœux, ô mon Dieu ! sont trop justes, trop saints, trop ardents, pour n'être pas enfin exaucés de vous ! C'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices : il a rempli la terre de son nom, et nous vous demandons, si comblé de gloire sur la terre, qu'il soit encore écrit dans le ciel, etc. »

² Bossuet.

piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumières, des rares talents de son esprit, et malgré le silence que votre modestie n'impose, de ses qualités héroïques : mais tout cela séparé de sa piété, à quoi vous conduirait-il ? comme, au contraire, tout cela sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élèvera-t-il pas ? Il y a peu d'années que lui-même entendait ici l'éloge du prince son père, et vous entendez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes ; mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes et les grâces singulières dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance ; voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants motifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme : car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché ? et qu'y avait-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmaient en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadait ? Une vie héroïque, chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déjà ces nobles et généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvait-il avoir d'autres ? Voilà le modèle que tous les princes de votre maison auront éternellement à se proposer, pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais après leur avoir représenté un modèle si propre à les toucher, et si capable de les convaincre, c'est à nous, monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus solennelle reconnaissance dont nous nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance, oserai-je le dire ? de sa confiance, de son estime et de son amitié. Vous le savez, mes Pères, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs, aussi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens. Vous savez

ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant. Il était notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre père : nos intérêts le touchaient, nos disgrâces l'affligeaient ; il prenait part aux succès de nos ministères ; sa bonté pour nous nous servait dans le monde de défense, et nous valait mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté ? Après nous avoir confié pendant sa vie ce qu'il avait au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains, et mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur, plus grand que l'univers, ce cœur que toute la France aurait aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions, et que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand prince, et jamais dernière volonté n'aura été ni plus respectueusement ni plus fidèlement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre ne sont destinés que pour en conserver les cendres ; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette compagnie subsistera, il y sera en vénération. Jusqu'aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ, à remplir dans toute son étendue un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat, que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidents amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu le tribut solide de notre véritable gratitude ; et, par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parce qu'il était né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.

Ces pages, et bien d'autres de Bourdaloue dans ses *Panégryriques des saints*, prouvent bien qu'il lui suffisait de s'abandonner à son génie, pour s'élever à l'éloquence la plus haute et la plus touchante.

MAINTENON

(FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, MARQUISE DE).

(1635-1719.)

Madame de Maintenon partage avec madame de Sévigné le privilège d'être comptée parmi nos meilleurs écrivains, sans avoir jamais prétendu à la réputation d'auteur; et elle le doit également à la publication, malheureusement trop peu exacte et incomplète encore aujourd'hui, de sa précieuse correspondance.

On lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* que Napoléon préférait les lettres de madame de Maintenon à celles de madame de Sévigné : *parce qu'elles disent plus de choses.* » Et pourtant l'empereur ne connaissait pas ses lettres à la princesse des Ursins, correspondance toute politique, qui n'a été publiée qu'en 1826, et qui ne forme pas moins de quatre volumes. Madame de Maintenon dit en effet *plus de choses*, et sa situation presque royale donne à ses lettres l'importance d'un monument historique. Mais il ne faut pas y chercher, Napoléon en convenait, le charme incomparable de madame de Sévigné. Ce n'est point cette imagination mobile et brillante, cette nature tout en dehors, cet esprit, ce cœur qui débordent. Dans madame de Maintenon, l'imagination paraît peu; c'est le jugement qui domine; son cœur ne se répand jamais; son esprit même se contient; on le sent plus qu'on ne le voit; il est au fond plutôt qu'à la surface de son style. La plume de madame de Sévigné se joue le plus souvent et semble voltiger autour de sa pensée : la plume de madame de Maintenon ne se permet aucun caprice; elle va sans détour au fait.

Un homme plus porté au blâme qu'à l'éloge, et qui laisse percer à chaque instant des sentiments hostiles à madame de Maintenon, Saint-Simon, en parlant de sa conversation, n'a pu s'empêcher de vanter son *langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court.* Oui, c'est sans doute ainsi qu'elle devait parler; du moins nous reconnaissons là tout ce qui distingue son style. Ces deux mots, *éloquent et court*, caractérisent parfaitement l'*imperatoria brevitatis* qu'on remarque dans sa manière, et qui sied bien, il faut l'avouer, à la compagne de Louis XIV. Mais une qualité sur laquelle nous ne saurions trop insister, c'est cette rectitude de jugement qui ne l'abandonne jamais, c'est la justesse de la pensée, la justesse de l'expression, la justesse en tout et par tout. Sa correspondance rappelle sans cesse la réponse si connue de son jeune élève, le duc du Maine : « *Comment ne serais-je pas raisonnable, je suis élevé par la raison même?* » Elle rappelle encore cette espèce de titre que Louis XIV semble avoir voulu créer pour une épouse respectée que le mystère de son mariage ne permettait pas de désigner par un titre plus éclatant : « *Qu'en pensez-vous, votre solidité?* » se plaisait-il à lui dire lorsqu'il la consultait sur quelque grave question. Cette solidité était relevée d'agrément; cette raison savait s'envelopper de grâce. « *Esprit aimable et merveilleusement droit,* » a dit d'elle un excellent juge qui l'avait souvent vue avant son élévation, et dont le sentiment doit avoir ici une valeur toute particulière : c'est madame de Sévigné elle-même qui rend ce témoignage à madame de Maintenon.

Nous ne raconterons point la vie de cette femme illustre. Les principaux événements en sont connus de tout le monde, et en abordant les

détails, nous dépasserions de beaucoup les bornes où nous avons cru devoir renfermer nos *notices*. On pourrait appliquer à la destinée de madame de Maintenon ce que dit Bossuet d'Henriette de France. On y voit rassemblées aussi *toutes les extrémités des choses humaines*. Elle est née dans une prison, elle a presque occupé un trône, et elle est morte dans un cloître. Dans quelque situation qu'elle se soit trouvée, la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné a fait preuve d'un caractère supérieur aux événements. Trente ans d'adversité ne l'ont point abattue, trente ans de prospérité ne l'ont point enivrée. Elle a donné dans l'indigence l'exemple de la dignité, et dans la plus haute fortune l'exemple de la modestie. Au faite des grandeurs, elle n'a oublié aucun des plus légers services qu'on avait pu lui rendre quand elle était pauvre et obscure. Elle ne s'est montrée avide ni pour elle ni pour les siens. Elle a été compatissante et secourable aux malheureux. La piété la plus sincère a réglé toute sa conduite. Sa vie et sa correspondance, étudiées sans prévention et contrôlées l'une par l'autre, ont fait tomber successivement toutes les calomnies. La dénigrer est aujourd'hui la marque d'un mauvais esprit. Au contraire, on se fait honneur en parlant d'elle avec respect. La fondatrice de Saint-Cyr est une des gloires de la France, une des gloires de son sexe. Une chose suffirait seule pour recommander sa mémoire : sans l'ascendant qu'elle a exercé sur Racine, nous n'aurions jamais eu *Esther* ni *Athalie*.

V. R.

Lettre de madame de Maintenon à Charles d'Aubigné ¹.

1676.

On n'est malheureux que par sa faute : ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement sans

¹ Charles, comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon.

en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète : vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé que vous devriez conserver quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules, il y faut de l'exercice, de la dissipation ¹, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal : dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

A Charles d'Aubigné.

1^{er} octobre ... ?

On m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions ; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans les mêmes erreurs où nous avons été nous-mêmes, et d'où la violence ne nous aurait jamais tirés ². Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur et la charité ; Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance ; c'est aux évêques et aux curés à faire des conversions par la doctrine et par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, et soyez sévère pour vous seul. J'aurais bien du plaisir à vous voir ici, mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes

¹ De la distraction.

² M. de Ruigny, député général des églises réformées, s'était plaint de ce que le comte d'Aubigné, qui avait obtenu, par le crédit de madame de Maintenon, un gouvernement en Saintonge, prétendait convertir les protestants par force.

espérances : M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répète, mon cher frère, que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous.

A Charles d'Aubigné.

A Versailles, ce 11 juillet 1684.

Où prenez-vous que je vous aie écrit une lettre mélancolique ? Je n'ai aucun sujet de l'être, et naturellement personne ne l'est moins que moi. Je vous ai parlé de la mort parce que j'y pense souvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrais vous porter à vous y préparer. C'est vous que j'aime, et non pas votre vie. Ma tendresse fait des vœux continuels pour votre salut. C'est peu d'être philosophe, il faut être chrétien.

Le roi ira à Chambord le 15 de septembre; de là à Fontainebleau jusqu'au 15 de novembre. Prenez ce temps-là pour venir à Paris. N'écoutez point les sots discours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien sur personne. Songez à notre état passé. Voyiez-vous au bout trente mille livres de rente ? Que mon état présent ne trouble point la félicité du vôtre. C'est une aventure personnelle qui, comme vous dites très-bien, ne se communique point. Vous avez du bien et du repos : tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premières places, je ne connais rien de plus malheureux que ceux qui les envient. Si vous saviez ce que c'est ! Si je vis assez pour marier ma nièce, elle le sera bien ; et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de son baptême : Est-elle nommée ? qui l'a tenue ? est-elle jolie ? comment s'appelle-t-elle ? je lui voudrais un joli nom ¹. Je me porte bien. Je deviens un peu grosse, mais l'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étiologie. M. de Montausier m'a donné une lettre que lui écrit le Père Chavrand, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lue avec plaisir ; il roule sur les vertus chrétiennes ; car pour les morales, il y a longtemps que je vous les connais. Je ne suis point dévote, mon cher frère, mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

¹ On lui donna celui d'Amable.

A monsieur l'abbé Gobelin ¹.

27 juillet 1686.

Je vous conjure de vous défaire du style que vous avez avec moi, qui ne m'est point agréable et qui peut m'être nuisible. Je ne suis point plus grande dame que j'étais à la rue des Tournelles, où vous me disiez fort bien mes vérités; et si la faveur où je suis met tout le monde à mes pieds, elle ne doit pas faire cet effet-là sur un homme chargé de ma conscience, et à qui je demande instamment de me conduire dans le chemin qu'il croit le plus sûr pour mon salut. Où trouverai-je la vérité, si je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous, ne voyant dans tout ce qui m'approche que respects, adulations et complaisances? Parlez-moi, écrivez-moi sans tour, sans cérémonie, sans insinuation, et surtout, je vous prie, sans respect. Ne craignez ni de m'offenser, ni de m'importuner. Je veux faire mon salut, je vous en charge, et je reconnais que personne au monde n'a autant besoin d'aide que j'en ai. Ne me parlez jamais des obligations que vous m'avez; et regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentiments.

A madame de Veilhan ².

Mai 1692.

Si l'on pouvait en conscience souhaiter une religieuse hors de son convent, je voudrais vous voir dans les places de guerre où nous passons; et si l'on pouvait changer ses inclinations, je prendrais volontiers cette humeur martiale qui vous fait aimer la poudre et le canon. Vous seriez ravie, madame, de ne sentir que le tabac, de n'entendre que le tambour, de ne manger que du fromage, de ne voir que des bastions, des demi-lunes, contrescarpes, et de ne toucher rien dont la grossièreté ne soit fort opposée à cette sensualité au-dessus de laquelle vous êtes si élevée par votre courage et votre

¹ L'abbé Gobelin était le confesseur de madame de Maintenon avant sa haute fortune. Elle dut lui confier son mariage secret avec le roi. De là le changement de ton que sa pénitente lui reproche.

² Une des supérieures de Saint-Cyr.

caractère. Pour moi, qui malheureusement suis femme, et le suis plus qu'une autre, je vous donnerais volontiers ma place pour travailler en tapisserie avec nos chères dames. J'espère que ce plaisir n'est que différé, et que Namur aimera mieux se rendre que de se faire entièrement ruiner. Vous ne pensez qu'à la guerre; vous ne dites mot de la retraite, ni de votre santé! Je suis trop bonne, après cela, de vous dire que le roi se porte bien malgré sa goutte, et que de son lit, où il est retenu depuis douze jours, il donne des ordres pour prendre vite Namur, pour que son autre armée s'oppose au prince d'Orange, pour que le maréchal de Lorges entre en Allemagne, que M. de Catinat repousse M. de Savoie, que M. de Noailles empêche les Espagnols de rien faire, que M. de Tourville batte la flotte des ennemis, s'il a le vent favorable, et que l'intérieur du royaume, gouverné comme s'il y était présent partout, ne se ressente pas des malheurs de la guerre. Je vous quitte après cette peinture qui doit remplir votre idée.

A madame de la Maisonfort ¹.

Sans date.

Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur; ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous êtes engagée; Salomon vous a dit il y a longtemps qu'après avoir cherché, trouvé et goûté tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hormis aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée partout dans un âge un peu plus avancé; j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait

¹ Une des supérieures de Saint-Cyr.

entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, et qu'on est arrivé à ce qui est seul bon sur la terre. On a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

A monsieur le duc de Noailles.

A Saint-Cyr, ce 24 juillet 1706.

J'ai à répondre à deux lettres de vous, mon cher duc, l'une du 11 et l'autre du 17, et toutes deux aussi tristes qu'il convient à notre état présent. Je ne pourrais le supporter, si je ne regardais d'où il nous vient, et que les hommes ne sont que des instruments entre la main de Dieu, pour affliger un royaume trop heureux et pour humilier un roi trop grand. Il ne faut point raisonner avec le maître des événements, en disant que les rois qu'il paraît abandonner sont pieux, et que nos ennemis sont pour la plupart hérétiques. Dieu ne nous doit point rendre compte de sa conduite; et il est bien sûr qu'il est juste et, au milieu de sa colère, plein de bonté. D'ailleurs, ce ne sont point les opinions qui prennent les villes ou gagnent les batailles. Nos ennemis sont pleins de prudence et d'habileté, et nos généraux sont malhabiles, et notre soldat découragé. Voilà, mon cher neveu, puisque votre amitié pour moi vous fait aimer ce nom, ce que je pense dans ce que saint François de Sales appelle *la fine pointe de l'esprit*, tandis que tout le reste de ce qui est en moi est dans la tristesse, dans l'abattement et dans un serrement de cœur qui devrait bien terminer cette misérable et trop longue vie : précisément depuis ce temps-là je me porte mieux.

Le roi est en parfaite santé. Même courage, même soumission à la volonté de Celui qui dispose des empires; toujours malheureux, et faisant toujours tout ce qu'il faut pour ne l'être pas. Notre ami M. Chamillard¹ est accablé de travail et pénétré de douleur.

Les Castillans donnent de grandes marques de fidélité. Il me paraît que le roi d'Espagne est résolu à donner une ba-

¹ Ministre de la guerre.

taille aussitôt que nos troupes auront joint les siennes. Je ne crois pas qu'on en puisse voir une plus décisive. Il y va du sort de l'Espagne, et, si l'Espagne se perd, quelle perte pour la France! Les affaires ne prennent pas un bon tour en Italie, et je tremble pour le succès de Turin. M. de Vendôme ne peut être assez loué : il a mille choses pour lui ; mais il croit aisément ce qu'il désire.

D'un autre côté nous attendons la flotte¹. On nous dit hier qu'elle était en mer, et je ne doute point que je n'apprenne ce soir, en arrivant à Marly, qu'elle fait une descente en France. La bonne nuit!

Les nouvelles de Flandre étaient que les ennemis assiégeaient Menin. Le roi reçut ses trois courriers tous à la fois, qui représentent assez l'état de Job. Dieu lui donne les mêmes peines ; qu'il lui donne la même patience ! Si le roi d'Espagne ne rentre bientôt dans Madrid, je ne doute pas que Naples et la Sicile ne se révoltent ; car tous les royaumes suivront toujours la destinée de Madrid.

M. de Vendôme ne peut être parti que du 18. Tout retarde, et nous sommes pressés de tous côtés par l'ennemi le plus actif. Notre chère princesse² se porte assez bien, malgré ses inquiétudes, surprenantes dans une personne de son âge, de son caractère, de son sexe et de son rang.

M. le duc de Bourgogne est tous les jours plus raisonnable.

Non, je n'ai personne à qui parler, et ma solitude m'épargne beaucoup de fautes, car mes conférences ne seraient ni favorables ni glorieuses au prochain. Les hommes sont très-mal dans mon esprit, et je ne regarde pas les femmes. Adieu, mon cher duc ; il n'est pas nécessaire de vous recommander le zèle pour le roi et pour l'État. Vous agissez sur des principes qui ne peuvent changer ; et, si vous ne trouvez pas toute la reconnaissance que vous méritez, vous trouverez de solides récompenses.

A monsieur le duc de Noailles.

A Saint-Cyr, ce 9 juin 1709.

La paix ne se fait point, et, quand elle se ferait, le roi d'Espagne ne veut point revenir ; mais le nôtre, après avoir

¹ Anglaise. — ² La duchesse de Bourgogne.

lu votre lettre, m'a donné ordre de vous mander qu'en aucun cas vous ne seriez employé pour un tel personnage; il m'effraierait très-fort : ce n'est pas un Bourbon qu'il vous convient de détrôner.

Votre lettre m'a paru belle et bonne. On est très-persuadé des sentiments qui y sont. Vous ne pouvez croire à quel point ils deviennent rares, et j'en suis si effrayée, qu'à peine compté-je présentement nos autres maux. Comment sauvera-t-on la France, s'il n'y a plus de Français?

Quand on a su que le roi refusait les indignes propositions de paix que les ennemis ont faites à M. de Torcy¹, tout le monde a applaudi et demandé la guerre; mais ce mouvement n'a pas duré, et l'on est bien vite retombé dans cet abattement que vous avez vu et qui vous indignait.

Quand vous étiez ici, combien de fois avez-vous entendu dire : Pourquoi nous laisse-t-on de la vaisselle d'argent? le roi nous ferait plaisir de tout prendre. Depuis que les plus zélés ont donné l'exemple, tout est consterné : on murmure; on trouve que c'est au roi à commencer à se retrancher; on lui plaint toutes ses dépenses; les voyages de Marly sont la cause de la ruine de l'État; on voudrait lui ôter ses chevaux, ses chiens, ses valets; on attaque ses meubles; en un mot, on le veut dépouiller le premier. Où se font ces murmures? A sa porte. Par qui? Par des gens à qui il a tout donné. Pour moi, on veut me lapider, parce qu'on suppose que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvrait pas lui-même toutes les lettres et ne donnait pas lui-même ses ordres!

Cependant le roi a diminué sa table de Marly, il a envoyé sa vaisselle d'or à la Monnaie; il met ses pierreries entre les mains de M. Desmaretz² pour les engager, si on le peut : mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. Je vous avoue que de telles dispositions me glacent le sang dans les veines, et que vous me seriez bien nécessaire ici.

Le déchaînement contre l'homme que vous savez³ augmente tous les jours et vient jusqu'au maître : il ne peut se résoudre à le sacrifier, parce qu'il se met en pièces présentement pour le service.

Les enfants du roi paraissent plus sensibles à l'état des

¹ Ministre des affaires étrangères.

² Contrôleur général des finances.

³ Chamillard.

choses. Le Dauphin parle davantage et écoute ; il porte même au roi les plaintes qu'il a reçues ; mais après tout cela il dit : J'ai parlé, et fait par là encore plus blâmer son père.

La duchesse de Bourgogne est dans une tristesse qui passe la mienne ; c'est sa pente naturelle, et elle connaît trop le fond et les circonstances de son état. Elle aime le roi, elle aime son mari, elle aime son père, elle aime sa sœur¹ ; tous ces endroits-là lui fournissent assez de matière à ses chagrins, sans compter ceux de la journée, qui est si longue à passer !

D'un autre côté, M. le maréchal de Villars veut se faire valoir, et gronde de n'être pas premier gentilhomme de la chambre. Le maréchal de Boufflers sèche d'affection pour le roi et de zèle pour la France ; mais il veut trop de perfection pour nous convenir, et, à force de demander, il se mettra en état de ne rien obtenir. Je lui conseille un peu plus de ménagement ; mais ses principes n'en admettent point, et sont trop durs pour la faiblesse des hommes. Je serais bien fâchée que vous allassiez à Madrid : il n'y a plus rien à faire dans ce pays-là : vous vous perdriez sans les sauver.

Le chevalier de Saint-Georges² va en Flandre si on peut lui donner de quoi partir, et même quand on ne lui donnerait pas ; nous ne payons plus la reine³ ; tout est à l'extrémité.

J'ai été des premières à envoyer ma vaisselle ; vous y perdez plus que moi, et vous ne vous y seriez pas opposé : il y en a pour treize ou quatorze mille francs. S'il n'y avait qu'à manger sur de la faïence, nous en serions quittes à bon marché.

Les ennemis se sont crus si sûrs de la paix⁴, qu'ils en ont signé les articles avant de se séparer, et ont fait partir six ou sept courriers pour en donner part à leurs alliés. Il en passa un par ici pour porter cette nouvelle en Portugal, et il nous demanda un passe-port.

Il me paraît qu'on donne tous les ordres possibles pour

¹ Son père, le duc de Savoie, était en guerre avec la France ; sa sœur était reine d'Espagne.

² C'est ainsi qu'on désignait le fils de Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné par son gendre.

³ D'Angleterre. Louis XIV lui avait donné une pension dont les malheurs du temps interrompaient alors le service.

⁴ Aux dures conditions faites à M. de Torcy.

les blés : il en est arrivé à Dunkerque ; il en vient de tous côtés, il y en a encore beaucoup sur le port à Paris. Cependant le pain ne diminue point ; il y a souvent du désordre dans les marchés...

A Versailles, ce 10 juin.

En entrant hier dans ma chambre, au retour de Saint-Cyr, je trouvai sur ma table une lettre de M. Chamillard, qui m'apprenait sa disgrâce. Le roi l'a accompagnée de toutes les marques de bonté qui lui ont été possibles...

M. Voisin est arrivé ce matin : le roi lui a déclaré le choix qu'il a fait de lui pour cette place¹ ; je le plains plus que son prédécesseur.

C'est monseigneur qui a achevé de déterminer le roi.

Ménagez votre santé, je vous en conjure ; vous n'êtes pas si robuste par le corps que par l'esprit. Adieu. Je n'en puis plus. Je compte sur vous, mon cher duc ; comptez sur moi.

A monsieur le duc de Noailles.

A Saint-Cyr, ce 13 juin 1710.

Nous attendons une dispense de Rome pour marier M. le duc de Berry². Il y aurait bien des choses à vous mander là-dessus ; mais il est temps d'avoir un peu de prudence. On ne fera ni fête, ni réjouissance, ni dépense ; tout se passera avec une économie et une tristesse convenables à l'état des affaires : notre joie insulterait le peuple, qu'il faut respecter sans le craindre.

A monsieur le duc de Noailles.

A Saint-Cyr, ce 19 juillet 1710.

Je voudrais, mon cher duc, pouvoir me souvenir de la disposition de cette lettre qui vous a tant plu. J'en recommencerais une à peu près du même style ; car j'aime fort à vous plaire. Mais vous savez que si je vous plais par là, ce n'est que par hasard ; ce que je dis part du sentiment, et ce que j'écris est sans étude. Si vous y trouvez quelques traits vifs ou solides, n'en faites point honneur à mes lumières : attribuez-les à ce naturel qui même a été peu cultivé. Telle que

¹ La place de Chamillard, qui était secrétaire d'État de la guerre.

² L'un des petits-fils de Louis XIV, avec une des filles du duc d'Orléans. Une dispense était nécessaire à cause de la parenté.

je suis, personne ne vous aime et ne vous estime plus que moi. Je ne sais comment vous recevrez de loin la dernière réponse de nos ennemis. Le roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang-froid d'un homme maître de la guerre et de la paix. Nos princes, nos grands seigneurs, n'ont pu se modérer ainsi; je ne les ai jamais vus moins courtois et plus citoyens. Pour moi, si j'ose vous parler de moi en si bonne compagnie, j'ai été moins vive qu'eux : je n'ai rien appris de nouveau; je n'ai jamais espéré une paix raisonnable, et je n'ai jamais cru que le roi en acceptât une honteuse. Il faut donc songer à la guerre, et défendre notre terrain et notre roi jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Je suis préparée à tout ce qui peut nous arriver de pis.

M. le maréchal d'Harcourt est revenu, mais abattu, mais tout à fait raisonnable. Ce n'est plus cet homme dur et inhumain qui demandait sans cesse pour lui-même, et qui mordait également et généraux et ministres : il ne veut pas qu'on parle du passé, mais qu'on prenne les choses dans l'état où elles sont, qu'on s'unisse pour soulager le roi, pour le soutenir, et qu'on meure avec la France et avec lui. Il conseille d'animer le peuple à son devoir par toutes sortes de moyens. Il n'admet aucunes aversions particulières : il veut que tout cède au bien public, et que le maître se serve de chacun selon ses talents. Il a eu une longue conversation avec le roi sur ce ton-là...

Notre princesse ¹ tâche de s'étourdir; elle court à pied, à cheval, en carrosse, et ses inquiétudes avec elle. Vous seriez bien charmé, mon cher duc, de lui voir la dignité de la première femme de l'Etat, les sentiments d'une Romaine pour Rome, et ces agitations d'une âme qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son âge.

A madame de Caylus ².

A Saint-Cyr, ce 12 avril 1705.

Vous me parlez pour le gouvernement de Valenciennes, au moins indirectement, M. de Sainte-Hermine m'a écrit

¹ La duchesse de Bourgogne.

² Nièce de madame de Maintenon à la mode de Bretagne.

pour me prier de le demander pour lui, et madame de Mailly le désire pour faire le mariage de sa fille. Ce qui m'arrive en cette occasion n'est point ce qui me détermine à faire à mes proches la déclaration que vous trouverez ici, qui est que je suis résolue à ne plus rien demander pour eux. Je les prie d'en user comme ils feront après ma mort; ils s'adresseront aux ministres, ils feront agir leurs amis; en un mot, ils seront dans le cas des autres gens de leur sorte. J'aurais cru en être quitte en vous mettant tous en état d'achever ce que j'avais commencé pour votre fortune : mais je vois madame de Mailly bien persuadée que je dois marier ses filles; ses garçons viendront ensuite au nombre de trois : le vôtre sera bientôt en état de parler pour lui. Madame de Villette pense à marier sa fille; les petits de Murçay croissent; le père prétend à tout ce qui vaque; madame de Sainte-Hermine me présente tristement une grande fille que j'ai grand tort de ne pas établir, et qui sera suivie de cinq autres. M. de Sainte-Hermine n'est pas assez établi : il lui faut une femme et un gouvernement. Le petit de Villette viendra, et je commence à craindre d'avoir à marier mesdemoiselles de la Vrillière. Considérez, ma chère nièce, avec un peu de raison, ce que ce serait que mon personnage auprès du roi, ayant tous les jours de nouvelles grâces à lui demander. S'il me les accorde, il en aura peu de reste à disposer; s'il me les refuse, il m'affligera; s'il m'afflige, il a trop de bonté pour moi pour n'en être pas fâché, et je serai donc la tristesse de sa vie : croyez-vous que Dieu ait en ce dessein en m'approchant de lui? Voilà, ma chère nièce, les raisons de ma résolution : j'en sens déjà la liberté et le repos. Je vous verrai tous avec plus de plaisir, n'ayant plus à craindre vos propositions; je les saurai par le roi : je lui dirai ce que je pourrai pour vous servir, et je le ferai plus hardiment et peut-être plus utilement quand il ne me croira pas prévenue. Quoi qu'il en soit, je ne changerai pas de dessein, parce que je le crois très-raisonnable, et que je ne l'ai pris qu'après y avoir bien pensé.

Instruction à madame la duchesse de Bourgogne.

Marie-Adélaïde, fille aînée de Victor Amédée II, duc de Savoie, n'avait que onze ans quand elle fut amenée à la cour de France pour être duchesse de Bourgogne. Elle pria madame de Maintenon de vouloir bien guider son inexpérience, et lui témoigna toute sa vie une affectueuse déférence.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, et l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Tel est, madame, l'oracle du Saint-Esprit dans un livre que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil et nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connaissances; au lieu que l'Écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le goût de la piété.....

Vous aimez la joie, le repos, le plaisir : croyez-moi, j'ai goûté de tout; il n'y a de joie, de repos, de plaisir, qu'à servir Dieu.....

Évitez la vanité et l'oisiveté; évitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice, on en sort difficilement. Méditez la loi de Dieu jour et nuit; gravez-la profondément dans le fond du cœur.....

Aimez l'Église, qui est l'assemblée des fidèles; respectez ses ministres; protégez les gens de bien et les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la religion..... Tenez-vous attachée au saint-siège : c'est le centre de la catholicité.

Encore une fois, aimez l'Écriture sainte; adorez ce que vous n'entendez pas; profitez de ce que vous comprenez... Rentrez souvent en vous-même, et tâchez de vous mettre en la présence de Dieu au milieu de la cour la plus nombreuse.

N'espérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre; et, s'il y en avait, il ne serait pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers. Dans la vie privée, on se fait aux chagrins; à la cour, on ne s'y habitue pas.

Notre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni

honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le duc de Bourgogne soit votre meilleur ami et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur et patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise, et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes...

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches ; le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène.....

En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux : les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques ; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez point si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres, il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci, où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfants, voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et qu'une paysanne puissent avoir. Jetez dans leurs cœurs les semences de toutes

les vertus ; et en les instruisant songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes.

Exposez-vous au monde selon la bienséance de votre état : si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne : c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et, par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentiments.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absents et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans : vous leur plairez moins dans les temps de leur fureur ; ils vous estimeront quand l'accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat, aimez la noblesse, qui en est le soutien : aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez ; soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité ni leur avarice, et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connaissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de cou-

trainte et de peine. Apprenez donc à vous contraindre et à souffrir.

Ne vous laissez point aller à vos mouvements intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes ; ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux, égal et médiocrement gai.....

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse et fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

Soyez tendre aux prières des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagréments, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent.....

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu ; l'esprit vous fera haïr du plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance, et de porter sa croix chaque jour. Si cela est, madame, vous êtes prédestinée ; car vous avez beaucoup à souffrir. Vous êtes la première femme du monde ; mais il ne faut point vous flatter : quoi que vous fassiez, vous serez, par cela même, la plus malheureuse.

Louis XIV était si satisfait de cette instruction qu'il ne voulut pas que madame de Maintenon la reprit dans la cassette de la duchesse de Bourgogne, après la mort de cette princesse : « *Madame*, lui dit-il, *c'est pour les enfants ; il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.* »



MALEBRANCHE.

(1638-1715.)

« La France, disait le comte de Maistre, n'est point assez fière de son Malebranche. » Ce reproche, mérité au dix-huitième siècle, ne l'eût point été au dix-septième. A cette époque, tout le monde admirait le génie de ce profond penseur qui, à la science d'un dialecticien consommé, joignait l'art de mettre les idées abstraites dans leur plus beau jour. On sait que le grand Condé, à qui nulle étude n'était étrangère, goûtait singulièrement les écrits de l'illustre oratorien, et qu'une fois, ayant réussi à l'attirer à Chantilly, il resta trois jours enfermé avec lui. Les femmes de la cour, dont l'éducation était alors très-solide, lisaient elles-mêmes les ouvrages du philosophe. Ce fut à la prière de l'une d'elles, la duchesse de Chevreuse, que Malebranche composa ses *Conversations chrétiennes*, en 1677. Mais, pendant le dix-huitième siècle, qui n'eut jamais de la philosophie que l'enseigne, la renommée de l'immortel métaphysicien subit une éclipse presque totale. Cela devait être. Nul homme autant que Malebranche n'avait montré Dieu présent dans la raison. Le caractère de son esprit, c'était un profond respect, une sorte de culte pour les idées, et le mépris le plus prononcé pour les sens. Or, un tel système, étudié, admiré par des intelligences affranchies du joug des passions grossières, pouvait-il être apprécié par des hommes à qui Voltaire enseignait, depuis son retour d'Angleterre, le sensualisme de Locke et les doctrines de Bolingbroke? D'ailleurs, les sophistes de ce temps-là (il faudrait toujours, comme Platon, distinguer les sophistes des vrais philosophes) avaient parfaitement compris combien était dangereux l'exemple d'un grand esprit employant, pour s'élever aux vérités révélées, cette arme de la raison avec laquelle ils se proposaient d'attaquer le christianisme. Ce que Voltaire et Condorcet devaient faire plus tard contre Pascal, on le fit donc contre Malebranche. Une guerre d'épigrammes fut organisée. On abusa de quelques singularités du philosophe dans sa vie intime; on tourna en dérision les jeux enfantins auxquels il se livrait pour reposer sa pensée; on représenta son système comme un amas de vains fantômes, et quand la moquerie eut accompli son œuvre, on osa bien proclamer que ce *grand rêveur de l'Oratoire*, comme on l'appelait, que cet admirable métaphysicien, ce géomètre, ce moraliste, ce physicien était un fou :

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit point qu'il est fou !

Mais le jour de la réparation est enfin venu; et, tandis que tant de réputations usurpées du dix-huitième siècle se sont évanouies, le nom de Malebranche brille d'un nouvel éclat auprès de ceux de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon.

Il faut se garder de croire, toutefois, que rien ne soit à blâmer dans la philosophie de Malebranche. Il est certain, au contraire, que de graves erreurs s'y sont glissées. Malebranche confond deux vérités. Persuadé que notre idée naturelle de Dieu est la vue de Dieu même, directe, immédiate, il enseigne que la vue des créatures et celle de notre âme ne sont qu'une vue de Dieu, de sorte qu'il attribue à la raison, c'est-à-dire à la vue naturelle de Dieu dans le miroir de l'âme, des caractères qui n'appartiennent qu'à la vision surnaturelle de Dieu dans son essence.

Arnauld et Fénelon , à l'instigation de Bossuet , relevèrent les erreurs de Malebranche , et ils établirent que , sur plusieurs points , son système , contredit par l'expérience , ne reposait que sur des abstractions. Malebranche se défendit avec une verve , un esprit , un talent extraordinaires. Il n'eut pas de peine à démontrer qu'il n'avait jamais eu la pensée d'attaquer la Providence , de révoquer en doute la nécessité de la prière , de faire alliance avec le spinosisme ; mais il ne put réussir à prouver que ses principes ne renfermaient pas les conséquences signalées par ses adversaires. Dans une lettre adressée à l'un des disciples du célèbre oratorien , Bossuet s'éleva avec beaucoup d'énergie contre ces dangereuses nouveautés : « Tant que le Père Malebranche , disait le grand » docteur , n'écouterait que des flatteurs qui , *saute d'avoir pénétré le fond » de la théologie* , n'auront que des adorations pour ses belles expressions , il n'y aura pas de remède au mal que je prévois , et je ne serai » point en repos contre l'hérésie que je vois naître par votre système. » Ces mots vous étonneront , mais je ne les dis pas en l'air : je parle » sous les yeux de Dieu , et comme un évêque qui doit veiller à la conservation de la foi. »

Ces graves paroles de Bossuet indiquent le danger sérieux qu'offraient , même au dix-septième siècle , certaines doctrines de Malebranche qui était considéré par d'enthousiastes disciples *comme un docteur infailible*. Mais si le philosophe n'avait point assez réfléchi , pour emprunter le langage de l'évêque de Meaux , *que lorsqu'on s'éloigne de l'Eglise et de la théologie qu'on y a trouvée universellement reçue , le succès ne peut venir que de l'appât de la nouveauté* , à Dieu ne plaise qu'on soit autorisé à intenter à ce grand esprit je ne sais quelle accusation de panthéisme. Il n'y avait au dix-septième siècle qu'un seul panthéiste , le méchant Spinoza , comme l'appelle Malebranche ; et cet homme savait parfaitement à quel abîme le menait sa doctrine. Malebranche , au contraire , cherchait la vérité de toute la puissance de sa volonté. Emporté par sa vive imagination , cette *maîtresse d'erreurs* contre laquelle il ne cessait de protester , il prit parfois des chemins qui aboutissaient *là où il ne voulait pas aller*. Mais il faut se garder de confondre ce chrétien fervent , cet éminent philosophe voué au culte du vrai , et qui ne s'égare que par accident , avec le sophiste qui va sciemment à l'erreur et au néant.

Malebranche , né la même année que Louis XIV , mourut la même année que le grand roi. La grande philosophie devait , à ce qu'il paraît , descendre dans la tombe avec la grande monarchie , car c'est aussi en 1715 que Fénelon termina sa glorieuse carrière. La raison , la vertu , le génie s'en allaient : les sophistes pouvaient venir. A. DE C.

MÉDITATIONS CHRÉTIENNES.

Prière.

O sagesse éternelle , je ne suis point ma lumière à moi-même ; et les corps qui m'environnent ne peuvent m'éclairer ; et les intelligences mêmes , ne contenant point dans leur être la raison qui les rend sages , ne peuvent commu-

niquer cette raison à mon esprit. Vous êtes seule la lumière des anges et des hommes ; vous êtes seule la raison universelle des esprits ; vous êtes même la sagesse du Père, sagesse éternelle , immuable , nécessaire , qui rendez sages les créatures et même le Créateur, quoique d'une manière bien différente. O mon véritable et unique maître , montrez-vous à moi , faites-moi voir la lumière en votre lumière. Je ne m'adresse qu'à vous , je ne veux consulter que vous. Parlez, Verbe éternel , parole du Père , parole qui a toujours été dite , parole qui se dit et qui se dira toujours ; parlez , et parlez assez haut pour vous faire entendre , malgré le bruit confus que mes sens et mes passions excitent sans cesse dans mon esprit.

Mais , ô Jésus , je vous prie de ne parler en moi que pour votre gloire , et de ne me faire connaître que vos grandeurs ; car tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu même sont renfermés en vous¹. Celui qui vous connaît connaît votre Père , et celui qui vous connaît et votre Père , est parfaitement heureux². Faites-moi donc connaître , ô Jésus , ce que vous êtes , et comment toutes choses subsistent en vous³. Pénétrez mon esprit de l'éclat de votre lumière ; brûlez mon cœur de l'ardeur de votre amour ; et donnez-moi , dans le cours de cet ouvrage , que je compose uniquement pour votre gloire , des expressions claires et véritables , vives et animées , en un mot , dignes de vous , et telles qu'elles puissent augmenter en moi et dans ceux qui voudront bien méditer avec moi la connaissance de vos grandeurs et le sentiment de vos bienfaits.

Fragment de la huitième méditation.

I. O Dieu , que vous êtes grand , que vous êtes juste , que vous êtes bon , que vous êtes puissant ! que de sagesse dans votre conduite , que d'efficace dans votre action , que de simplicité , mais que de fécondité dans vos voies ! Que toutes les intelligences vous admirent et vous louent d'avoir accommodé de telle manière les effets de votre puissance avec ceux de votre bonté et de votre justice , que souvent le pécheur se trouve puni immédiatement après son crime , et le juste délivré des malheurs qui lui paraissent inévitables.

¹ Col. 11, 3. — ² Joan. — ³ Col. 1, 16, 17, 18, 19, 20.

O Jésus ! ma sagesse, ma raison , ma lumière , continuez de m'instruire et de me délivrer de mes préjugés.

II. Tu te trompes, mon fils , de croire que le pécheur soit souvent puni immédiatement après son crime. Cela arrive rarement , et les justes, dans cette vie , ne sont point exempts des dernières misères. La simplicité des lois naturelles ne permet pas que les péchés des particuliers soient souvent punis dès qu'ils sont commis ; et l'ordre , qui est la règle immuable de ma providence , ne veut pas que les justes soient toujours délivrés des maux qui les pressent , quelques prières qu'ils fassent pour cela. Mes pères selon la chair ont crié vers le ciel dans leurs afflictions temporelles , et ils ont été délivrés. C'était la grâce de l'Ancien Testament ; mais la grâce du Nouveau purifie souvent nos enfants selon l'esprit, par des afflictions qui durent jusqu'à la fin de leur sacrifice.

III. Paul, mon apôtre , eût bien souhaité que je l'ense délivré d'un mal qui le pressait. Il m'en priait souvent , mais je lui répondis que c'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne , et que ma grâce lui devait suffire ; et depuis ce temps-là , il faisait sa joie de ses inconvénients et de ses besoins. Les outrages et les persécutions le fortifiaient , et il tirait tant de force de ses faiblesses , qu'il écrit par mon esprit aux Corinthiens , que lorsqu'il était faible , c'était alors qu'il se sentait fort et puissant.

IV. Moi-même , lorsque je consummais mon sacrifice par le plus cruel et le plus infâme des supplices , j'ai crié à mon Père comme ayant été abandonné à la fureur et à la rage de mes ennemis. J'ai été traité , non comme un homme , mais comme un ver , comme l'opprobre des hommes , comme l'objet du mépris et de la haine de la lie du peuple. Vide d'esprit et de sang , couvert de blessures , rempli de confusion , cloué sur un bois infâme , élevé à la vue d'un peuple ingrat , et qui m'outrageait , j'étais alors le parfait modèle des chrétiens. Telle est la grâce du Nouveau Testament. Ceux qui appartiennent à la nouvelle alliance ne sont plus de ce monde. Ils y sont morts par le baptême. Ils vivent en Dieu d'une vie toute nouvelle avec moi qui suis leur chef ; ils vivent de la vie éternelle ; mais cette vie est cachée jusqu'à ce que je paraisse dans ma gloire. En un mot , ils ont droit aux biens éternels dont je jouis , mais ils ne doivent les

posséder qu'après avoir souffert avec patience tous les maux de la vie présente.

V. Tu peux voir tous les jours que les plus gens de bien sont dans la dernière misère. Mais, excepté quelques saints extraordinaires, on ne voit pas dans l'Ancien Testament que Dieu ait laissé les justes ni leurs enfants dans la pauvreté. Je ne suis pas jeune, disait David, mais je n'ai point encore vu de juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. Dans un temps de famine ils seront dans l'abondance, mais les méchants périront. Ainsi la nouvelle alliance s'accommode parfaitement avec la simplicité des lois naturelles, qui cause tant de maux dans le monde ; car comme elle promet aux justes des biens éternels pour récompense de leur patience, il n'est pas nécessaire que Dieu fasse souvent des miracles pour les délivrer de leurs maux présents, quelque grands qu'ils soient. Il suffit qu'il leur donne la grâce, avec laquelle ils puissent vaincre toutes les tentations qui naissent de l'ordre naturel. Au lieu que la première alliance ne donnant pas elle-même la grâce, et ne promettant point les vrais biens, l'ordre, qui veut que toute prière faite avec foi soit exaucée, obligeait la bonté de Dieu à faire souvent ce qu'on appelle des miracles, et à troubler, du moins en apparence, la simplicité de ses voies, pour accorder aux Juifs, toujours un peu grossiers et charnels, ou ce qu'ils lui demandaient, ou l'équivalent : je dis toujours un peu grossiers et charnels, car la grâce ne leur était point donnée avec la même abondance qu'elle est donnée aux chrétiens. Prends donc garde, mon fils, à ne point murmurer contre Dieu, lorsque tu te trouveras accablé de maux. Souviens-toi que tu appartiens à la nouvelle alliance. Celui-là était maudit par la loi, qui est attaché en croix. Mais, sous la grâce, il faut la porter chaque jour, jusqu'à ce qu'on y soit attaché. Ce n'est plus l'instrument du supplice des impies, c'est la matière du feu qui doit consumer des victimes. Je l'ai honorée, je l'ai sanctifiée, j'ai rendu par elle tous les maux que les justes souffrent pour quelque temps, dignes d'une récompense qui ne finira jamais.

VI. Que les impies enragent et se désespèrent lorsque la douleur les presse ; et que les chrétiens, qui ne savent pas assez la différence qui est entre la grâce des deux alliances, s'imaginent qu'ils sont criminels à proportion qu'ils sont

misérables : pour toi, mon fils, que la joie ne te quitte jamais. Ne tremble que lorsque tu as en main l'autorité et la puissance, et ne crains la disette que lorsque tu te vois dans l'abondance de toutes choses.

VII. Afin que tu mérites les vrais biens, afin que tu possèdes Dieu, il est absolument nécessaire que tu combattes contre toi-même : car il semble qu'on travaille effectivement à sa propre ruine lorsqu'on fait la guerre à sa passion dominante. On s'immole alors, on se sacrifie, on s'anéantit, on se réduit même dans un état pire que le néant ; ce qui est impossible à la nature sans le secours de la grâce. Or, je donne bien plus de grâces à ceux qui sont dans l'opprobre et dans la misère qu'à ceux qui vivent dans l'éclat des honneurs et dans l'abondance des richesses. Tous les justes, pauvres et riches, ont les secours nécessaires pour persévérer dans la justice : mais j'ai un soin particulier de ceux qui sont dans un état qui convient à des pécheurs. Ainsi, tremble dans l'élévation, et que l'abondance t'inquiète ; mais qu'une joie solide te pénètre et te console au milieu de tes misères. J'ai choisi les pauvres, les faibles, les méprisables, les fous selon le monde, pour confondre les sages, les riches, les puissants, les grands de la terre : pour apprendre aux hommes à ne se glorifier qu'en moi, qui leur ai été donné de Dieu pour être leur sagesse, leur justice, leur rédemption et leur sanctification.

VIII. O Jésus ! vous êtes véritablement ma sagesse et ma force ; tout ce que vous me dites porte la lumière dans mon esprit et me pénètre le cœur. La prospérité des méchants ne m'ébranle plus ; la misère des gens de bien ne me surprend plus. Que les philosophes arrêtent au dernier des ciens les soins et l'action de la Providence ; que les impies me disent malignement que vous êtes toujours du côté du plus fort. Ce sont des misérables qui ne connaissent rien dans vos voies. L'air décisif et railleur et les manières insolentes et cavalières des faux savants, ne m'imposeront jamais jusqu'à douter des sentiments que vous me donnez. Le partage des libertins, c'est l'ignorance, l'aveuglement, la brutalité et l'orgueil. Votre lumière les blesse ; ils tournent la tête et ferment les yeux de peur d'en être frappés, et sont assez insolents pour critiquer l'ordre secret et merveilleux de votre conduite !

De l'Imagination.

I. Quoique les sens soient le premier principe de nos désordres, ou l'origine de l'union de l'esprit et du corps, qui maintenant désunit l'esprit d'avec Dieu, néanmoins, il ne suffit pas de régler leur usage afin que la grâce opère en nous selon toute efficace, il faut de plus faire taire l'imagination et les passions. L'imagination dépend des sens aussi bien que les passions; mais elle a sa malignité particulière. Lorsque les sens l'ont excitée, elle produit des effets extraordinaires. Mais souvent, quoique les sens ne n'ébranlent point actuellement, elle agit par ses propres forces. Elle jette le trouble dans toutes les idées de l'âme par les fantômes qu'elle produit, et quelquefois ces fantômes sont si agréables ou si terribles, si vifs et si animés, qu'ils mettent en fureur les passions par la violence des mouvements qu'ils excitent. Mais j'apprends que quelques personnes ne conçoivent pas clairement ces vérités, il faut que je les explique plus distinctement.

II. Ce terme, *imagination*, est fort en usage dans le monde; mais j'ai peine à croire que tous ceux qui le prononcent y attachent une idée distincte. Je l'ai déjà dit, et je le répète, car il n'y a point de mal d'y penser plus d'une fois, les mots les plus communs sont les plus confus, et le discours ordinaire n'est souvent qu'un jeu de paroles vides de sens, qu'on écoute et qu'on rend comme les échos la voix des bergers. Pourvu qu'on s'entretienne agréablement, qu'on se communique les uns aux autres ses affections, qu'on se donne mutuellement des marques d'estime, on sort content de sa conversation. On fait de la parole le même usage que de l'air et des manières: on s'unit les uns aux autres par les sens et les passions, et souvent la raison n'a point d'autre part à la société que celle de servir à la vanité et à l'injustice des hommes; car la vérité n'est bonne à rien en ce monde. Ceux qui la cherchent sont des visionnaires, des esprits particuliers, des personnes dangereuses qu'il faut éviter comme l'air contagieux. Ainsi les paroles, dont le principal usage devrait être de représenter les idées pures de l'esprit, ne servent d'ordinaire qu'à exprimer des idées sensibles et les mouvements de l'âme qui ne se commu-

niquent déjà que trop par les manières, l'air du visage, le ton de la voix, la posture et le mouvement du corps.

III. *Imagination* est un de ces termes que l'usage autorise et n'éclaircit pas; car l'usage ordinaire n'éclaircit que les mots qui réveillent les idées sensibles. Ceux qu'il substitue aux idées pures sont tous ou équivoques ou confus. Comme l'imagination n'est visible que par les effets, et qu'il est difficile d'en connaître la nature, chacun prononce le même mot sans en avoir la même idée; peut-être même que bien des gens n'en ont nulle idée.

IV. L'imagination se peut considérer en deux manières : du côté du corps et du côté de l'âme. Du côté du corps, c'est un cerveau capable de traces, et des esprits animaux propres à former ces traces. Qu'on conçoive par esprits animaux tout ce qu'on voudra s'imaginer, pourvu que ce soient des corps qui, par leur mouvement, puissent agir dans la substance de la principale partie du cerveau. Du côté de l'esprit, ce sont des images qui répondent aux traces, et de l'attention capable de former ces images ou les idées sensibles; car c'est notre attention qui, en qualité de cause occasionnelle, détermine le cours des esprits par lequel les traces se forment, et auxquelles traces les idées sont attachées. Tout cela en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps.

V. Ces images ou ces traces, formées par la force de l'imagination, aussi bien que par l'action des objets, disposent le cerveau, réservoir des esprits, de manière que le cours de ces mêmes esprits est déterminé vers certains nerfs, dont les uns se répandent vers le cœur et les autres viscères, pour y produire de la fermentation ou du refroidissement, en un mot divers mouvements par rapport à l'objet présent aux sens ou à l'imagination; et les autres nerfs répondent aux parties extérieures du corps, pour lui faire prendre la situation et le disposer au mouvement que demande ce sujet.....

XIV. Je serais trop long à expliquer les différents effets des diverses espèces d'imagination. Mais celle qui est la plus opposée à l'efficace de la grâce de Jésus-Christ, c'est ce qu'on appelle dans le monde le *bel esprit*; car plus l'imagination est instruite, plus elle est à craindre : la finesse, la délicatesse, la vivacité, l'étendue de l'imagination, grandes

qualités aux yeux des hommes, étant le principe le plus fécond et le plus général de l'aveuglement de l'esprit et de la corruption du cœur. Comme j'avance là un paradoxe, on ne me croira pas sans preuves.

XV. L'esprit ne peut être raisonnable que par la raison ; il ne peut être réglé que par l'ordre. Il ne tire sa perfection que de l'union immédiate et directe qu'il a avec Dieu ; au contraire, l'union de l'esprit au corps le remplit de ténèbres, et le jette dans le désordre, parce que maintenant cette union ne peut s'augmenter sans diminuer celle qui lui est opposée. Or, c'est par l'imagination que l'esprit se répand dans les créatures ; car ce n'est que par les idées pures et exemptes de fantômes qu'il s'unit à la vérité. Ainsi, plus l'imagination a de force, de vivacité, d'étendue, plus l'esprit s'occupe des objets sensibles. J'ai déjà dit tout ceci. Or, lorsque son imagination est belle, facile, nette et vive, les fantômes qu'elle forme sont vifs, animés, agréables, toujours au naturel et au-dessus du naturel. Ainsi, celui qui, par la force de l'imagination, fait naître dans son esprit mille objets différents, qui revêt ses fantômes d'ornements toujours à la mode, et leur donne certains mouvements mesurés qui ébranlent agréablement tout le cerveau ; celui-là, dis-je, se laisse charmer par son propre ouvrage, et, au lieu de contempler les choses en elles-mêmes, telles que leurs idées les représentent, il se fait un plaisir continu de se donner la comédie, et d'applaudir aux fictions de son esprit.

XVI. Tous les hommes cherchent naturellement des approbateurs, et le bel esprit n'en manque jamais. Lorsqu'il parle, comme il parle bien, tout le monde l'écoute avec estime ; comme il parle agréablement, tout le monde l'écoute avec plaisir ; comme il n'avance que certaines vérités sensibles, faussetés réelles, car ce qui est vrai aux sens est faux à l'esprit, tout le monde lui applaudit. Mais un homme qui connaît ou qui examine l'air de ceux qui le regardent, et sent vivement qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on l'honore, qu'on le révère, peut-il se défier de ses pensées, se persuader qu'il se trompe, et ne pas s'attacher non-seulement à ses propres visions qui l'enchantent, mais encore à ce monde qui lui applaudit, à ces amis qui le caressent, à ces disciples qui l'adorent ? Peut-il être uni étroitement à Dieu, ayant tant de liaisons et de rapports aux créatures ?

XVII. Le bel esprit est un homme d'honneur, j'y consens; il peut néanmoins être fourbe, et il y en a pour le moins autant de ce caractère que d'aucun autre. Il n'a point de vice, je le veux; mais certainement le bel esprit tient au monde par une infinité d'endroits; car comment pourrait-il être mort au monde, le monde vivant si fort pour lui? Le bel esprit est agité sans cesse par des mouvements de vanité, car tous ses commerces ne font qu'irriter la concupiscence de l'orgueil. Le bel esprit, j'entends principalement ici ce bel esprit qui vit au milieu du monde choisi, qui tend sans cesse à prendre dans les esprits une situation avantageuse, ou qui, par la réputation qu'il s'est déjà faite, est devenu véritablement l'esclave de tous ceux qui le regardent comme leur maître; le bel esprit, dis-je, est donc séparé de Dieu plus qu'aucun autre, et il n'y a nulle apparence de retour. Que la délectation de la grâce se répande dans son cœur dix fois le jour, elle trouvera toujours ce cœur rempli de sentiments et de mouvements qui l'étoufferont. Que la lumière éclaire son esprit et dissipe ses fantômes, l'imagination saura bien les produire. Il y a trop de fers à briser et de liaisons à rompre pour délivrer le captif; mais ce captif aime ses chaînes : il ne sent point sa servitude; il en fait gloire..... Le bel esprit, plus qu'aucun autre, s'attire les regards et arrête sur lui les mouvements des autres hommes. Au lieu de prendre lui-même la posture d'un homme qui adore, et de tourner les esprits et les cœurs vers Celui-là seul qui doit être adoré, il s'élève dans l'esprit de l'homme, il y prend une place honorable. Il entre jusque dans le sanctuaire de ce temple sacré, la demeure principale du Dieu vivant, et, par l'éclat et le faste sensible qui l'environnent, il prosterne les imaginations faibles à ses pieds, et se fait rendre un culte véritable, un culte spirituel, un culte qui n'est dû qu'à Dieu...

XIX. Mais celui qui cherche l'estime des hommes, et qui dérobe à Dieu ce qu'il estime le plus dans ses créatures, pourrait-il attirer sur lui les grâces du ciel? *Dieu, qui résiste aux superbes*, le préviendra-t-il de ses bénédictions? L'esprit de Dieu repose volontiers sur ceux qui sont humbles et que le monde méprise, ce sont des vérités certaines par l'Écriture. Il éclaire ceux qui rentrent en eux-mêmes, l'expérience l'apprend; mais il aveugle ces imaginations vives

et éclatantes qui se répandent sans cesse au dehors , car la vérité habite en nous. De plus la grâce , soit de lumière , soit de sentiment , n'a point son effet dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui sont unis à tout ce qui les environne : cela est évident par les choses que je viens de dire. Le bel esprit qui cherche la gloire n'en trouvera donc qu'une vaine et passagère , et tombera pour jamais , avec les esprits d'orgueil , dans l'ignominie qui lui est due.

XX. Mais cette beauté d'esprit , si fatale à ceux qui la possèdent et qui s'en glorifient , est encore fort dangereuse pour ceux qui l'estiment et qui l'admirent sans la posséder ; c'est une vérité qu'il faut savoir. Rien n'est plus contagieux que l'imagination ; et ceux qui l'ont vive et dominante sont toujours les maîtres de ceux qui les regardent fixement. Leur air et leur manière répandent , pour ainsi dire , la conviction et la certitude dans tous ceux qui les considèrent ; car ils passionnent si vivement toutes choses , que lorsqu'on ne rentre pas en soi-même pour confronter ce qu'ils disent avec les réponses de la vérité intérieure , ce qui est fort difficile à faire en leur présence , on reçoit leurs sentiments , je ne dis pas sans en examiner les preuves , je dis même sans comprendre ces sentiments. On demeure convaincu , sans savoir précisément de quoi on est convaincu , parce qu'on est pénétré , qu'on est ébloui , qu'on est dominé. (*Traité de morale* , ch. xii.)



RACINE (JEAN).

(1639-1699.)

Tout le monde salue dans Racine un des princes de la poésie française ; la perfection de ses vers est, pour ainsi dire, proverbiale. Ce qu'on sait moins généralement, c'est qu'il écrivait en prose avec une perfection peut-être égale. Il n'a laissé à la vérité, comme prosateur, aucune œuvre qui puisse balancer *Britannicus* ou *Athalie* ; mais ce n'est pas le talent, ce sont les circonstances qui lui ont fait défaut. La mort l'a empêché d'achever le monument qu'il élevait, aidé de Boileau, son ami, à la gloire de Louis le Grand, et un déplorable incendie a dévoré, avec la maison de Valincourt, tout ce qui était commencé. Excepté quelques pages qui se trouvèrent par bonheur à l'abri de cet incendie, un très-court *Précis historique des campagnes de Louis XIV*, de 1672 à 1678, des lettres écrites à la hâte du camp devant Namur à son collaborateur absent, une relation toute militaire du siège de cette ville et un petit nombre de notes, il ne reste plus trace du travail de Racine.

De ces rares débris, la pièce la plus importante est le *Précis*, que madame de Montespan avait demandé à Racine pour servir de texte à un recueil d'estampes qui devaient représenter les débuts de Louis XIV dans sa carrière de conquérant. Ce n'est là qu'un crayon rapide ; mais quelle sûreté et quelle élégance de trait ! Ce qu'aurait été le tableau, on peut en juger par l'esquisse. On ne devait pas attendre, il est vrai, d'un homme placé dans la situation de Racine, historiographe du roi, gentilhomme ordinaire du roi, plein de reconnaissance et d'admiration pour le roi, une appréciation tout à fait impartiale de son héros ; il l'aurait peint en beau sans doute, mais, à coup sûr, de main de maître.

Un ouvrage tout différent, le *Discours prononcé dans l'Académie française à la réception de Thomas Corneille*, peut nous aider encore à nous figurer cette histoire. Thomas Corneille succédait à son frère, et Racine était chargé de répondre au nouvel académicien. Disons d'abord que son *Discours* est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre d'esprit, de goût, de tact et d'éloquence. Jamais l'auteur du *Cid* n'a été loué plus dignement que par son illustre rival. A l'éloge du grand poète succède l'éloge du grand roi. Là, sur la trêve encore récente de Ratisbonne, sur la politique si ferme et en même temps si habile de Louis XIV, et sur son attitude de maître vis-à-vis de l'Europe humiliée et frémissante, Racine, avec l'accent ému de l'orateur, s'exprime en grand historien. On voit qu'à cette époque il était plein de son travail. On voit comment il le comprenait ; on voit son plan, son idéal. « Dans l'histoire du roi, dit-il, tout vit, tout marche, tout est en action... C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle ; l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes. » Il semble qu'après tout cela on se représente assez bien l'ouvrage dont une mort prématurée a privé la postérité.

L'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal* ne saurait nous dédommager de la perte de l'*Histoire de Louis le Grand*. Les annales d'une communauté religieuse n'étaient pas un sujet proportionné à Racine. Mais Racine savait

se proportionner à tout ; et dans cette œuvre , où beaucoup d'art se cache sous une simplicité austère , et beaucoup de passion sous une expression mesurée , il a montré une fois de plus la flexibilité de son talent.

En composant cet *Abrégé* , Racine payait une dette de reconnaissance , car il avait étudié aux écoles de Port-Royal , et peut-être voulait-il aussi expier un tort de sa jeunesse envers un de ses anciens maîtres. Nous voulons parler de deux *Lettres adressées à l'auteur des Hérésies imaginaires*. Nicole , dans cet ouvrage dirigé contre Desmarets , avait écrit que faire des pièces de théâtre , c'était jouer un rôle peu honorable aux yeux du monde , horrible aux yeux de la religion , et il avait qualifié les poètes dramatiques d'empoisonneurs publics , non des corps , mais des âmes. Racine , qui avait déjà donné à la scène la *Thébaïde* et *Alexandre* , prit cette affaire en vrai jeune homme. Se chargeant du soin de venger les poètes si maltraités , il publia deux *Lettres* aussi malicieuses et plus gaies que les *Provinciales* , où il couvrit de ridicule non-seulement Nicole , mais Port-Royal tout entier , les religieuses aussi bien que les *solitaires* , et les opinions , les écrits , comme les personnes. Il mit les rieurs de son côté , mais les lecteurs graves jugèrent que Racine avait doublement tort. Ce n'était pas à lui de faire la satire de Port-Royal ; et , à n'examiner que le fond de la question , il est très-vrai , comme le dit Nicole , que l'esprit du théâtre , tel que nous le voyons , est en opposition directe avec l'esprit de l'Évangile ; car le théâtre excite les passions et l'Évangile veut qu'on les réprime. Il était réservé à Racine lui-même de rendre , peu d'années après , à la doctrine de Nicole le plus éclatant témoignage.

Le monde vit avec étonnement ce grand poète dans toute la force de l'âge , dans tout l'épanouissement de son génie , renoncer à des travaux qui lui acquéraient tant de gloire , parce qu'il ne les jugeait plus compatibles avec le soin de son salut. On sait qu'après *Phèdre* il garda un silence de douze années , silence qu'il n'aurait sans doute jamais rompu , si madame de Maintenon , par la plus heureuse insistance , ne lui avait encore arraché deux merveilles , ses tragédies sacrées , *Esther* et *Athalie*.

Pour compléter la revue des œuvres en prose de Racine , nous n'avons plus qu'à dire un mot de sa correspondance. Les lettres trop peu nombreuses qui nous restent de lui peuvent se diviser en trois groupes distincts : celles de sa jeunesse , adressées la plupart à l'abbé Levasseur , toutes pleines d'esprit , de grâce et d'enjouement , mais où l'on surprend quelquefois un trop vif désir de briller et l'imitation de Voiture ; celles de son âge mûr , adressées à Boileau , où l'écrivain s'efface pour ne nous laisser voir qu'un homme simple et excellent , qui ne songe ni à montrer ni à cacher l'esprit qu'il a , et ne se sert de la parole que pour communiquer sa pensée ; enfin , et c'est peut-être la partie la plus précieuse de la correspondance de Racine , ses lettres à son fils aîné , qui n'avait pas encore treize ans à la date de la première , et n'en avait que vingt et un quand la dernière lui fut écrite. Voilà celles qui font le mieux connaître le fond de l'âme de ce grand homme. C'est la raison , c'est la bonté , la vertu , la piété même. En les relisant dernièrement , ces lettres où une sagesse si religieuse est jointe à une sollicitude si tendre , nous faisons un rapprochement qui augmentait encore la vénération qu'elles nous ont toujours inspirée pour la mémoire de Racine. Nous nous rappelons celles que lord Chesterfield écrivait à son fils. Lord Chesterfield avait presque autant d'esprit que Racine , il aimait tout autant son fils , et il le destinait

aussi, la ressemblance est singulière, à la carrière diplomatique. Que l'on compare les deux correspondances et les divers conseils donnés par les deux pères, on verra ce que c'est que l'honnêteté selon le monde, qualité que l'on ne saurait refuser à lord Chesterfield, et combien elle est misérable au prix de la vertu chrétienne!

V. R.

Première campagne de Louis XIV en Hollande.

Avant que le roi déclarât la guerre aux états des Provinces-Unies, sa réputation avait déjà donné de la jalousie à tous les princes de l'Europe. Le repos de ses peuples affermi, l'ordre rétabli dans ses finances, ses ambassadeurs vengés, Dunkerque retirée des mains des Anglais, et l'Empire si glorieusement secouru, étaient des preuves illustres de sa sagesse et de sa conduite, et, par la rapidité de ses conquêtes en Flandre et en Franche-Comté, il avait fait voir qu'il n'était pas moins excellent capitaine que grand politique.

Ainsi révérend de ses sujets, craint de ses ennemis, admiré de toute la terre, il semblait n'avoir plus qu'à jouir en paix d'une gloire si solidement établie, quand la Hollande lui offrit encore de nouvelles occasions de se signaler par des actions dont la mémoire ne saurait jamais périr parmi les hommes.

Cette petite république, si faible dans ses commencements, s'étant un peu acernée par le secours de la France et par la valeur des princes de la maison de Nassau, était montée à un excès d'abondance et de richesse qui la rendait formidable à tous ses voisins : elle avait plusieurs fois envahi leurs terres, pris leurs villes et ravagé leurs frontières; elle passait pour le pays qui savait le mieux faire la guerre : c'était comme une école où se formaient les soldats et les capitaines, et les étrangers y allaient apprendre l'art d'assiéger les places et de les défendre. Elle faisait tout le commerce des Indes orientales, où elle avait presque entièrement détruit la puissance des Portugais; elle traitait d'égale avec l'Angleterre, sur qui elle avait même remporté de glorieux avantages, et dont elle avait tout récemment brûlé les vaisseaux dans la Tamise; et enfin, aveuglée de sa prospérité, elle commença à méconnaître la main qui l'avait tant de fois affermie et soutenue. Elle prétendit faire la loi à l'Europe : elle se ligua avec les ennemis de la France, et se vanta qu'elle seule avait mis des bornes aux conquêtes du

roi ; elle opprima les catholiques dans tous les pays de sa domination , et s'opposa au commerce des Français dans les Indes ; en un mot , elle n'oublia rien de tout ce qui pouvait attirer sur elle l'orage qui la vint inonder.

Le roi , las de souffrir ses insolences , résolut de les prévenir ; il déclara la guerre aux Hollandais sur le commencement du printemps¹, et marcha aussitôt contre eux.

Le bruit de sa marche les étonna. Quelque coupables qu'ils fussent , ils ne pensaient pas que la punition dût suivre de si près l'offense. Ils avaient peine à imaginer qu'un prince jeune , né avec toutes les grâces de l'esprit et du corps , dans l'abondance de toutes choses , au milieu des délices et des plaisirs qui semblaient le chercher en foule , pût s'en débarrasser si aisément pour aller , loin de son royaume , s'exposer aux périls d'une guerre longue et fâcheuse , et dont le succès était incertain. Ils se rassuraient pourtant sur le bon état où ils croyaient avoir mis leurs places.

En effet , comme le tonnerre avait grondé fort longtemps , ils avaient eu le loisir de les remplir d'hommes , de munitions et de vivres. Ils avaient fortifié tous les bords de l'Issel ; le prince d'Orange , pour défendre ce passage , s'y était campé avec une armée nombreuse. Le Rhin , de tous les autres côtés , couvrait leur pays ; l'Europe était dans l'attente de ce qui allait arriver. Ceux qui connaissaient les forces de la Hollande et la bonté des places qui les défendaient ne pensaient pas qu'on la pût seulement aborder , et ils publiaient que la gloire du roi serait assez grande si , en toute sa campagne , il pouvait emporter une seule de ces places. Quel fut donc leur étonnement , ou plutôt quelle fut la surprise de tout le monde , lorsqu'on apprit qu'il avait mis le siège devant quatre fortes villes² en même temps , et que , sans qu'il eût fait ni lignes de circonvallation ni de contrevallation , ces quatre villes s'étaient rendues à discrétion au premier jour de tranchée !

Un exploit si extraordinaire , si peu attendu , jeta la terreur dans tous les pays que les Hollandais occupaient le long du Rhin. On apportait au roi de tous côtés les clefs des places. A peine les gouverneurs avaient-ils le temps de se

¹ Le 7 avril 1672.

² Orsoi , Rhinberg , Burick et Wesel.

sauver sur des barques avec leurs familles épouvantées et une partie de leurs bagages; sa marche était un continuel triomphe. Il s'avança de la sorte auprès de Tolhuis¹. Le Rhin, qui en cet endroit est fort large et fort profond, semblait opposer une barrière invincible à l'impétuosité des Français. Le roi pourtant se préparait à le passer. Son dessein était d'abord d'y faire un pont de bateaux; mais, comme cela ne se pouvait exécuter qu'avec lenteur et que d'ailleurs les ennemis commençaient à se montrer sur l'autre bord, il résolut d'aller à eux avec une promptitude qui achevât de les étonner. Il commande à sa cavalerie d'entrer dans le fleuve; l'ordre s'exécute². Il faisait ce jour-là un vent fort impétueux, qui, agitant les eaux du Rhin, en rendait l'aspect beaucoup plus terrible. Il³ marche néanmoins; aucun ne s'écarte de son rang, et, le terrain venant à manquer sous les pieds des chevaux, ils les font nager, et approchent avec une audace que la présence du roi pouvait seule leur inspirer. Cependant trois escadrons paraissent de l'autre côté du fleuve; ils entrent même dans l'eau, et font une décharge qui tue quelques-uns des plus avancés. Malgré cet obstacle, les Français abordent, et l'eau ayant mis leurs armes à feu hors d'état de servir, ils fondent sur ces escadrons l'épée à la main. Les ennemis n'osent les attendre; ils fuient à toute bride, et, se renversant les uns sur les autres, vont porter jusqu'au fond de la Hollande la nouvelle que le roi était passé.

Alors il n'y eut plus rien qui osât faire résistance. Le prince d'Orange, craignant d'être enveloppé, abandonna aussitôt les bords de l'Issel, et le roi y campa peu de jours après dans ces fortifications dont le seul récit jetait l'épouvante.

Arnheim se rendit; Doësbourg suivit son exemple; le fort de Skenk, si fameux par les longs sièges qu'il a autre-

¹ *Toll huyss* signifie la maison du péage.

² Le 12 juin 1672.

³ Qui? Ce n'est pas le roi :

Le roi, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'allache au rivage...

Évidemment il faut lire ici le pluriel : *Ils marchent néanmoins*, c'est-à-dire les cavaliers auxquels l'ordre vient d'être donné.

fois soutenus, n'attendit pas l'ouverture de la tranchée. Utrecht, ancienne capitale de la Hollande, envoya aussitôt ses clefs. Coëvorden pris, Naerden emporté, tout reçoit le joug, tout cède à la rapidité du torrent ¹. Amsterdam commence à trembler; cette ville si superbe dans la prospérité, maintenant humble dans l'infortune, songe déjà à faire sa capitulation. On voit ses ambassadeurs qui, quelques mois auparavant, donnaient au roi le choix de la paix ou de la guerre, on voit, dis-je, ces mêmes ambassadeurs, tremblants et soumis, implorer la clémence du vainqueur.

Cependant la division se met parmi les chefs de la république. Les uns souhaitent la paix; les autres, dévoués au prince d'Orange, veulent empêcher la négociation. Le Pensionnaire ² est assassiné : ce n'est que confusion et que trouble. Le parti du prince d'Orange demeure enfin le plus fort : ce prince prend son temps; et, pour sauver son pays de l'inondation des Français, ne sait point d'autre expédient que de le noyer dans les eaux de la mer, et lâche les écluses de l'Océan. Voilà Amsterdam au milieu des eaux, et les Hollandais tout de nouveau renfermés dans le fond de ces marais d'où nos pères les avaient autrefois tirés.

Tandis que le roi poussait ainsi sa victoire jusqu'aux derniers confins de la Hollande, le duc d'Orléans assiégeait Zutphen ³, qu'il prit en moins de huit jours. Nimègue se défendit un peu mieux contre le vicomte de Turenne. Le roi lui avait donné la conduite de l'armée que commandait le prince de Condé, qui avait été blessé au passage du Rhin. Nimègue enfin se rendit ⁴ aux mêmes conditions que Zutphen; et sa prise, qui fut suivie de celle de Grave et de Grèvecœur, mit tout le Bétou et toute l'île de Bommel sous le pouvoir des Français. Ainsi les armes du roi triomphaient

¹ *Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?*

Achille va combattre et triomphe en courant.

(*Iphigénie*, act. I^{er}, sc. I^{re}.)

Achille, c'est Louis XIV : Louis XIV se retrouve dans tous les personnages héroïques de Racine, qui suivait en cela un conseil donné par Boileau, conseil de courtisan, il est vrai, plus que de poète :

Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,

De ses héros sur lui forme tous les tableaux

(*Art poétique*, chant iv.)

² Jean de Witt. — ³ Le 25 juin. — ⁴ Le 9 juillet.

également partout ; et le duc de Luxembourg, ayant joint l'évêque de Munster, n'eut pas de succès moins glorieux que les autres capitaines. Le nombre des prisonniers de guerre était si grand que les temples et les lieux publics ne pouvaient plus les contenir, et il y en avait de quoi composer une armée presque aussi nombreuse que celle de France.

Par là on peut voir qu'il y a quelquefois des choses vraies qui ne sont pas vraisemblables ¹ aux yeux des hommes, et que nous traitons souvent de fabuleux dans les histoires des événements qui, tout incroyables qu'ils sont, ne laissent pas d'être véritables. En effet, comment la postérité pourratt-elle croire qu'un prince, en moins de deux mois, ait pris quarante villes fortifiées régulièrement ; qu'il ait conquis une si grande étendue de pays en aussi peu de temps qu'il en faut pour faire le voyage, et que la destruction d'une des plus redoutables puissances de l'Europe n'ait été que l'ouvrage de sept semaines ?

Le roi ayant ainsi conquis presque toute la Hollande, il pouvait exercer sur les villes qu'il avait prises une vengeance légitime ; mais la soumission des vaincus avait désarmé sa colère. Il y rétablit seulement l'exercice de la religion catholique ; et, après avoir mis partout des gouverneurs et des garnisons, il reprit le chemin de France. On lui préparait des entrées et des triomphes, mais il ne voulut point les accepter : il se contenta des acclamations des peuples et de la joie universelle que son retour excita dans le royaume. (*Extrait du Précis historique des campagnes de Louis XIV, depuis 1672 jusqu'en 1678.*)

Discours prononcé à l'Académie française à la réception de MM. Corneille et Bergeret ².

Messieurs,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'Académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites pres-

¹ Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
(*Art poétique*, chant III.)

² Le 2 janvier 1685 l'Académie française reçut, le même jour, Thomas Corneille à la place de Pierre Corneille, son frère, et Jean-Louis Bergeret, secrétaire du cabinet du roi et premier commis des affaires étrangères, à la place de Gérard de Cordemoy, lecteur du

que en même temps, et dont elle serait inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyait aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper; car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait; et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même, et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs, la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles mêmes de l'honnêteté et de la bienséance partout violées.

Dans cette enfance ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle; enfin, inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart,

Dauphin, et auteur d'une histoire générale de France qui ne fut imprimée qu'après sa mort.

désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres; personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents poètes tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les Etats, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes,

se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque, dans les âges suivants, on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis le Grand ¹.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère; voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges, je veux dire homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très-bon académicien; il aimait, il cultivait nos exercices; il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses con-

¹ Le grand Corneille, dans sa dernière maladie, manquait d'argent; Boileau courut en instruire le roi, qui lui envoya sur-le-champ deux cents louis.

frères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public ? Au contraire , après avoir paru en maître , et pour ainsi dire régné sur la scène , il venait , disciple docile , chercher à s'instruire dans nos assemblées , laissait , pour me servir de ses propres termes , laissait ses lauriers à la porte de l'Académie , toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui , et , de tous tant que nous sommes , le plus modeste à parler , à prononcer , je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi , monsieur , lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite , si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité , il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue lorsque , tout d'une voix , nous vous avons appelé pour remplir sa place , persuadés que nous sommes , que nous retrouverons en vous non-seulement son nom , son même esprit , son même enthousiasme , mais encore sa même modestie , sa même vertu , son même zèle pour l'Académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie , de vertu et des autres qualités propres pour l'Académie , tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite , je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy , qui , avec tant d'autres talents , possédait au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien ; sage , exact , laborieux , et qui , si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail , allait peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais après tout ce que vous avez dit sur son sujet , vous , monsieur ¹ , qui , par l'éloquent discours que vous venez de faire , vous êtes montré si digne de lui succéder , je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui , sans rien ajouter à sa louange , ne ferait qu'affaiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui , après avoir donné au barreau une partie de sa vie , s'était depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui , après avoir été assez

¹ Racine s'adresse à M. Bergeret.

longtemps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à l'un des plus importants emplois de l'Etat, et qui, avec une connoissance exacte et de l'histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Eh ! qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événements, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse ? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe ?

Toutefois, disons la vérité, monsieur ; la voie de la négociation est bien courte sous un prince qui, ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle était heureuse et redoutable dans la guerre, autant passait-elle pour infortunée dans les accommodements. L'Espagne surtout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent par un trait de plume, ce qu'elle avait perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique dont elle faisait tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusque dans le Louvre reconnaître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles mêmes dont ses rois empruntaient leurs plus glorieux titres ! Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées ? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur dicte avec sagesse.

Qui l'eût dit, au commencement de l'année dernière, et

dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligue se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligue? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? Comment calmer cette foule d'Etats et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus les Provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici il envoie des généraux à ses alliés; là il fait foudroyer Gènes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, à soulager ses peuples, à les faire jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avait prévu, il voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes¹, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter

¹ Trêve de Ratisbonne, signée le 10 août 1683, entre la France et l'Espagne, et le 16 du même mois entre la France et l'Empire. Cette trêve devait durer vingt ans.

d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer¹.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui, chacun selon nos différents talents, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre en jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer ; vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchait des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événements. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action ; il ne faut que le suivre si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continu de faits merveilleux que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle ; l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé avec le reste du monde, dans ces importantes occasions où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable que plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans faiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes.

¹ Belle allusion au cercle que Popilius Lénas traça avec sa baguette autour d'Antiochus Epiphane.

Lettre de Racine à Boileau.

Au camp de Gévries ¹, 21 mai 1692.

Le roi fit hier la revue ² de son armée et de celle de M. de Luxembourg. C'était assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel; car leurs armées n'ont guerre passé, ce me semble, quarante ou tout au plus cinquante mille hommes; et il y avait hier six vingt mille hommes ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avait pas là-dessus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher; j'allai toujours au grand pas de mon cheval, et je ne finis qu'à huit heures du soir; enfin, on était deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais, si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous que jamais on n'en a vu de si belles. Je vous rendrais un fort bon compte des deux lignes de l'armée du roi et de la première de l'armée de M. de Luxembourg; mais, quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui. J'étais si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissais conduire par mon cheval, sans avoir plus d'attention à rien; et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons ³ avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poèmes épiques les revues d'armée fort longues et fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, et même, pardonnez-moi cette espèce de blasphème, plus lassante que celle de la Pucelle ⁴...

¹ Près de Mons.

² Les étrangers appelaient Louis XIV le roi des revues.

³ Près de la Sorbonne.

⁴ De Chapelain.

Lettre de Racine à son fils aîné.

An camp de Thieusics, le 3 juin 1693.

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites ; mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poètes français. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation , et non pas à faire votre véritable étude. Ainsi je souhaiterais que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère , de Quintilien et des autres auteurs de cette nature. Quant à votre épigramme ¹ , je voudrais que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne saurais trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers français , qui ne serviraient qu'à vous dissiper l'esprit ; surtout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier, et qui ne doit point vous servir d'exemple, ni à vous ni à qui que ce soit. Il n'a pas seulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la satire , mais il a encore avec cela un jugement excellent , qui lui fait discerner ce qu'il faut louer et ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous, c'est une des grandes félicités qui vous puisse arriver , et je vous conseille d'en bien profiter en l'écoutant beaucoup, et en décidant peu avec lui. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit fort vite les deux lettres que j'ai reçues de vous, car le caractère en paraît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne vous chagrine point ; car, du reste, je suis très-content de vous, et je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mère vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils. Je ne sais pas bien si je serai en état d'écrire ni à vous ni à personne de plus de quatre jours ; mais continuez à me mander de vos nouvelles. Parlez-moi aussi un peu de vos sœurs , que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi. Je suis tout à vous.

¹ Elle était dirigée contre Perrault , à l'occasion de la querelle sur les anciens et les modernes. Docile aux avis de son père, Jean-Baptiste Racine ne fit plus un vers de sa vie.

LA BRUYÈRE (JEAN DE).

(1646-1696.)

Suivant le précepte du sage, la Bruyère a caché sa vie. Partout on parle de son livre; de sa personne, presque nulle part. Auteur célèbre, membre de l'Académie française, attaché à la maison d'un prince du sang, on le croit en pleine lumière; il s'efface et se perd dans l'ombre. A quarante-deux ans, il n'avait encore rien publié. Enfin il se décide à faire imprimer un livre; mais ce livre il le cache en quelque sorte sous un autre. Ce qu'il offre au public, ce sont « LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE, traduits du grec; » il ajoute, il est vrai, plus bas et en manière d'accessoire : « avec les caractères et les mœurs de ce temps. » Ainsi se dissimule derrière une traduction du grec, fort bonne d'ailleurs, une des productions les plus originales de notre langue; de plus l'ouvrage est anonyme. La Bruyère, toutefois, ne tarde pas à l'avouer, et son nom, son nom seulement est aussitôt connu de tous. Pour lui, retiré à l'écart, il écoute le bruit qui se fait autour de ce livre. C'est d'abord de la vogue, même un peu de scandale, puis décidément de la gloire. Ceux qui se croient désignés par le moraliste railleur se vengent ou par des clameurs ou par des dédains affectés. Le public, hors de cause, rit, applaudit, admire, et l'admiration dure encore.

La Bruyère mérite sa gloire : penseur judicieux, observateur sagace, écrivain d'une habileté et d'une souplesse merveilleuses; il est peintre autant qu'écrivain; plutôt peintre de mœurs qu'il n'est proprement moraliste. Les véritables moralistes, la Rochefoucauld, Pascal, Nicole, nous montrent l'homme en général et tel qu'il est dans tous les temps. La Bruyère n'embrasse pas un horizon si étendu. Il s'attache surtout à nous faire connaître les Français de son temps, encore ne les prend-il qu'à Versailles et à Paris; et entre ceux-là même il ne choisit que quelques types; mais il excelle à les peindre. Avec quel art il pose et *drape* un personnage! Comme il sait porter la lumière juste sur les principaux traits, et comme enfin, sans rien charger plus qu'il ne faut, par la manière seulement dont il éclaire ses figures, il sait faire éclater sur chaque physionomie le vice caché qu'il attaque! Ces portraits, il les dissémine dans son livre comme des images pour récréer le lecteur : il sait bien que les hommes sont encore des enfants. Le fond du livre se compose de pensées détachées sur les sujets les plus divers. La Bruyère y parle à peu près de tout ce qui intéressait la société de cette époque, et, quoiqu'il ait divisé son ouvrage en chapitres, les titres mêmes de ces chapitres prouvent qu'il n'a point prétendu y mettre un ordre méthodique. Mais il y a mis tout son esprit, et il en a étonnamment.

Il a tous les genres d'esprit; il a tous les genres de style. Il joint la vigueur à l'éclat, l'énergie à la finesse; il est grave; il est véhément; il a l'art de dire légèrement des choses sérieuses et de dire des choses plaisantes avec un sérieux qui en double l'effet; il a l'ironie, le sarcasme, le trait détourné qui effleure, le coup de massue qui écrase; il a des alliances de mots et d'idées qui surprennent; il fait rire et il fait penser; comme tous ceux qui ont longtemps observé la nature humaine, il a parfois l'accent d'une mélancolie profonde; mais cela passe comme un nuage, et il se remet de plus belle à se moquer de nos travers. Tantôt il va droit à son but; tantôt il y arrive par des détours ingénieux. Il nous laisse

pendant toute une longue page en suspens , puis il jette à la fin un mot qui fait éclair et illumine sa pensée. Il a de vrais coups de théâtre.

Avec tous ces mérites et d'autres encore , la Bruyère n'est pas exempt de défauts. Et d'abord c'en est un peut-être que cette incroyable diversité de tons : l'effort s'y fait sentir ; d'ailleurs un lecteur n'aime pas qu'on le secoue à tout propos de peur que son attention ne s'endorme. Ce style si curieusement travaillé a aussi l'inconvénient de se détacher de la pensée , qui se trouve reléguée sur le second plan. Enfin l'auteur des *Caractères* est quelquefois maniéré , et c'est le seul classique de la meilleure époque auquel on puisse faire ce reproche. Contemporain , admirateur de Bossuet et de Fénelon , il touche par un coin à Voiture. Mais s'il tombe dans la recherche , si le goût n'avoue pas toutes ses expressions , c'est qu'à force de courir après la variété et la nouveauté , on s'égaré : il est certain qu'il avait le goût exquis. Dans plusieurs endroits de son ouvrage , mais principalement dans son discours de réception à l'Académie française , il a montré les qualités d'un critique du premier ordre. En caractérisant les grands écrivains de son siècle , il a *parlé d'avance le langage de la postérité*. Il connaissait aussi , il appréciait mieux qu'on ne faisait généralement sous Louis XIV nos écrivains antérieurs. Il aimait leur vieux style , il en regrettait les beautés , et il en a sauvé plus d'une. On voit qu'il ne s'est mis à écrire qu'après avoir étudié la langue française à fond et dans ses véritables sources. Et maintenant encore , voulez-vous faire un inventaire des richesses de notre langue , en voulez-vous connaître tous les tours , tous les mouvements , toutes les figures , toutes les ressources , il n'est pas nécessaire de recourir à cent volumes , lisez , relisez la Bruyère.

V. R.

PORTRAITS.

Arsène.

*Arsène*¹, du plus haut de son esprit , contemple les hommes , et , dans l'éloignement d'où il les voit , il est comme effrayé de leur petitesse. Loué , exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement , il croit , avec quelque mérite qu'il a , posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais : occupé et rempli de ses sublimes idées , il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles ; élevé par son caractère au - dessus des jugements humains , il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme , et n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrant. Eux seuls savent juger , savent penser ,

¹ Tous les contemporains ont vu dans *Arsène* le comte de Tréville , un de ces hommes du monde qui n'écrivent pas et qui préfèrent

« Décider du mérite et du prix des auteurs. »

savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il venille approuver, mais qu'il daigne lire, incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point.

Ménippe.

*Ménippe*¹ est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque, et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble toujours prendre un parti, ou décider que telle chose est sans réplique ; si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne ; qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie ; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

Arrias.

Arrias a tout lu, a tout vu ; il veut le persuader ainsi : c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord ;

¹ On a voulu voir dans *Ménippe* le maréchal de Villeroy.

il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes ; il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend sen, au contraire, contre l'interrupteur. Je u'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

Théodecte.

J'entends *Théodecte* ¹ de l'antichambre : il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles ; c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle ; il ne s'apaise et il ne retient de ce grand fracas que pour bredoniller des vanités et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois ; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Eutidème* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer ; le vin et les vian-

¹ Sous le portrait de *Théodecte* on a écrit le nom du comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon.

des n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui; il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparaïs, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

Zénobie.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est convertie d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zenxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et, après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Giton.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance ; il fait

répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin , et il étérnue fort haut : il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre : il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête , et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, on ne parle d'événements qui lui sont connus : et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide : il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent : il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place : il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replic et se renferme

dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu ; si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège : il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère ; il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

Irène.

Irène¹ se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire : elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu : elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; l'oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions ; et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affaiblit, dit Irène : Prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis plus si forte ni si saine que j'ai été : C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène, c'est de mourir comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérencer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez ? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin et abrégér vos jours par un long voyage ?

¹ *Irène* est madame de Montespan, à qui le médecin des eaux de Bourbon parla, dit-on, à peu près dans ces termes.

Diphile.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement ; c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des *canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Pensées.

* Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments : c'est une trop grande entreprise.

* Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

* Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant : il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

* Un esprit médiocre croit écrire divinement : un bon esprit croit écrire raisonnablement.

* Quand une lecture vous élève l'esprit , et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier.

* Les sots lisent un livre, et ne l'entendent point; les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair: les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons. Les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots et de la rondeur des périodes.

* L'éloquence peut se trouver dans tons les entretiens et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

* La plupart des hommes, occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer ou à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon si importante, que les hommes devraient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières, qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

* Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom,

et que méditer, parler, lire et être tranquille s'appelât travailler.

* Il n'y a rien de si délié, de si simple et de si imperceptible où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes comme un homme d'esprit.

* La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire. Elle se laisse toucher et manier ; elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses désirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple : mais les hommes ne l'accordent guère ; et il s'en passe.

* Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître ; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite.

* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

* Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

* On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que , venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

* Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est *solliciter*.

* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.

* Toutes les passions sont mentenses, elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

* Il y a de certains sentiments, de certaines actions nobles et élevées que nous devons moins à la force de notre esprit qu'à la bonté de notre naturel.

* Ceux qui font bien mériteraient seuls d'être enviés, s'il n'y avait encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux ; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

* Être infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu.

* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer ; ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées

doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement.

* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse.

* La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement.

* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement; elles se gâtent par l'emphase.

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont pourvus.

* L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

* Quand on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

* Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

* Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter une sottise.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer; il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé

de bonne heure , et dès son adolescence , à se mettre dans les roies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droite ou à gauche , selon qu'il y voit de jour et d'apparence ; et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avait quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures : son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talents et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et, s'il est plein et embarrassé, prendre la terre et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

* Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbéciles, qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit : Voulez-vous de l'eau, puisiez ; et ils ont puisé.

* Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre ; curieuses et avides du denier dix ; uniquement occupées de leurs débiteurs ; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies ; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

* Pendant qu'Oronte augmente avec ses années son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit et entre dans sa seizième année ; il se fait prier, à cinquante ans, pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme, sans naissance, sans esprit et sans le moindre mérite, est préféré à tous ses rivaux.

* Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du

maître qui la possède. Il n'est plus ; il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous ; il n'y a jamais eu un jour serein ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé ; il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois, et il est mort de saisissement.

* La vie est courte et ennuyeuse ; elle se passe toute à désirer : l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs : on en est là quand la fièvre nous saisit et nous éteint ; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps.

* Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi : un homme modeste ne parle point de soi.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions : quelle bizarrerie !

* C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improver et de mépriser les autres ; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improvent et nous méprisent.

* L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

* La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencements. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux et qui marchent lentement, mais constamment.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme.

Fragment du discours prononcé dans l'Académie française, le 15 juin 1693, par la Bruyère, le jour de sa réception.

Rappelez en votre mémoire (la comparaison ne vous sera pas injurieuse), rappelez ce grand et premier concile où les Pères qui le composaient étaient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étaient restées des fureurs de la persécution ; ils semblaient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avait aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avait fait un grand nom, et qui lui donnait rang dans cette Académie naissante qu'ils avaient comme fondée. Tels étaient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence française ; tels vous êtes, messieurs, qui ne cédez ni en savoir, ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un¹, aussi correct dans sa langue que s'il l'avait apprise par règles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étaient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourrait avouer, et que le plus pieux personnage devrait désirer d'avoir faite.

L'autre² fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable, pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

Un autre³, plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits objets jusqu'au sublime : homme

¹ L'abbé de Choisy, écrivain secondaire, dont la Bruyère parle en ami. La traduction pénible qu'il a entreprise, qu'il a finie, est une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

² Segrais, traducteur des *Géorgiques* de Virgile, et auquel on attribuait alors *Zaïde*, qui est de madame de la Fayette.

³ La Fontaine.

unique dans son genre d'écrire ; toujours original , soit qu'il invente , soit qu'il traduise ; qui a été au delà de ses modèles , modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci ¹ passe Juvénal , atteint Horace , semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les grâces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention : ses vers forts et harmonieux , faits de génie quoique travaillés avec art , pleins de traits et de poésie , seront lus encore quand la langue aura vieilli , en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre , judicieuse et innocente , s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est inauvais.

Cet autre ² vient après un homme loué , applaudi , admiré , dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe , qui prime , qui règne sur la scène , qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas , il est vrai , mais il s'y établit avec lui , le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille , le grand Corneille , lui soit préféré , quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle , ils attendent la fin de quelques vieillards qui , touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années , n'aiment peut-être dans *OEdipe* que le souvenir de leur jeunesse ³.

Que dirai-je de ce personnage ⁴ qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré soi , qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talents : orateur , historien , théologien , philosophe , d'une rare érudition , d'une plus rare éloquence , soit dans ses entretiens , soit dans ses écrits , soit dans la chaire : un défenseur de la religion , une lumière de l'Eglise , parlons d'avance le langage de la postérité , un Père de l'Eglise ! Que n'est-il point ? Nommez , messieurs , une vertu qui ne soit pas la sienne.

¹ Boileau. — ² Racine.

³ Cette phrase , et l'affectation de ne désigner Corneille que comme l'auteur d'*OEdipe* , souleva , non sans quelque raison , les admirateurs de ce grand homme.

⁴ Bossuet. La Bruyère a senti qu'il ne pourrait dire *Cet autre* en parlant d'un tel *personnage*.

Toucherai-je aussi votre dernier choix ¹, si digne de vous ? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve ! Je m'en souviens, et après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler ? Comment daignez-vous m'entendre ? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse ; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit ; on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions et si on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre ! à qui m'associez-vous ?...

¹ Fénelon, qui fut reçu à l'Académie la même année que la Bruyère.



FÉNELON

(FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTHE).

(1651-1715).

Il n'est point dans l'Église de France de nom plus grand que celui de Fénelon. Si son génie n'a pas l'énergie et l'éclat du génie de Bossuet; si on ne peut lui accorder que le second rang dans l'éloquence; par l'ensemble harmonieux des dons les plus rares, par la richesse et la fécondité de son imagination qui s'unit à la plus haute raison; par son style facile, coulant, plein de grâce et de douceur, sans exclure ni la force, ni la décision, l'archevêque de Cambrai a marqué à jamais sa place parmi les maîtres les plus illustres de la littérature française.

Né au château de Fénelon, en Périgord, le 6 août 1651, le jeune Salignac passa ses premières années chez son père, qui cultiva avec amour ce rejeton de sa vieillesse, plante délicate qui avait besoin, pour se fortifier et grandir, de l'air pur et de la solitude des champs. A douze ans, il fut envoyé à l'université de Cahors, puis, quelques années plus tard, à Paris, où il fit de tels progrès dans ses études, qu'à quinze ans il prêchait au collège du Plessis un sermon goûté par les juges les plus sévères. Quoique l'auditoire du jeune bachelier fût moins brillant que celui de l'hôtel de Rambouillet, où Bossuet autrefois avait subi la même épreuve, l'éclat de ce début effraya le marquis de Fénelon; et il se hâta de faire entrer son neveu au séminaire de Saint-Sulpice, alors, comme aujourd'hui, l'asile de la science et de la piété la plus solide, et dont la direction était confiée à l'abbé Tronson, le digne successeur du vénérable M. Olier. Ce fut dans cette sainte maison que Fénelon reçut les ordres sacrés. Chargé par M. Languet, curé de Saint-Sulpice, d'expliquer, les dimanches et les jours de fête, l'Écriture sainte au peuple, il fit ses premiers pas dans cette carrière de l'enseignement, où, comme Bossuet, son maître et son ami, il devait un jour, lui aussi, remplir auprès de l'héritier des rois le plus difficile des ministères. Au milieu de ces travaux obscurs, mais utiles et bénis, l'imagination du jeune lévite le transportait parfois au milieu des missionnaires du nouveau monde, et il aspirait à aller verser son sang sur cette terre saluée de loin par saint François-Xavier. Toutefois, ce projet n'ayant pu se réaliser, Fénelon demanda et obtint de son oncle, l'évêque de Sarlat, la permission de se joindre aux missions du Levant, où, depuis Godefroi de Bouillon jusqu'à nos jours, la France très-chrétienne a combattu si glorieusement avec la croix et avec l'épée. Dans une lettre écrite à Bossuet, en 1674, lettre toute parfumée de la double poésie de la Bible et d'Homère, et qui déjà annonçait l'auteur du *Télémaque*, Fénelon parlait en ces termes de ses rêves et de ses espérances :

« La Grèce entière s'ouvre devant moi; le Péloponèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va reflorir : la voix de l'Apôtre s'y fera entendre encore. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi les ruines précieuses, pour y recueillir l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu... Je ne t'oublierai pas, ô île de Pathmos, consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé... Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Solon fait le plan de sa république, etc., etc. »

Cependant des réflexions ultérieures, et peut-être aussi les conseils de Bossuet, qui, d'un coup d'œil, avait deviné le grand homme, décidèrent Fénelon à remettre à une autre époque l'exécution de ses projets. Pendant dix ans il vécut loin du monde, dirigeant la maison des *Nouvelles Converties*, consacrant à l'étude de la théologie et des Pères tout le temps que ses fonctions lui laissaient. C'est à cette époque que fut composé le *Traité de l'éducation des filles*, livre d'un sens si droit, d'une observation si profonde, et qui, réimprimé sans cesse, traduit dans toutes les langues, est resté comme la source de tout ce qui s'est écrit de vrai et de judicieux sur l'éducation. Le *Traité du ministère des pasteurs*, composé sous l'inspiration de Bossuet, suivit de près; travail admirable qui allait enfin appeler l'attention de Louis XIV sur le docte et brillant controversiste.

La Saintonge et le Poitou étaient en feu. Le protestantisme, avait fait de rapides progrès dans ces provinces. On y envoya donc Fénelon, avec un certain nombre d'auxiliaires dont on lui avait laissé le choix. Aussitôt la persuasion remplaça la violence. L'apôtre du Poitou parlait au cœur des populations abusées, et sa voix était écoutée. Le plus grand nombre rentrèrent dans le sein de l'Eglise, et, chose remarquable, il léguèrent à leurs descendants un dévouement inébranlable à la religion que Fénelon leur avait appris à aimer. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce sont les paysans du Poitou qui combattaient dans l'armée catholique de Cathelineau, et que c'est de la bouche de quelque descendant des convertis de Fénelon que partit cette réponse sublime au soldat républicain qui lui criait de rendre ses armes : — « Et toi, rends-moi mon Dieu ! »

Fénelon, à son retour, avait repris ses modestes fonctions auprès des *nouvelles catholiques*, lorsque M. le duc de Beauvilliers, nommé gouverneur du petit-fils de Louis XIV, proposa et fit agréer au roi, pour précepteur du jeune prince, le missionnaire de la Saintonge et du Poitou.

Le pinceau inimitable de Saint-Simon a dessiné en quelques traits le portrait du duc de Bourgogne. C'était un caractère indomptable, une nature farouche, cruelle même. Colère jusqu'aux derniers emportements, l'enfant avait l'orgueil d'un démon. Des hauteurs des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes. Mais peu d'années suffirent à Fénelon pour transformer cet effrayant naturel. Dieu aidant, c'est toujours Saint-Simon qui parle, l'œuvre fut accomplie; et de cet abîme sortit un prince affable, doux, modéré, patient, modeste, pénitent, humble et austère pour soi.

On suit pas à pas, pour ainsi parler, dans les ouvrages de Fénelon, les progrès de cette éducation tout expérimentale, toute d'observation, de patience, de méthode. Comme Bossuet, l'archevêque de Cambrai est tout entier à sa mission: il n'étudie, il ne pense, il n'écrit que pour élever l'esprit, l'âme, le cœur de l'enfant royal. Ouvrages religieux, philosophiques, littéraires; dialogues, fables, résumés historiques, tout est composé pour le besoin de chaque jour, pour extirper le germe d'une qualité dangereuse, pour développer une vertu naissante. De l'approbation du dehors, des applaudissements du monde, le grand docteur n'a pas même la pensée. Comme Leibniz, il a compris que le levier du monde, c'est l'éducation. Aussi, que de méditations, que de luttas, que d'efforts! et pourtant le moment était proche où Fénelon allait être frappé de la façon la plus inattendue et la plus terrible.

Nous n'avons pas à retenir ici sur ce qui a déjà été dit, dans la notice

sur Bossuet, au sujet de la querelle du *quiétisme*. Poursuivi à Rome, avec un acharnement incroyable, par l'abbé Bossuet, l'indigne neveu du grand évêque de Meaux, Fénelon se vit frappé en France d'un coup qui devait être pour lui plus sensible que tous les autres. Son neveu, l'abbé de Beaumont, son ami le plus cher, l'abbé de Langeron, furent tous les deux privés de leur titre de sous-précepteur, et les deux sous-gouverneurs du jeune prince reçurent l'ordre de quitter la cour. A cette nouvelle, le souverain pontife lui-même ne put maîtriser sa douloureuse indignation, et dans une audience accordée à l'abbé de Chanterac, il disait : *Expulerunt nepotem, expulerunt consanguineum, expulcrunt amicos* : Ils ont chassé son neveu, ils ont chassé son parent, ils ont chassé ses amis ! »

Peu de temps après, Rome prononçait une sentence contre le livre des *Maximes*, dont certaines propositions, sans être précisément hétérodoxes, présentaient cependant des tendances vraiment dangereuses. Fénelon allait monter en chaire (1699), lorsqu'il reçut cette nouvelle qui répondait si peu à son attente. Malgré sa douleur, il conserva un tel empire sur lui-même, que, modifiant sur-le-champ le plan de son sermon, il prit pour texte la soumission qui est due aux décisions de l'Eglise.

Dans un mandement, modèle de la plus touchante humilité, Fénelon disait : « A Dieu ne plaise qu'il soit parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir que le pasteur a cru devoir être *plus docile que la dernière brebis du troupeau*, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission ! »

Cette conduite ne désarma point tous les adversaires de Fénelon ; mais ils furent obligés de se taire devant l'admiration du monde, et surtout devant ces paroles du vénérable Innocent XII : « *Peccavit excessu amoris divini, sed vos peccatis defectu amoris proximi* : Il a péché par excès d'amour pour Dieu, mais vous, vous avez péché par défaut d'amour pour le prochain ! »

La publication du *Télémaque*, soustrait à Fénelon par l'infidélité d'un copiste, acheva de le perdre dans l'esprit de Louis XIV, à qui on avait réussi à persuader, malgré les protestations de l'archevêque, que ce livre était la satire de son règne. Exilé à Cambrai, Fénelon y passa les dernières années de sa vie à pratiquer toutes les vertus d'un saint. Son adversaire, le duc de Saint-Simon, est forcé lui-même de rendre hommage à cet évêque digne des évêques des jours antiques : « Ses aumônes, ses visites épiscopales, réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse ; la sagesse et la douceur de son gouvernement, sa prédication fréquente dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles, qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple ; et les prêtres, dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tout ainsi, le portaient tous dans leur cœur. »

Les lettres de Fénelon, écrites à cette époque, et qui sont peut-être son plus beau titre de gloire, font voir jusqu'où s'étendait son influence. Consulté par les politiques comme par les théologiens, oracle des âmes ferrentes, il semblait avoir hérité du grand rôle de Bossuet. On eût dit que, dans cet autre Augustin, la France allait retrouver un nouveau Suger, lorsque la mort soudaine du duc de Bourgogne vint briser toutes les espérances. Atterré par un tel coup, Fénelon dit ce peu de mots : *Tous mes liens sont rompus, rien ne m'attache plus à la terre ! Et en*

effet, moins de trois mois après, il terminait sa carrière traversée par de si rudes épreuves, mais si pleine et si bien remplie.

Ici devrait se terminer cette notice ; mais dans un livre comme le nôtre, il est des faits qu'il est nécessaire d'expliquer, et des erreurs qu'il faut absolument détruire. Fénelon, au siècle dernier, a été peint sous les couleurs les plus fausses, et dans une récente *Histoire de la littérature française*, très-répandue dans les écoles, les plus graves accusations ont été portées contre l'archevêque de Cambrai. Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux et dans les anciens panégyriques et dans les critiques modernes ? C'est pour nous un devoir de le dire, et nous le dirons.

Il y a dans l'histoire du dix-huitième siècle un fait très-singulier, et dont beaucoup de gens ne se rendent pas compte. Tandis que Bossuet, à qui il est de mode à présent de sacrifier Fénelon, n'est pour les philosophes qu'un prêtre sans entrailles, qu'une sorte de complice des désordres et du despotisme de Louis XIV, l'archevêque de Cambrai, toujours représenté comme le *successeur de Socrate et de Marc-Aurèle*, est au contraire l'objet de l'admiration universelle. On dirait qu'avant lui des milliers de saints n'avaient point pratiqué les plus sublimes vertus chrétiennes. Saint Vincent de Paul lui-même est détrôné. L'idole du dix-huitième siècle, c'est l'auteur du *Télémaque*. Son image brille sur l'autel où l'on placera plus tard celles de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre. Or, comment expliquer cet étrange phénomène ? Certes, si un homme devait être en butte aux attaques des philosophes, c'était Fénelon, ce sulpicien si pieux et si mystique, ce directeur des protestantes converties, ce défenseur de l'infailibilité du pape et de la bulle *Unigenitus*, ce prêtre *plus docile que la dernière brebis du troupeau*, ce théologien notoirement ultramontain, cet ami avéré des jésuites, qui recommandait à ses disciples *de ne se point laisser ensorceler par les attraites de la géométrie qui éteindrait en eux l'esprit de grâce* ! Mais non ; quelques mots de d'Alembert, quelques lignes de Voltaire avaient suffi pour faire oublier tout cela. *Agriculture et tolérance*, tel est, en grande partie, le symbole de Fénelon selon d'Alembert ; et, à ce propos, il demande des autels *pour le citoyen qui a tant recommandé la première, et pour l'évêque qui a tant pratiqué la seconde*. Voltaire fait un pas de plus : « On a prétendu, dit-il, que ce grand homme avait des » *sentiments philosophiques différents de sa théologie.* »

On a prétendu ! cela est bien vague ; mais il ne s'arrêtera pas à cette insinuation. Le chevalier de Ramsay, ce noble étranger converti par Fénelon, et qui, à chaque page de ses écrits, célèbre les vertus de son maître, le chevalier de Ramsay a écrit une lettre à Voltaire, et dans cette lettre, dont on cite le texte anglais, il est dit que, *si Fénelon était né en Angleterre, il aurait développé son génie, et donné l'essor à ses principes, que personne n'a connus*. Ainsi, l'archevêque de Cambrai, chrétien à peu près aussi croyant qu'un Bolingbroke, aurait ramené à la vraie foi le protestant Ramsay, et cet homme d'un esprit si élevé se serait rendu aux principes de Fénelon sans les avoir jamais connus ! Se peut-il rien imaginer de plus inadmissible ? Au surplus, aux perfides insinuations de l'historien du *Siècle de Louis XIV*, voici une réponse péremptoire : c'est que, depuis Ramsay, les ouvrages alors manuscrits de Fénelon *ont presque tous été publiés*, et que, en religion, en philosophie, en politique, en histoire, les *principes connus* du grand évêque sont dignes de toute sa vie.

Nous arrivons maintenant aux critiques modernes.

On chercherait vainement à notre époque, dans le camp des incrédules ou des indifférents, un enthousiaste à la façon de Rousseau, qui aurait voulu être le laquais de l'archevêque de Cambrai pour mériter d'être son valet de chambre. On connaît aujourd'hui les doctrines de Fénelon, et par ce qu'en a dit le comte de Maistre, et par les travaux du cardinal de Bausset et de l'abbé Gosselin. On s'est enfin avisé, en relisant *Télémaque*, que les principes de l'auteur sont tout différents de ceux qu'on lui prêtait. Dans ce livre, en effet, on ne saurait trouver une phrase, un mot qui autorise à croire qu'avec l'agriculture, le commerce et la tolérance, on se pourrait aisément passer de l'Évangile. Ce qui y éclate, au contraire, ce sont des principes comme ceux-ci : que les devoirs principaux des rois consistent à être soumis à la religion, sans jamais entreprendre de la régler ; qu'ils doivent laisser aux prêtres pleine liberté de décider, en matière religieuse, et se borner à réprimer ceux qui n'obéiraient pas au jugement de ces prêtres, quand il est prononcé ; que les philosophes idolâtres d'eux-mêmes sont punis aux enfers, et que toutes les vertus qui n'ont pas le culte de la Divinité pour principe et pour fin ne sont qu'un orgueil impie. Aussi, par une manœuvre incessamment répétée à travers les siècles, en est-on venu à inventer un Bossuet rationaliste pour l'opposer au grand évêque, dont on prétend faire un théologien chimérique. Ce mot, qui sert de base à toute une théorie qu'on a développée dans une *Revue*, puis dans un livre, puis au sein des écoles, ce mot, c'est Voltaire qui le premier l'a prononcé. Voici l'histoire qu'il raconte :

« Le roi voulut avoir une conversation avec le nouvel archevêque (Fénelon) sur ses principes de politique. Fénelon, plein de ses idées, » laissa entrevoir au roi une partie de ces principes, qu'il développa » ensuite dans les endroits du *Télémaque* où il traite du gouvernement... » Mais le roi, après la conversation, dit qu'il avait entretenu le plus bel » esprit et le plus chimérique de son royaume. » Après en avoir appelé, selon sa coutume, à ses autorités, c'est-à-dire à M. de Malézieux et au cardinal de Fleury (les témoins ne manquent jamais à Voltaire), l'historien ajoute :

« Depuis cette conversation, le roi crut que Fénelon était aussi romanesque en religion qu'en politique. »

Or, cette assertion, qui n'a d'autre garant que Voltaire, et qui a été repoussée comme suspecte par le cardinal de Bausset, cette assertion peut-elle avoir quelque fondement ? Pour affirmer le contraire, un peu de réflexion suffit. Eh quoi ! Fénelon, dont le tact, la finesse, l'habileté sont attestés par tous les contemporains ; qui joignait, dit Saint-Simon, la prudence du serpent à la douceur de la colombe, » et ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, » Fénelon, à première vue (et plus de quatre ans avant la composition du *Télémaque*), aurait exposé devant le grand roi, si absolu dans ses idées, je ne sais quels systèmes sur la politique, à laquelle il était resté étranger jusqu'alors ! Quoi ! deux années avant la publication du livre des *Maximes*, et à une époque où Fénelon jouissait de toute la faveur de Louis XIV, ce prince aurait porté un pareil jugement sur l'homme dont il venait de faire un archevêque ! Et lui, le roi très-chrétien malgré de déplorables égarements, il aurait laissé l'éducation de son petit-fils, la direction de sa conscience et de son âme, entre les mains de ce précepteur chimérique, de ce bel-esprit qui était aussi romanesque en religion qu'en politique ! Cela est absolument inadmissible. Au surplus, alors même que le grand roi eût prononcé les paroles qu'on lui prête, faudrait-il donc juger Fénelon théologien d'après

Louis XIV plutôt que d'après les théologiens ? Ce serait admettre en quelque sorte l'infailibilité du roi après avoir nié l'infailibilité du pape. Mais passons : sur la théologie comme sur la politique de Fénelon, les hommes les plus compétents ont prononcé un arrêt qui ne sera point cassé.

Pour les hommes d'État les plus éminents, Fénelon, loin d'être un esprit chimérique en politique, a devancé l'opinion de l'Europe dans la plupart de ses jugements, et l'une des idées auxquelles il attachait le plus de prix, celle de la formation d'états provinciaux dans toute la France, aurait pu, a dit un illustre écrivain de notre temps, *épargner dans l'origine bien des maux à la France*¹. Quant à la théologie de Fénelon, les opinions sont plus arrêtées encore : les plus doctes dans le clergé de France déclarent que le rang de ce grand homme n'est point inférieur à celui de Bossuet lui-même.

« Contemplez, disait naguère un savant Religieux, contemplez au lieu des grands génies du dix-septième siècle, cet homme admirable, ses parfaites proportions, sa solide attitude dans le vrai ; plus abondant, plus lumineux que Descartes sur la théorie des idées et de la raison ; plus exact, sans comparaison, que Leibniz sur celle de l'infini ; évitant et les amères tristesses de Pascal, qui semble maudire la nature, et les brillants excès de Malebranche, qui croit que notre raison naturelle est la vue même de Dieu ; plus absolu, plus clairvoyant que la plupart contre le panthéisme et les sophistes ; plus ferme, plus décidé contre l'erreur du jansénisme que Bossuet lui-même, qui quelquefois semble hésiter ; plus vrai encore que Bossuet sur la théorie du pouvoir et de la liberté, et sur la grande question des rapports de l'Eglise à l'État ; admirable par sa science mystique, qu'il enseigne à Bossuet, jour par jour, jusqu'à faire un maître accompli de ce sublime élève ; plus aimable, plus attrayant que tous par l'heureuse proportion de son courage, de son intelligence et de sa liberté ; le seul enfin dont l'auréole, après celle de saint Vincent de Paul, soit demeurée à travers les siècles visible à tous les yeux ; contemplez tous ces traits de la parfaite beauté humaine, et voyez si ces glorieuses prééminences ne semblent pas réaliser le mot de l'Evangile : Celui qui s'humilie sera élevé ! »

Le docte et vénérable abbé Gosselin, qui, depuis plus de trente ans, recherche et publie les ouvrages de Fénelon, l'abbé Gosselin, dans son excellente *Histoire littéraire* de l'archevêque de Cambrai, n'a point tenu un autre langage. Après de telles paroles dites par de tels hommes, nous n'ajouterons pas un mot. Laissons passer d'impuissantes attaques ; plus que jamais convaincus des sublimes vertus de Fénelon, sachons profiter des admirables travaux du grand théologien, du profond philosophe, de l'immortel écrivain !

A. DE C.

Dieu révélé par la nature.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

¹ Voyez dans la *Biographie universelle* le remarquable article de M. Villemain sur Fénelon.

Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles ¹, peuvent d'un seul regard découvrir Celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La puissance et la sagesse qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée ². C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

Toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessin suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion ³, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait assemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements; pour les placer et pour les lier tous si bien ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personnage selon son langage, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des *Annales* d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon

¹ Aux préjugés des sens.

² C'est-à-dire dans son essence.

³ En désordre.

sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme ? Mais passons à autre une comparaison qui est de saint Grégoire de Nazianze.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument ? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières ? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait touché par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse ? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie ? ne s'écrierait qu'une main savante le toucherait¹ ? Ne nous laissons pas de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute, il y a eu ici autrefois des hommes. Je reconnais la main d'un habile sculpteur ; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait un homme si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection ; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a en un qui s'est formé ainsi de lui-même ; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne ; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère. C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si l'on avait devant les yeux un grand tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse,

¹ On dirait aujourd'hui le *touche*.

à la voix duquel les eaux se fendent, et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec et au travers des abîmes, on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuple, pleine de confiance et de joie, levant les mains au ciel; de l'autre côté, l'on apercevrait Pharaon avec les Egyptiens, pleins de trouble et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler? Encore, s'il n'était question que d'un pen d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble n'était qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard, objet informe qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour composer un tableau excellent!

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement lui-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature¹. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière. Qui le pourrait? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique. Ces discussions supposeraient certaines con-

¹ C'est à-dire d'examiner en détail les œuvres de la nature.

naissances approfondies que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises ; et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature : je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards ; je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte ; regardons cette voûte immense des cieux qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis, dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers ; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qu'est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ¹ ? qu'est-ce qui en a posé les fondements ? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle ; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver ; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter, il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bournier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière prend toutes les formes les plus diverses ; et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, fenilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise ;

¹ Il est mathématiquement prouvé aujourd'hui que c'est la terre qui tourne autour du soleil ; mais cela n'ôte rien à la force du raisonnement de Fénelon.

plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse : ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque pas aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour laquelle ils ont laissé périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes, et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait bien plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers ; là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles, les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre, et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque pas de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages; il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucres très-savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les pays plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte ce qui sert à la vie humaine; car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes et les excréments des animaux qu'elle nourrit la nourrissent elle-même et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend; elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé, en se pourrissant ¹ ils germent, et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme!

Admirez les plantes qui naissent de la terre, elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles or-

¹ On croyait encore à cette époque que les grains pourrissaient en terre.

nent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air, toute la face de la terre serait sèche et stérile, il n'y aurait que des animaux volatiles, nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre, il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaisir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux, les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouve-

ments pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile : l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rochers ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires par la petitesse ou par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie, et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons pourvoit à point nommé aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et Celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne

pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons pas les causes de cet effet si mystérieux¹. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans ces corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : « Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? » Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici, les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptible nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous des espèces de mers suspendues pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne jamais les laisser tomber que par des pluies modérées?

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à considérer d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil, si transparent, que les rayons des astres, situés à une distance pres-

¹ Les causes de cet effet sont aujourd'hui connues. Newton a établi que l'élévation périodique des eaux de la mer est produite par l'attraction de la lune.

que infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, où ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air de son côté nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers dans des saisons précises; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodés et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher¹ à tous ses usages pour plier les plus durs métaux, et

¹ *Attacher* est pris ici au sens d'*appliquer*.

pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit : elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor ecclésiastique que l'homme avait dérobé aux dieux.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et si importants objets. « C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. » Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui : tantôt nous voyons un azur sombre où les feux les plus purs étincellent; tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs avec des nuances que la peinture ne peut imiter; tantôt nous voyons des nuages, et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais depuis tant de siècles à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle commence à point nommé au moment et au lieu réglé. « Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons : le jour est le temps de la société et du travail; la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines; elle suspend, elle calme tout, elle répand le silence et le sommeil; en délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature. »

Mais, outre le cours si constant qui forme les jours et

les nuits, le soleil nous en montre un autre par lequel il s'approche ¹ pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à la terre. S'il était plus grand à la même distance, il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre. Si, à la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons. Ses rayons bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit; ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable : le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits; l'été donne les riches moissons; l'automne donne les fruits promis par le printemps; l'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède. Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si étroit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider ni la tenir assujettie; elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est

¹ C'est-à-dire il *semble* s'approcher.

si bien placée dans le centre de l'univers pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature. Je demande d'où vient que ce globe, d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme.

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujéti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait : toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte ? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance ? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous ? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres ? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on en est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux¹. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte ? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise tant qu'il lui plaira que ce sont au-

¹ Les calculs de nos plus savants astronomes prouvent en effet que les comètes mêmes ont des retours réglés.

tant de mondes semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment¹. Combien doit-il être puissant et sage , celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers , et qui conduit sans peine , pendant tant de siècles , tous ces mondes errants , comme un berger conduit un troupeau ! Si , au contraire , ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre , quelle puissance , que rien ne lasse et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion , pour donner à l'homme , dans ce petit coin de l'univers , un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune , qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé , avec toutes les étoiles , quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même , malgré ses ténèbres , a une lumière , sombre à la vérité , mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil , quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art , qu'un globe voisin de la terre , et aussi ténébreux qu'elle par lui-même , sert néanmoins à lui renvoyer les rayons qu'il reçoit du soleil ; et que ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres , dira-t-on , est réglé par des lois immuables. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires , des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes , et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux ? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle , qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions ? A qui attribuons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés , et tant de corps , grands et petits , visibles et invisibles , qui conspirent également pour nous servir ? Le moindre atome de cette machine qui viendrait à se déranger démontrerait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et tant de justesse.

¹ De récentes observations prouvent que des astres qu'on prenait pour des étoiles fixes sont des planètes d'une grandeur prodigieuse , tournant autour d'un soleil qui ne nous paraît qu'une étoile.

Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Ecriture que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement : Nous voici, *Ecce adsumus*. (*Extrait de la Démonstration de l'existence de Dieu.*)

Discours prononcé au sacre de l'électeur de Cologne¹.

Ce discours est l'un des morceaux les plus éloquents et les plus achevés qu'ait écrits Fénelon. L'archevêque de Cambrai y a établi les vrais principes sur une matière pleine de difficultés et y a assigné les limites où chacune des deux puissances doit se renfermer pour ne point porter atteinte aux droits de l'autre. Ce discours, à l'époque où il fut prononcé, produisit un grand effet, et par un bref du 10 juillet 1707 le pape Clément XI remercia Fénelon des sages conseils qu'il avait donnés à l'électeur de Cologne.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince, que l'Eglise voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'Ecriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne. Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Etant libre à l'égard de tous, dit l'Apôtre², je me » suis fait esclave de tous pour en gagner un plus grand » nombre. *Cum liber essem ex omnibus, omnium me servum » feci, ut plures lucrificerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissait déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs et deux branches qui jouissent de la dignité électorale³ ; elle règne dans la Suède où un prince⁴, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes al-

¹ Ce discours ne fut imprimé qu'après la mort de l'archevêque de Cambrai sur des copies plus ou moins imparfaites. Le fragment que nous donnons aujourd'hui a été extrait de l'appendice du volume complémentaire des œuvres de Fénelon, publié en 1850, par le docteur abbé Gosselin, directeur à Saint-Sulpice.

² I Cor., IX, 19. — ³ Charles XII.

liances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri le Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas ! nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde !

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel¹, que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur ! Toutes les nations qui le voient de près s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa noblesse, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve dans ses engagements, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans leur société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenait qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre ; vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur : mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devrait m'engager à me taire, mais « l'amour, comme saint Bernard le » disait au pape Eugène², n'est point retenu par le respect... » Je vous parlerai, non pour vous instruire, mais pour vous » conjurer comme une mère tendre. Je veux bien paraître » indiscret à ceux qui n'aiment point, et qui ne sentent » pas tout ce qu'un véritable amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant : daignez donc écouter ce que je ne crains pas de dire : D'un côté, l'Eglise n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parce que les promesses de son Epoux tout-puissant lui suffisent ; d'un autre côté, les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très-utiles à l'Eglise, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

¹ Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, frère de l'électeur de Cologne, présent à son sacre.

² *De consid., prolog.*, page 408.

Premier point.

Les enfants du siècle, prévenus des maximes d'une politique profane, prétendent que l'Eglise ne saurait se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, surtout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles, qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes ! C'est s'appuyer sur un bras de chair ¹ ; c'est anéantir la croix de Jésus-Christ ². Croit-on que l'Epoux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'Epouse ? Le ciel et la terre passeront, mais aucune de ses paroles ne passera jamais ³. O hommes faibles et impuissants qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps : l'Epoux qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'Epouse. Si vous manquiez à l'Epouse, vous manqueriez à l'Epoux même ; il saurait transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est le prince des rois de la terre ⁴, le roi invisible et immortel des siècles ⁵.

Il est vrai qu'il est écrit que l'Eglise sucera le lait des nations, qu'elle sera allaitée de la mamelle des rois, qu'ils seront ses nourriciers, qu'ils marcheront à la splendeur de sa lumière naissante, que ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on lui apporte la force des peuples, et que les rois y soient amenés ; mais il est dit aussi que les rois viendront, les yeux baissés vers la terre, se prosterner devant l'Eglise, qu'ils baisseront la poussière de ses pieds ⁶, que n'osant parler ils fermeront leur bouche devant son Epoux, que toute nation et tout royaume qui ne sera point dans la servitude de cette nouvelle Jérusalem périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir ! Trop honorés ceux qu'il choisit pour une si glorieuse confiance !

Et maintenant, ô rois, comprenez ! instruisez-vous, ô juges de la terre ! Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement, de peur que sa colère ne s'enflamme et que vous ne périissiez en vous égarant de la voie de la justice ⁷ ! Dieu jaloux renverse les trônes

¹ Jérém., XVII, 5. — ² I Cor., I, 17. — ³ Luc., XXI, 33. —

⁴ Apoc., I, 5. — ⁵ I Tim., I, 17. — ⁶ Is., XLIX, 23 et seq. —

⁷ Ps. II, 10, 11, 12.

des princes hautains, et il fait asseoir en leurs places des hommes doux et modérés; il fait sécher jusqu'aux racines des nations superbes, et il plante les humbles ¹ pour les faire fleurir; il détruit jusque dans ses fondements toute puissance orgueilleuse; il en efface même la mémoire de dessus la terre ²; toute chair est comme l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs : dès que l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est desséchée, et cette fleur tombe ³. Que les princes ne se vantent donc pas de protéger l'Église; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberait s'ils ne la portaient pas dans leurs mains. S'ils cessaient de la soutenir le Tout-Puissant la porterait ⁴, selon les saints oracles. Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu, qui a été conservée dans tous les temps; c'est le royaume qui n'aura point de fin. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre elle ne fait que souffrir, et elle n'a point d'autres armes que la croix de son Époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer, les ténèbres deviennent palpables en Égypte, la terre s'y couvre d'insectes, la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs, tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert, l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous, passons aux Machabées. Les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son Époux. Nous n'avons, disait Jonathas ⁵, aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains. Et en effet de quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grâce de son Epoux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours hu-

¹ Luc, 1, 52. — ² Ps. xxxiii, 17. — ³ Is., xl, 6, 7. — ⁴ Is., *ibid.*, 12. — ⁵ I Mach., xii, 9.

main, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir, son règne, qui est celui de son Epoux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Eglise demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple roi, a été livré aux nations barbares; l'Empire éternel est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'Eglise a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Ecoutons l'Apôtre ¹ : « Ce qui est folie en Dieu est plus sage que tous les hommes; ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. » Voyez, mes frères, votre vocation; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, et il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort; il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.

Qu'on ne nous vante donc plus ni une sagesse convaincue de folie, ni une puissance fragile et empruntée; qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble, qui peut tout en Dieu seul; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Eglise, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui aurait paru un secours humain; Dieu, impénétrable dans

¹ 1 Cor., 1, 25-28.

ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru donter si les Césars pouvaient devenir chrétiens ¹. Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles pour montrer que l'Eglise ne tient à rien ici-bas ! « Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise ², que sa seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se ressouvint enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son Epouse. Ils en devinrent les nourriciers, et il leur fut donné de baiser la poussière de ses pieds ³. Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'Eglise ébranlée ? Non, Celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles, malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Epoux voulut encore donner à l'Epouse après tant de victoires ; ce fut non une ressource pour l'Eglise, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs. « Qu'y a-t-il, disait saint Ambroise ⁴, de plus glorieux pour l'empereur que d'être nommé le fils de l'Eglise ? »

En vain quelqu'un dira que l'Eglise est dans l'Etat. L'Eglise, il est vrai, est dans l'Etat pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel ; mais, quoiqu'elle se trouve dans l'Etat, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir ; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas ; elle y est, comme Israël fut étranger et voyageur au milieu du désert ; elle est déjà d'un autre monde, qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'Eglise, n'a point acquis le droit de l'assujettir ; les princes, en devenant les enfants de l'Eglise, ne sont point devenus ses maîtres ; ils doivent la servir, et non la dominer ; baiser la poussière de ses pieds, et non lui imposer le joug. L'empereur, disait saint Ambroise ⁵, « est au dedans de » l'Eglise ; mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon empereur cherche le secours de l'Eglise, et ne le rejette point. » L'Eglise demeura, sous les empereurs convertis, aussi libre

¹ Apol., c. xxi. — ² Ep. xviii, ad Valentinian. cont. Symmachum, n° 16, op. t. II, p. 837. — ³ Is., xlix, 23. — ⁴ Ep. xxi, in Serm. cont. Auxent. n. 36 op. t. p. 873. — ⁵ Ibid.

qu'elle l'avait été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire, au milieu de la plus profonde paix, ce que Tertullien disait pour elle pendant les persécutions : « *Non te terremus, qui nec timemus* ¹. Nous ne » sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous crai- » gnons point. Mais prenez garde, ajoute-t-il, de ne com- » battre pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine, qui n'est que faiblesse, que d'attaquer le Tout-Puissant? Celui sur qui cette pierre tombe sera écrasé, et celui qui tombe sur elle se brisera ².

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'Eglise n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu : elle n'aspire qu'au royaume de son Epoux, qui est le sien ; elle est pauvre et jalouse du trésor de sa pauvreté ; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'Epoux, une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter ; elle est patiente, et c'est par sa patience jusques à la mort de la croix qu'elle est invincible ; elle n'oublie jamais que son Epoux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi ; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son Epoux la nudité et la croix, puisqu'il est l'homme des douleurs, l'homme écrasé dans l'infirmité ³, l'homme rassasié d'opprobres ⁴ ; elle ne veut qu'obéir ; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime ; elle verserait tout son sang pour la soutenir. Ce serait pour elle un second martyr après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime : elle prie nuit et jour pour vous ; vous n'avez point de ressources plus assurées que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'Eglise accepte les dons pieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son Epoux et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en déponiller, elle ne veut s'en servir que pour orner la maison

¹ Ad Scapul., c. vi. — ² Matth., xxi, 44. — ³ Is., lxxiii, 3, 10.

⁴ Lament. iii, 30.

de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle et de perdre la liberté évangélique, elle rendrait tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les terres de l'Eglise, » disait saint Ambroise¹, payent le tribut, et, si l'empereur » veut ces terres, il a la puissance pour les prendre; aucun » de nous ne s'y oppose. Les aumônes des peuples suffiront » encore à nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point » odieux par la possession où nous sommes de ces terres; » qu'ils les prennent, si l'empereur les veut; je ne les donne » point, mais je ne les refuse pas. »

Mais s'agit-il du ministère spirituel, donné à l'Epouse immédiatement par le seul Epoux? L'Eglise l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit² : « Toute puissance m'a été donnée et dans le ciel et sur la terre. Allez donc; enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. » C'est cette toute-puissance de l'Epoux qui passe à l'épouse et qui n'a aucune borne : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples à leur tour l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'Eglise lie est lié; tout ce qu'elle remet est remis; tout ce qu'elle décide ici-bas est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

« L'Ancien des jours, dit-il³, a donné le jugement aux saints du Très-Haut, et le temps en est venu, et les saints ont possédé la royauté. » Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie qui proférera des blasphèmes et qui écrasera les saints du Très-Haut; il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un

¹ Ep. xxi, Serm. cont. Auxent., n. 33, op. t. II, p. 872.

² Matth., xxiii, 18. — ³ Dan., vii, 22, 25, 26, 27.

temps, et à des temps, et à la moitié d'un temps. Et alors le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé et qu'il périsse pour toujours; en sorte que la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel, soit donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.

O hommes! qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'Eglise dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son épouse; c'est blasphémer contre les promesses, c'est oser l'impossible, c'est vouloir renverser le règne éternel. Rois de la terre, vous vous liguerez en vain contre le Seigneur et contre son Christ¹; en vain vous renouvelleriez les persécutions : en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'Eglise et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours; en vain vous diriez : « Rompons ses liens, et rejetons son joug! » Celui qui habite dans les cieux rirait de vos desseins. Le Seigneur a donné à son Fils toutes les nations comme son héritage, et les extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en propre². Si vous ne vous humiliez pas sous sa puissante main, il vous brisera comme des vases d'argile. La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'Eglise; ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne sait que souffrir et prier. Mais, si les princes voulaient l'asservir, elle ouvrirait son sein; elle dirait : « Frappez! » Elle ajouterait, comme les apôtres : « Jugez vous même devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui³. » Ici ce n'est pas moi qui parle; c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquaient à la servir⁴ et à lui obéir, la puissance leur serait enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderait en vain les villes, ne combattrait plus avec eux.

Non-seulement les princes ne peuvent rien contre l'Eglise, mais encore ils ne peuvent rien pour elle, touchant le spirituel, qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé « l'évêque du dehors et le protecteur des canons⁵, » expressions que nous répéterons sans cesse avec

¹ Ps. II, 2. — ² Ps. II, 3, 4, 8, 9. — ³ Act., IV, 19. — ⁴ Is., LX, 12. — ⁵ Euseb., *De vita Constantini*, lib. IV, cap. XXIV.

joie dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient, le glaive en main, à la porte du sanctuaire, mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protège, il obéit; il protège les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'Eglise en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors, afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites ¹, sans se permettre jamais sous aucun prétexte de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'Eglise, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne ni prévienne jamais en rien ce que l'Eglise réglera ! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne serait plus un secours, mais un joug déguisé, s'il voulait déterminer l'Eglise, au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité en voulant donner l'autorité de chef de l'Eglise au prince, qui ne doit jamais en être que le protecteur.

Quelque besoin que l'Eglise ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'Apôtre ² : Je travaille jusqu'à souffrir les liens, comme si j'étais coupable; mais la parole de Dieu que nous annonçons n'est liée par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel que saint Augustin disait à un proconsul, lors même qu'il se voyait exposé à la fureur des Donatistes : « Je ne voudrais pas que

¹ « Serviant reges terræ Christo etiam leges ferendo pro Christo. » S. Aug., ep. xciii, ad Vincent., n° 19, op. t. II, p. 239.

² II Tim., II, 9.

» l'Eglise d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin d'aucune puissance terrestre ¹. » Voilà le même esprit qui avait fait dire à saint Cyprien : « L'évêque, tenant dans ses mains l'Évangile de Dieu, peut être tué, mais non pas vaincu ². » Voilà précisément le même principe de la liberté pour les deux états de l'Eglise. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution, même à l'égard des princes protecteurs, au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évangélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ ! O Dieu, donnez à votre Eglise des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères !

Au reste, quoique l'Eglise soit, par les promesses, au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes ³. Il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence ; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qu'il lui plaît. Alors l'Eglise accepte cette protection, comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger ; elle ne voit que la main de son seul Epoux dans les bienfaits des princes. Et, en effet, c'est lui qui leur donne et la force au dehors, et la bonne volonté au dedans pour exercer cette pieuse protection. L'Eglise remonte sans cesse à la source ; loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le Fils de Dieu, son Epoux, ne lui suffit pas.

Des deux raisons qui sont en nous.

Pascal, dans quelques-unes de ses *Pensées*, a parfois exagéré la faiblesse de la raison humaine, que Malebranche au contraire semble diviniser. Fénelon réunit les deux opinions, et il les rectifie.

Oh ! que l'esprit de l'homme est grand ! Il porte en lui de quoi s'étonner et de quoi se surpasser infiniment lui-

¹ Ep. c, ad Donat., n° 1, op. t. II, p. 269.

² Ep. lv, ad Cornel., p. 88, ed Baluz.

³ S. Leon. M. ep. cxxix, al. cxxv, ad Leon. Aug., op. t. II, p. 434 ; edit. Rom. 1755 ; et in conc. Chalced., part. III, n. 25.

même : ses idées sont universelles, éternelles et immuables.

Ces idées sans bornes ne peuvent jamais ni changer ni s'effacer en nous, ni être altérées ; elles sont le fond de la raison.

Voilà l'esprit de l'homme, faible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-à-dire du parfait, dans un sujet si borné et si rempli d'imperfection ?.....

A la vérité, ma raison est en moi, car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver ; mais la raison supérieure qui me corrige dans le besoin, et que je consulte, n'est point à moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable ; je suis changeant et imparfait. Quand je me trompe, elle ne perd point sa droiture ; quand je me détrompe, ce n'est pas elle qui revient au but : c'est elle qui, sans être jamais écartée, a l'autorité sur moi de m'y rappeler, et de me faire revenir. C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirmer mes jugements : ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme moi...

Ainsi, ce qui paraît le plus à nous, et être le fond de nous-même, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre, et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse, à tous moments, une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air, qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous, à la lumière du soleil, dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux.

En toutes choses nous trouvons comme des principes au dedans de nous : l'un donne, l'autre reçoit ; l'un manque, l'autre supplée ; l'un se trompe, l'autre corrige ; l'un va de travers par sa pente, l'autre la redresse... Chacun sent en soi *une raison bornée et subalterne* qui s'égare dès qu'elle échappe à une entière subordination, et qui ne se corrige qu'en entrant *sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle et immuable*. Ainsi, tout porte en nous la marque d'une raison subalterne, bornée, participée, empruntée, qui a besoin qu'une autre la redresse à chaque moment...

Or, sans doute, l'homme qui craint d'être corrigé par

cette raison incorruptible et qui s'égare toujours en ne la suivant pas n'est pas cette raison parfaite, universelle, immuable qui le corrige malgré lui...

Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même, l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée ; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux ; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux et à redresser tous les esprits qui se trompent ; enfin incapable d'être jamais ni épuisée, ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est-elle, cette raison parfaite qui est si près de moi, et si différente de moi ? où est-elle ? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel ; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle, cette raison suprême ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? (*Extrait de la Démonstration de l'existence de Dieu.*)

Cette admirable analyse de la raison, la plus belle, la plus exacte qui ait jamais été faite, et qui est en même temps la démonstration la plus certaine de l'existence de Dieu, devrait être sans cesse sous nos yeux, à une époque où la raison humaine, follement divinisée par les uns, est si imprudemment niée par d'autres.

SUR LES MOYENS ET LA FACILITÉ DONNÉS AUX HOMMES POUR
ARRIVER A LA VRAIE RELIGION.

Combien l'incrédulité est inexcusable.

Cambrai, 14 juillet 1713.

..... On est trop frappé de la disproportion qui paraît entre la grossièreté de l'esprit de la plupart des hommes, et la hauteur des vérités qu'il faut entendre pour être véritablement chrétien.

Qu'est-ce que les passions grossières, comme la jalousie, la haine, la vengeance, l'ambition, la curiosité, ne font point obtenir aux hommes les moins subtils ? Qu'est-ce que les sauvages mêmes ne pénètrent pas pour leurs intérêts ?

Qu'est-ce que les hommes les plus vils n'ont point inventé pour la perfection des arts, quand l'avarice les a excités ?...

Qu'est-ce qu'un prisonnier n'invente pas dans une prison, pendant vingt ans, pour tâcher d'en sortir, pour savoir des nouvelles de ses amis, pour leur donner des siennes, pour tromper la vigilance et la défiance de ceux qui le tiennent en captivité ?

Qu'est-ce qu'un homme ne rechercherait point pour découvrir les causes de son état, s'il se trouvait tout à coup, à son réveil, transporté dans une île déserte et inconnue ? Que ne ferait-il pas pour savoir comment il y aurait été transporté pendant un long sommeil, pour chercher dans cette île quelque marque d'habitation, quelque vestige d'homme, pour inventer quelque moyen de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de naviguer et de retourner en son pays ?

Voilà les ressources naturelles de l'esprit humain dans les hommes mêmes les moins cultivés. Il n'y a qu'à bien vouloir pour parvenir à toutes les choses qui ne sont pas absolument impossibles. Aimez autant la vérité que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir, votre fantaisie ; vous la trouverez.

Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait, et à qui vous devez tout, que les hommes les plus grossiers sont curieux pour suivre un soupçon malin, pour contenter leur passion brutale, pour déguiser leur dessein injustes et honteux : en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle. Faites que Dieu soit, en ce monde, comme celui qui se trouverait à son réveil dans une île déserte et inconnue. Faites que l'homme, au lieu de s'amuser aux sottises qu'on nomme fortune, divertissement, spectacles, réputation, politique, éloquence, poésie, ne soit occupé que de se dire à lui-même : Qui suis-je ? d'où viens-je ? par où suis-je venu ici ? où vais-je ? pourquoi et par qui suis-je fait ? quels sont les êtres qui me ressemblent ou qui m'environnent ? d'où viennent-ils ? Je leur demande ce qu'ils me demandent, et nous ne saurions nous dire les uns aux autres ce que nous sommes, ni par où nous nous trouvons assemblés. Je n'ai nulle autre affaire dans ce coin de l'univers où je suis comme tombé des nues, que celle d'être étonné de moi et de mon état, de découvrir mon origine et ma fin. Je n'ai que quatre jours à passer dans cet état : je ne dois les employer qu'à découvrir ce qui peut décider de moi. Je dois

me défier de mon esprit, que je sais vain, léger, inconstant, présomptueux. Je dois aussi craindre mes passions folles et brutales : je n'ai qu'une seule affaire, qui est de m'étudier, de m'approfondir, et surtout de me vaincre, pour me rendre digne de parvenir à la vérité, supposé que je puisse parvenir jusqu'à elle. Il est vrai qu'en la cherchant avec gêne et travail, je passerai peut-être toute ma vie dans une peine stérile, sans pouvoir sortir de ces profondes ténèbres où je me vois comme abandonné; mais qu'importe? Cette courte vie n'est que le songe d'une nuit : si peu que je suive ma raison avec courage, je dois être plus content de la passer dans une si raisonnable et si importante occupation, avec la consolation d'agir sérieusement en homme, que de m'abandonner à la folie de mes passions, qui se tourneraient en malheur pour moi. Il n'y a que la légèreté d'un esprit mou et sans ressource contre sa passion qui me pût faire prendre le change si honteusement. Dès qu'un homme sera homme de la sorte, il aura bientôt les yeux ouverts. Tous les autres hommes passent leur vie dans la caverne de Platon¹, à ne voir que des ombres. Pourquoi les hommes ne feront-ils pas, pour faire la découverte d'eux-mêmes, ce que fit ce Scythe Anacharsis qui vint dans la Grèce chercher la vérité, et ce que faisaient les Grecs qui allaient en Egypte, en Asie, et jusque dans les Indes, chercher la sagesse? Il ne faut pas beaucoup de lumière pour apercevoir qu'on est dans les ténèbres : il ne faut pas être bien fort pour sentir son impuissance; il ne faut pas être bien riche pour être las de sa pauvreté. Pour être un vrai philosophe, il ne faut que connaître qu'on ne l'est pas; il ne faut que vouloir savoir ce qu'on est, et qu'être étonné de ne le savoir pas. Un voyageur va au Monomotapa et au Japon pour apprendre ce qui ne mérite nullement sa curiosité, et dont la découverte ne le guérira d'aucun de ses maux : quand trouvera-t-on des hommes qui fassent, non pas le tour du monde, mais le

¹ On sait que Platon, dans sa *République*, voulant exprimer l'imperfection de l'intelligence humaine en cette vie, représente le genre humain comme enseveli dans une caverne immense, où il ne peut s'occuper que d'ombres vaines, et d'où il ne peut s'élever que par de pénibles efforts jusqu'au monde intellectuel, pour y contempler la suprême intelligence dans le calme des sens et des passions (*De rep.*, l. vii).

moindre effort de curiosité pour développer le grand mystère de leur propre état? On parcourt les mers les plus orageuses pour aller chercher à quatre mille lieues d'ici le poivre et la cannelle; on surmonte les vents, les flots, les abîmes et les écueils pour avoir ce qui n'est presque bon à rien; on ne traverserait pas la Manche pour apprendre à être sage, bon et digne d'un bonheur éternel.....

L'esprit de chaque homme s'étend ou se raccourcit suivant l'application ou l'inapplication où il vit. L'esprit est comme un cuir souple qui prête : il s'allonge et s'élargit à proportion de la bonne volonté et de l'exercice. Tournez autant l'esprit au bien qu'il est d'ordinaire tourné au mal; vous trouverez, par le seul amour du bien, des ressources incroyables d'esprit pour arriver à la vérité, dans les hommes même qui montrent le moins d'ouverture.....

Il est vrai que les hommes, comme un auteur de notre temps l'a très-bien remarqué, *n'ont point assez de force pour suivre toute leur raison*. Aussi suis-je très-persuadé que nul homme, sans la grâce, n'aurait, par les seules forces naturelles, toute la constance, toute la règle, toute la modération, toute la défiance de lui-même qu'il lui faudrait pour la découverte des vérités même qui n'ont pas besoin de la lumière supérieure de la foi : en un mot, *cette philosophie naturelle qui irait sans préjugé, sans impatience, sans orgueil jusqu'au bout de la raison humaine, est un roman de philosophie*. Je ne compte que sur la grâce pour diriger la raison, même dans les bornes étroites de la raison, pour la découverte de la religion; mais je crois que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grâce intime et secrète, qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. *Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature*, en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans son propre fonds ne le dissimule point, et porte au dedans de soi un mystère de grâce qu'il ignore profondément; c'est ce que saint Augustin fait entendre par ces aimables paroles : « C'est ainsi, Seigneur, que votre main miséricordieuse touchait et attendrissait peu à peu mon cœur en l'inclinant vers vous ¹. » La plus su-

¹ *Confess.*, l. vi, c. v, n° 7.

blime sagesse du Verbe est déjà dans l'homme ; mais elle n'y est encore que comme du lait pour nourrir des enfants ¹. Il faut que le germe de la grâce commence à éclore pour être distingué de la raison.

Cette préparation du cœur est d'abord d'autant plus confuse, qu'elle est générale ; c'est un sentiment confus de notre impuissance, un désir de ce qui nous manque, un penchant à trouver au-dessus de nous ce que nous cherchons en vain au dedans de nous-mêmes : une tristesse sur le vide de notre cœur, une faim, une soif de vérité ; une disposition sincère à supposer facilement qu'on se trompe, et à croire qu'on a besoin de secours pour ne se tromper plus. On peut remarque ceci en étudiant de près certains hommes. Par exemple on en trouvera deux auxquels on se méprendra aisément.

L'un aura beaucoup plus d'activité et de pénétration d'esprit que l'autre ; il paraîtra né philosophe, amateur passionné de la vérité et de la vertu, désintéressé, généreux, et uniquement occupé des plus hautes spéculations ; mais observez-le de près : vous trouverez un homme amoureux de son esprit et de sa sagesse, qui cherche la sagesse et la vertu pour enrichir son esprit, pour s'orner et s'élever au-dessus des autres. Cet amour-propre l'indispose pour la découverte de la pure vérité ; il veut prévaloir, il craint de paraître dans quelque erreur, et il s'expose d'autant plus à errer, qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais en rien.

Au contraire, l'autre avec beaucoup moins d'intelligence, occupe son esprit de la vérité, et non de son esprit même ; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur soi par complaisance : il a une secrète disposition à se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir être redressé. Celui qui paraît le moins avancé l'est infiniment plus que l'autre : Dieu trouve dans l'un un fonds qui repousse son secours, et qui est indigne de la vérité ; il met en l'autre cette pieuse curiosité, cette conviction de son impuissance, cette docilité salutaire qui prépare la foi.

¹ *Confess.* . t. vii, c. xviii, n° 24.

A UN JEUNE MILITAIRE.

Dangers de la mollesse et de l'amusement; règles de conduite pour les combattre et les surmonter.

Ce que vous avez le plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans le plus affreux désordre les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien : mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marche avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme ; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme ; c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires de sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est le paresseux de l'Écriture ¹, qui veut et ne veut pas : qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme ? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait ; il le laisse

¹ Prov. . xiii, 4.

couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu; l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand on se voit si imbécile.

Un tel homme non-seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière qui aura quelques dehors réguliers, et qui, dans le fond, n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir; c'est que vous vous trouverez gêné avec eux; c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux; c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre : mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi, peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne serait guère moins contraire à Dieu, et qui serait plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connaisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Partout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître qui aura rapport au sacrifice pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va : à la cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse, qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement ; sa-

voir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit : au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement ; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter ; saluer et traiter bien en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune homme, en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écarter-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état, surtout l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion, la plupart même ne vous en soupçonneront point ; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ces soins vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse, et par là vous pourrez être retiré pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues, un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite ; de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin, et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins.

Rien n'est si noble , si délicat , si grand , si héroïque que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux , rien d'affecté , rien que de simple , de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux , ni s'en servir sans un grand besoin ; mais il faut , autant qu'on le peut , les servir et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli ; il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne , au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments , on se trouve avec eux en certains endroits : mais on n'est point de leurs plaisirs , et on ne les met point dans sa confiance. S'ils veulent pousser plus avant la liaison , on esquivé doucement ; tantôt on a une affaire , tantôt une autre.

Pour les vrais amis , il faut les choisir avec de grandes précautions , et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu , et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout , autrement il vous perdra , quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez , autant que vous pouvez , vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis , un cœur ouvert ; rien pour eux de secret que le secret d'autrui , excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud , désintéressé , fidèle , effectif , constant dans l'amitié , mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin , et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce , un grand soin d'entrer dans leurs besoins , de leur faire tout le bien qu'on peut , de distinguer ceux qui méritent quelque distinction , et de les attacher à soi par le cœur ; supporter leurs défauts , lorsqu'ils ne sont pas essentiels , et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger ; se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin souvenez-vous, monsieur (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sévérité et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à sa mollesse est un homme faible et petit en tout : il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant ; il est comme s'il n'était pas ; quand on en parle, on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez, monsieur, ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez, mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidûment aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'Evangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.

Lettre de Fénelon au marquis de Fénelon, son neveu.

A Cambrai, 2 août 1714.

Vos deux lettres du 15 et du 19 de ce mois, mon très-cher Fanfan, m'ont appris que vous alliez à Fénelon. J'en suis très-content. J'aime bien que vous goûtiez notre pauvre Ithaque, et que vous vous accoutumiez aux pénates gothiques de nos pères. Mais ne vous séduisez pas vous-même : défiez-vous de deux traîtres, l'ennui et l'impatience de vous rapprocher de ces pays-ci. Il faut vous exécuter en toute rigueur pour retourner à Barèges dans la seconde saison, si peu qu'il reste de doute raisonnable sur votre parfaite guérison. La patience est le remède qui fait opérer tous les autres.

Vous me priez de vous écrire deux fois chaque semaine ; c'est ce qui est impossible pour Fénelon, à moins que les postes ne soient changées. Je n'ai jamais vu qu'un seul courrier chaque semaine de Paris à Tholozé (Toulouse) : il passe par Peyrac. S'il n'y a point de changement, vous ne pouvez ni envoyer ni recevoir de lettres qu'une fois en huit jours. Je ne me porte pas mal, excepté un peu de fluxion sur les dents.

Sachez, je vous prie, si ma nourrice est vivante ou morte,

et si elle a touché quelque argent de moi par la voie de notre petit abbé. Mille choses à mon frère et à mes sœurs.

Supportez-vous en paix, corrigez-vous sans vous flatter ; ni trouble de découragement, ni négligence d'illusion. Qui est-ce qui trouvera le juste milieu entre ces deux extrémités ? Ce sera la simplicité, la présence de Dieu, la dépendance de son esprit et la défiance du vôtre. Bonsoir. Dieu sait combien je vous aime, pourvu que vous l'aimiez ! Mille et mille choses à tous nos chers parents, depuis le patriarche respectable et mes deux sœurs jusqu'à tous les autres. J'embrasse le chevalier, et je voudrais bien le revoir avec un notable progrès.

L'éloquence n'est pas un art frivole.

Il y a une bienséance à garder pour les paroles comme pour les habits. Une veuve désolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderies, de frisure et de rubans. Un missionnaire apostolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine et pleine d'ornemens affectés. Les païens mêmes auraient été indignés de voir une comédie si mal jouée :

Et ridentibus arrident, ita flentibus adflent
 Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
 Primum ipsi tibi ; tunc tua me infortunia lædent,
 Telephie, vel Peleu ; male si mandata loqueris,
 Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum
 Vultum verba decent ¹.

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole ; c'est un art très-sérieux, qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur ferait d'efforts pour m'éblouir par les prestiges de son discours, plus je me révolterais contre sa vanité ; son empressement pour faire admirer son esprit me paraîtrait indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux qui me

¹ Horat., *De arte poetica*, vers. 101-106.

parle pour moi et non pour lui, qui veuille mon salut et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

Je prends pour juges de cette question les païens mêmes. Platon ne permet dans sa république aucune musique avec les tons efféminés des Lydiens ; les Lacédémoniens excluaient de la leur tous les instruments trop composés qui pouvaient amollir les cœurs. L'harmonie qui ne va qu'à flatter l'oreille n'est qu'un amusement de gens faibles et oisifs : elle est indigne d'une république bien policée ; elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles, et que les paroles y inspirent des sentiments vertueux. La peinture, la sculpture, et les autres beaux-arts, doivent avoir le même but. L'éloquence doit sans doute entrer dans le même dessein ; le plaisir n'y doit être mêlé que pour faire le contre-poids des mauvaises passions, et pour rendre la vertu aimable.

Je voudrais qu'un orateur se préparât longtemps, en général, pour acquérir un fonds de connaissances et pour se rendre capable de faire de bons ouvrages. Je voudrais que cette préparation générale le mît en état de se préparer moins pour chaque discours particulier. Je voudrais qu'il fût naturellement très-sensé, et qu'il ramenât tout au bon sens ; qu'il fit de solides études ; qu'il s'exercât à raisonner avec justesse, se défiant de toute subtilité. Je voudrais qu'il se défiât de son imagination, pour ne se laisser jamais dominer par elle, et qu'il fondât chaque discours sur un principe indubitable dont il tirerait les conséquences naturelles :

Scribendi rectè sapere est principium et fons.

Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ,

Verbaque provisam rem non invisâ sequuntur.

Qui didicit patriæ quid debeat, et quid amicis, etc.

D'ordinaire, un déclamateur fleuri ne connaît point les principes d'une saine philosophie, ni ceux de la doctrine évangélique pour perfectionner les mœurs. Il ne veut que des phrases brillantes et que des tours ingénieux. Ce qui lui manque le plus est le fond des choses : il sait parler avec

grâce sans savoir ce qu'il faut dire ; il énerve les plus grandes vérités par un tour vain et trop orné.

Au contraire , le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses, que de sentiments nobles, que d'expressions fortes et proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer ; il pense , il sent, et la parole suit. « Il ne dépend point des paroles, dit saint Augustin, mais les paroles dépendent de lui. » Un homme qui a l'âme forte et grande, avec quelque facilité naturelle de parler et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent ; ses moindres discours auront des traits originaux que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'est point esclave des mots ; il va droit à la vérité ; il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouiller ; il met ce principe dans son premier point de vue ; il le tourne et il le retourne pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants ; il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout : elle prépare, elle amène, elle appuie une autre vérité qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur ; mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

Il faut lui montrer souvent la conclusion dans le principe. De ce principe, comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties de cet ouvrage, de même qu'un peintre place dans son tableau le jour en sorte que, d'un seul endroit, il distribue à chaque objet son degré de lumière. Tout le discours est un ; il se réduit à une seule proposition mise au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup d'œil l'ouvrage tout entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues et toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales et en symétrie. Le discours est la proposition développée ; la proposition est le discours en abrégé :

Denique sit quod vis simplex duntaxat et unum.

Quiconque ne sent pas la beauté et la force de cette unité et de cet ordre n'a encore rien vu au grand jour ; il n'a vu

que des ombres dans la caverne de Platon. Que dirait-on d'un architecte qui ne sentirait aucune différence entre un grand palais dont tous les bâtimens seraient proportionnés pour former un tout dans le même dessein, et un amas confus de petits édifices qui ne seraient point un vrai tout, quoiqu'ils fussent les uns auprès des autres? Quelle comparaison entre le Colisée et une multitude confuse de maisons irrégulières d'une ville! Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut rien en ôter sans couper dans le vif.

Il n'y a un véritable ordre que quand on ne peut en déplacer une partie sans affaiblir, sans obscurcir, sans déranger le tout; c'est ce qu'Horace explique parfaitement :

. nec lucidus ordo.

Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici

Claraque differat, et præsens in tempus omittat.

Tout auteur qui ne donne pas cet ordre à son discours ne possède pas assez sa matière; il n'a qu'un goût imparfait et qu'un demi-génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit; quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot; c'est ce qu'un déclamateur livré à son imagination et sans science ne peut discerner.

Isocrate est doux, insinuant, plein d'élégance; mais peut-on le comparer à Homère? Allons plus loin : je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire plus Cicéron que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprits; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans son discours : l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit : l'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche pas le beau, il le fait sans y penser; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de

son habit pour se couvrir. Il tonne, il fondroie; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène...

Je ne puis me résoudre à finir cet article sans dire un mot de l'éloquence des Pères. Certaines personnes éclairées ne leur font pas une exacte justice. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien¹, par quelque période enflée de saint Cyprien, par quelque endroit obscur de saint Ambroise, par quelque antithèse subtile et rimée de saint Augustin, par quelques jeux de mots de saint Pierre Chrysologue. Mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Pères ont vécu. Le goût commençait à se gâter à Rome peu de temps après celui d'Auguste. Juvénal a moins de délicatesse qu'Horace; Sénèque le tragique et Lucain ont une enflure choquante. Rome tombait; les études d'Athènes même étaient déclinées quand saint Basile et saint Grégoire de Nazianze y allèrent. Les raffinements d'esprit avaient prévalu. Les Pères, instruits par les mauvais rhéteurs de leurs temps, étaient entraînés dans le préjugé universel: c'est à quoi les sages mêmes ne résistent presque jamais. On ne croyait pas qu'il fût permis de parler d'une façon simple et naturelle. Le monde était, pour la parole, dans l'état où il serait pour les habits, si personne n'osait paraître vêtu d'une belle étoffe sans la charger de la plus épaisse broderie. Sui-

¹ L'archevêque de Cambrai dit, à propos de Tertullien :

« Il faut le lire pour certains principes sur la tradition, pour les faits d'histoire, pour la discipline de son temps. Mais pour son style, je n'ai garde de le défendre: il a beaucoup de pensées fausses et obscures, beaucoup de métaphores dures et entortillées. Ce qui est mauvais en lui est ce que la plupart des lecteurs y cherchent le plus... La diction de Tertullien, qui est extraordinaire et pleine de faste, les éblouit. Il faudrait donc bien se garder d'imiter ses pensées et son style; mais on devrait tirer de ses ouvrages ses grands sentiments et la connaissance de l'antiquité. »

Ce que dit ici Fénelon, Bossuet et lui l'ont pratiqué avec un goût et un tact admirables.

vant cette mode, il ne fallait point parler, il fallait déclamer. Mais si l'on veut avoir la patience d'examiner les écrits des Pères, on y verra des choses d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité et une véhémence qui ressemble à celle de Démosthène. On trouve dans saint Chrysostome un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible et aimable. Saint Augustin est tout ensemble sublime et populaire, il remonte aux plus hauts principes par les tours les plus familiers; il interroge, il se fait interroger, il répond; c'est une conversation entre lui et son auditeur; les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes : nous l'avons vu descendre jusqu'aux dernières grossièretés de la populace pour la redresser. Saint Bernard a été un prodige dans un siècle barbare : on trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse et de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau et de grand dans les Pères, quand on connaît les siècles où ils ont écrit. On pardonne à Montaigne des expressions gasconnes, et à Marot un vieux langage : pourquoi ne veut-on pas passer aux Pères l'enlure de leur temps, avec laquelle on trouverait des vérités précieuses et exprimées par les traits les plus forts ? (*Lettres sur les occupations de l'Académie.*)



MASSILLON (JEAN-BAPTISTE).

(1663-1742.)

Massillon, quoi qu'en ait dit la Harpe sous l'influence de Voltaire, de d'Alembert et de Buffon, Massillon ne l'emporte, comme sermonnaire ni sur Bossuet, ni sur Bourdaloue. Sa place ne doit même être marquée qu'après Fénelon, qui ne faisait ordinairement que des instructions familières, mais dont les deux sermons, sur la fête de l'Épiphanie et pour le sacre de l'électeur de Cologne, ne peuvent être comparés qu'aux chefs-d'œuvre de l'évêque de Meaux. Toutefois, si de ces trois maîtres de la chaire chrétienne, l'auteur du *Petit Carême* n'a ni la science, ni l'inspiration, ni la profondeur, ni la dialectique, ni l'onction intime, il faut reconnaître que chez aucun autre écrivain la langue française n'a montré plus d'élégance, de charme, de suavité. « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie, » disait madame de Maintenon, après l'avoir entendu à Saint-Cyr. Ce mot, si souvent répété, est plein de justesse. Mais il ne faut pas pousser trop loin le rapprochement, comme on l'a fait au siècle dernier, ni oublier que Racine, mort avant le déclin du grand règne, a su finir par *Athalie*, tandis que Massillon, après avoir mérité les éloges de Louis XIV, a pu être accusé de n'avoir pas toujours su résister aux fatales influences du dix-huitième siècle.

Jean-Baptiste Massillon était né le 24 juin 1662, à Hyères, dans ces contrées méridionales (*Provincia*) où le génie de Rome et de la Grèce a laissé une si vive empreinte, et qui semblent avoir le privilège de fournir à la France la plupart de ses orateurs. Élevé chez les Pères de l'Oratoire, l'enfant, au sortir de la chapelle, avait coutume de répéter à ses jeunes condisciples les plus beaux passages des sermons qu'il avait entendus. Aussi son père le destinait-il à la carrière du barreau. Mais, quand le jeune homme, l'imagination toute remplie des chefs-d'œuvre d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, fut sorti du collège, il ne se sentit point la force de renoncer au commerce de ces génies immortels, pour se plonger dans l'étude aride de la jurisprudence. Les Oratoriens, qui étaient fiers d'un tel disciple, réussirent à surmonter tous les obstacles; et Massillon, admis dans leur maison d'Aix, se prépara, dans la solitude, aux épreuves du sacerdoce. Ayant été ordonné prêtre en 1692, il eut occasion de prononcer successivement l'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de Vienne, et celle de M. de Vignerot, archevêque de Lyon. Mais ces premiers essais, loin de l'encourager, le jetèrent en un profond abattement. Craignant, disait-il, le déman de l'orgueil, il alla s'en velir dans le monastère de Sept-Fonds. Le Père de la Tour, devenu supérieur général de l'Oratoire, le fit rentrer dans la congrégation; et c'est à Paris, au séminaire de Saint-Magloire, que son génie commença à se faire jour dans des *Conférences* qui sont le moins vanté, mais non le moins solide de ses ouvrages.

Massillon avait près de trente-six ans, lorsqu'il fut appelé, en 1699, à prêcher le carême dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré.

Après son premier sermon, dont le succès fut immense, l'un de ses confrères l'ayant félicité sur la manière admirable dont il venait de parler, Massillon répondit : « Eh ! laissez, mon Père, le diable me l'a déjà dit plus éloquentement que vous ! » On touchait, en effet, au dix-huitième siècle; et, au lieu de ce calme, de cette force qu'on respirait, pour

ainsi dire, à l'époque où Bossuet prêchait aux Carmélites, il y avait dans l'atmosphère quelque chose qui agitait et énervait en même temps. Massillon avait dit au Père de la Tour, qui lui demandait ce qu'il pensait des prédicateurs les plus célèbres : « J'admire leur talent ; mais je ne prêcherai pas comme eux. » Et en effet, entre les sermons de Bourdaloue et ceux du *Petit Carême*, il y a la même différence qu'entre les traditions du dix-septième siècle et les habitudes du dix-huitième.

Cependant, appelé à prêcher devant Louis XIV, Massillon était demeuré fidèle à la sévère et grande manière des maîtres. C'est alors que le roi, dont le jugement et le goût étaient si sûrs, lui avait adressé, en présence de toute la cour, ces mots bien connus : « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends je suis très-mécontent de moi-même. » Mais plus tard, obligé de parler devant un prince enfant, l'orateur fut amené à prendre une voie toute nouvelle : « Quand on approche de cette avenue de Versailles, disait l'évêque de Clermont, on sent un air amollissant. » Eh bien, c'est à cet *amollissement* qu'est due en grande partie l'immense renommée du *Petit Carême*. En ce siècle, où quelques écrivains faisaient parade d'une austérité janséniste, rien de vraiment chrétien, rien de solide, rien de fort ne se pouvait plus supporter. Le grand mérite de Massillon, aux yeux des incrédules, ce fut donc d'avoir paru oublier, dans une espèce de *cours de morale*, où le sujet est ramené avec beaucoup d'art à la religion, ces paroles du grand Bossuet dans son *Sermon sur l'unité de l'Eglise* : « On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. »

On a dit que Voltaire avait toujours, sur sa table, le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*. Était-ce, comme on l'a supposé, parce qu'il ne voyait point un adversaire en Massillon ? C'eût été pour l'évêque de Clermont la plus terrible des condamnations. Mais dans cet enthousiasme il y avait certainement une tactique. Qu'on veuille bien, en effet, se rappeler en quels termes, à une certaine époque, on affectait de célébrer la *tolérance* de Fénelon, son culte pour la *sainte agriculture*, etc., et l'on aura la clef de tout ce bruit autour du nom de Massillon. Ce qu'on désirait au dix-huitième siècle, c'était que l'éloquence chrétienne descendit, des hautes régions de la théologie et du dogme, à une morale purement humaine. Or l'évêque de Clermont, dans le *Petit Carême*, imposé pour un prince de huit ans, ayant cru pouvoir écarter sans inconvénient les hautes questions traitées avec une si éclatante supériorité dans les anciens sermons, le parti philosophique ne manqua point de crier victoire. On fit subir au *Racine de la chaire* la même transformation qu'au *cygne de Cambrai*. De la foi du prêtre on ne parlait jamais ; mais on vantait, sur tous les tons, la sensibilité, la douceur, l'humanité de l'éloquent moraliste qui savait si bien prêcher la *bienfaisance* aux princes et aux grands de la terre. Voltaire, écrivant à M. d'Argental, admirait, avec la même effusion étudiée, et les *Maximes de Confucius* et le *Petit Carême*. On appelait cette confusion le règne de la *tolérance*.

Retiré dans son diocèse, où l menait la vie exemplaire d'un évêque, s'occupant, dans ses moments de loisir, de donner le dernier poli à ses sermons, Massillon eut-il conscience, sur la fin de sa vie, de la révolution qu'il allait produire dans la chaire et des fatales conséquences qui en pouvaient résulter ? Rien ne l'indique. Écrivain d'une rare perfection,

peintre habile du cœur humain, il n'avait pas, comme Bossuet et Fénelon, ce sens prophétique qui leur faisait entrevoir dans l'avenir les grands combats et les désastres de l'Eglise. Il mourut paisiblement à quatre-vingts ans, sans se douter qu'après lui toute une génération d'orateurs formés à son école se précipiteraient dans la carrière qu'il leur avait ouverte, et que le jour n'était pas loïn où l'Evangile serait pour ainsi dire banni de la chaire. On raconte que le Père de la Valette, général de l'Oratoire, sortant d'un sermon où le prédicateur avait longuement disserté sur l'histoire, la philosophie, la morale, l'économie politique, répondit à un auditeur qui lui demandait son avis : « Je ne sais s'il faut beaucoup d'esprit pour composer un tel discours ; mais il me semble que c'est en montrer bien peu, et avoir bien peu de bon sens, que de le prêcher dans une église. »

L'abbé Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ne s'est guère montré moins sévère pour le *Petit Carême*. Il y voit une déviation lamentable des principes de la grande école de Bossuet et de Bourdaloue. Cela est vrai. Mais n'est-il pas à regretter qu'ayant été atteint lui-même de cette *maladie du siècle*, qu'il a si bien décrite, le panégyriste de Fénelon n'ait pas cru devoir adoucir un peu ses amères critiques contre Massillon ? Si le *Petit Carême*, à l'insu de l'auteur, a fait quelque mal, il faut se rappeler que l'illustre écrivain nous a laissé des chefs-d'œuvre oratoires qui dureront autant que la langue française, et où, par l'habileté de la composition, la pureté du goût, la richesse du coloris, l'harmonie du style, comme par la force et l'élévation de la pensée, l'orateur comparé tant de fois, et non sans raison, à Cicéron, a su mériter que son nom fût placé immédiatement après les noms immortels de Bossuet, de Bourdaloue et de Fénelon.

A. DE C.

SERMON POUR LE JOUR DE NOËL.

Deuxième partie.

Une paix universelle régnait dans tout l'univers, quand Jésus-Christ, le *prince de la paix*¹, parut sur la terre : toutes les nations soumises à l'empire romain portaient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des dissensions civiles qui avaient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respirait de l'horreur de tous ces troubles ; et réunie sous l'autorité d'un César, elle trouvait dans sa servitude la paix dont elle n'avait jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers était donc paisible ; mais ce n'était là qu'une fausse paix. L'homme en proie à ses passions injustes et violentes éprouvait au dedans de lui-même la guerre et la

¹ Is., ix, 6.

dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu , livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur , combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés , il ne pouvait trouver la paix , parce qu'il ne la cherchait que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étaient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples : mais ce calme universel des passions qu'ils promettaient à leur sage , et qu'ils annonçaient avec tant d'emphase , en pouvait réprimer les saillies , mais en laissait tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'était une paix d'orgueil et d'ostentation : elle masquait le dehors ; mais sous ce masque d'appareil , l'homme se retrouvait toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable que le monde jusque-là n'avait pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal : sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux qui pouvaient plaire à la raison , mais qui ne guérissaient pas les plaies du cœur ; et comme l'orgueil , la volupté , les haines et les vengeances avaient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avait éprouvées , il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce , par sa doctrine et par son exemple.

Où , mes frères , je dis que l'orgueil avait été la première source des troubles qui déchiraient le cœur des hommes. Quelles guerres , quelles fureurs cette funeste passion n'avait-elle pas allumées sur la terre ? De quels torrents de sang n'avait-elle pas inondé l'univers ? Et l'histoire des peuples et des empires , des princes et des conquérants , l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations , qu'est-elle , que l'histoire des calamités dont l'orgueil avait , depuis le commencement , affligé les hommes ? Le monde entier n'était qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnait tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passait au dehors n'était que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvait au dedans de lui-même. Le désir de s'élever était une vertu : la modération passait pour lâcheté ; un homme seul bouleversait sa patrie , renversait les lois et les coutumes , faisait des millions de malheureux , pour usurper la première place parmi ses con-

citoyens; et le succès de son crime lui attirait des hommages, et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avait que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservaient la mémoire; et un scélérat heureux devenait le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, était moins éclatante, mais elle n'en était pas moins vive et furieuse : l'homme obscur n'était pas plus tranquille que l'homme public; chacun voulait l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe se disputaient, s'arrachaient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles : et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il était alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvait aussi être calme et paisible. L'orgueil devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, était devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix que l'orgueil avait bannie de la terre. Il pouvait se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants que les prophètes lui avaient attribués : il pouvait prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israël : Jérusalem, à ces caractères glorieux, aurait reconnu celui qu'elle attendait; mais Jérusalem ne voyait dans ces titres qu'une gloire humaine, et Jésus-Christ vient la détromper et lui apprendre que cette gloire n'est rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avaient annoncé; que l'Esprit saint qui les avait inspirés ne pouvait promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multipliaient leurs malheurs et leurs crimes, et que son ministère visible n'allait répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçaient depuis tant de siècles que parce qu'il serait tout spirituel et qu'il ne se proposait que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléhem dans un état pauvre et abject, sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébraient alors la naissance; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui était élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance : il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des

sujets de César ; lui dont le nom était au-dessus de tout autre nom , et qui seul avait droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité : des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage ; lui , devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel , sur la terre et dans les enfers , doit fléchir le genou : enfin tout ce qui peut confondre l'orgueil humain est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avaient pu nous rendre heureux ici-bas, et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en aurait paru revêtu et aurait apporté ces biens à ses disciples ; mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes : il ne vient nous rendre heureux qu'en venant réprimer des désirs qui, jusque-là, avaient formé toutes nos inquiétudes ; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte ? Les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance ? Les empires et les états qui l'adorent en sont-ils plus paisibles ? L'orgueil qu'il est venu anéantir en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes ? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devait être leur héritage : où la trouvez-vous ? Dans les villes ? L'orgueil y met tout en mouvement ; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune élève y fait mille malheureux qui suivent ses traces sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques ? Elle ne cache que des soins et des inquiétudes ; et le père de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois ? Mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs ; c'est ici que, sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité, se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères : c'est ici, où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents..... O paix de Jésus-

Christ, qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avaient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avaient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livrait sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyait aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs dans le temple desquels ce vice infâme devenait le seul hommage qui honorait leurs autels. Plus ce vice était universel, plus il perdait le nom de vice ; et cependant quel déluge de maux n'avait-il pas répandu sur la terre ! avec quelle fureur ne l'avait-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères ; porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier ! Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversés devenaient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevait pour conserver, ce semble, aux âges suivants le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avait cessé d'affliger le genre humain. Il devenait lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livrait alors sans mesure : il promettait la paix et les plaisirs, mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchaient toujours sur ses pas ; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles même de ténèbres et de corruption, en éloignait un petit nombre de sages.

Mais ce motif était trop faible pour en arrêter le cours impétueux et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il fallait un remède plus puissant, et c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs et sans tache ; les dégager de ces liens honteux et leur donner la paix en leur rendant la liberté et l'innocence que la servitude et la tyrannie de ce

vice leur avaient ôtée. Il naît d'une mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardait comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef, nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique, de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui, de ce corps dont tous les ministères sont saints, qui doit être assis à la droite du Dieu vivant et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, mes frères, à quel degré d'honneur Jésus-Christ, dans ce mystère, élève notre chair : il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit saint, la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réside, l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint ? Ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ ? En respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique ? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les chrétiens, c'est-à-dire sur les enfants de la sainteté et de la liberté ? Ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier ? Ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde ? Respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables ? Ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs ? Compte-t-elle pour beaucoup les bien-séances mêmes ? et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse où l'usage a effacé toutes les règles ? Vous-mêmes, qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie ? N'est-ce pas de cette passion déplorable ? n'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune, qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte même de votre famille, qui a englouti le patrimoine de vos pères, qui a déshonoré votre nom, qui a ruiné votre santé et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre ? N'est-ce pas elle du moins qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède ? Que se passe-t-il au dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de

dépits, de chagrins, de fureurs? et avez-vous goûté un seul moment de paix depuis que cette passion a souillé votre âme et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jésus-Christ dans votre cœur, lui seul peut être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre âme sera paisible : redevenez un enfant de la grâce; l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les juifs, elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étaient liés auparavant entre eux ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardaient presque comme des créatures d'une espèce différente; la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avait, ce semble, diversifié en eux la même nature; à peine se reconnaissaient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restait encore. Ils s'exterminaient comme des bêtes féroces; ils faisaient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monuments éclatants de leurs victoires : on aurait dit qu'ils tenaient leur être de différents créateurs irréconciliables; toujours occupés à se détruire, et qui ne les avaient placés ici-bas que pour venger leur querelle et terminer leur différend par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisait les hommes, et rien ne les liait entre eux que les passions et les intérêts, qui étaient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui assemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui, et tout ce qui nous lie à lui nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble et le même pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfants

d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le christianisme, qui ne devait être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux et de Jésus-Christ avec les fidèles, et qui devait retracer l'image de la paix du ciel sur la terre, le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles : la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle : la religion qui devait les unir les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète, qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix ; et les enfants de la paix et les disciples de Celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres ! Je le dis hardiment devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois, les peuples contre les peuples ; les mers qui les séparent les rejoignent pour s'entre-détruire : un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance ; et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs pour disputer à qui demeureront ses ruines : la terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats et aux empires : chacun veut usurper sur son voisin ; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. O divin réconciliateur des hommes ! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'univers !

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections ; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs ; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille

fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine , obligée de se renfermer au-dedans , en devient plus profonde et plus amère ; et pardonner est une faiblesse qui déshonore. O mes frères , Jésus-Christ est donc venu en vain sur la terre ? Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous ; et les haines partagent encore la cour , la ville , les familles : et ceux que les places , que les intérêts de l'Etat , que les bienséances même , que le sang du moins devrait unir , se déchirent , se dévorent , voudraient se détruire , et s'élever sur les ruines les uns des autres ; et la religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis n'est plus écoutée ; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu que nous aurons eue pour nos frères ne nous touche plus ; et tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur y laissent encore toute l'amertume de la haine ! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux : et si nous nous en rapprochons à la mort , ce n'est pas que nous les aimions ; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints ; ou du moins , c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance , et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jésus-Christ naissant ; entrons dans l'esprit de ce mystère ; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avaient jusqu'ici ôtée.



SAINT-SIMON

(LOUIS DE ROUVRAY, DUC DE).

(1675-1755.)

Fils d'un homme honoré de l'amitié de Louis XII, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, ambassadeur sous le Régent et duc et pair par héritage, très-grand seigneur, comme on le voit, mais croyant l'être plus encore, Saint-Simon aujourd'hui serait tout à fait oublié s'il n'avait écrit ses *Mémoires*. Son récit, le plus vaste et le plus précieux monument que nous possédions en ce genre, embrasse tout l'espace compris entre 1691 et 1723. Initié dès sa jeunesse à la vie des cours, voyant de près les gens en place, et doué d'un talent d'observation sans égal, il forma, à dix-neuf ans, le projet de retracer pour la postérité le curieux spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Aussitôt il se mit à l'œuvre et ce fut l'occupation de toute sa longue existence. Wantant tout dire, et sans ménagement, il déroba son manuscrit aux regards de ses contemporains, et ordonna par testament qu'il ne fût publié que cinquante ans après sa mort. On n'attendit pas cette époque pour en imprimer des fragments; mais la première édition complète qui en ait été donnée ne date que d'un quart de siècle. Cette publication a été décisive pour la gloire de Saint-Simon, et le suffrage des meilleurs juges associe désormais son nom aux plus grands noms de la littérature française.

Quoiqu'il ait écrit dans le dix-huitième siècle, Saint-Simon appartient évidemment par sa langue, comme par la date de sa naissance, au dix-septième. Nous avons des écrivains plus admirables; nous n'en avons point de plus étonnant. Cette langue française, si difficile et si rebelle, il la ploie, il la tord, il la pétrit à volonté. Au risque de briser l'instrument qu'il a sous la main, il en tire ou plutôt il en arrache des effets qu'on aurait jugés impossibles. Sans nul souci des lois du style, n'écoutant que l'idée ou la passion qui le domine, il jette, il accumule, il presse dans une même phrase tout ce qu'il pense et sent dans un même moment: sa phrase est souvent monstrueuse, mais des expressions d'une vigueur et d'une originalité suprêmes y éclatent et vous transportent. *Il écrit à la diable pour l'immortalité*, a dit de lui Chateaubriand: Chateaubriand ne savait pas qu'avec son beau génie, aidé de tout son art, il pâlit à côté de cet écrivain *à la diable*.

Les vingt-quatre dernières années du règne de Louis XIV et la Régence qui les suit, voilà l'importante période de notre histoire que Saint-Simon nous fait connaître tout entière. Il entre dans les plus grands détails sur les événements et les hommes, et tout ce qu'il raconte, on le voit. C'est un peintre prodigieux. Nous avons tanté la Bruyère pour son talent à reproduire les originaux de son temps. Mais la Bruyère épuise sa palette sur quelques figures: dans Saint-Simon, c'est par centaines qu'on les compte, ou plutôt on ne les compte pas. Aucun de ses contemporains, pour peu qu'il ait marqué, ne lui échappe. Il ne se contente pas de les faire passer un à un sous nos yeux; il les groupe, il les mêle, comme ils étaient groupés, mêlés sur la scène agitée du monde. Il prodigue la couleur, le mouvement, la vie sur des fresques immenses où tous les personnages se détachent sans confusion, où l'on surprend chaque geste, où on lit dans chaque regard. Le tableau est cent fois plus

instructif pour nous que la réalité n'eût pu l'être. *Asmodée* enlevait les toits des maisons pour mettre à jour l'intérieur des familles ; Saint-Simon fait bien davantage ; il perce l'enveloppe des cœurs et éclaire vivement tous les mystères qu'elle couvre. Jamais le manège des cours, les intrigues compliquées, la lutte sourde des intérêts, le jeu caché des passions n'ont été démasqués d'une main plus hardie et plus impitoyable.

Cet homme a des yeux qui voient tout, des oreilles qui entendent tout, des yeux, des oreilles de sauvages, au service du plus pénétrant courtisan qui ait jamais foulé les tapis de Versailles ; et il est armé d'une plume qui peut et qui ose tout dire. Il n'épargne personne ; il ne s'épargne pas lui-même ; il vous fait des aveux si étranges, qu'on en frissonne. Est-ce de la sincérité ou du cynisme ? Ni l'un ni l'autre, à notre avis ; il obéit à sa nature, il obéit à son instinct. Il a été créé pour observer et peindre ; il s'observe et se peint lui-même comme autrui. Impartial, il ne l'est pas ; il ne se pique pas de l'être ; trop ardent, comme il en convient, pour pouvoir être toujours juste. Il aime pourtant la vérité, et il y vise ; mais sa fougue l'emporte au delà. Il a d'ailleurs ses préjugés, ses manies, ses aversions, ses rancunes ; c'est au lecteur de s'en garder.

Avec son esprit dénigrant, son cœur haineux, sa plume incorrecte et parfois bizarre, un pareil écrivain est-il donc un modèle qu'on puisse offrir à la jeunesse ? Nous avons déjà fait nos réserves à cet égard dans la notice consacrée à l'historien de la *Fronde*. Comme le cardinal de Retz, qu'il dépasse à la fois en défauts et en qualités, Saint-Simon ne doit être ni admis avec tout honneur, ni injurieusement omis dans un ouvrage où nous voulons faire admirer aux jeunes gens tous les grands prosateurs du dix-septième siècle. Il faut qu'ils connaissent quelque chose d'un génie qu'on a pu comparer à Tacite, d'une œuvre où se rencontrent des traits qui manquent à Molière, et qu'aurait enviés Shakespeare.

V. R.

Portrait de la duchesse de Bourgogne¹.

Les *Mémoires* de Saint-Simon contiennent des passages qui pourraient mettre dans un jour plus complet et plus vif le talent de cet écrivain. Nous prions ceux qui s'étonneraient de ne point les trouver ici de vouloir bien se rappeler la destination particulière de ce recueil.

Jamais princesse arrivée si jeune² ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père³, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent

¹ Marie-Adélaïde de Savoie, mariée en 1797 à l'aîné des petits-fils de Louis XIV, morte en 1712.

² Elle n'avait que onze ans quand elle parut à la cour de France.

³ Victor-Amédée II, duc de Savoie.

les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec madame de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine; la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour...

Elle voulait plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes; également gaie et amusée à faire les après-dîners des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses : on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à¹ sa santé; elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses pour gagner madame de Maintenon et le roi par elle. Sa souplesse à leur égard était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment; elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjurement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié; en particulier, cansante, sautante, voltigeante autour d'eux; tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux,

¹ Pas même.

elle leur sautait au cou , les embrassait , les baisait , les caressait , les chiffonnait , leur tirait le dessous du menton , les tourmentait ; fouillait leurs tables , leurs papiers , leurs lettres ; les décachetait , les lisait même quelquefois malgré eux , selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire , et parlait quelquefois dessus. Admise à tout , à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes ; entrant chez le roi à toute heure , même des moments ¹ pendant le conseil ; utile et fatale aux ministres mêmes ; mais toujours portée à obliger , à servir , à excuser , à bien faire , à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un.

Le roi ne se pouvait passer d'elle. Tout lui manquait dans l'intérieur lorsque des parties de plaisir que la tendresse et la considération du roi pour elle voulaient souvent qu'elle fît pour la divertir , l'empêchaient d'être avec lui ; et jusqu'à son souper public , quand rarement elle y manquait , il y paraissait par un nuage de plus de sérieux et de silence sur toute la personne du roi. Aussi , quelque goût qu'elle eût pour ces sortes de parties , elle y était fort sobre , et se les faisait toujours commander. Elle avait grand soin de voir le roi en partant et en arrivant ; et , si quelque bal en hiver , ou quelque partie en été lui faisait percer ² la nuit , elle ajustait si bien les choses qu'elle allait embrasser le roi dès qu'il était éveillé , et l'amuser du récit de la fête...

Avec elle s'éclipsèrent joie , plaisirs , amusements même , et toutes espèces de grâces ; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour ; elle l'animait tout entière , elle en remplissait tous les lieux à la fois , elle y occupait tout , elle en pénétrait tout l'intérieur. Si la cour subsista après elle , ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée , jamais il n'en fut de si digne de l'être ; aussi les regrets n'en ont-ils pu passer , et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée , avec un vide affreux qui n'a pu être diminué. (Extrait du chapitre CCCXXI des *Mémoires de Saint-Simon*.)

¹ Quelquefois.

² Percer la nuit c'est veiller jusqu'au jour.

Portrait de Fénelon.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'étaient la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait ¹, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie...

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde

¹ C'est là un des plus sûrs moyens de plaire.

et toutes choses¹. Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître ; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle ; jamais homme n'y a plus entièrement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage ; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on l'évitait, il ne courait après personne ; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros. A la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi de jeter des racines pour d'autres temps, furent bien aises des occasions de passer à Cambrai. A mesure que monseigneur le duc de Bourgogne parut figurer, la cour du prélat grossit ; et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fut devenu Dauphin. Le nombre des gens qu'il avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades, des blessés qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant, en vrai pasteur, au salut de leurs âmes, avec cette connaissance du monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup d'autres à s'adresser à lui-même, ne se refusant pas au moindre² des hôpitaux qui voulait aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagement corporel. Les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui ; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte, qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes : aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre, et combien son nom retentit jusqu'au milieu de la cour.

¹ Malgré l'hommage éclatant que Saint-Simon ne peut s'empêcher de rendre à l'âme angélique de Fénelon, il veut absolument voir dans sa conduite une arrière-pensée d'ambition.

² Suppléer malade.

Ses aumônes, ses visites épiscopales répétées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles, qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple; et les prêtres, dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art¹ et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun; chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée, un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse; jamais de scandale ni rien de violent contre personne; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse; comme il avait le génie élevé et pénétrant, qu'il y résidait toujours, qu'il ne passait pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'était chaque jour une occupation courte et légère. Il recevait après qui le voulait voir, puis allait dire la messe dans sa chapelle, hors les jours qu'il officiait, ou que quelque raison particulière l'engageait à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui, il dînait avec la compagnie toujours nombreuse, mangeait peu et peu solidement, mais demeurait longtemps à table pour les autres, et les charmait par l'aisance, la variété, le naturel, la gaieté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur; sortant de table, il demeurait peu avec la compagnie. Il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte, et à² n'en pas prendre pour elle. Il entrait dans son cabinet et y travaillait quelques heures, qu'il prolongeait s'il faisait mauvais temps et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

Au sortir de son cabinet, il allait faire des visites ou se promener à pied hors la ville. Il aimait fort cet exercice et l'allongeait volontiers; et s'il n'y avait³ personne de ceux

¹ Toujours cette prévention !

² Suppléez *le soir*.

³ Ajoutez *avec lui*.

qu'il logeait, ou quelque personne distinguée¹, il prenait quelque grand vicaire et quelque autre ecclésiastique et s'entretenait avec eux du diocèse, de matières de piété ou de savoir ; souvent il y mêlait des parenthèses agréables. Les soirs, il les passait avec ce qui logeait chez lui, soupait avec les principaux² de ces passages d'armées quand il en arrivait, et alors sa table était servie comme le matin. Il mangeait encore moins qu'à dîner et se couchait toujours avant minuit. Quoique sa table fût magnifique et délicate, et que tout chez lui répondît à l'état d'un grand seigneur³, il n'y avait rien néanmoins qui ne sentît l'épiscopat. et la règle la plus exacte, parmi la plus honnête et la plus douce liberté. Lui-même était un exemple toujours présent, mais auquel on ne pouvait atteindre : partout un vrai prélat, partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur de *Télémaque*. Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatterie ; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ni ce qu'il avait été ni ce qu'il pouvait encore être. Parmi tant de grandes parties, un grand ordre dans ses affaires domestiques et une grande règle dans son diocèse... Tout était si exactement compassé chez M. de Cambrai, qu'il mourut sans devoir un sou et sans nul argent. (Extrait du CCCLXXX^e chapit. des *Mémoires de Saint-Simon*.)

Ce recueil, ouvert par Balzac, sera fermé par Saint-Simon : deux écrivains d'un genre tout à fait opposé ; l'un trop préoccupé peut-être, l'autre assurément trop dédaigneux des lois qui règlent le langage. Mais la langue française, lorsque parut Balzac, agitée et troublée par le grand mouvement du seizième siècle, ressemblait à un fleuve capricieux et débordant, auquel il faut des *travaux d'art* qui le dirigent dans son cours et le contiennent dans ses rives. Ces travaux furent l'œuvre et la gloire de Balzac. Saint-Simon écrivit dans des circonstances bien différentes. La langue était depuis longtemps rentrée dans des voies régulières : déjà même elle subissait les inconvénients d'une régularité excessive. Le relief, la couleur et jusqu'au naturel étaient sacrifiés à une correction dont rien sans doute ne dispense, mais qui ne dis-

¹ Il faut sans doute entendre *de la ville*.

² Sous-entendez *officiers*.

³ *Le grand seigneur* occupe beaucoup Saint-Simon.

pense de rien. La forme académique tendait à prévaloir partout. Saint-Simon s'en sépare brusquement et avec éclat. Laissant au peuple des auteurs l'élégance banale du style convenu, il a *le style grand seigneur*, comme on l'a très-bien désigné. Sa plume rapide et hautaine verse à flots dans la langue écrite les vives expressions, les tours originaux de la langue parlée, mais parlée en bon et haut lieu. Par là, s'il en dérange un peu l'économie, il lui rend néanmoins un grand service, car la langue des livres serait bientôt pareille à une langue morte, si celle de la conversation, en s'y mêlant de temps en temps, n'y entretenait pas la vie.

C'est entre Balzac, trop auteur, et Saint-Simon, qui l'est trop peu, qu'il faut chercher la vraie mesure et la perfection du bon et du beau réunis. Si l'on demande quel est l'homme en qui brille au plus haut degré cette rare perfection, c'est celui auquel notre livre a fait la place la plus large, c'est, sans contredit, Bossuet.

FIN.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

CE



a39003



007387334b

